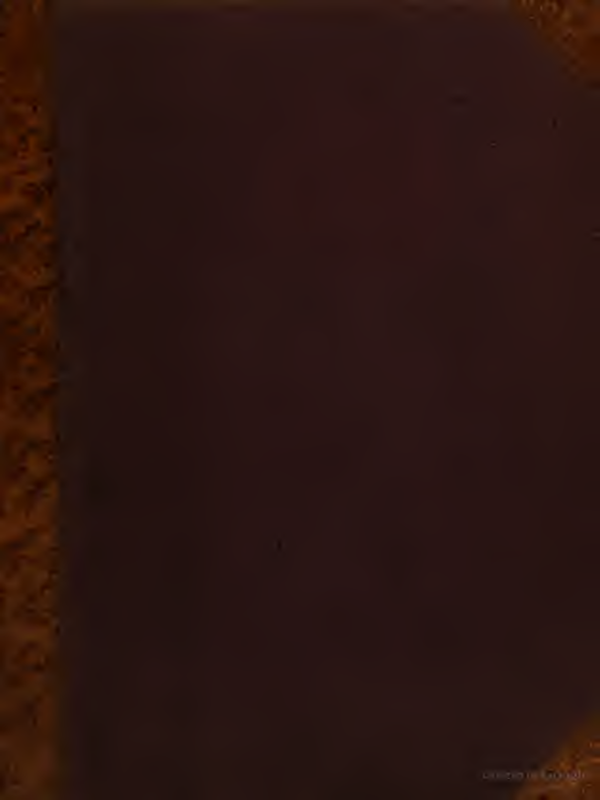


Digitized by Google






Digitized by Google

Digitized by Google

# ESSAI

SUR

# L'HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE EN BELGIQUE,

PAR

M. André VAN HASSELT.

MÉMOIRE COURONNÉ LE 5 MAI 1837,

EN RÉPONSE A LA QUESTION :

PRÉSENTER UNE DISSERTATION RAISONNÉE SUR LA POÉSIE FRANÇAISE, DÈS SA PREMIÈRE ORIGINE JUSQU'A LA FIN DU RÈGNE D'ALBERT ET ISABELLE; EN Y AJOUTANT UN CHOIX JUDICIEUX, MAIS SOBRE, DES PASSAGES LES PLUS SAILLANS, PROPRES A CARACTÉRISER L'ESPRIT ET LE GENRE DES OUVRAGES DE POÉSIE FRANÇAISE PUBLIÉS OU RESTÉS MANUSCRITS.



Digitized by Google




Digitized by Google

# ESSAI

SUR

# L'HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE

# EN BELGIQUE.

Si, avant d'aborder l'histoire de la poésie française en Belgique, nous avions à écrire celle de la formation de la langue romane commencée dans nos provinces, nous aurions à retracer l'histoire de toutes les invasions successives que les dialectes du Nord, depuis le Ve siècle, opérèrent dans la Gaule avec les peuples barbares qui les parlaient. Nous aurions à vous montrer d'abord la langue latine couvrant toute cette contrée, comme une nappe dont la transparence et la pureté n'étaient troublées, çà et là, que par quelques restes des idiomes importés dans la commune patrie par les populations dont nos pères descendaient. Sous Gallien, les Francs commencent, dans la Gaule, cette série d'irruptions qui se continue, avec

Digitized by Google

cette inconcevable opiniâtreté que le Nord met à se ruer sans cesse sur le Midi et sur l'Occident de l'Europe, à travers les règnes de Valentinien, de Constance et de Julien. Partis du fond de leurs forêts germaniques, luttant avec des fortunes diverses, mais gagnant toujours du terrain, ils inondent la Belgique au commencement du V[e] siècle, s'établissent en 480 à Tournay, et se fixent à Cambrai en 500. Par intervalles ils longent, en les ravageant, les côtes de l'Océan et s'avancent jusqu'à Terragone. Par intervalles ils poussent comme un flot au cœur de la France d'aujourd'hui, pour refluer vers le Nord, mais restant maîtres chaque fois d'une partie du sol envahi.

La Gaule, ainsi entamée au nord par les Francs, dès le V[e] siècle, n'est pas mieux traitée à l'orient par les Germains qui y pénètrent jusqu'au Rhône et fondent le royaume de Bourgogne. Puis, voilà des courans de barbares qui la traversent pour faire la conquête de l'Espagne : ce sont les Vandales, les Suèves, les Alains. Ces vastes mouvemens se continuent jusqu'aux environs du X[e] siècle.

Il est facile de comprendre quels ravages ils opérèrent dans l'ordre de l'intelligence comme dans l'ordre matériel. Le torrent passa sur toutes choses, entraîna toutes choses dans son cours : mœurs, législation, littérature, langue, gouvernement, la civilisation tout entière. Dès le VI[e] siècle, la poésie s'éteint, les lyres se brisent. Saint Avite renonce à écrire en vers, parce qu'on ne comprend plus ni le rhythme, ni la mesure. Saint Grégoire de Tours s'écrie avec amertume : « *Væ diebus nostris, quia periit studium litterarum à nobis!* » La pureté de la langue latine s'est perdue. Sa cristalline transparence est troublée, comme par une vase impure, par les mots barbares que les invasions ont jetés tour à tour dans son bel idiome. Le genre de ses vocables est oublié, leurs sonores et musicales terminaisons sont remplacées par des terminaisons étrangères; elle se corrompt, elle se déforme tout entière. Il ne lui reste plus pour refuge et pour asile que les églises et les monastères, où des écoles s'ouvrent pour remplacer les écoles des villes et où, malgré tous les soins pieux du clergé, la corruption ira l'atteindre pour en faire la

Digitized by Google

basse latinité. Partout ailleurs elle fait place à une langue vulgaire désignée dans les livres du temps par le nom de *lingua romana, rustica, vulgaris* ou *usualis*, langue qui, se perfectionnant toujours, deviendra la langue de Racine, de Pascal et de Rousseau.

Il y a deux langues vulgaires en Belgique : la *théotisque* ou l'*allemande*, et la *romane française*.

Les plus anciens monumens connus en théotisque remontent au commencement du VIII^e siècle. La poésie thioise avait déjà acquis un grand développement sous Charlemagne, qui, au rapport d'Eginhard, en faisait ses délices et affectionnait tellement ce langage, qu'il écrivit lui-même une grammaire pour la ramener à ses véritables règles, et qu'il engagea, par son exemple, plusieurs savans à la cultiver.

Les monumens les plus anciens de la langue romane française ne remontent guère au delà du milieu du IX^e siècle. On en trouve les premières traces écrites dans le serment de Charles-le-Chauve et de Louis-le-Germanique, cité par l'historien Nithard. Déjà, dès le commencement de ce même siècle, le latin était tellement effacé en France, que les conciles provinciaux de Rheims et de Tours, en 813, et de Mayence, en 847, ordonnèrent aux évêques et aux prêtres d'expliquer et de traduire au peuple en roman et en thiois, les sermons et les homélies des pères de l'Église. Ce n'est cependant que deux siècles plus tard qu'il fut, pour la première fois, réellement question de poésie en roman dans nos provinces.

En 1071 paraît à Liége le premier jongleur [1], puis dans le Hainaut cet autre qui chante à saint Aybert, encore enfant, la vie et la conversion de saint Thibaut et devient ainsi l'instrument de son salut [2] : voix sans écho, éteintes pour nous, comme celle de cette fille de Guillaume-le-Conquérant, Adèle de Hainaut, à laquelle l'évêque Baudri accorde le don des vers [3]. Mais c'est par le Flandre et

[1] Voir l'*Histoire littéraire de la France*, tom. VII, Avertiss., p. 48.
[2] *Ibid.*, tom. VII, p. 128.
[3] *Ibid.*, Introduction, p. 49.

Digitized by Google

par le Hainaut que la poésie doit entrer en Belgique, surtout par cette Flandre si splendide et dont le lien féodal qui l'attache au royaume suzerain, ses alliances de famille, et surtout les goûts et les habitudes des princes qui la gouvernent, rendent la cour si française.

Baudouin V, de Hainaut, cultive la poésie romane. Son fils Baudouin VI, de Hainaut et de Flandre, figure parmi les poètes provençaux du XII[e] siècle [1]. Le comte Philippe d'Alsace s'attache le plus fécond et le plus renommé des romanciers de son temps, ce Chrestien de Troyes, si loué par presque tous ses contemporains et si justement loué, parce qu'il était réellement au-dessus d'eux tous, tant par l'imagination qui brille dans ses ouvrages, que par l'énergie et la grâce de son style. Marie de France traduit en roman les *Fables d'Esope* et les dédie au comte Guillaume de Dampierre, dont le trouvère Gaultier de Belleperche rappelle avec tant d'éloge le nom dans son roman de *Judas Macchabée*. Gui de Dampierre protége l'art de *poétrie* avec une libéralité telle que les poètes le nomment leur père, et que le ménestrel Adenez s'écrie :

> Li jongleor devront bien plorer
> Quant il morra; car moult pourront aller
> Ains que tel père puissent recouvrer.

Déjà sous le comte Thierry d'Alsace, la poésie française fut en honneur dans nos provinces, où elle fut probablement importée des pays d'outre-Loire, par Sybille d'Anjou, qui devint l'épouse de ce comte en l'an 1134. M. Raynouard fait mention, d'après maître André, chapelain royal, qui vivait en 1170, d'une *Cour d'amour* tenue par cette comtesse, en Flandre. Ce fut ainsi par elle que la *gaie science* du Midi s'établit pour la première fois dans le Nord. Par elle aussi peut-être, son fils Philippe acquit ce goût des lettres qui fit de lui le protecteur du poète auquel nous devons le roman

[1] Raynouard, *Poésies des Troubadours.*

Digitized by Google

de *Tristan*, et dont les vers rappellent si honorablement le nom du prince flamand :

> Christians seme et fet semence
> D'un romans que il en commence,
> Et si le seme en si bon leu
> Qu'il ne puet estre sans grant preu,
> Qu'il le fet por le plus preudhomme
> Qui seit en l'empire de Remme :
> C'est li quens Phelipe de Flandres [1].

Bien que plus d'un poète se soit déjà révélé en Belgique depuis le commencement du XII^e siècle, et que ce soit du précédent que datent les trouvères, il ne nous reste que peu ou point de monumens écrits de poésies de cette époque. Selon Huon de Méry, notre histoire littéraire doit commencer à Raoul de Houdanc (près de Binche) et à Chrestien de Troyes; car il fait de ces deux poètes des hennuyers dans le passage suivant de son *Tournoyement de l'Ante-Christ :*

> Les dits Raoul et Chrestien s
> Qu'oncques bouche de chrestiens
> Ne dit si bien com ils faisoient;
> Car, quant ils dirent, ils prenoient
> Li bon françois trestent à plain
> Si com il leur venoit en main,
> Si qu'ils n'ent rien de bien guerpy.
> Si j'ay treuvé aucun espy
> Apres la main aux *Hennuyers*,
> Je l'ai glané moult volentiers [2].

Chrestien florit sous le règne de Philippe d'Alsace, auquel il était attaché en qualité de poète de cour. Il mourut vers l'an 1191. On lui doit plusieurs poèmes, parmi lesquels *Perceval le Gallois*, achevé par Manessier, le *Chevalier au Lyon*, *Cliget*, *Erec et Enide*, *Guillaume d'Angleterre* et *Lancelot du Lac* qui fut terminé par

[1] La Serna, *Mémoire sur la Biblioth. de Bourgogne*, pag. 5.
[2] Pasquier, *Recherches*.

Digitized by Google

Godefroy de Ligny. Nous possédons, en outre, de lui trois chansons. D'après Roquefort [1], c'est à tort que Fauchet lui attribue le roman du *Graal*, et Pasquier celui du *Chevalier à l'Espée* qui appartient à Raoul de Houdanc, auteur du roman des *Esles*, de celui de *Mérangis* et du fabliau de *la Voie d'Enfer*. Chrestien doit être regardé comme celui de nos trouvères qui rendit le plus de services à la langue française. C'est lui, en effet, qui contribua le plus à la former; c'est lui qui donna à ce parlage, si peu fait encore, un certain caractère d'énergie et de force, et qui l'orna d'une grâce dont elle ne s'était pas encore vue parée jusqu'alors.

Si d'autres, aussi heureux, aussi forts que lui, fussent venus continuer l'œuvre si bien commencée par son génie, la langue française fût parvenue à sa maturité au moins quatre siècles plus tôt. Du reste, grâces à lui, qui la tordit, qui la travailla, elle acquit un degré de souplesse et de vigueur qui, dès le XIII^e siècle, nous la montre parvenue à un commencement de perfection qu'on ne lui retrouve plus au XVI^e [2]. Aussi, peu de poètes ont été plus unanimement loués par leurs contemporains que Chrestien le fut. De son vivant, Raoul de Houdanc, et, après sa mort, Huon de Méry, Thibaut de Bar et Guillaume de Normandie parlent de lui avec les éloges les plus mérités. Il est au XII^e siècle ce que Ronsard est au XVI^e. Comme celui-ci refit la langue par les poètes italiens et provençaux d'abord, puis par les Latins et les Grecs, Chrestien la fit par les poètes de la Provence. Tous ses poèmes sont restés inédits; ceux de Raoul de Houdanc aussi.

Après Chrestien de Troyes et Raoul de Houdanc, vient Jehan-li-Nevelois, qui florissait à la fin du XII^e siècle. Il vint à une époque où la littérature française comptait déjà un certain nombre de grandes compositions poétiques depuis le roman de *Philomena*, qui remonte deux siècles plus haut [3]; à une époque où cette lit-

[1] Roquefort, *État de la poésie française*, pag. 72.

[2] *Ibid*, pag. 20.

[3] *Histoire litt. de la France*, tom. IV, p. 211.

Digitized by Google

térature s'était déjà enrichie de presque toute cette série de poèmes de la *Table Ronde*, de *Charlemagne* et d'*Alexandre*, écrits depuis le temps du pseudonyme Turpin ou Tilpin, jusqu'à celui d'*Alexandre de Paris* et de *Lambert-li-Cort*. On était encore au plus beau règne de ces merveilleuses fictions dans lesquelles les Douze Pairs jouent un rôle si actif et si incroyable. En travers des romans du *Brut*, de *Tristan de Léonois*, de *Saint-Graal*, de *Merlin*, de *Lancelot du Lac*, il lança sa *Vengeance d'Alexandre*, qui fait suite au poème d'*Alexandre* du clerc Simon, et de celui d'*Alexandre de Paris* et de son continuateur Lambert.

D'après Fauchet [1], Jehan-li-Nevelois florit au temps de Louis-le-Jeune, roi de France, et avant l'an 1193. Selon M. de la Serna [2], il était de Nevele en Flandre et non pas de Nivelles dans le Brabant, opinion fondée sur l'emploi du mot flamand *grams*, *fâché*, que le poète a jeté dans un des vers du prologue de son ouvrage. Ce poème à couplets monorimes et en vers de douze syllabes, fut écrit, comme il paraît, pour un comte Henri que, du reste, Jehan ne désigne pas d'une manière plus précise et qu'il se borne à indiquer assez vaguement dans ces vers :

> Un chanterre li dit d'Alexandre à ses piez;
> Et, quant il l'a oï, s'en fu grams et iriez.
> Du fius qu'ot de Candace en a vers commenciez,
> Bien faiz et bien rimez, bien diz et bien dictiez :
> Encor sera du comte Henri molt bien loiez.

Ce comte Henri était, encore selon Fauchet [3], Henri II, comte de Champagne, qui fut depuis élevé au trône de Jérusalem. Mais toute la conjecture du vieux historien sur le dernier des cinq vers que nous venons de citer, ne repose que sur l'existence d'un comte de Champagne du nom de Henri, à la fin du XII[e] siècle. D'autres [4] vou-

[1] *Sur les anciens poètes françois.*
[2] *Mém. sur la Bibl. de Bourg.*, p. 117.
[3] *Ibid.*
[4] M. De Reiffenberg, *Philippe Mouskes*, Introd., p. CXLVIII.



Digitized by Google

draient nous faire remonter quelques années plus haut, et nous renvoyer à ce Henri de Champagne, le premier du nom, qui avait accompagné le roi Louis VII dans la croisade de 1147. Ce prince était, après le comte de Flandre, le plus riche et le plus puissant vassal de la France, et mérita, par ses largesses et ses prodigalités, le surnom de *Large* ou de *Libéral*. Rien n'égalait le luxe et la splendeur de sa cour, où sa femme Marie, fille d'Éléonore de Guyenne, avait introduit cette recherche d'esprit qui régnait alors dans presque tous les baronnages du midi, et où la douce science du Gai Savoir était tenue en honneur par Adèle, qui devint, depuis, l'épouse de Louis VII. Henri faisait le meilleur accueil aux trouvères. Ses palais, ses châteaux, leur étaient ouverts. Quènes de Béthune et Auboin de Sézannes étaient les rois de ses fêtes. Il les estimait à l'égal des plus illustres chevaliers, lui qui se fit excommunier pour avoir voulu que, dans ses tournois, les chevaliers combattissent toujours à fer aigu et à outrance. Après sa mort, la cour de Champagne continua d'être le rendez-vous des trouvères, grâce à la protection que sa veuve Marie et surtout le vaillant et magnifique Tibault leur accordaient [1]. Ne serait-ce donc pas plutôt à Henri-le-Libéral que la *Vengeance d'Alexandre* fut dédiée? Pour nous cette opinion a plus de probabilité que celle de Fauchet et même que toute autre. Car on ne peut penser à Henri II d'Angleterre, dont le titre de comte d'Anjou avait, depuis l'an 1155, disparu dans celui de roi, quand les barons normands l'appelèrent à Londres pour succéder à Étienne [2]. Ce n'est pas ce Henri que le Nevelois a voulu désigner dans ses vers, et son poème n'a pu être adressé à ce prince, du reste si célèbre par la protection qu'il accordait aux lettres, et qui fit traduire en vers français par Robert Wace le roman du *Brut*, cette source si féconde et si précieuse des histoires de la *Table-Ronde*, et qui avait à sa cour plusieurs des poètes les plus renommés d'alors, Luces du Gast,

[1] Ducange, *sur Villehardouin*, p. 254.

[2] Gervas., *Cantuar.*, pag. 1376.

Digitized by Google

Gasse le Blond, Gautier Map, Robert de Borron et Rusticien de Pise [1].

Jehan-li-Nevelois suit donc, dans la série de nos poètes, Chrestien de Troyes et Raoul de Houdanc. Il a été placé singulièrement haut par Geoffroy Tory qui, en parlant de notre Jehan et de Perrot de Saint-Cloud, s'exprime en ces termes : « Ces deux autheurs ont en leur style » une grande maiesté de langage ancien, et croy que, s'ils eussent eu » le tems en fleur de bonnes lettres, comme il est auiourd'hui, qu'ils » eussent excédé tous autheurs grecs et latins. Ils ont, dy-ie, en leurs » compositions don accomply de toute grâce en fleurs de rhétorique » et poésie ancienne. Jaçoit que Jehan-le-Maire ne face aucune men- » tion d'iceux, toutesfois si a-t-il pris et emprunté d'eux la plus grande » part de son beau langage, comme on pourroit bien voir en la lec- » ture qu'on feroit attentivement ès œunres des uns et des autres [2]. » Legrand-d'Aussy [3] ne partage pas l'engouement réellement exagéré de Geoffroy Tory pour notre poète. Selon lui, Jehan-li-Nevelois ne renferme qu'un seul vers qui puisse être cité, et malheureusement c'est un vers que nous pouvons écrire ici. La raison est plutôt du côté de Legrand que du côté de l'auteur du *Champ flori*. Car l'œuvre du Nevelois est, en effet, infiniment inférieure à beaucoup de poèmes de son époque, et surtout aux autres compositions que l'histoire d'Alexandre a inspirées. C'est particulièrement la versification et la vérité des détails qui sont la partie faible de la *Vengeance d'Alexandre*. Voici l'analyse de cette conception qui eût pu fournir à un homme de génie une beau morceau, mais qui, sous la main de notre Jehan, est entièrement avortée. Le roi Porus a été vaincu par Alexandre. Il est mort. Sa femme Candace lui a survécu. Elle est couchée dans son lit, lorsque le vainqueur arrive. Elle s'éprend d'amour pour lui. De son côté, Alexandre la trouve belle et l'embrasse à la française,

[1] Roquefort, *État de la poésie française* dans les XII^e et XIII^e siècles, p. 146, 147.

[2] Geoffroy Tory, *Champ flori*, cité dans Pasquier, liv. 7.

[3] *Notices et extraits des MSS de la bibliothèque royale de Paris*, tom. 5, p. 102-120.

Digitized by Google

selon la naïve expression du poète.

La dame en remest grosse,

et met au jour un fils. Cet enfant, à qui elle a donné le nom d'Alior, grandit et conçoit le désir de venger son père qui a été empoisonné. Sa vengeance doit être d'autant plus terrible, que le crime commis sur l'auteur de ses jours est plus grand à ses yeux. Il prend donc les armes, rassemble ses douze pairs (car les douze pairs manquent rarement dans les romans du moyen âge), et se met avec eux à la tête de ses troupes et des leurs. Il fait une guerre acharnée aux empoisonneurs de son père et parvient à s'emparer d'eux. Alors il n'a plus qu'une seule crainte, celle de ne pas trouver de supplices assez cruels, de tourmens assez forts, pour leur faire expier leur crime. Cependant il s'en tire passablement bien, grâces à l'imagination du poète qui, en cette matière, se place réellement à la hauteur de son sujet.

Presque à la même époque où florit Jehan-li-Nevelois, nous rencontrons un poète qui est, sans contredit, un des plus remarquables que le XII^e ou le XIII^e siècle ait produits. Nous voulons parler d'Audefroy-le-Bastard. Dans aucun ouvrage contemporain on ne rencontre de détails sur ce trouvère, dont le nom même manque dans la liste de Fauchet, si soigneux cependant pour d'autres qui ont cent fois moins de valeur que n'en a Audefroy. M. Paulin Paris[1] conjecture qu'il appartenait à l'ancien pays d'Artois, parmi les poètes duquel il doit être rangé. Le premier qui ait parlé de lui est Legrand-d'Aussi, lequel lui attribue l'invention des *lais*, quoique les chansons d'Audefroy ne soient pas des lais proprement dits, et que ce genre de compositions (c'est-à-dire, des récits qu'on chantait avec accompagnement de harpe), existât déjà chez les Bretons long-temps avant l'époque où florit notre poète. Ainsi, dans le roman du *Brut*, Ro-

[1] *Romancéro français*, pag. 1 et suiv.

Digitized by Google

bert Wace parle du roi Gabbet, qui passait pour le meilleur musicien de son temps et qui savait un grand nombre de lais [1].

Comme M. Paris, nous placerons Audefroy parmi les poètes de l'Artois, bien que l'emploi de plusieurs mots flamands pût nous faire conjecturer qu'il appartenait à une province moins extrême de Belgique. Ainsi, par exemple, au 3e couplet de la romance de la *Belle Isabeaus*, nous lisons :

> *Grains* [2] et mariz fist tant par sa maistrie.

Ainsi, au 4e couplet de la chanson de la *Belle Emmelos* :

> Li suens maris l'entent, mout se *gramoie.*

Ainsi, au 4e couplet de la *Belle Idoine,* le vers :

> Se la guerre ne fust accordée et *paie,*

rappelle le mot *paeyen.*

Ainsi encore, au 7e couplet de la *Belle Emmelos,* le vers :

> L'espée trait dont li aciers *burnoie*

offre le mot *bernen, barnen.*

Une circonstance qui viendrait à l'appui de cette conjecture c'est la suivante. Plusieurs des chansons amoureuses d'Audefroy-le-Bastard, dit M. Paris [3], sont envoyées au seigneur de Nesle, et il croirait volontiers que ce chevalier était Jean de Nesle, châtelain de Bruges, qui se croisa le 23 février 1200, le même jour et dans la même assemblée que cet autre trouvère Quènes de Béthune, dont il est dit, dans les Mémoires de Sully, qu'il fut un des premiers à arborer l'étendard sur les murailles de Constantinople, lorsque Baudoin VIII,

[1] Roquefort, *État de la poésie français* dans les XIIe et XIIIe siècles.
[2] Pour *grams*, comme dans Jehan-li-Nevelois.
[3] *Romancèro français*, p. 8.

Digitized by Google

comte de Flandre, emporta cette capitale sur Alexis Commène. Si Audefroy accompagna en Orient le sire de Nesle et Quènes, son rival poétique auprès du châtelain flamand, on le sait aussi peu qu'aucun autre détail sur sa vie. Nous ne connaissons de lui que cinq morceaux publiés dans le *Romancéro français* dont l'auteur divise les poésies de son recueil en deux classes : les chansons et les romances amoureuses. « Les premières, en petit nombre, expriment l'amour vrai ou supposé de l'auteur, ses craintes, ses espérances passionnées, ses protestations d'une inviolable fidélité. Mais la monotonie est le péché mignon de toutes ces tendres complaintes. On dirait qu'il en est de ces vers, interprètes d'un amour souvent profond, comme de l'amour lui-même. Ils ont besoin d'une grande discrétion, et le mystère de la confidence ajoute singulièrement à leur charme. Quant aux romances d'Audefroy, leur mérite est bien autrement incontestable. C'est le récit d'anciennes aventures amoureuses et chevaleresques. Une grande vivacité de coloris, cette naïveté tant recherchée et si rarement découverte, des détails pleins de sensibilité, voilà les véritables titres d'Audefroy à notre admiration. » Les cinq pièces de ce poète publiées jusqu'à ce jour, sont la *Belle Isabeaus*, la *Belle Idoine*, *Argentine*, la *Belle Emmelos* et *Béatris*. Ce sont de véritables ballades, comme la poétique Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne et surtout l'Écosse en possèdent de si délicieuses dans leur ancienne littérature, avec cette différence pourtant qu'elles n'ont pas la forme historique que la romance populaire affectait dans l'origine en Espagne, ni cette ardeur de patriotisme et de révolte contre l'invasion, qui éclate dans les premières ballades chantées en Angleterre et en Écosse, ni cette teinte mystérieuse répandue sur presque toutes les productions des *trouveurs* d'Allemagne. Elles ont une couleur chevaleresque et galante tout à la fois, qui les distingue de celles-là, et leur dénouement est toujours heureux. Elles ne célèbrent ni les héros qui ont combattu les Maures en Europe ou les Infidèles dans la Terre-Sainte; elles ne font intervenir ni les personnages surnaturels, ni les géans, ni les sorciers; elles ne met-

Digitized by Google

tent en scène ni les braconniers ni les *outlaws*, qui se vengent de l'insolence des seigneurs normands et protestent par leur vie libre contre la conquête. Rien de tout cela. Rien d'allemand, rien d'anglais, rien d'espagnol. Quelque chose de tout français; des femmes et des amours, des maris trompés, des belles qu'il faut conquérir et que l'on conquiert la lance au poing. Le caractère de ces poésies sautera aux yeux par l'analyse que nous allons en faire.

Dans la première, la belle Isabeaus et Gérars s'aiment en tout honneur et sans que l'un ait jamais requis l'autre d'amoureuse merci. Gérars est un pauvre chevalier sans doute, et les parens d'Isabeaus la donnent à un vavassour. Gérars, *grains et mariz*, fâché et triste, se plaint à la belle de l'infidélité qu'elle lui a faite. Elle le console de son mieux et se retranche derrière ses devoirs :

« Puisque je ai seigneur qui m'aime et prise,
» Bien doi estre de tel valour
» Que je ne doi penser folour. »

L'amoureux ainsi débouté se résout à s'en aller au pays d'outremer. Avant son départ, il demande une dernière entrevue à Isabeaus qui est là

Par la verdour,
En un vergier cueillant flour.
« Dame, por Dieu, » fait Gérars sans faintise,
« D'outremer ai por vous la voie emprise. »

A ces paroles la dame eût désiré mourir. Elle se jette dans les bras du chevalier, et tous deux

Si s'entrebaisent par doçour,
Qu'amdui chaïrent en l'erbour.

Le mari, témoin secret de ce spectacle,

Pour voir, cuida la dame morte gise
Lès son ami : tant se het et desprise

Digitized by Google

Qu'il pert sa force et sa vigour
Et meurt de deul en tel errour.

Cependant les deux amans, revenus de leur pâmoison, se relèvent et font faire au mort de très-belles funérailles. Le temps du deuil écoulé, Gérars prit à femme, devant la Sainte-Eglise, la belle Isabeaus. Il ne partit point pour la Terre-Sainte, je crois.

Quant à Argentine, voici son histoire. Elle aime le comte Guis dont elle devient l'épouse.

Tant furent bonement, braz à bras, souz courtine,

qu'elle en eut six beaux fils. Mais aussi fine amour ne dure guère. Le comte négligea bientôt sa femme pour sa fille de compagnie Sabine, qui était si belle et qu'il

Ama tant et tint chière,
Que de li ne se pot partir ne traire arrière.

La belle résiste long-temps, mais le comte est si aimable, si empressé qu'enfin

Son bon et son plaisir fait de la damoiselle.

Argentine en soupire et s'en plaint amèrement. Guis est de ces hommes qui n'entendent pas raison. Il lui ordonne de

Vuidier la contrée,
Si, que jamès nul jour n'en revoiez l'entrée.

La comtesse, triste et dolente, s'en va, après avoir embrassé ses enfans et les avoir recommandés à ses barons. Elle prend le chemin de l'Allemagne et est admise au service de l'impératrice. Cependant ses fils croissent en force et en bravoure. Leur renommée se répand partout. Leur valeur les conduit à servir l'empereur qui

..... Mout les aime et croit et prise.....
Et Diex, qui des bien faits est gent guerredonnère,
Lor fist connoistre illuec qu'Argentine est lor mère
Et que il sunt si fis et li quens Guis lor père.

Digitized by Google

Grande joie de la mère, grande joie des fils. Ils prennent congé de l'empereur et de l'impératrice qui leur envoient chacun deux sommiers d'or fin. Puis ils se mettent en route et reviennent gaiement au pays, où, par l'intermédiaire des enfans, la paix est faite entre le comte et leur mère,

> Si c'onques puis ni ot descort ne félonie;
> Et Sabine, à tousiours, de la terre est banie.

L'aventure de la belle Emmelos finit d'une manière plus tragique. Elle est aimée du comte Guion; elle aime le comte Guion. Cela déplaît fort au duc son époux. Un jour elle est assise sous le feuillage de l'aiglant, pleurant son ami et se plaignant d'être maltraitée, pour l'amour de lui, par son mari, de telle sorte que

> ..... Onques mès fille de roi
> Ne fu menée à tel desroi.

Mais le duc jaloux est aux aguets. Il a entendu ces paroles d'Emmelos, et entre dans une grande colère. Il court à la parjure et

> ........ Parmi les dras de soie
> La bati tant que pour un poi
> Ne l'a morte, lez le rapoi.

Le duc l'a laissée là après l'avoir battue ainsi. Mais l'amant arrive.

> « Belle Emmelos, » fit-il, « Diex vos porvoie!
> » Dites moi, bele, je vos proie,
> » S'on vos a batue por moi. »

Sur la réponse affirmative de la dame, le comte tire sa grande épée

> Dont li aciers burnoie,

et, après avoir mis le duc à mort,

> Sa mie emporte sans effroi
> Devant lui, sor son palefroi.

Le dénouement de la pièce intitulée *Béatris* est à peu près le même, à l'exception du mari tué, car Béatris n'a pas de mari encore. Le duc Henri l'a requise en mariage, mais elle a donné son cœur à Ugon son ami dont elle est *enchainte*. Un jour,

« Lasse! fait-elle en bas, que porrai devenir? »

Un écuyer a entendu sa plainte et a vu ses larmes. Il va à la belle, et

Puis li a son voloir et son bon encargié.

Béatris lui répond :

Alez-moi dire Ugon, sans point d'arrestement
Qu'en mon père vergier l'atandrai sous l'aiglant.

L'écuyer part et s'en va trouver l'amant, qui monte incontinent à cheval et vient enlever la dame qu'il emmène dans son pays et dont il fait sa femme.

Puis en fist ses delis,
Bonnement sont ensemble come amie et amis.

Pour donner une idée de la manière d'Audefroy-le-Bastard, nous avons choisi la romance de la *belle Idoine* qui est un petit chef-d'œuvre de ce genre de poésie. (*Voir* à la fin de ce Mémoire, la pièce *A*.)

*Coesnes* ou *Quesnes de Béthune*, dont le nom a déjà été écrit plus haut, était, comme nous le disions, contemporain d'Audefroy-le-Bastard. Ce nom, long-temps laissé dans l'oubli, ne fut pour la première fois mis en lumière que par l'historien des croisades, M. Michaud. Cependant Quènes, dit l'auteur du *Romancéro*, à qui nous empruntons ces détails biographiques sur notre poète [1], peut réclamer une place parmi les guerriers les plus braves, les conseillers les plus sages, les orateurs les plus éloquens et les poètes les

[1] *Romancéro français*, p. 77, seqq.

plus ingénieux. Il naquit vers l'an 1150 ou même plus tôt, puisqu'en l'année 1224 le poète historien Philippe Mouskes, en rappelant qu'il n'existait plus, le nomma le *vieux Quesnes :*

> La terre fu pis eu cest ans;
> Quar li vieux Quesnes estoit mors.

Il était frère de Guillaume, avoué de la ville de Béthune, et depuis son enfance il apprit l'art de poétrie sous la discipline de Hues-d'Oisy, châtelain de Cambrai, qui mourut vers la fin du XII^e^ siècle et qui était lui-même un fort bon poète et un guerrier distingué. Quènes le rappelle en ces deux vers :

> Mon maistre d'Oisi
> Qui m'a appris à chanter dès enfance.

Dressé ainsi dans l'art de la gaie science, poète et musicien tout à la fois, se mêlant

> De chanson faire et de dis et de chants,

il s'en vint à la cour de Philippe-Auguste, en 1180, sans doute à l'occasion du mariage du roi avec cette Isabelle de Hainaut que le poète royal Hélinant compare à la fleur qui règne dans la prairie ou à la vierge du voisinage [1]. Au milieu des splendides et somptueuses fêtes de Paris, il ne pense qu'à une seule chose, lui; une seule préoccupation l'absorbe tout entier : c'est la passion que Marie de France, cette élégante héritière des grâces d'Eléonore de Guyenne, a su lui inspirer. Marie, depuis que la mort de Henri I^er^ l'avait laissée dans le veuvage, quittait souvent la cour de Champagne pour celle de Paris. « Ce fut là que Quesnes de Béthune lui consacra ses vers. Bientôt il fut compté parmi les chevaliers les plus courtois et le mieux *envoisiés* de la cour; la reine Adèle de Cham-

[1] Capefigue, *Hist. de Philip. Aug.*, tom. I, pag. 138. Édition de Bruxelles.—Manuscrits du roi, n° 7615.

Digitized by Google

pagne, veuve de Louis VII, voulut l'entendre. Quènes chanta en présence du jeune roi et de la comtesse Marie. Mais cette épreuve ne lui fut pas favorable. Adèle, qui se mêlait aussi de poésie et qui protégeait les auteurs, ou les décourageait, trouva les vers de notre poète peu dignes de la politesse de l'Ile de France. Les expressions étaient vieilles et mal choisies, ses pensées peu délicates, que sais-je? Peut-être la reine n'avait-elle d'autre but que de mortifier la comtesse de Champagne, objet des préférences du jeune ménestrel. » Quènes décrit lui-même le chagrin qu'il éprouva de cette humiliation subie en présence de ses compatriotes et surtout de la comtesse. Il dit lui-même

> Que mon langage ont blasmé li François,
> Et mes chançons, oyant les Champenois
> Et la comtesse encoir, dont plus me poise.

Il accuse la reine et son fils de l'avoir repris parce que son langage n'était pas choisi et n'était pas français selon les puristes d'alors.

> La Roïne ne fit pas que courtoise
> Qui me reprist, elle et ses fiex li rois;
> Encoir ne soit ma parole françoise,
> Si la puet-on bien entendre en françois.
> Ne cil ne sont bien appris ne cortois
> Qui m'ont reprist, se j'ai dit mot d'Artois,
> Car je ne fus pas norriz à Pontoise.

Huit ans après, des marchands et des pèlerins venus de la Terre-Sainte avaient répandu des bruits sinistres en Europe, et « denoncièrent, dit la chronique de Saint-Denis, la doleur et la persecution qui estoient avenus sur la crestienté d'outremer. » On s'entretenait partout de la sanglante défaite de la chevalerie chrétienne près de Tibériade. On parlait de la prise de Jérusalem par Salaheddin, qui avait forcé chaque habitant à payer une rançon de dix pièces d'or pour se racheter, lui et sa famille, de la captivité et de la mort.

Digitized by Google

On disait « la sainte-crois prise, dont ce estoit soveraine perte, » et les nobles châtelaines en butte à la brutalité des soldats du vainqueur [1]. Ces nouvelles fatales furent apportées et certifiées par le cardinal d'Albano et Guillaume, archevêque de Tyr, à l'assemblée de Gisors, où Philippe-Auguste et Henri d'Angleterre se trouvaient réunis, avec les barons de Franee, d'Angleterre et d'Aquitaine, pour traiter de la paix. Urbain II était mort de douleur en apprenant ces désastres. Grégoire VIII appela toute la chrétienté aux armes [2]. Un enthousiasme général éclata en Europe. Les chevaliers mirent leur cuirasse et prirent leur lance et leur épée. Les deux rois résolurent de marcher au secours de la Terre-Sainte. Le comte de Flandre prit la croix; Quènes de Béthune la prit avec lui. Notre poète fut du petit nombre de ceux qui, après avoir chanté la guerre sainte, allaient aussi en partager les périls [3]. Au reste, rien ne le retenait plus en Europe. Il avait découvert la perfidie de la comtesse de Champagne. Il avait perdu la plus belle de ses croyances, la plus douce, la plus chère. Il s'était eru aimé, mais

..... Teil i a qui cuide avoir amie
Bone et léaus qui onques ne la fut.
Por moi le di qn'une en a décéu,
Quant j'en cuidai avoir la signorie.

Cependant, ces vers ayant fait du scandale à Béthune, le poète crut devoir s'excuser dans une chanson où il se défendit de l'accusation qu'on lui avait intentée d'avoir parlé laidement des dames. Cette chanson nous la reproduirons en entier.

L'autrier, un jor après la saint Denise,
Fui à Bethune où j'ai esté sóuvent;
Là me souvint des gens de male guise
Qni m'ont mis sns mensoigne, à esciant,

[1] Guillaume de Tyr, liv. 23.
[2] Baronius, *Ann. eccles. ad annum* 1188.
[3] Villemain, *Tableau de la littérature du moyen âge*, 5e leçon.

Digitized by Google

Que j'ai chanté des dames laidement.
Mais il n'ont pas ma chanson bien aprise,
Ains ne chantai fors d'une seulement,
Qui tant forfist que vengeance en fu prise.

—

Il n'est pas droit que l'on me desconfise,
Et si, dirai bien la raison comment;
S'on prent, par droit, d'un larron la justise,
Doit on desplaire as loiaus, de néant?
Nenil, par Dieu, qui raison i entend.
Mais la raison est si arrière mise,
Que ce qu'on doit loer blame la gent,
Et loe ce que li saiges desprise.

—

Dame, lonctems ai fait vostre servise;
La merci Dieu c'or n'en ai, mais talent :
Si m'est au cors une autre amour emprise
Qui me requiert et allume et esprent;
Et me semont d'amer si haltement,
Que j'el ferai, ne peut estre autrement.
En li n'y a ne orgueil ne faintise,
Si me mettrai del tout à son commant.

Mais deux ans se sont écoulés et l'ardeur de la croisade s'est singulièrement attiédie dans le cœur des chevaliers. D'un côté, une guerre nouvelle a éclaté entre le roi de France et celui d'Angleterre; de l'autre, Philippe avait, de concert avec les barons, les archevêques et les évêques du royaume, établi que les pèlerins ne pourraient être inquiétés par leurs créanciers dans un terme limité, et créé la dîme *Saladine*, c'est-à-dire, astreint tous ceux qui ne prendraient pas la croix, clercs ou laïques, à payer au moins la dixième partie de leurs revenus, pour subvenir aux frais et aux préparatifs de l'expédition [1]. L'exécution de cette ordonnance s'arrêta bientôt devant deux difficultés presque invincibles. Le clergé se

[1] Rigordus, *Histor. Phil.-Aug. ad annum* 1188.

Digitized by Google

refusa à payer la dîme; de sorte qu'on fut forcé de recourir à la rigueur pour le faire se soumettre à la loi commune. De leur côté, les barons tenaient à faire rester dans leurs coffres les sommes immenses que la dîme Saladine avait fait entrer dans leurs mains. C'étaient ainsi des obstacles sans cesse renaissans, et deux années s'étaient écoulées dans ces continuels retards. Le cœur généreux de notre trouvère s'en indigne. Aussi, écoutez comme elle éclate cette colère du poète à qui il tarde d'aller porter aux Infidèles de ces grands coups de lance ou d'épée dont il a parlé tant de fois dans ses chants, peut-être en célébrant les héros de la Table-Ronde, les nobles compagnons d'Arthus. Les deux chansons suivantes expriment tout ce qu'il y avait de généreux dans cette âme ardente et forte :

Ahi! amours, com dure departie
Me convenra faire de la meillour
Qui onques fust amée ne servie!
Diex me ramaine à li par sa douçour,
Si voirement, que m'en pars à dolour.
Las! qu'ai-je dit? Jà ne m'en pars-je mie:
Se li cors va servir nostre Signour,
Li cuers remaint del tout en sa baillie.

—

Pour li m'en vois, sospirant, en Surie,
Quar je ne doi faillir mon Creatour.
Qui li faudra à cest besoin d'aïe
Sachiés que il li faudra à greignour.
Et saichent bien li grant et li menour
Que là doit-on faire chevalerie,
Où on conquiert Paradis et honour
Et pris et los et l'amour de sa mie.

—

Diex est assis en son saint iretage:
Or i parra se cil le secorront
Cui il jeta de la prison ombrage,
Quant il fu mors en la crois que Turc ont.

Digitized by Google

Sachiés, cil sont trop honni qui n'iront,
S'il n'ont pouerté ou viellesse ou malage;
Et cil qui sain et joene et riche sont
Ne poevent pas demourer sans hontage.

—

Tous li clergiés et li home d'éage
Qui en aumosne et en bienfais meinront,
Partiront tout à cest pelerinage.
Et les dames qui chastement vivront,
Se loiauté font à ceux qui iront.
Et s'eles font, par mal conseil, folage,
A lasches gens et mauvais le feront,
Quar tuit li bon iront en cest voiage.

—

Diex tant avons été preus par huiseuse;
Or verra-on qui à certes iert preus,
S'irons vengier la honte dolereuse
Dont chascuns doit estre iriés et honteus;
Car à nos tens est perdus li saint lieus
Où Diex soffri por nous mort glorieuse;
S'or i laissons nos ennemis mortieus,
A tousjours mais iert nostre vie honteuse.

Certes, voilà de beaux vers et surtout de bons vers, des vers où l'énergie de l'expression est dans une harmonie si parfaite avec l'énergie de la pensée, où la raison aide si bien l'enthousiasme et où l'enthousiasme aide si bien la raison, où enfin se réunissent toutes les qualités qui constituent le vrai poète. Ceux qui ont lu Tyrtée dans toutes les traductions qu'on a vainement essayé d'en faire, ceux même qui ont lu Tyrtée dans la langue qu'il parlait aux guerriers de Sparte en les conduisant au combat et à la victoire, n'ont, à coup sûr, rien trouvé dans le poète antique qui soit plus beau ni surtout plus profondément senti que le morceau que nous venons de citer. Comme tous deux sont vrais! Tyrtée parle aux siens de la patrie, de la gloire qui attend le brave, de la honte qui attend le lâche, du butin qui est

Digitized by Google

réservé au vainqueur, et surtout de la jeune fille qui refusera son amour à celui qui aura fui, et de la mère qui maudira ses entrailles si son fils n'a pas su mourir quand il aura fallu mourir. Quènes de Béthune parle à ses compagnons du Christ mort sur la croix tombée aux mains des Infidèles; il leur montre la terre de Syrie comme une lice ouverte où tout ce qui porte un cœur dans la poitrine et sait tenir une lance à la main, doit aller faire *chevalerie* pour conquérir l'honneur et le paradis, l'amour et le los des dames, des dames qui demeureront fidèles aux preux et qui feront *folour* aux lâches. Comme tous deux s'expriment bien et frappent juste! Quelle éloquence entraînante, quelle chaleur émouvante dans l'un et dans l'autre! Que l'on essaie de comparer avec ce chant de notre poète tous ces sirventes qu'inspira la croisade contre les Turcs de Syrie et contre les maures d'Espagne à Geoffroi Rudel [1], à Foulques de Marseille [2], à Guillaume Faidit [3], à Foulques de Romans [4], à Pons de Capduel [5], et l'on sera étonné de voir combien ces inspirations si vantées tombent au-dessous de celles de notre Quènes. En faveur de cette belle poésie, on nous permettra de donner encore la pièce suivante, qui a trait également à la croisade, et qui, si elle manque de cette chaleur, de cette énergie, de cet entraînement qu'on remarque dans celle qui précède, brille cependant par un autre genre de beauté, par une couleur profondément élégiaque et une verve de satire peu commune.

Bien me déusse targier
De chansons faire et de dis et de chans,
Quant il m'estuet alongnier
De la millour de toutes les vaillans.
Et si, puis bien faire voire ventance
Que je fais plus por Dieu que nus amans.
Si en sui moult, en droit l'ame, joians,
Mais el cors ai et pitiés et pésance.

[1] Raynouard, tom. 5. | [2] Auguis, *Les poètes français, etc.*, tom. 1, p. 74. | [3] Millot, *Histoire des Troubadours*, tom. 2. | [4] Auguis, *ibid.*, p. 126. | [5] Millot, *ibid.*, tom. 1.



Digitized by Google

—

Chascuns se doit enforcier
De Dieu servir, jà ni soit li talens;
Et la chair vaincre et plagier,
Que tousjours est de pechié désirans,
Et lors voit Diex la doble penitence.
Helas! se nus se doit sauver dolans,
Dont doit par droit ma merite estre grans,
Quar plus dolans ne s'en part nus de France.

—

Vous qui robiés les Croisiés,
Ne despendés mie l'avoir ainsi;
Annemis de Dieu seriés.
Et que porront dire si annemi,
Là où li saint trembleront de doutance
D-vant celui qui onques ne menti?
A icel jor serés tuit mal bailli,
Se sa pitié ne cuevre sa puissance.

—

Ne jà, por nul desirier,
Ne remainrai avecques ces tyrans
Qui sont croisiés à loier
Por dîmer clers et borjois et sergens.
Plus en croisa envie qu'encreance;
Et quant la crois n'en pût estre garans,
A tex Croisiés sera Diex trop soffrans,
Se ne s'en venge à pou de demorance.

—

Nostre sires est jà vengiés
Des baus barons qui or li sont faillis.
Or les vosist empirier!
Que sont plus vil qu'onques mais ne vis si.
Dahait li bers qui est de tel semblance
Com li oisel qui conchie son nit!
Pou en i a n'ait son regne honni,
Por tant qu'il ait sor ses homes poissance.

Digitized by Google

Qui les barons empiriés
Sert, sans aeur, jà tant n'ara servi
Quo leur en preigne pitiés.
Pour ce vaut miés Dieu servir, je vos di,
Qu'en lui n'affiort ne aeur ne chevance;
Mais qui mieus sert et mieus li est meri.
Pléust à Dieu qu'amors féist ainsi
Envers tos cous qui en li ont fiance!

*Envoi.*

Or vos ai dit des barons ma semblance :
Si lor poise de ceu que vos ai di,
Si s'en preignent à mon maistre d'Oisi
Qui m'a appris à chanter dès enfance.

Après tous ces longs retards, l'armée met enfin à la voile à Gênes, et, après s'être long-temps arrêtée à Messine, aborde à Ptolémaïs dont elle s'empare. Mais, à peine cette ville conquise, Philippe-Auguste fut frappé d'une maladie qui fit croire d'abord qu'il était empoisonné [1]. Il résolut de retourner incontinent en Europe. En vain les barons essayèrent-ils de le détourner de ce conseil, qui devait nécessairement faire le plus grand préjudice à la croisade. En vain le bouillant Richard, surnommé Cœur-de-Lion, s'écria-t-il dans son indignation : « C'est une honte et un opprobre éternel pour lui et pour le royame de France, s'il s'en va sans avoir achevé l'œuvre pour laquelle il est ici venu [2]. » En vain Quènes de Béthune joignit-il sa voix de poète à celle de Richard, et dit-il au roi que, « s'il s'en allait, les saints, les martyrs et les apôtres se plaindraient de lui au jour du jugement. » Rien ne put le retenir. Il s'embarqua avec sa chevalerie et s'en retourna en France. Alors l'indignation éclata de toutes parts dans l'armée chrétienne. « Mais

[1] Rigordus. Guill. Armor. *Philippeidos*, lib. 4.
[2] Bénéd. Petersborough, *apud* Dom Brial.

Digitized by Google

on accabla d'invectives, avant tous les autres, ceux qui avaient conseillé la croisade avec le plus de chaleur. Quènes, dont les vers avaient tant contribué à exciter le zèle des soldats de Jésus-Christ, Quènes, dont on n'avait pas oublié les couplets satiriques, fut à son tour l'objet d'outrageantes représailles [1]. » Messire Hues d'Oisy surtout, le poète dont Quènes s'est dit l'élève, comme nous avons vu plus haut, profita de cette occasion pour se venger, dans une chanson pleine de choses ironiques et amères, de celle où le béthunois l'avait attaqué avant le départ de l'armée chrétienne pour la Terre-Sainte.

Environ neuf ans plus tard, en 1199, une nouvelle croisade fut prêchée par Foulques de Neuilly, et toute la chevalerie de Champagne et de Flandre s'unit à celle du reste de la France et résolut de partir pour délivrer la ville sainte retombée au pouvoir des Infidèles. Six députés furent envoyés à Venise pour obtenir de la république des vaisseaux qui transportassent l'armée en Palestine; Quènes de Béthune fut de ce nombre. On sait que les croisés, arrivés sur les bords de l'Adriatique, se trouvèrent dans l'impossibilité d'acquitter leur passage, et qu'ils allèrent reprendre pour la république vénitienne la ville de Zara en Esclavonie, dont le roi de Hongrie s'était rendu maître. Zara reconquise, ils cédèrent aux instances du jeune Alexis, fils d'Isaac, empereur de Constantinople, que son frère avait précipité du trône, et se dirigèrent vers le Bosphore. Byzance fut prise et le vieux Isaac replacé sur le trône impérial. Alexis leur avait solennellement promis, au nom de son père, deux cent mille marcs d'argent, des vivres pour l'hiver et une troupe de dix mille hommes d'armes pour les accompagner dans la Terre-Sainte. Mais l'empereur, restitué dans son pouvoir, tardait à exécuter cette promesse. Alors Gauthier de Villehardouin et Quènes de Béthune furent chargés par les barons d'en aller réclamer l'exécution. Ce fut notre poète qui porta la parole [2]. On se ferait

[1] P. Paris, *Romancéro*, p. 102.
[2] Villehardouin, liv. 4.

Digitized by Google

difficilement une idée de la hardiesse de son langage; aussi les deux députés faillirent être les victimes de la colère des Latins. Le discours de Quènes avait été un véritable défi, un gant jeté à la face de l'empereur. Les croisés firent pour la seconde fois le siége de la ville et placèrent sur le trône de l'empire Baudouin, comte de Flandre, VIII^e^ (ou IX^e^) du nom. Telle fut l'origine de l'empire des Francs à Constantinople. Toute la Grèce se soumit à leurs armes et fut divisée en fiefs que les barons se partagèrent entre eux.

« J'attribuerais volontiers, dit l'auteur auquel nous empruntons ces détails sur Quènes [1], j'attribuerais volontiers à cette étrange succession d'événemens glorieux et imprévus l'origine de tous les romans de chevalerie errante, dont la nombreuse famille remplaça, du XIV^e^ au XVI^e^ siècle, les créations plus naïves de l'ancienne muse française. Quoi qu'il en soit, Quènes de Béthune fut l'Ulysse de cette nouvelle Iliade. Il faut voir dans les récits de Geoffroy de Villehardouin, de Henry de Valenciennes et de Philippe Mouskes, tous les services qu'il rendit aux croisés et la renommée de prud'homme qu'il s'était acquise à juste titre. Ces détails sont ou devraient et pourraient être connus.

« Quènes de Béthune obtint, dans le nouvel empire, les charges les plus hautes et les plus honorables. Nommé plusieurs fois régent en l'absence de l'empereur, il gouverna même seul pendant quelques années d'interrègne, comme nous l'apprend Philippe Mouskes. Nous avons déjà dit, d'après ce dernier, qu'il n'existait plus en 1224. Mais, avant de terminer l'article de ce grand homme, je dois citer la dernière de ses chansons, celle qu'il fit contre une haute dame qu'il n'a pas nommée, mais que je crois être la comtesse de Champagne, qu'il avait d'abord tant aimée. Cette pièce est peut-être la plus spirituelle de ses productions; je suppose qu'il la fit après son premier retour de la croisade.

[1] *Romancéro*, p. 105.

L'autrier avint, en cel autre païs,
Qu'uns chevalier ot une dame amée:
La dame, tant que fust en son bon pris,
Li a s'amor escondite et véée.
Puis, fut un jor qu'ele li dit: « Amis,
» Par paroles vos ai mené, mains dis,
» Or est l'amor conéue et provée;
» D'or-en-avant serai à vos devis. »

—

Li chevalier la regarda el vis,
Si la vit moult palle et descolorée:
« Dame, fait-il, certes mal sui baillis,
» Quant dès l'autrier n'oï vostre pensée.
» Vostre cler vis qui sembloit flor de lis
» Est si alés ore de mal en pis,
» Qu'il m'est avis que me soiés emblée.
» A tart avés, dame, ce conseil pris. »

—

Quant la dame s'oït si ramposner,
Vergoigne en ot; si dit par felonnie:
« Pardieu, vassal, j'el dis por vous gaber,
» Cuidiés-vous dont qu'à certes le vos die?
» Certes nenil; ne me vint en penser
» Qu'onques nul jor je vos deignasse amer.
» Que vos avés, par Dieu, meillor envie
» D'un bel valet baisier et accoler. »

—

— « Dame, fait-il, j'ai bien oï parler
» De vostre pris, mais ce n'est ore mie:
» Et de Troie r'ai-je oï conter
» Qu'ele fu jà de moult grant seignorie,
» Or ni puet-on que la place trover.
» Por ce, dame, vos loe à escuser,
» Que cil ne soient atains de l'irésie
» Qui desormais ne vos vorront amer. »

—

Digitized by Google

— « Par Dieu, vassal, mar vos vint en pensé,
» Quant vos m'avés reprové mon éaige.
» Se j'avoie mon jovent tot usé,
» Si sui-je riche et de moul baut parage,
» Qu'on m'ameroit, à petit de biauté.
» Certes encor n'a pas deus mois passé
» Que li marchis m'envoia son messaige,
» Et li Barrois a pour m'amour jousté. »

—

— « Dame, fait-il, ce vos puet moult grever
» Que vos fiés en vostre signorage;
» Mais tel cent ont por vostre amour ploré,
» Que, se estiez fille à roi de Cartage,
» Jamais nul jor n'en aroient volenté.
» On n'aime pas dame por parenté,
» Ains quant ele est bele, courtoise et sage;
» Vos en saurez, par tems, la vérité. »

Le XIIe siècle fut réellement un siècle prodigieux en toutes choses. A côté de ce vaste et profond bouillonnement des communes qui se posèrent comme un troisième élément fondamental [1] de la civilisation moderne, avec le régime féodal et l'église; à côté de ce vaste et profond mouvement des croisades qui mit en présence l'Europe et l'Asie, cette Europe chrétienne si pleine de germes de civilisation et cette Asie mahométane si pleine de germes de barbarie, nous voyons, dans la guerre contre les Albigeois, mourir le dernier flux de cette grande invasion du Nord dans le Midi, de la France dans la Gaule. Nous voyons s'ordonner la féodalité, cet amas confus de forces morcelées, et poindre enfin des idées de souveraineté générale et d'unité monarchique sous le règne de Philippe-Auguste. Nous voyons la grande pensée de Grégoire VII, la souveraineté du Saint-Siége, mise largement en pratique par Innocent III, l'un des plus vastes génies que le monde ait vus. Et,

[1] Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, édit. de Bruxelles, p. 192.

Digitized by Google

tandis qu'ainsi la suzeraineté monarchique se fondera, quelques années plus tard, par la bataille de Bouvine, et que la suzeraineté pontificale se fonde par le règne de ce puissant successeur de Hildebrand; tandis qu'ainsi le roi, c'est-à-dire, la force du bras, se pose au-dessus de la société féodale, et l'église, c'est-à-dire, l'intelligence et la pensée, au-dessus de tout; tandis qu'ainsi le christianisme va combattre au delà des mers le mahométisme et transporte en Asie ces champs de bataille et ces luttes acharnées dont le glaive de Charles-Martel a déjà préservé l'Europe; tandis que, par un enchainement presque incroyable d'événemens, les barons d'Occident se trouvent, princes ou rois, à la tête de tous les fiefs élevés par les croisades en Orient; tandis que la Terre-Sainte s'ouvre sans cesse à l'esprit aventureux des populations qui vont à leur insu accomplir leur mission civilisatrice, poussées par cette force irrésistible par laquelle furent lancés sur le Midi et l'Occident de l'Europe tous ces barbares qui avouaient eux-mêmes que ce n'était point à leur volonté qu'ils obéissaient, mais à une impulsion irrésistible et mystérieuse, *fatebantur non suum esse quod facerent, agi enim se divino jussu ac perurgeri* [1]; au milieu de ce mouvement immense et universel, l'imagination des peuples pouvait-elle rester endormie et muette? Aussi, pour nous servir des paroles d'un homme dont le nom est d'un grand poids dans la matière que nous traitons [2], cette grande guerre, poussée au loin, vers l'Asie, fut l'occasion du plus grand développement des courages et des esprits. Le temps des croisades fut, comme la guerre de Troie pour les Grecs, l'âge héroïque des nations européennes. Là, les plus beaux souvenirs de leur poésie ont pris leur source; là, le mouvement social a commencé; là, les gouvernemens même ont pris un caractère nouveau; là, les premiers grands hommes ont paru, non plus isolément, dispersés à de longs intervalles, comme du temps de Charlemagne, mais réunis, groupés ensemble, s'animant l'un

[1] Salvianus, *De Gubernatione Dei*, lib. VII.
[2] Villemain, *Tableau de la littérature du moyen âge*, p. 149.

Digitized by Google

par l'autre. Aussi, voyez bien. Le mouvement n'est pas dans les bras seulement. Il y a aussi quelque chose qui remue dans les cœurs et dans les têtes. Trois grandes sources de poésie sont ouvertes [1], sources fécondes où les siècles suivans iront s'abreuver, où l'imagination des poëtes à venir puisera de riches trésors d'inspiration : ce sont les traditions grecques et romaines, les traditions bretonnes, les traditions françaises, c'est-à-dire, Alexandre, Hector et Troie, puis les héros de la Table-Ronde, et enfin ceux de Charlemagne et des *chansons de geste*. En parlant de Jehan-li-Nevelois, nous avons cité, plus haut, les titres des principaux poëmes qui appartiennent à chacune de ces trois séries épiques.

Cependant, au milieu de ces créations presque toutes composées d'aventures galantes ou chevaleresques, d'amours fidèles, de grands coups d'épée, d'enchantemens ou d'aventures merveilleuses, de géans pourfendus et de monstres vaincus à grands efforts de courage, s'éleva une production étrange parmi toutes ces productions étranges : nous voulons parler de cette épopée du *Renard* qui fut, dès sa naissance, plus populaire que tous les autres poëmes, même ceux qui ont leur germe dans la tradition et dans l'histoire.

Ce serait, à notre avis, un travail intéressant et curieux à faire que d'examiner et de mettre en rapport tout ce qui, depuis le siècle passé, a été écrit sur le roman du *Renard* en France, en Allemagne et en Hollande. Les mémoires académiques, les dissertations, les articles de bibliologie, les livres même, abondent sur ce poëme que revendique chacun des trois pays que nous venons de nommer. Pour ne parler que des derniers écrivains qui se sont occupés avec quelque détail du *Renard*, nous passerons sous silence les travaux faits sur cette matière par Hachmann, Von Rollenhagen, Scheller, Baumann, Gottsched, Scheltema, Roquefort, Legrand d'Aussi, Marchant, Raynouard et tant d'autres, et nous citerons seulement Méon, qui publia les vingt-sept *branches* ou parties de l'épopée connues jus-

[1] Paulin Paris, *Li Romans de Berte aus grans piés*. Lettre de M. De Monmerqué, p. 9.



Digitized by Google

qu'à ce jour, en français; Mone, auquel nous devons l'édition du *Reinardus Vulpes;* Grimm et Hoffman von Fallersleben qui viennent de reproduire le poème flamand, l'allemand, le bas-saxon, l'Isengrimus et quelques autres parties détachées en allemand, en latin et en français; et enfin notre savant compatriote, M. Willems, qui, non content d'avoir traduit, en excellens vers flamands modernes, une partie de notre *Reinaert de Vos*, vient de publier l'ancien texte de ce poème avec une dissertation pleine de science et des notes qui trahissent une profonde connaissance des antiquités de notre histoire et de notre littérature.

Devant tous ces noms plus ou moins retentissans, celui qui n'a pas lu le *Renard* aura de la peine à comprendre comment ce livre a pu attirer ainsi l'attention et exercer aussi constamment la sagacité des critiques, des historiens et des bibliologues; il demandera si c'est quelque Iliade, quelque Énéide du moyen âge, si c'est quelque pendant du roman de la *Rose*, des contes de la *Table-Ronde*, ou de la *Divine Comédie* du Dante. A cela nous répondrons que ce n'est ni une Iliade, ni une Énéide, ni un livre qui soit à la sublime hauteur de la *Divine Comédie;* mais que c'est quelque chose de bien plus remarquable que le *Roman de la Rose*, cette froide allégorie dont l'inconcevable fortune reste encore à expliquer, même après ce que Clément Marot[1], Lantin de Damerey[2] et Goujet[3] ont écrit à cet égard; quelque chose de bien plus profond que les *Contes de la Table-Ronde*, de bien plus grand qu'aucune autre production du moyen âge; un poème dont tous les acteurs sont des animaux, le lion, le loup, l'âne, jusqu'au limaçon, mais, par dessus tout, le renard; un poème large, complet, puissamment noué, dont toutes les parties se tiennent, dont l'action se déroule et dont les événemens se succèdent comme dans une véritable histoire; un poème où l'esprit est semé à pleines mains, où la science et l'observa-

[1] Préface du *Roman de la Rose*.
[2] Supplément au *Roman de la Rose*.
[3] *Bibliothèque française*, tom. 9.

Digitized by Google

tion abondent; un monument unique de notre droit, de nos usages, de nos mœurs, de nos croyances au moyen âge; livre presque oublié parmi nous, jeunes gens grandis sous l'empire des arrêtés hollandais qui en interdisaient l'usage dans nos écoles, mais dont nos pères se ouviennent encore, et que le peuple sait par cœur comme la légende de Marie de Brabant et les aventures des quatre fils Aymon.

Et puis, ce serait une belle histoire à écrire que l'histoire de cette fable elle-même, bizarre épopée dont l'origine se perd dans la nuit des temps, mais qui a son caractère à elle, sa couleur à elle, et qui garde ce caractère et cette couleur sur quelque sol qu'elle passe, en Flandre, en France, dans tout le Nord-Est de l'Europe, de même que la race juive dont le type ne s'est altéré depuis deux mille ans sous aucune latitude.

Si l'on ignore l'époque, même approximative, de l'invention de la fable et le lieu où elle prit naissance, on a tout lieu de croire qu'elle est franke d'origine et qu'elle remonte au delà du IX[e] siècle. Nous ne savons si, au IX[e] siècle, elle était écrite, mais tout porte à croire qu'elle était déjà connue du peuple alors. De même que l'Iliade, l'Enéide et le chant de Niebelungen ne sont que des reproductions poétiques de traditions populaires, l'épopée du Renard n'est qu'une *saga,* qu'une tradition populaire d'abord. Elle grandit ainsi et se développe dans les récits qui s'en font dans les larges et froides salles des barons, comme dans les huttes basses et étroites des serfs. Puis, voilà que, dans la Flandre méridionale, un poète inconnu s'en empare vers la fin du XI[e] ou, au plus tard, au commencement du XII[e] siècle, et en reproduit, sous le titre d'*Isengrimus*, et en vers élégiaques qui prouvent une étude particulière d'Ovide, deux aventures, la Maladie du Lion et le Pèlerinage de Bertiliana. Un demi-siècle plus tard, c'est-à-dire dans l'intervalle de 1148 à 1160, un autre poète, également inconnu, également flamand, la reprend, la retravaille, la recisèle, la refait. Il écrit les 6596 vers du *Reinardus Vulpes,* où il refond les 688 de l'*Isengrimus*. Environ dix ans plus tard encore, vers

Digitized by Google

l'an 1170[1], elle fut écrite en flamand par un anonyme dont l'œuvre est sans contredit la plus belle partie de toutes celles que cette histoire a inspirées. Vers la même époque, la fable fut traitée, en Allemagne, par Heinrich der Glichnesaere, dont l'ouvrage, perdu aujourd'hui, fut, au XIII^e^ siècle, refondu en partie dans le *Reinhart* allemand.

En 1230, Pierre de Saint-Cloud (Saint-Cloot d'après Pasquier, Saint-Cloct d'après Fauchet) ouvrit cette série de poètes français qui, en comprenant Marie de France, Robert, le prêtre de Lacroix en Brie, Jacquemars Giélée, et se succédant jusqu'à Jean Tennessax, dans le XV^e^ siècle, produisirent, sous les titres de *Renarts*, de *Renarts contrefets*, de *Couronnemens de Renart*, de *Renart li Nouvel*, plus de 80,000 vers.

Dans le cours du XIII^e^ siècle, le Reinaert flamand fut complété, d'après les *Gestes* des Renards français par Willem Van Utenhove.

Le Reineke bas-saxon est une imitation de ce poème qui, après l'invention de l'imprimerie, fut mis en prose par un inconnu et imprimé d'abord à Gouda en 1479, puis à Delft en 1485. Trois ans après la publication de la première édition flamande, Caxton en mit au jour une traduction anglaise, et fit connaître ainsi, pour la première fois, la fable dans la Grande-Bretagne. Enfin, la même prose fut traduite en français, un siècle plus tard, et publiée à Anvers par Plantin. Ce sont là les trois textes qui ont été reproduits tant de fois et dans tous les formats en Angleterre, en Belgique, en France et en Hollande, depuis le XV^e^ et le XVI^e^ siècle jusqu'à nos jours.

Voilà en quelques mots l'histoire abrégée de la fable écrite, aperçu rapide où nous n'avons pu faire mention des innombrables petits contes et aventures détachés qui, dès le XII^e^ siècle, s'élèvent à côté des grands poèmes comme des jets à côté des grands troncs; qui, au XIII^e^ et au XIV^e^, apparaissent en plus grand nombre, et dont nous ne voyons plus pointer que quelques minces pousses dans les œuvres

[1] REINAERT DE VOS, *met aenmerkingen en ophelderingen van* J.-F. Willems, Gent, 1836. Inleiding, bladz. XVI, seqq.

Digitized by Google

de La Fontaine, de Gay, de Lessing et de quelques autres fabulistes modernes.

On tracerait ainsi dans un large cadre l'histoire de cet étrange poëme; on le montrerait d'abord sous la forme de tradition, se développant peu à peu, couvé dans cette serre-chaude de toute poésie, la tête du peuple, pour se présenter, au XII^e^ et au XIII^e^ siècle, sous ses formes les plus belles et les plus poétiques, et enfin dégénérant plus tard, se reproduisant toujours, il est vrai, mais toujours plus étiolé, plus maigre, plus rachitique, comme ces plantes fortes et splendides d'abord et qui deviennent plus chétives et plus pâles d'année en année, parce que l'air, la rosée, le soleil et surtout le jardinier leur manquent.

Puis, on verrait la fable, après être sortie des colonnes des manuscrits pour déborder dans les vignettes dont elles s'encadraient, sortir des livres à son tour et inonder toutes choses. On la verrait sculpter ses épisodes aux chapitaux des colonnes de pierre, sur la poignée des épées d'acier, sur les bras ou les dossiers des fauteuils de bois; s'attacher en bas-reliefs aux façades des maisons, des palais, des châteaux; prendre la forme de gargouilles et s'asseoir sur les gouttières des édifices pour dégorger dans la rue les eaux pluviales; établir même ses grotesques acteurs dans le lieu saint où ils se placent sous les ogives des portails et des fenêtres, sur les carreaux peints des verrières, dans les balustrades des jubés, sur le pied ou sur le couronnement des chaires et jusque dans les arabesques ciselées des autels.

On suivrait les pas des ménestrandies qui la promènent de château en château, et représentent aux yeux des baronnages la vie entière de maître Renard, médecin, chirurgien, puis clerc, puis évêque, archevêque et pape, et toujours mangeant force poules et poussins [1]. On reproduirait les récits de ces ménestrels qui racon-

[1] Capefigue, *Hist. de Philippe-Auguste*, tom. 1, pag. 166 seqq. Édit. de Bruxelles. — Chr. MS à la suite du *Roman de Fauv*. MS de la Bibliothèque royale de Paris, n° 3612, — *Roman de Renart*, publié par Méon.

Digitized by Google

tent comment, dans une église de Paris, un renard, couvert d'une espèce de surplis fait à sa taille, portant en chef mitre et tiare, était conduit en procession, précédé d'un nombreux clergé, et comment on lui jetait de temps en temps des poules qu'il dévorait en présence des assistans pour signifier les exactions des papes sur les églises [1]. Enfin, l'on peindrait d'un seul trait l'engouement général pour l'histoire du Renard par les vers du trouvère Gautier de Coinsy [2] qui, dans sa pieuse indignation, reproche aux moines de faire représenter dans les cellules de leur moustier l'image de maître loup Isengrin plutôt que celle de la mère de Dieu :

En leur moustier ne font pas faire
Si tost l'image Nostre-Dame
Com font Isangrin et sa fame
En lour chambres où ils reponent.

Sans doute, il y aurait là matière à faire un bean livre; mais, pour cela, il faudrait deux choses : une grande imagination et une vaste science; et nous regrettons de n'avoir ni l'une ni l'autre à notre disposition.

Il faudrait, disions-nous, nne vaste érudition pour écrire un pareil livre. En effet, on aurait à porter la sape des dates sous l'opinion depuis si long-temps accréditée, que les Renards français du XIII^e^ siècle ont servi de modèles à *tous* les poèmes de ce nom écrits dans le cours du moyen âge, opinion qui, au reste, n'était pas fondée sans quelque raison sur ce que la plupart des poèmes connus et écrits dans d'autres langues européennes, peuvent être regardés comme des traductions ou des calques faits sur ceux de France, et particulièrement sur celui de Jaquemars Giélée.

On aurait à réfuter deux écrivains qui se sont le plus spécialement occupés de la littérature du moyen âge, Roquefort et Legrand

[1] Capefigue, *ibid.* — Le P. Théophile Renauld, *Heteroclita spiritualia.*

[2] *Miracles de Nostre-Dame.* MS de la bibliothèque de Bourgogne, n° 107, D.

Digitized by Google

d'Aussy [1] qui ne font pas remonter l'invention du poème au delà de 1230, et désignent comme l'inventeur de la fable ce Pierre de Saint-Cloud, auquel on doit le *Testament d'Alexandre*.

Pour cela on aurait à citer les deux poèmes latins *Isengrimus* et *Reinardus Vulpes*, dont l'un est du XI^e, l'autre du XII^e siècle; Guibert de Beauvais qui, dans son livre *De Vitâ suâ*, écrit vers l'an 1104, nous montre Theudogaldus donnant à Waldric, évêque de Laon en Picardie, le sobriquet d'Isengrin, nom sous lequel le loup est connu dans tous les Renards [2]; plusieurs passages du poète Gavaudan qui écrivit vers l'an 1195, de Pierre de Bussinhac qui, d'après Raynouard, florit avant la fin du XII^e siècle, et de Richard de Berbeuil qui vivait au commencement du XIII^e, tous passages qui rappellent le poème d'Isengrin et de Renart; l'excellente dissertation de M. Willems en faveur de l'antériorité du Reinaert flamand [3]; un sirvente du roi Richard au Dauphin d'Auvergne [4] écrit vers la fin du XII^e siècle et où il dit :

> Et vos jorastes ou moi
> Et m'en portastes tiel foi
> Com Nsengris (Isengrin) à Reinart.

Enfin, — pour ajouter une dernière preuve à toutes celles que nous venons d'indiquer, et qui suffiraient, croyons-nous, pour démontrer que, avant l'époque à laquelle Roquefort et Legrand d'Aussy fixent l'invention de la fable, c'est-à-dire au commencement du

[1] Roquefort, *État de la poésie française dans les XII^e et XIII^e siècles*, pag. 161. — Legrand d'Aussy, *Notices et extraits des MSS. de la bibliothèque du Roi*, tom. 5.

[2] On sait qu'au moyen âge les noms d'animaux, donnés en guise de sobriquets à des hommes, étaient considérés par la loi comme des injures assez graves. Au titre 33, § 3, de la Loi Salique, il y a une disposition particulière contre ceux qui donnent à leur prochain le nom de *velpecula*, renard; elle les frappe d'une amende fort considérable pour le temps. L'auteur de la vie de saint Remy et Grégoire de Tours (lib. 8, cap. 6) parlent aussi de l'injure qu'on trouvait dans l'appellation de renard.

[3] *Reinaert de Vos*, loc. citato.

[4] Auguis, *Les poëtes français*, pag. 21.

Digitized by Google

XIIIe siècle, on la connaissait déjà dans la Flandre, dans la Picardie et même dans le midi de la France,—on aurait à citer un fait très-intéressant pour nous : c'est que, à la fin du XIIe siècle, éclata dans la Flandre occidentale une sorte de jaquerie qui dégénéra bientôt en une véritable guerre, et que, dans cette lutte, le peuple donnait le surnom d'*Isengrins* à ceux qui tenaient au parti de la comtesse Mathilde, et celui de *Blauwvoeters* (de *blauwvoet, blaofot,* qui est dans plusieurs dialectes du Nord le surnom du Renard) au parti populaire [1].

Puis, on aurait à examiner l'opinion émise, pour la première fois, il y a plus d'un siècle, par Eccard, dans sa préface des *Collectan. etymol.,* de Leibnitz, où il avance que le roman du Renard est une sorte de poème historique, opinion qui, depuis, n'a cessé d'être adoptée par la plupart de ceux qui se sont occupés du Renard. Eccard prétendait que sous le personnage du renard est caché un duc Reginarius qui apparaît dans l'histoire de Swentibold, roi de Lorraine, vers la fin du IXe siècle [2], et que le château de Maupertuis n'est autre que le château historique de Durfos, situé sur la Meuse. Tout cela ne repose que sur l'analogie extrêmement vague qu'on a trouvée entre les mots Reginarius et Reinhart (Reinart).

Dans les monumens qui nous restent du VIIe et du VIIIe siècle, on rencontre fréquemment le nom de Reginhart, qu'on écrivait d'abord Raginohart et Ragnohart, et dont la signification était déjà depuis long-temps perdue. Un bénédictin lorrain, Smaragard, qui écrivait vers l'an 816, traduit le mot Reinhart par *nitidum consilium*, conseil pur, en donnant improprement à *rein* le sens de *rheni, pur,* et en transposant les lettres *h* et *r* de *rhât,* conseil, pour en faire *hart.* Il n'était pas besoin cependant de tant de peine pour trouver une autre racine, et, selon nous, la véritable, de Reinhart, abréviation de Raginohart. En effet, la langue des Goths a le mot

[1] *Guill. Armorici, Philippeïdos, apud Dom Bouquet*, tom. 17. — Rigord. *Gesta Philippi Augusti*, apud Duchesne, tom. 5.

[2] *V.* aussi Eccard. *Comment. de rebus Franc. orientalis.*

Digitized by Google

*ragin* ou *regin* qui se perdit dans les dialectes nés depuis, et qui ne se retrouve plus que dans les composés chez les Franks et les Anglo-Saxons, comme dans le mot *ragimburgii* dont il est question aux titres 52, 53 et 59 de la Loi Salique. Il est vrai que, dans les différens textes connus de ce monument, on trouve ce mot écrit avec de certains changemens de lettres, qui, du reste, y sont assez fréquens; ainsi, ils portent *regimburgii*, *regenburgii*, *racineburgii*, *rathemburgii*, etc., comme on peut voir dans Ducange[1] et dans Eccard[2]. *Raginhart* signifie tout simplement conseiller. Aussi, dans le cours entier du roman, nous voyons le renard remplir ce rôle. Nous pourrions appuyer ceci sur une foule de passages de la fable où il nous apparaît en cette qualité. Il y a même un texte du poème français où l'auteur donne encore la véritable signification du mot, peut-être en copiant, sans l'avoir comprise, la source où il puisait :

Si ai maint bon conseil donné,
Por mon droit non ai non Renart[3].

Ainsi, voilà le renard disant que son vrai nom est *renart*, parce qu'il a donné maint bon conseil. Ce passage ne prouve-t-il pas à l'évidence que, dans le poème, *renart* est une appellation caractéristique, et qui originairement fut donnée avec intention au renard? Par suite, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'un nom aussi bien approprié au naturel rusé que l'on reconnaît généralement à cet animal, ait pris dans la langue française la place du mot *goupil* (anciennement *golpil*, *woupil*, *wolpil*, comme en italien *volpe*) par lequel le renard était d'abord désigné.

Nous ajouterons ici, en passant, une observation à laquelle nous attachons quelque importance, c'est que la première composition du mot *raginhart*, *reinhart*, doit dater d'une époque où la racine

[1] V° *Ragimburgii*.
[2] Édition annotée de la *Loi Salique*.
[3] Vers 15876.



Digitized by Google

*ragin* ou *regin* devait encore être généralement comprise, et que, ce sens s'étant perdu depuis bien long-temps avant la fin du XII^e siècle, nous pouvons conjecturer, non sans fondement, que la fable doit remonter bien au delà.

Quant à Durfos, nous ne comprenons aucunement comment on a pu en faire Maupertuis, soit qu'on le dérive du mot roman *durfeus*, *malheureux*, suivant Roquefort et plusieurs autres, soit qu'on le compose de *durè fossatus*, en prenant *durè* pour *malè*, ce que nous n'avons jamais vu.

Comme Eccard n'a pas trouvé, dans l'histoire de Swentibold et de Reginarius, la moindre chose qui eût rapport au loup, ce personnage, qui dans le poème est si intimement lié au renard qu'il en est pour ainsi dire inséparable, il a supposé que le comte Isanricus (souvent aussi nommé Isangrimus, et qui guerroya, quelques années plus tard, avec le roi Arnulf de Bavière, en Autriche et en Moravie) devait être représenté par le loup : supposition toute gratuite, parce que Reginarius et Isanricus ne se rencontrent nulle part côte à côte dans l'histoire, parce qu'on ne trouve nulle part qu'il y ait eu la moindre relation entre eux, et qu'enfin ils ne se produisent qu'isolés l'un de l'autre et dans des contrées toutes diverses.

M. Mone, dans un ouvrage récent [1], adopte en partie et en partie modifie l'opinion d'Eccard, qu'il étaie par une série de conjectures nouvelles, mais aussi peu soutenables que celles de son devancier. Car enfin, de quel poids peuvent être des suppositions qui ne reposent le plus souvent que sur la vague identité d'une syllabe d'un nom produit dans le poème, avec celle d'un nom historique? Suppositions qui, après tout, ne peuvent en aucune manière être justifiées par le témoignage de l'histoire, où, même en dénaturant les faits, on ne trouve aucune analogie entre eux et les faits racontés dans le roman. Il y a un manque si complet de ressemblance entre les noms, et les ressemblances qu'on présente sont si laborieusement cherchées,

[1] *Reinardus Vulpus, carmen epicum*, etc. Stuttgart 1832.

Digitized by Google

que, pour les trouver, on a toujours dû les forcer en torturant les mots, en les broyant, en faisant sauter les lettres des corps des syllabes comme les os des corps des malheureux mis à la question. L'opinion d'Eccard ni celle de Mone ne nous paraissent donc pas pouvoir être admises. Et quand même cette identité serait mieux établie, on aurait encore de la peine à concevoir comment le poète eût pu inventer sa fable sans avoir devant lui un ensemble de données historiques qu'il est impossible de produire.

Pour le plaisir de ceux qui persisteraient à vouloir trouver dans l'histoire du moyen âge le sujet du poème, Grimm [1] hasarde, en souriant, une troisième opinion, c'est que ce Reinardus pourrait bien être un comte de Sens, *Reinardus vetulus*, *Renarz li viels*, qui vivait dans le cours du XI$^{e}$ siècle. En effet, il y a encore un Maupertuis, près de Sens, dans le diocèse de Meaux. Les curieux qui ont des loisirs à dépenser, il les engage à consulter, pour cela, *Hugo Floriacensis* [2], *Chronic. S$^{t}$-Petri viri senonensis* [3] et la chronique de S$^{t}$-Denis [4].

De tout cela on conclurait nécessairement que le poème du Renard n'est pas un poème essentiellement historique, comme Eccard l'a prétendu, bien que l'ouvrage renferme par-ci par-là de simples allusions à des personnages de l'histoire.

Du reste, cette manie des interprétations historiques et scientifiques s'est attachée à un grand nombre de productions du moyen âge. Dans la rose du roman de ce nom, les uns ont aperçu l'état de sapience, d'autres l'état de grâce, d'autres la Vierge-Marie, pour ses bontés, douceurs et perfections [5]; d'autres enfin, plus positifs, ont cru y trouver le grand-œuvre. Tout le monde sait quel sens on a prétendu attribuer à la *Divina Commedia* et surtout au *Niebelungenlied* où plusieurs savans, d'après Trautvetter, n'ont vu qu'un traité de chimie. Quant au Renard, s'il fallait absolument une interprétation à ce livre, nous ne serions pas éloigné d'admettre, avec un des rédacteurs de la *Revue Germanique*, qui donne, nous ne savons

[1] *Voy.* l'introduction du *Reinhart Fuchs*, Berlin 1834. | [2] Dom Bouquet, tom. 10, p. 221. | [3] *Ibid.* p. 222. | [4] *Ibid.* p. 305 et 306. | [5] Clément Marot, dans sa préface.

Digitized by Google

pourquoi, à notre Reinaert la qualification de Reinhart hollandais, que ce roman, au lieu d'être le roman d'une époque, d'un fait, d'une petite guerre de grands seigneurs, est le tableau du monde entier, la satire vive et mordante des mœurs du moyen âge, la satire par laquelle le peuple se venge de la cruauté et de la fourberie de ses maîtres spirituels et de ses maîtres temporels, du château et de l'abbaye, du palais et du moustier. En effet, le loup a pu être le baron hardi et ambitieux; le renard a pu représenter le moine habile et rusé; le chat, le lapin, l'ours, sont les pauvres vassaux qu'on dépouille de leurs propriétés et de leurs priviléges. Quant au lion, c'est bien le roi égoïste et crédule qui, après avoir reconnu le bon droit d'une cause, se laisse séduire par les flatteries et subjuguer par les présens.

Notez encore ces parodies irréligieuses, ces passages licencieux dont le poème est parsemé, ici le ridicule versé à pleines mains sur la confession, là l'excommunication bafouée avec tout l'esprit voltairien : ce sont autant de sarcasmes amers que le peuple lance contre l'impiété et l'hypocrisie d'une partie de ceux qui le gouvernent.

Certes, un pareil livre tracé sur un large plan et vu d'un peu haut, serait d'un intérêt immense. Il conduirait à l'étude plus sérieuse du roman en lui-même dans toutes ses parties, et de cette étude jailliraient sans doute des lumières qui répandraient un grand jour sur l'état des mœurs et de l'industrie, sur la jurisprudence, les lois, les coutumes et les croyances en Flandre au moyen âge. Espérons que le temps nous amènera l'homme d'érudition et de poésie, l'homme d'imagination et de science, qui puisse mettre la main à une œuvre de cette importance.

Car il faut que l'on comprenne tôt ou tard le prix de cette *vieillerie* du Renard, exclusivement abandonnée aujourd'hui aux villages et aux communes extrêmes de nos faubourgs, et qui pourtant faisait dire à un des plus savans jurisconsultes modernes, à Heineccius[1] : « Je me

[1] Willems, *Reinaert de Vos*, bladz. XXXVIII. — Heineccii *Elementa juris Germanici*, tom. 2, p. 5.

Digitized by Google

souviens aussi de m'être servi une fois du témoignage de l'élégant et ingénieux poète auquel nous devons Reineke le Renard; et j'ai presque été honteux de m'être servi de cette autorité pour éclaircir notre jurisprudence allemande, non point parce qu'il ne se rencontre pas en ce poème beaucoup d'argumens qui fussent d'un grand poids dans cette matière, mais parce que je craignais de paraître traiter, d'une façon plaisante et légère, un sujet aussi sérieux et aussi grave. Et cependant, il est de toute vérité que nous pourrions opposer ce poème à beaucoup de monumens grecs et latins, si nous savions apprécier à leur véritable valeur nos richesses, et qu'en outre nous y trouverions un incroyable trésor d'excellentes choses, si une fois nous pouvions nous résoudre à le prendre entre les mains. » Le temps viendra où l'on comprendra la valeur et la portée de ce livre qui, durant ces dernières années, a si fortement préoccupé les critiques, les antiquaires et les philologues les plus distingués d'Allemagne et de France, et qui inspira au savant Dreyer un volume tout entier sur les lumières qu'on pourrait en tirer pour éclaircir les antiquités du droit allemand [1]; de ce livre dont Albert Durer jeta des épisodes dans le missel de Maximilien et que nous envie cette profonde Allemagne; de ce livre quo Joost Ammon illustra de ses gravures en bois, que Goethe traduisit en allemand, qu'Oelenschlaeger translata en danois, et dont Laurenbergh disait, dans ses *Plattdeutsche Gedichte*[2] :

> In weltlicker Wyssheit ys kein Boeck geschreven,
> Dem men billick mehr Rohm und Loff kan geven,
> Als Reineke Voss;

« la sagesse profane n'a pas produit de livre qui mérite plus d'être » loué que Reineke le Renard; » de ce livre enfin, dont le savant

[1] Willems, *Ibid.*, loco citato.—Dreyer, *Von dem Nützen des treflichen Gedichtes Reineke de Vos zur Erklärung der teutschen Rechtsalterthümer, insonderheit des ehmaligen Gerichtswesens.* Bützow et Wissmar, 1768.

[2] Willems. *Ibid.*, p. XII.

Digitized by Google

qui nous sert ici de guide, Grimm, parle en ces termes : « Les Belges ont le plus grand intérêt au Renard. Mais ont-ils, depuis des siècles, temoigné encore quelque attachement, quelque tendresse pour leur langue maternelle? Le profond oubli de soi-même entraîne toujours sa peine avec lui. Aussi, depuis long-temps toute poésie a disparu de cette belle terre de Belgique, où elle répandit tant d'éclat au moyen âge. »

C'est sur le sol belge que sont nées les plus belles branches que l'histoire du Renard ait inspirées, le poème latin et le flamand, Isengrimus [1] et Reinaert de Vos [2] : *Isengrimus* qui est d'une richesse si remarquable dans sa partie descriptive, d'une abondance si étonnante en tournures et en expressions originales, d'une vivacité si peu commune dans le dialogue, et puis d'une verve dont aucun des poètes latins du XII^e^ siècle n'offre d'exemple, ni Hildebert de Mans, qui, bien que toujours étroitement emprisonné dans son système de faire rimer ses vers entre eux ou l'hémistiche avec la fin du vers, a cependant jeté tant d'éclairs de génie au milieu de toutes ces difficultés, plus curieuses que propres à ajouter de l'éclat à la forme poétique; ni le chantre de Philippe-Auguste, Guillaume-le-Breton, qui a tant de points de ressemblance avec Lucain; ni Mathieu de Vendôme, ni Henri de Septimello, ni Gilles de Corbeil; et *Reinaert de Vos* qui l'emporte encore sur l'autre, par la force et la finesse avec lesquelles les caractères sont dessinés et soutenus, par l'enchaînement naturel qui en relie toutes les parties entre elles, par la facilité et l'aisance du dialogue, par la vérité et la vigueur du coloris des descriptions.

C'est de ces deux poèmes que sont sorties toutes les branches du Renard qui, au XIII^e^ siècle, ont distrait la plupart des poètes des sujets de chevalerie qu'ils aimaient tant à traiter dans leurs chants. Parmi ces poètes figure un belge : Jaquemars Giélée, auteur du *Renart li nouvel*. On ne possède aucun détail sur ce trouvère. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il était de Lille, et qu'il écrivit vers l'an 1290, comme

[1] A la suite du *Reinhart Fuchs*, de Grimm.

[2] *Ibid.* et l'édition de Willems.

Digitized by Google

il dit en ces vers :

> En l'an de l'incarnation
> Mil et dos cens et quatre vings
> Et dix, fu ci faite la fins
> De ceste branche, en une ville
> Qu'on appelle en Flandres l'Isle,
> Et parfaicte le iour saint Denis.

Son poème est, en beaucoup d'endroits, imité du *Reinaert* flamand, dont il existe une partie traduite en français pendant la première moitié du XIII[e] siècle, celle qui commence le deuxième volume des vingt-sept branches publiées par Méon.

Voici l'analyse de la branche de Jaquemars Giélée.

Noble le lion a ouvert une cour plénière en son palais. Musique, danse, gais fabliaux des ménestrels, rien n'y manque, rien, pas même le tournoi. La fête est complète, la joie est complète. Aussi tous les animaux s'y trouvent. Le renard s'y rend, non pas pour s'y réjouir, lui, mais pour se venger d'Isengrin le loup, mari difficile dont il a séduit la femme, dame Hersant, et qui l'a maltraité à cause de cela. La lice est ouverte et les passes se font avec ardeur, à la satisfaction des dames et aux applaudissemens de toute l'assistance. Mais voilà qu'un cri s'élève tout à coup, un long cri d'effroi. L'arène est ensanglantée. Le renard, au milieu du combat, vient de porter au loup un coup de miséricorde, et, non content d'avoir frappé le père, tue aussi son fils aîné. A la faveur du désordre occasionné par cette double catastrophe, le coupable se sauve en son château de Maupertuis. Le roi veut en tirer une éclatante vengeance, et va faire le siége du château. L'armée est réunie sous les remparts du manoir et de sanglantes rencontres ont lieu entre les assiégeans et les assiégés. Dans une sortie faite par la garnison, le renard, qui la commande, tue le fils du roi, mais son deuxième fils à lui, Rousseau, est fait prisonnier. Le roi, plein d'une grande colère, ordonne qu'on fasse mourir le captif. Le jour et l'heure sont fixés où Rousseau sera pendu. Le renard tremble pour son fils, et cherche un moyen de le

sauver du gibet. Il se déguise en frère mineur, demande à confesser le condamné, est admis auprès de lui et parvient à lui rendre la liberté.

Cependant la paix se fait, et le roi, voulant récompenser le renard des talens dont il a fait preuve pendant le siége de Maupertuis, le nomme son souverain bailli.

Après la guerre, voici les chevaleresques occupations de la paix. Le lion est amoureux d'Harouge, la léoparde, et obtient un rendez-vous de la belle. Il a la clé du jardin qu'elle lui a donnée pour qu'il puisse entrer chez elle quand il fera nuit. La nuit est venue, et le renard accompagne son suzerain au rendez-vous. Si quelque danger attendait le lion? Si un piége était tendu là pour lui? Si une embûche lui était préparée où il tomberait, au lieu de tomber dans les bras de sa maîtresse? Le renard lui dit tout cela et s'offre pour aller s'assurer qu'il n'y a rien à craindre pour la vie royale. Noble se dessaisit de la clé; le renard ouvre le jardin et passe la nuit auprès d'Harouge, tandis que le roi se morfond à la porte. Avant le retour du matin, le galant s'est enfui à son château de Maupertuis avec la belle, qu'il renvoie le troisième jour après.

Noble a cru le renard tué; mais celui-ci revient lui raconter qu'Harouge l'a retenu trois jours en prison, et ne l'a remis en liberté que lorsqu'elle eut appris qu'il était venu de la part du roi.

Mais voici un épisode qui se rattache à un autre à peu près de même nature que celui raconté dans le Reinaert flamand [1]. Renard sort avec Tibert le chat. Dans une maison où ils sont entrés, ils ont découvert une dépense où une belle jatte de crême et une oie rôtie tentent vivement leur appétit. Tibert s'adresse à la crême; le renard prend l'oie rôtie et s'enfuit après avoir fermé la porte. Le chat, trouvé dans la dépense, est brisé de coups et s'en revient lui reprocher sa perfidie. En ce moment, apparaît sur la grand' route un cheval qui arrive trottant gaiement et fier de porter, nonchalamment posé sur une

[1] Vers 1112—1321.

Digitized by Google

selle bien douce, un moine de l'ordre de Cîteaux ; à sa croupe est suspendu un superbe héron aussi appétissant que l'oie rôtie. Le renard avise au moyen de s'en rendre maître, et ce moyen, le voici : il s'étend en travers du chemin par où le cheval doit passer, et il contrefait le mort. Arrivé à ce point de la route, le moine s'arrête et trouve que la peau du mort est belle et pourrait faire une bonne et chaude fourrure. Il descend donc de cheval, enlève le renard et l'attache avec le héron; puis il remonte à cheval et continue son chemin. Alors le captif fait signe au chat pour qu'il vienne le délivrer. Tibert saute lestement sur le cheval, coupe avec les dents le fil qui tient le héron et laisse le renard en peine. Mais celui-ci parvient enfin heureusement à se dégager. Pendant ce temps, Tibert a mangé seul le héron, comme son compagnon a seul mangé l'oie rôtie.

Mais un orage se prépare, un orage terrible qui va éclater sur la tête du renard. Hermeline, sa femme, est possédée du démon de la jalousie. Elle n'a pu dévorer l'affront que son mari lui a fait en conduisant la léoparde à Maupertuis et en retenant trois jours sa concubine sous le toit conjugal. Pour se venger de cette flagrante infidélité, elle va donc dévoiler au roi l'aventure scandaleuse d'Harouge. Le lion entre dans une furieuse colère, et veut tirer une éclatante vengeance de son souverain bailli. Il va pour la deuxième fois assiéger Maupertuis. Le renard, craignant de ne pas voir l'affaire se terminer, cette fois, aussi bien que la première, se sauve secrètement de Maupertuis et parvient à se mettre en lieu de sûreté. Mais, à peine installé là, il ne pense plus à rien, sinon à recommencer le cours de ses galanteries. Il mène trois amours de front ; il écrit à la fois de tendres missives à Harouge, à Hersant la femme du loup, et à Orgueilleuse la femme de son seigneur et roi. Il a le goût fin, le malin ribaud, comme on voit. Les trois belles se sont montré la lettre que chacune d'elles a obtenue, et tirent à la courte paille pour savoir laquelle recevra l'infidèle qui les trompe toutes les trois cependant. Mais le renard, fâché de cette indiscrétion féminine, veut se venger d'elles. Il sait qu'un aimant, placé sous



Digitized by Google

l'oreiller d'une femme endormie, fait qu'elle révèle, en rêvant, les choses les plus cachées de sa vie. Il se déguise donc en mire, et, à la faveur de ce costume, pénètre dans le camp royal. Là, il vante la vertu de la pierre magique aux trois maris, au léopard, au loup, au lion, qui n'ont rien de plus pressé que d'en faire l'essai. Quelles révélations ils obtiennent, on le devinera sans peine. Aussi, les trois infidèles reçoivent une bonne et exemplaire punition, qui ne les empêchera peut-être pas d'accepter encore, plus tard, des rendez-vous du galant qui les récompense si mal de leur amour.

Cependant, le roi marche avec l'armée sur la nouvelle retraite du renard et ordonne qu'il soit excommunié lui et les siens.

C'est l'archiprêtre Timers, l'âne, qui prononce l'anathème :

> Alors l'archiprêtre Timers
> Commença si haut à chanter,
> Qu'en retentirent monts et vaux.
> Il a chaussé ses estivaux,
> S'est de ses habits revêtis;
> Avec lui eut deux de ses fils;
> Cloches, cierges et benitier
> Ils avoient pour excommunier
> Renart avec sa compagnie.
> Timers bien haut l'excommunie.
> Pendant ce temps cloches sonnoient
> Et jusques là cierges bruloient.
> Alors fist les cierges esteindre :
> C'estoit pour mieux Renart contraindre;
> Et, pour qu'il fust en pire estat,
> Chanta : « Amen! fiat! fiat! »
> Cela fait, retourne en arrière;
> Car il ne sait autre assaut faire.
> Et Renart, en moquant, s'écrie :
> « Que ferai-ie? On m'excommunie.
> Manger ne porrai plus de pain,
> Si ie n'ai appetit ou faim;
> Et mon pot bouillir ne pourra,
> Tant que le feu ne sentira. »

Digitized by Google

Suit alors une violente satire, une suite de sarcasmes tout voltairiens contre le pape, contre les cardinaux, contre les moines, contre tout ce que les hardis poètes du moyen âge désignaient sous le nom de *papelardie*.

Le renard est devenu vieux. L'âge a tempéré ses passions. Il aspire à une vie meilleure que celle qu'il a menée jusqu'alors. Il veut entrer dans un moustier et expier, par la prière et par les macérations du cloître, tout le mal qu'il a fait. Il va donc, plein de repentir de sa vie passée, trouver un saint ermite auquel il confesse tous ses péchés gros et menus et fait connaître son projet de retraite. Le bon solitaire lui expose toutes les privations et les sacrifices que demande la nouvelle vie dans laquelle il va entrer. Cela ne fait pas le compte du renard qui, amoureux toujours de bonne chère et de belles femmes, renonce à sa pieuse détermination.

Sa renommée cependant s'est au loin répandue sur la terre, tellement que tout le monde veut l'avoir avec soi, les gens d'église surtout. Les jacobins l'ont demandé et veulent le placer à la tête de leur ordre; le renard refuse cette dignité et leur donne son fils aîné Regnardel qui devient ainsi général des jacobins. Aux cordeliers, qui l'ont requis à leur tour, il donne son second fils Roussel qui devient général des cordeliers. Quant à lui-même, sa réputation ayant franchi les mers et retenti jusque dans la terre-sainte, l'ordre des templiers et celui des hospitaliers se le disputent pour chef. La querelle entre eux s'irrite au point qu'elle est portée devant le pape et les cardinaux. Mais, le saint-père ni son conseil ne pouvant parvenir à accorder les deux parties, on propose que le renard soit coupé en deux et que l'ordre des hospitaliers et celui des templiers en aient chacun la moitié. Ceci, comme on pense bien, n'est pas entièrement du goût du renard, qui propose une transaction. Il mettra une robe mi-partie qui d'un côté sera des hospitaliers et de l'autre côté des templiers; il aura la moitié de la barbe rasée, de sorte que d'un côté du menton il ressemblera à un templier, tandis

Digitized by Google

que de l'autre il aura l'apparence d'un hospitalier complet; et, ainsi tenant de l'un et de l'autre, il sera à la fois général des deux ordres ; et il est fait ainsi. Après cela, Fortune le couronne et le place au haut de sa roue d'où il brave impunément la justice et les lois. Aussi, depuis ce moment, tous les vices règnent sur la terre, tous les vices triomphent. Le monde est devenu l'empire de *Renardie*.

Telle est la morale de cette bizarre et ingénieuse création. En lisant le Renard, on s'étonne tout à la fois de l'esprit et du sens profond de ce poème, et de l'audacieuse liberté de langage et de pensée qui y règne. Le poète s'y joue avec une incroyable impudeur de toutes les choses saintes, de toutes les croyances sacrées, de tous les points de dogme religieux, de tout ce qui obtient le respect et la vénération des hommes. Déjà le Reinaert flamand avait, dans le XII[e] siècle, bafoué le sacrement de la confession [1], et, en plus d'un endroit, accusé les prêtres de simonie et flétri leur égoïsme et leur rapacité. Ce fut le prélude de toutes ces violentes attaques dirigées par la plupart des écrivains du XIII[e] siècle contre le clergé, contre les *papelarts* [2], comme ils disent. Ainsi, Rutebeuf que nous venons de citer, écrit dans son poème sur les Ordres de Paris :

> Par maint semblant, par mainte guise
> Font cil qui n'ont ouvraingne aprise
> Par qoi puissent avoir chevance :
> Li uns vestent cotele grise,
> Et li autre vont sanz chemise,
> Si font savoir lor penitence [3].

Et dans sa Chanson des Ordres :

> Papelart et Beguin
> Ont le siècle honi.

Ainsi Guiot, dans sa Bible [4], et le seigneur de Berze, dans la

[1] Vers 1431 et suiv. | [2] Rutebeuf, *Chanson des Ordres*, 1[er] couplet. | [3] Auguis, tom. 1, pag. 308. | [4] Barbazan, *Fabliaux*, tom. 2, pag. 307.—Méon, *Fabliaux*, tom. 2, pag. 307 seqq.

Digitized by Google

sienne [1], lancent plus d'un trait d'âpre satire contre les clercs que le premier accuse, avec une verve mordante et pleine de colère, d'avoir pris pour épouses trois saintes pucelles, Charité, Justice et Vertu, puis de les avoir déflorées et répudiées. Aujourd'hui, ajoute-t-il, ils les ont remplacées par trois autres :

> La première a nom Trahison,
> Et la seconde, Hypocrisie,
> Et la tierce a nom Simonie.

C'est là un des traits du caractère littéraire de ce XII[e] siècle qui fut une époque de renovation au moyen âge, qui commença ce puissant travail de coordonnation en toutes choses, qui relia si vigoureusement le monde dans cette vaste organisation spirituelle rêvée par Hildebrand, et qui fut en même temps une époque de libre pensée et de libre langage. Cette double liberté, qui bien souvent dégénère en une inconcevable licence et en un cynisme effréné, se continue dans le XIII[e] siècle, où nous la voyons non-seulement se propager dans les chants des poètes [2], mais se draper dans le manteau de vingt sectes d'hérétiques, des Stadings, des Flagellans, des Fratricelles, des Apostoliques ; où nous l'entendons du haut d'une chaire accuser le Christ d'imposture par la bouche d'un chanoine de Tournai [3] ; où enfin le *Roman de la Rose* nous prêche la communauté des femmes avec une impudeur presque saint-simonienne [4].

Ainsi, l'exemple d'impiété donné par les premiers auteurs du Renard porta plus tard de bien tristes fruits. Grâce à l'esprit qui pétille dans toutes les parties qui la composent, cette curieuse épopée était devenue un livre populaire et avait habitué toutes les oreilles aux moqueries les plus grossières sur les choses les plus respectables et les plus respectées jusqu'alors.

[1] Barbazan, *ibid.*

[2] Jehan de Condé : *Li plais des chanoinesses et des nonains grises*, et l'*Apologie des menestriers.* — Roix de Cambrai, *Satire contre les ordres monastiques.*

[3] Simon, auquel on attribue le traité *Des trois imposteurs.*

[4] Vers 14083 seqq.

Digitized by Google

Cependant la poésie belge n'avait pas pris tout entière cette déplorable voie. Audefroid-le-Bastard et Quènes de Béthune avaient compris autrement la poésie dans le XII^e siècle. Et, même en traitant une partie de l'histoire du Renard, Marie de France, s'il nous est permis de la réclamer comme belge, est loin de traduire dans ses vers le cynisme que les poètes des autres branches s'étaient comme à plaisir imposé la tâche de jeter dans les leurs. Dans son *Couronnemens Renart* elle fait simplement une guerre de tradition, mais une guerre de femme, aux récollets et aux jacobins.

Les mêmes causes qui avaient si puissamment agi sur la culture de l'intelligence dans le cours du XII^e siècle, continuèrent à agir sur elle durant le XIII^e. L'étrange fortune de Baudouin en Orient avait donné une singulière importance à la Flandre dont les comtes étaient déjà, depuis si long-temps, renommés comme les vassaux les plus riches et les plus magnifiques de la couronne de France. Le luxe et la splendeur dont rayonnait leur cour, y attiraient incessamment les ménestrels qui rappelaient dans leurs chants les exploits des chevaliers flamands dans la Terre-Sainte, les fableurs qui égayaient par de joyeux récits les veillées que n'avaient pas remplies la relation de quelque bataille livrée sous les murs de Jérusalem ou de Constantinople. On sait comment les trouvères furent toujours accueillis aux fêtes de Baudouin, qui fit lui-même, « par le conseil des grands clercs de ses états, recueillir et composer des histoires rédigées en langue française et appelées d'après lui histoires de Baudouin [1]. » Son père, comme nous avons vu plus haut, cultivait la poésie. Lui-même, on sait comment, dans un tenson provençal, il attaqua Folquet de Romans sur la trop grande familiarité dont ce troubadour usait envers un comte [2].

Sous le règne agité de Jeanne et de Ferrant en Flandre, la situation du pays et les graves circonstances qui ne cessaient de se succéder ne furent guère favorables à la culture des lettres. Aussi, nous

[1] Jacques de Guise, tom. 13, liv. XIX.

[2] M. De Reiffenberg, *Introduction à la Chronique de Philippe Mouskes*, pag. CXL.

Digitized by Google

traversons une grande partie de la première moitié du XIII[e] siècle sans rencontrer de poète; car les poètes ne vivaient que par les cours et par les châteaux, comme l'avoue si ingénument l'auteur du fabliau [1] sur le partage que Dieu fit de la terre, où les ménestrels sont donnés à nourrir aux barons. Et les barons étaient devenus, grâce aux mauvais temps peut-être, d'une avarice telle que le bon Philippe Mouskes se plaint avec une amertume pleine de tristesse, au commencement de sa Chronique [2], qu'ils sont passés ces beaux jours où l'on faisait

..... Joustes et tornois,
Et baleries et dosnois.

Une autre cause peut aussi avoir contribué à la rareté des trouvères en Flandre durant cette période, c'est-à-dire la défaveur que la vie déréglée et licencieuse [3] des jongleurs et des ménestriers de bas étage, avait jetée sur la science du gai savoir. Déjà Philippe-Auguste, pour les réprimer et pour empêcher, suivant la Chronique de St-Denis, les prodigalités auxquelles les seigneurs se livraient en leur faveur, les avait chassés de sa cour avant la fin du XII[e] siècle. L'église s'était élevée, de son côté, contre eux; le pape Urbain III les avait frappés d'infamie [4]. Du haut de la chaire les prêtres condamnaient la mauvaise générosité des riches qui jetaient en une fois à un jongleur de quoi nourrir pendant un an « XX povres personnes ou XXX [5]. » L'évêque Étienne de Tournai [6], en répondant aux calomnies proférées contre lui par Bertherus, archi-diacre de Cambrai, dit qu'il n'est pas de ceux qui enrichissent les jongleurs et les histrions du patrimoine du Christ, *histrionibus et scurris patrimonium Christi non dispergo*, à l'exemple des seigneurs et des évêques qui, ailleurs, les accueillaient dans les palais et dans les châteaux et leur donnaient pour récompense de l'argent, du drap, des armes, des fourrures et des

[1] Legrand d'Aussy, *Fabliaux et Contes*. | [2] Vers 28 seqq. | [3] *V*. Barbazan, *Fabliau de saint Pierre et du jugleor*, tom. 3. | [4] *Histoire litt. de la France*. | [5] *Chroniques de St-Denis*. | [6] *Stephanus Tornacensis*, 215[e] lettre.

Digitized by Google

chevaux. Peut-être cette opposition que le métier des ménestrels trouva, depuis les dernières années du XII[e] siècle, fut-elle une des causes de l'acharnement qu'ils mirent, dès lors, à attaquer le clergé dans leurs fabliaux.

L'art de poétrie fut donc peu cultivé dans nos provinces durant la première moitié du XIII[e] siècle, comme nous l'avons dit, pendant le règne si orageux de Ferrant et de Jeanne, sous laquelle nous n'avons rencontré que ce Manessier [1] qui termina le poème de *Perceval le Gallois,* commencé par Chrestien de Troyes et continué par Gautiers de Denet, et que ce Jehan Bodel, qui doit être regardé comme un des premiers écrivains dramatiques français. Nous ne connaissons de lui que *Li jus de St. Nicolai* [2]. Cette pièce est une sorte de légende mise en action ou plutôt simplement dialoguée. En voici une analyse. Au lever du rideau, l'un des acteurs annonce à l'auditoire qu'on va l'entretenir de saint Nicolas le confesseur, qui a fait un grand nombre de beaux miracles dont l'authenticité est incontestable et incontestée. Parmi ces miracles, il en est un surtout qui prouve quelle est la puissance du saint; et c'est celui que nous allons raconter. Un roi d'Afrique, un infidèle, fait une guerre à mort aux chrétiens. Il ne leur laisse ni repos ni relâche. A tout moment il entre sur leurs terres et y met tout à feu et à sang. Un jour que, selon son habitude, il a envahi leur territoire, il est parvenu à les surprendre: il en tue un grand nombre et fait prisonnier le reste. Parmi ces derniers se trouve un bon vieillard qui a été pris au moment où, agenouillé devant l'image de saint Nicolas, il adressait sa plus fervente prière à son patron. Les soldats le conduisent, garrotté, devant le roi.

— Comment se peut-il que tu aies confiance en ce morceau de bois? lui demanda le roi.

— Messire, c'est le saint que le plus je vénère, et par dessus tous autres saints, après le seigneur Dieu pourtant. Jamais nul ne s'est à lui recommandé de cœur et par prières, qui n'en ait reçu confort

[1] *Hist. littér. de la France*, tom. 15, pag. 252.

[2] Legrand d'Aussi. — *Mélanges de la société des bibliophiles français*, tom. 7.

et solation. Jamais on n'a mis or, ni argent, ni chose précieuse sous sa protection que le trésor n'ait été agrandi et multiplié à merveille.

— Nous verrons cela, par Mahom! Nous verrons s'il fera se multiplier mon trésor que je mettrai sous sa garde, sinon tu mourras et seras anparavant laidement lardé et mis en pièces.

Le prisonnier a toute confiance en son divin patron. L'image du saint est mise dans le coffre-fort qui renferme le trésor du roi. Mais, pendant la nuit, des voleurs viennent subtilement l'enlever; les noms de guerre de ces voleurs sont Cliquet, Pinède et Rasoir. La parole du prisonnier a ainsi failli et le saint n'a pas le pouvoir qui lui a été attribué. Le vieillard court grand danger; car le roi irrité veut le faire mourir, après l'avoir fait larder comme il l'a juré par Mahom. Mais le grand saint ne laissera pas son serviteur en péril, il lui vient en aide et force les voleurs à rapporter le trésor qu'ils ont enlevé. Frappé de ce miracle, le roi renonce à la loi de Mahomet, se convertit au christianisme et se fait baptiser avec tous ses sujets.

Ce drame, ou cette légende, ainsi que nous avons dit plus haut, est, comme on voit, une de ces mille imaginations inspirées par les croisades, époque merveilleuse où la conversion d'un soudan africain avec tout son peuple coûtait aussi peu à nos trouverès que l'admission de Saladin à l'*ordène de chevalerie* par Hugues de Tabarie[1].

L'époque où florissait Jehan Bodel, auquel on attribue un roman de la bataille de Roncevaux, mis en vers par un anonyme, était aussi celle où vécut cet Adam de la Halle, que l'abbé de La Rue confond si étrangement avec Adenez et que Legrand d'Aussi regarde comme le premier auteur dramatique connu en France. Il est peut-être aussi le premier écrivain du moyen âge qui se soit lui-même mis en scène. Sa vie est, en effet, singulièrement romanesque. Il naquit à Arras et prit l'habit de moine à l'abbaye de Vaucelles, au diocèse de Cambrai. Mais Amour s'en vint un beau jour frapper

[1] Legrand d'Aussi, *Fabliaux*, tom. 2.



Digitized by Google

à la porte de sa cellule, et, comme Adam lui-même s'exprime :

> Amours me prist en itel point,
> Où li amans deus fois se point,
> S'il se veut contre li deffendre :
> Car pris fu au premier boullon,
> Tout droit en le verde saison,
> Et en l'aspreche de jouvent,
> Où li cose a saveur plus grant.

L'été était beau et serein, l'herbe verte, l'air doux et parfumé ; les oiseaux chantaient leurs plus délectables chansons dans le haut bois, près de la fontaine qui épandait son cristal sur le sable et le gravier fin. Adont, continue notre poète,

> Adont me vint avision
> De cheli que j'ai à feme ore.

Il jette donc le froc aux orties et *cange son abit*. Celle qui a pris son cœur est digne, en effet, de l'infidélité qu'il va commettre envers l'abbaye, à voir le portrait qu'il nous retrace des perfections de sa beauté [1]. Il se marie avec la belle, mais il l'abandonne bientôt. La raison qu'il donne du délaissement, la voici :

> Car mes fains en est apaiés.

La faim d'amour ainsi apaisée, il songe à quitter la bonne ville d'Arras, à rentrer dans le clergé [2], et à prendre le chemin de Paris où il pense que la fortune l'attend. Son père, grand avare, le laisse partir, heureux d'en être débarrassé sans lui donner or ni argent, et prétextant qu'il ne lui reste en tout que vingt-neuf livres [3]. Cependant le joyeux poète ne tourne pas le dos à ses compatriotes,

[1] *Li jus Adan*, vers 80—148.

[2]
> . . . . . . J'ai mon habit cangiet,
> J'ai esté avoec fame, or revois au clergiet.

[3] *Ibid.*, vers 188.

Digitized by Google

avant d'avoir rimé en un jeu ses adieux à sa ville natale. Ce jeu c'est le Jus Adan ou de la Fuillie.

Dans cette pièce, on ne trouve pas encore cette entente dramatique qui se révèlera plus tard dans notre poète. Ce n'est, à proprement parler, qu'un simple dialogue dans lequel interviennent l'auteur et son père, puis plusieurs bourgeois d'Arras, un *fisisciens,* un moine, une femme, trois fées et quelques autres personnages accessoires. Une seule scène nous paraît digne d'être citée, c'est celle où le *fisisciens* (le médecin), après avoir répondu à maître Henri, le père d'Adam, qui l'a interrogé sur sa maladie :

> Bien sai de coi estes malades;
> Foi que doi vous, maistre Henri,
> Bien voi vo maladie chi:
> C'est uns maus c'on claime avarice,

reçoit la visite de Douce Dame ou la Grosse Femme. Voici comment la Douce Dame s'adresse au mire :

> Biaus maistres, consillie me aussi,
> Et si prendés de men argent,
> Car li ventres aussi me tent
> Si fort que je ne puis aler :
> S'ai aportée pour moustrer
> A vous de trois lieues m'orine.
>
> LI FISISCIENS.
>
> Chis maus vient de gesir souvine;
> Dame, ce dist chis orinaus.

Aussitôt la dame, qui se croit outragée par ces paroles un peu malsonnantes, entre dans une grosse colère. Elle met ses poings sur les hanches en lui répondant :

> Vous en mentés, sire ribaus.
> Je ne sui mie tel barnesse;
> Onques, pour don ne pour premesse,
> Tel mestier faire je ne vauc.

Digitized by Google

Mais elle a beau nier; elle est convaincue de mensonge. Et le médecin :

Li orine point n'en mentoit.

Puis :

Dame, par amours, qui est chiex
De qui vous chel enfant avés ?

DOUCE DAME.

Sire, puis que tant en savés,
Le seurplus n'en chelerai jà.
Chiex viex leres le vaegna.
Si puisse-jou estre delivre!

Et en disant ces dernières paroles, elle a désigné le vieux Riquiers qui n'entend guère de cette oreille et se défend chaudement du fait qu'on lui impute :

Que dist cele feme? Est-ele yvre?
Me met-ele sus son enfant?

DOUCE DAME.

Oïl.

RIKIERS.

N'en sai ne tant ne quant.
Quant fust avenus chis afaires?

DOUCE DAME.

Par foy, il n'a encore waires;
Che fu un peu devant quaresme.

Ce passage se termine par quelques détails sur les méchantes commères de la connaissance du poète, qui semble s'être complu à cette scène que nous regardons comme la plus vraie de son ouvrage.

Son Jus de la Fuillie terminé, représenté peut-être devant ses compatriotes dont plus d'un sans doute y reconnut son portrait ou

Digitized by Google

celui de sa femme, Adam reprit la robe de moine et partit pour Paris, d'où il se rendit en Provence et accompagna le fils du comte Guy de Dampierre, Robert de Béthune, dans l'expédition dirigée contre la Sicile par Charles d'Anjou. Il fit aussi le voyage d'outre-mer à la suite du même Robert, qui se croisa avec Édouard d'Angleterre et replanta en Orient le drapeau flamand que les Infidèles connaissaient si bien. Puis, après toutes ces lointaines et chevaleresques expéditions, il renonça à la vie aventureuse qu'il avait menée jusqu'alors et aspira de nouveau au calme de sa vieille abbaye de Vaucelles. Mais la paix du cloître ne put apaiser l'agitation de son esprit. Il alla terminer sa carrière à Naples, où il mourut en 1282[1].

Le Jus de la Fuillie paraît avoir été composé au premier âge de notre poète. Car une grande inexpérience y règne et s'y trahit d'un bout à l'autre. Sa langue est encore peu correcte et n'a rien de ce poli, de ce brillant, que l'on remarque dans un grand nombre d'autres écrivains de cette époque. Aussi, entre cette pièce et celle du Jeu de Robin, il y a une distance énorme. Dans cette dernière, on voit que le poète n'a pas vu seulement que sa petite ville de province, qu'il n'a pas entendu seulement que la langue peu cultivée de sa petite ville de province; mais on sent tout d'abord qu'il a profité des enseignemens que lui offrait un théâtre plus vaste et plus digne, et qu'il a élargi son imagination autant qu'il a perfectionné son langage si imparfait jusqu'alors. Cette composition est, en effet, d'une grâce charmante. Elle est fraîche comme une idylle de Gessner, naïve comme une pastorale de Théocrite. On y respire je ne sais quel doux parfum des champs, je ne sais quelle suave senteur de primitive innocence. Puis, on découvre une singulière intelligence des contrastes dramatiques, du clair-obscur de la scène, si nous pouvons nous exprimer ainsi, dans la piquante opposition du caractère de Robin et de celui du chevalier Aubert.

[1] Mélanges publiés par la société des bibliophiles français, 1822.—*Jeu de Robin*. Observations, pag. 8.

Digitized by Google

Ceci s'expliquera mieux par l'analyse que nous allons faire de cette délicieuse composition, de laquelle nous daterons l'histoire du théâtre en France.

Ce jeu ne se compose que de six personnages. D'abord il y a un chevalier, nommé Aubert; puis Marion, la maîtresse de Robin, et Perrette, l'amie de Marion; puis Robin et deux bergers, ses amis et parens, Baudouin et Gautier. La scène représente une belle et verte campagne où paît le troupeau de Marion. Le chevalier passe par là pour se rendre à la chasse; il porte un faucon sur son poing, le noble oiseau des seigneurs. Il avise la jolie bergère, s'approche, et, après l'avoir saluée, lui demande pourquoi elle est triste et répète à tout moment le nom de Robin, car elle rêve là à son bien-aimé dont elle soupire incessamment le nom.

—Sire, n'en ai-je pas sujet? fait-elle. Car j'aime Robin, et je suis aimée de lui.

Puis, enhardie par sa propre réponse, elle s'aventure à son tour à questionner le chevalier, et lui demande le nom de l'oiseau qu'il porte sur son poing, comment on le nourrit, quels sont ses goûts et son usage. Et, quand le chasseur lui a répondu à tout cela :

— Robin me plaît bien mieux, Robin qui n'a pas ces goûts-là et qui nous amuse mieux aussi. Personne ne joue mieux que lui de la musette; aussi, tout le village accourt pour l'entendre.

Marion est si belle, sa voix est si douce, elle paraît environnée d'une si grande puissance d'amour, que le chevalier oublie sa chasse, oublie son faucon, oublie tout auprès d'elle, et qu'il se sent merveilleusement porté à prendre la place de Robin, si cette place est à prendre.

— Je vous en prie, jolie bergère, en confidence dites-le moi, seriez-vous disposée à accepter l'amour d'un chevalier?

— Beau sire, je ne connais point comment sont les chevaliers et ne veux avoir d'autre amour que celui de Robin.

—Venez avec moi, jolie bergère. Je vous aiderai à monter sur ce beau cheval et je vous conduirai là bas dans le vallon où l'herbe est si fraîche, au bord de ce bocage où tant de fleurs sont écloses.

Digitized by Google

—Mais je ne sais pas votre nom, messire, encore.

— Mon nom est Aubert, ô ma bergère jolie!

— Eh bien! messire Aubert, je vous le dis, vous perdez ici vos paroles et votre temps. Je vous le dis, Robin seul aura mon amour.

— Mais songez donc que je porte l'habit de chevalier et que vous portez la cotte de bergère seulement.

— Qu'importe? Je ne vous aimerai mie davantage parce que vous êtes chevalier.

— Soit, puisque c'est ainsi. Que le Dieu du ciel vous doint bonheur et plaisir avec votre ami !

Et en disant ces paroles, l'amoureux rebuté monte à cheval et s'en va, après avoir salué la belle Marion qui le regarde s'éloigner sans regret. Elle reprend sa chanson :

Robins m'aime, Robins m'a.
Robins m'a demandé si m'ara.
Robins m'acata cotéle
D'escarlate bone et bele,
Souscanie et chainturele,
A leur y va.
Robins m'aime, Robins m'a.
Robins m'a demandé si m'ara.

Et à cette chanson elle fait succéder ce cri :

— Robin! Robin!

Le berger l'a de loin entendue, et accourt en répétant le refrain de sa mie :

Robins m'aime, Robins m'a.
Robins m'a demandé si m'ara.

Elle reconnaît cette voix qui s'approche de plus en plus. Le berger est là.

Marion lui raconte tout ce qui s'est passé entre elle et le chevalier. Robin, jaloux, écoute en frémissant et se livre à des menaces peu mesurées contre le chasseur qu'il voudrait voir en face de lui. Marion

Digitized by Google

calme de son mieux cette colère et propose à son ami de dîner ensemble sur l'herbe. L'herbe est molle, l'air est tiède et la bergère a de quoi faire le repas : c'est du fromage frais et du pain que Robin a apporté. Ils prennent donc place l'un à côté de l'autre sur le gazon, et dînent en tête à tête, oubliant le malencontreux chevalier.

Le dîner fini, Robin s'en va quérir ses compères et cousins Baudouin et Gautier, ainsi que la fraîche Perrette, l'amie de Marion, afin de s'amuser ensemble en attendant la fin du jour. Mais, Robin à peine sorti, le chevalier rentre en scène. Cette fois il n'a plus son faucon sur le poing; le faucon s'est envolé. Le chasseur est désolé; mais il se consolerait de la perte de l'oiseau, s'il pouvait trouver, en échange, une aussi gentille amie que Marion.

Cependant Robin revient. Aubert lui fait une grande querelle, l'accuse d'avoir tué le faucon et s'emporte même jusqu'à le frapper. Marion intercède avec des larmes et demande grâce pour son berger. Cette grâce lui est accordée, à condition qu'elle ira avec le chevalier.

Elle refuse. Il insiste.

Il la saisit. Elle se débat. Alors il la lâche et s'en va.

Elle accourt vers Robin et lui demande s'il est blessé.

—Ce n'est rien : je suis guéri, puisque je te vois.

Un gros baiser achève la guérison.

En ce moment Perrette et les deux cousins de Robin arrivent, et l'on se met à jouer au jeu saint Coisne, puis au jeu du roi. Baudouin est le roi.

—Marion, dit Gautier, répondez au roi! Dites-lui comment vous aimez Robin.

—Je l'aime plus que toutes mes brebis ensemble, plus même que celle-là qui vient de me donner un agneau.

Un loup profite de l'occasion et s'enfuit avec un mouton qu'il est parvenu à enlever malgré le chien. Robin l'aperçoit, prend sa massue, court après lui, l'atteint et rapporte le mouton sain et sauf à sa mie qui lui octroie un nouveau baiser pour guerdon.

Digitized by Google

Mais les jeux cessent. On va goûter. Le goûter pris, Robin retourne au village d'où il ramène des ménestriers.

Alors la joie reprend de plus belle. On chante des chansons, on danse sur l'herbe......

Ici malheureusement les pages du manuscrit de ce petit drame se trouvent déchirées, et c'est précisément au moment où l'on s'attend à une nouvelle rentrée du chevalier Aubert et où l'action est si bien et si naturellement nouée. Nos lecteurs regretteront avec nous la perte du reste de cette composition, où se révèle, comme on voit, une certaine entente du théâtre, tel qu'on le voit s'établir plus tard et qu'on ne le retrouve plus sous le règne des *sotties* et des *mystères*. Il y a dans ce jeu une couleur réellement antique, qui plus tard s'effacera de la palette des écrivains dramatiques, jusqu'à l'époque de la Renaissance.

Outre ces deux compositions dramatiques d'Adam de la Halle, nous connaissons de lui une chanson pleine de naïveté, que Roquefort [1] a, pensons-nous, publiée le premier. Nous la reproduisons ici en entier. Elle donnera la mesure d'un autre côté du talent de ce poète, de la grâce et de ce sentiment exquis dont il se présente déjà quelques traces dans le jeu de Robin et de Marion. La voici :

Or voi-je bien qu'il souvient
Bonne amour de mi,
Car plus asprement me tient
K'ains mais ne senti ;
Ce m'a le cuer esjoui
De chanter.
Einsi doit amans moustrer
Le mal joli.

—

Li souvenirs me relient
Que j'ai do celi,
Dont cis jolis maus me vient
Que maint ont pour li,

[1] *De la poésie française*, p. 376.



Digitized by Google

Qui jà ne seront hardi
De parler.
A mon cuer doi comparer
L'autrui aussi.

—

Car d'un estre se maintient
Qui m'a abaubi,
Par quoi je croi qu'il avient
As autres einsi.
S'ils voient ce que je vi
A l'anter,
C'on met, pour li esgarder,
Tout en ouvli.

—

Dame, se c'estoit pour noient
Ce que j'ai servi,
Si sui-je liés qu'il convient
Que vos secours pri.
D'autre part me fait merci
Esperer
Pitiés, qui bien set oeuvrer
Pour fin ami.

—

Fins cuers qui vostre devient
N'a pas meschoisi,
Ne nus ne si apartient
Ne porquant je di
C'umilités sans nul si
Fait sanler.
Quant éurs s'en veut mesler
Chacun onni

—

Ce que j'ai trop haut choisi.
Pardonner
Me veilliez, quant por aimer
Tant ne souffri.

La gloire poétique de la Flandre, fondée par les poètes du XII[me] siè-

Digitized by Google

cle, fut ainsi noblement continuée par ceux du XIIIme. Ce fut surtout après le règne de la comtesse Jeanne, que la poétrie francaise se développa dans nos provinces de Flandre et de Brabant. Elle commence à prendre un plus grand essor sous Marguerite de Constantinople, sous Guillaume de Dampierre, et surtout sous le duc Henri III et Jean Ier, en Brabant. « Marguerite, dit Meyerus, rappelant la splendeur de son père, vécut elle-même avec une magnificence et une dignité vraiment royales. Ce fut une princesse distinguée par sa grandeur d'âme, l'activité de son génie et la générosité qu'elle montra en toute occasion. »

Le comte Guillaume fut en grand honneur chez les poètes. Le duc Henri exerça lui-même le bel art de la poésie comme Jean, son fils, le fit plus tard à l'exemple de son père.

Sous le règne de Marguerite de Constantinople, nous apparaissent, dans le Hainaut, l'auteur inconnu de ce poème sur la conspiration des Ronds, cité par Jacques de Guise et perdu aujourd'hui; dans d'autres parties dépendantes du comté de Flandre, Ballehaus qui cueillait des couronnes au puy de Valenciennes; Alars, Camelain, Guy et Foucquart de Cambrai, dont le premier composa un poème intitulé les *Dits et sentences des philosophes,* et loué par Sainte-Palaye, dont le deuxième est l'auteur du poème de *Garin le Loherain,* attribué par d'autres à Jean de Flagy ou à Hugues Metel, dont le suivant écrivit le roman de *Josaphat* et l'une des branches du roman d'*Alexandre,* et dont le dernier est le poète de ce bizarre et curieux *Évangile des Quenouilles* que Colard Mansion, de Bruges, *impressa* peut-être à la recommandation du sire de la Gruthuse; Martin le Beguins, Sauvage et Caraseaux d'Arras, tous trois connus par plusieurs chansons amoureuses; Mathieu de Gand, Gauthier de Soignies, Trésorier et Jean Frumiaux de Lille, connus également par leurs chansons; Roger ou Rogeret de Cambrai, auquel on doit des chansons et des ballades remarquables; Jehan Moniot d'Arras, lequel, au rebours de presque tous ses contemporains, qui adressent en même temps leurs poétiques hommages à plusieurs belles, se contente d'une

Digitized by Google

seule et nous donne vertueusement la preuve de la constance de ses affections :

> Qui aime sans trischerie,
> Ne pense n'à trois n'à dos.
> D'une seule est desiroz,
> Cil que loyax amors lie.
> Ne vouldroit d'autre avoir mie;

Raoul de Cambrai, et Guillaume de Bapaume qui passent tous deux pour avoir écrit le roman de *Guillaume au court nés;* Gandor, de Douai, qui fit les romans d'*Anseis de Carthage* et de *la Cour de Charlemagne,* et acheva ce long poème sur la conquête de Jérusalem par Godefroi-de-Bouillon, commencé par Renax; Gautier d'Arras, auteur du roman rimé d'*Éracle l'empereur;* Marie de Lille qui mêle à toutes ces voix qui chantent, sa douce et naïve voix de jeune fille; Hugues d'Oisy, le poétique adversaire de Quènes de Béthune dont il a été parlé plus haut; l'auteur anonyme de la chronique écrite pour Roger, châtelain de Lille, et citée par Lambesius; Gilbert de Montreuil, auteur du gentil roman de *Gérard de Nevers* ou de la *Violette,* qui fut translaté en prose au XIVme siècle, et dont M. de Tressan fit plus tard cette jolie bluette que Frédéric Schlegel traduisit en allemand et que nous avons vue récemment réduite encore aux étroites proportions d'une pièce de théâtre; puis, enfin, cet Enguerrand d'Oisy qui donna à La Fontaine l'idée du conte le *Quiproquo,* dans le fabliau suivant.

Un meunier, dont le moulin est situé au village d'Asleux, oublie qu'il a donné le serment conjugal à sa meunière, et il est amoureux de Marie, jolie fillette du village d'Estrées. Son garçon en est aussi amoureux que lui, et a promis à son maître un cochon gras s'il lui permet de lui succéder dans son *entretien* avec la fraîche Marie. Tous deux la pourchassent donc avec ardeur. Mais voici comment tous deux sont trompés dans leur attente. Un rendez-vous est donné aux amoureux par la jeune fille. Ils y arrivent tout empressés; et, au lieu de Marie, c'est la meunière qui les a reçus. Dupé de cette façon, le meu-

nier veut au moins avoir lo bénéfice de la promesse du garçon; il réclame donc le cochon gras. On refuse de le livrer. De là procès.

Le bailli appelle la cause, pèse le pour et le contre, et, après avoir examiné à fond le sujet du litige, juge dans sa haute sagesse que le garçon a perdu le cochon, mais que le maître ne l'a pas gagné. En conséquence, il confisque l'animal à son bénéfice.

De ces poètes la plupart ne sont pas encore imprimés. De quelques-uns nous ne possédons que des fragmens, comme de *Guillaume au court nés* dont nous ne connaissons que 144 vers publiés pour la première fois dans l'introduction placée par M. le baron de Reiffenberg en tête de son édition de *Philippe Mouskes*. Ces vers ont une certaine franchise et une allure qui, en effet, a plus d'un point de ressemblance avec celle de la poésie d'Adenez dont nous aurons à parler plus tard.

Jean Ballehaus sur lequel nous ne possédons aucun détail, et dont nous reproduisons ici une chanson couronnée à Valenciennes, avait de la grâce, de la facilité et beaucoup de naïveté surtout. Cette pièce nous a paru donner la mesure de la portée de son talent, et nous la regardons comme la meilleure des trois qu'on a publiées de lui jusqu'à ce jour [1].

Plourez, amant; car vraie amours est morte.
En chest païs jamais ne le verrez.
Anuit par nuit, vint buskant à no porte
L'arme de li qu'emportoit un mauffez.
Mais tant me fist li dyables de bontés,
L'arme mis jus tant m'elle ot trois oés pris,
Et par ces oés iert li mous retenus.
Che truis tirant en un kanebustin
Où je le mis en escrit hier matin.

—

S'est bien raisons ke chascuns me déporte
Tant que dite vous soit li véritéz;

[1] *Serventois et sottes chansons couronnés à Valenciennes*, p. 41, 77, 81. — Roquefort, *Sur la poésie franç.*, etc., p. 383.

Des nouvelles que jo vens en aperte,
Morte est amours, ainsi quo vous oéz.
Mais embrief tant sachiés les raverez.
Au departir le dyable, dist Vergilins,
Quant il reprist l'arme qu'il ot mis jus,
Et le mo mist de reumant en latin
Si qu'il est chi escrit en parchemin.

—

Accipite li englais ki ait torto
L'uno des rains et se soit bien convés,
Celui querens qu'il soit de telle sorte,
Et de trois oés couver li prierés;
Et, s'il les keuve, eskiépir les verrez
Dedens VIII jours; ot, s'il y avoit plus,
Ne pensez ja qne li fruit soit perdus.
Naistro en convient amours en un cretin,
L'eskierpe au col à loy de pelerin.

—

Et s'ensi est que fortune li ferto
Ait fait amours naistre du diestre lez
A chest engleske qui en che le deporte,
Je vous dirai, seigneur, que vous ferez.
Encontre amours tout ensaule en yrez,
Se li denra chascuns deux crosleeus;
Lors li verrez demenstrer ses vertus,
A le maison rasset ou au defrin,
Peur le grant feu et le flair du fert vin.

—

Cesto choso fermont me reconforte;
Le veus diray pourquoi, se veus velez.
Onques ne fui de passion escorte
Si bien tenus es bras ne es costez,
Que je ferai d'amours, c'est veritéz,
De quolle cure que seie revestus.
Mais vous véés bien que je snis trestouz nus
Se diroit tost ameurs : va ton chemin,
Car qui m'agai bon a parent no ceusin.

—

Digitized by Google

Partout lonc tans ai esté tristes et mus;
Mais boine amours, de crei sui revestus,
Me fait canter par dame de haut lies
Que j'en amai awan à Saint-Quentin.

Ces deux dernières lignes nous ont fourni la seule donnée que nous ayons pu recueillir sur Jehan Ballehaus : elles constatent ses amours à S$^{t}$-Quentin.

De Marie de Lille [1] il ne nous reste qu'un couplet de chanson; mais il y a là tant de fraîcheur et de grâce féminine, que certes on n'a pas mieux fait depuis, et qu'il serait difficile de mieux exprimer la pensée naïve qui y est traduite. Ce couplet le voici :

Mout m'abelist quant je voi revenir
Yver, gresill et gelée aparoir;
Car en toz tans se doit bien resjoïr
Bele pucele, et joli cuer avoir.
Si chanterai d'amors por miex valoir;
Car mes fins cuers, plains d'amorous desir,
Ne mi fait pas ma grant joie faillir.

De Trésorier de Lille nous citerons la chanson suivante, qu'Auguis attribue à Chrestien de Troyes [2]. On remarquera dans ce morceau, à côté d'une grande facilité de facture, une grande délicatesse de sentiment. Avec cette double qualité, Trésorier mérite d'être cité parmi les meilleurs poètes de son siècle.

Joie ne guerredon d'amors
Ne viennent pas par biau servir;
Car on voit ceus souvent faillir
Qui servent sanz changier aillors.
Si m'en aïr,
Quant cele serf sanz repentir
Qui ne me veut faire secors.

—

[1] De la Borde. *Essai sur la musique*, tom. 2.
[2] *Poètes français*, tom. 1, p. 453.

Digitized by Google

Voir est qu'amors est grant douçors,
Quant dui cuer sont un sanz partir;
Mès amor fet les siens languir
Et les ennuiz soffrir tozjors.
Bien os géhir
Que ne puis à amors venir,
Et en li gist tout mon recors.

—

Li haut pris et la grant valor
De la bele que tant desir,
Sa biauté qu'en mon cuer remir,
Ses cler vis, sa fresche color,
Me font créir
Ma mort, et bonement souffrir
Les max d'amors et les dolors.

—

Ha! bèle, des non pers la flor,
Ne fetes vostre pris mentir
Par trop merci contretenir :
Quanque vous viengne désenors,
Vueil melz morir.
Si n'aura en vous qu'aconplir,
Ne n'en ferez rien a rebors.

—

Ja voir n'iert periz mes labors,
Se fin cuers doit d'amors joïr;
Mès je criem par tròp haut choisir
Ne soit mes guerredons trop cors.
Par son plesir
Li pri de merci accueillir.
Aumosne li est et honors.

Nous avons cité plus haut un couplet de Moniot d'Arras, et cependant sa chanson est bien digne d'être reproduite en entier. Il y a entre cet écrivain et Trésorier de Lille une grande analogie. Même délicatesse dans la pensée, même grâce dans l'expression, même facilité dans le style. On remarquera, en outre, dans la chanson de

Moniot, la scrupuleuse sévérité avec laquelle il observe la règle du mélange et de l'entrelacement des rimes masculines et féminines, déjà, depuis long-temps, entrevue dans le *Reclus de Moliens*, et, plus tard, devinée par Thibaut de Bar, qui n'y obéissait pas toujours cependant. Il y a peu de poètes du XIII^me^ siècle qui aient mis en pratique cette règle avec autant de religion que notre Moniot le fit. Aussi nous appelons sur ce point l'attention de nos lecteurs.

Amors n'est pas, que qu'on die,
Ne sages ne bien euros;
Cuer qui ne se rent à vos,
Il li convieut sa folie,
Sa guille et sa vilennie,
Ses mesdis et ses maux tos
Guerpir, puisque sans boisdie
Se met en vostre baillie.
Sages, cortois, larges, pros
Devient par vostre maistrie.

—

Amors qui vostre sens guie,
Doit estre simples et dols,
A tous com fins amoros
Qui mielx vault plus s'humilie.
As bons porte compaignie,
Bien se part des envios.
Por une dont a envie,
Monstre à tous sa compaignie.
De biau servir est jalos,
Por avoir tos en aïe.

—

Qui aime sans triseherie,
Ne pense n'à trois n'à dos.
D'une seule est desiroz,
Cil que loyax amors lie.
Ne vouldroit d'autre avoir mie
Ses vouloir tout à estros.
Car nus soulas n'a sa vie
Guer d'ami s'il n'a amie.

Cela tient à savaros,
Qu'il conquiert par druerie.

—

Cil qui à guiller s'avoie,
S'en vat aultres acointant.
A chascune faict semblant
Que per li morir se doie.
Et s'aucune li otroie
S'amour, lors li quiert itant,
Qu'ele li doint l'aultre joye.
Li n'en chaut s'ele folloie,
Fors que son bon li creant
S'ele s'amour mal emploie.

—

A dame lo qu'ele ne croie
Ceux qui trop se vont hastant
D'avoir ce qu'en attendant
Conquier cil qui de cuer proie.
Et desirier mouteploie
Bonne amour et fet plus grant.
Mès faux drus, quant on li noie
Son vouloir, tantost s'effroie
Et vat autres acointant,
A qui faulcement dognoie.

Les comtes Guillaume et Guy de Dampierre, fils de Marguerite de Constantinople, se distinguèrent par la protection qu'ils accordaient aux poètes. Aussi, Adenez cite-t-il, dans son *Ogier le Danois* et dans son *Cléomades*, le *bon conte Guion*; Marie de France rappelle Guillaume le *preu et le vaillant*, et Gautier de Belleperche dit qu'il

.... Porte le pris de chevalier
Et de preud' homme droiturier.

Le premier de ces deux seigneurs fut tué dans un tournoi à Trazegnies, par la trahison des d'Avesnes, en 1251. L'autre succéda à sa mère en 1279. Sous ce dernier florirent Hue et Rois de Cambrai,

Digitized by Google

Courtois d'Arras, Richard de Lille, Jean et Baudouin de Condé.

Hue de Cambrai a laissé plusieurs fabliaux pleins de malice et d'esprit. Le fabliau de *Male Honte* est le seul dont nous connaissions le texte. Cette pièce, selon La Croix du Maine, est une satire dirigée contre Henri III d'Angleterre et s'élève contre l'usage d'après lequel ce roi avait droit à une partie des biens de ceux qui mouraient sans enfans; ou n'est, selon d'autres, qu'une violente raillerie contre ce prince qui, vers le milieu du XIII^me^ siècle, chercha vainement à recouvrer la Normandie et se vit obligé de céder au roi saint Louis tout ce que ses prédécesseurs avaient possédé en France, excepté la partie de la Guienne qui se trouve au delà de la Garonne [1]. En voici l'analyse [2].

Dans l'évêché de Cantorbéry, il y a un anglais nommé dans le pays Honte, et qui, sentant approcher sa mort, fit le partage de ses biens et enferma dans une malle la part qui revenait au roi. Le partage ainsi fait, il appelle un de ses compères et lui fait jurer, sur Dieu et sur l'âme de son père, d'aller porter cette part à Londres. Le serment reçu, il meurt en paix. Son compère alors

> A son col ot pendu la male
> Qui moult estoit grande et velue.

Il arrive au palais, salue le roi et ses barons et dit :

> Sire,.... oiez mon conte.
> Je vous aport la male honte.
> La male honte recevez,
> Quar par droit avoir la devez.
> Par saint Thomas, le vrai martir,
> Je la vous ai fet si partir
> Que je cuit que vous en aiez
> Le plus, or ne vous esmaiez.

Le roi prend ce message pour une grossière plaisanterie et se met dans une furieuse colère.

[1] *Trouvères cambrésiens,* par Arthur Dinaux, p. 63.

[2] Barbazan, *Fabliaux et contes,* tom. 3.—*Auguis,* tom. 2.

Vilains, fet-il, li maus feu t'arde,
Et Diex te doinst mal encombrier,
Ainz que j'aie nul destorbier.
Doner me veus trop vilain més,
Quant male honte me promés.

Et il fait à l'instant vider le palais au compère du mort, qui est impitoyablement livré

A deux serjanz qui tant le batent,
Par poi qu'à terre ne l'abatent.

Le dos du bonhomme est rudement fêté. A peine si le malheureux en revient sans avoir les bras et la jambes cassés. Cependant il s'obstine à vouloir que le roi accepte la malle ; car n'a-t-il pas juré, par Dieu et par l'âme de son père, de la remettre à son adresse selon la volonté du bourgeois de Cantorbéry ? Aussi, il tient bon,

Et dist qu'arrière n'en ira
De si que li rois avera
La male honte fet reçoivre.

Mais, plus il s'entête à accomplir jusqu'au bout le serment fait à son ami, plus les sergens le rouent,

Qui tant li ont doné de cops
Que tout li ont froissié les os.

Le soir venu, il s'en va se reposer dans une hôtellerie, et le lendemain, après s'être pieusement recommandé à Saint-Germain, il retourne à la cour et avise le roi à l'une des fenêtres du palais. Le roi est entouré de ses barons et de ses chevaliers, lorsque tout à coup l'homme de la veille apparaît à ses regards et que la voix de la veille résonne à son oreille :

— Rois de Londres et de Nichole,
Fai me escouter, et si m'entent,

Digitized by Google

La malo honto encor t'atent.
Jo no mo vueil do ci movoir,
Si l'aurez fèto recevoir.
La male honto vous remaigne.
Si la portez à vo compaigne
Et aus chevaliers de vo tablo.

Le roi, frappé de l'insistance que met cet homme à lui offrir la malle, même après avoir été aussi rudement maltraité, donne de nouveau l'ordre de l'arrêter. Alors un de ses chevaliers, soupçonnant que les paroles du messager cachent peut-être un sens,

— Sire, fet-il, trop malement
Fetes domener cel preudome,
Si n'avez pas oï la somme;
Ne cuide rion vers vous mesdire;
Lessiez li desrenier son dire,
Se sa reson ne sa parolo
Est ontrecuidio no folo,
Qu'il ne sache reson moustrer.
Lessiez li, s'il vous plest, entrer.
Quar n'affiert pas à roi d'empire,
S'uns fols se meslo de mesdire,
Quo, pour ce, soit contralieus,
Ain doit estre fermont joieus.

Le roi trouve ce propos fort juste et consent à la demande du chevalier. Le porteur de la malle est donc introduit et voici comment il s'exprime :

— Sire, fet-il, la malo honte
Vous aport moult plaino d'avoir;
Si m'en devez bon gré savoir.
A moult grant tort la refusastes
Ersoir, quant si vous courrouçastes.
La male honte est granz et lée,
Que je vous ai ci aportée.
Toute soit vostre, biaus doux sire;
Mon compère me l'a fet dire,

Digitized by Google

Poür ce, biaus doux sire, que g'e re
Et son ami et son compere.
Partir fist son avoir parmi,
Vo part vous envoie par mi
En une male qui fu siue.
N'ai mès talent que vo cort siue,
Que tant m'i ont doné de cops
Que tout m'i ont froissié les os.
Mès, toutes voies, sire rois,
Puisque ce est resons et drois,
Je vous rent ci la male honte
Et si tenez de l'avoir conte.

Après avoir dit ces mots, il la détache de son cou et la donne au roi qui l'ouvre aussitôt. Elle est pleine d'or et d'argent. Alors le roi, qui a fait le généreux en lui faisant administrer force coups de bâtons, fait le généreux 'aussi en lui octroyant la malle. Le vilain ne refuse pas, comme on pense bien. Il accepte le don royal en disant :

La male praing-je voirement
A tout l'avoir qui est dedenz;
Mais je pri Dieu entre mes denz
Que male honte vous otroit;
Si fera-t-il, se il m'en croit,
Autre que celi que je port;
Quar ledengié m'avez à tort.

Puis il prend congé du roi, emportant dans son pays la malle qu'il départ à mainte gent

Qui en orent moult grant partie.

Toute cette pièce, comme on voit, repose sur le jeu de mots que présentent les mots malle et honte. Elle offre un curieux exemple de l'esprit satirique et mordant de nos fableurs du XIII[e] siècle, dont la gaieté et l'incisive malice sont un des caractères distinctifs. Hue de

Digitized by Google

Cambrai a ainsi sa place marquée à côté de Jean de Boves, de Cortebarbe, de Rutebeuf, de Durand, de Jean-le-Gallois.

Rois, ou, selon l'abbé Maisieu [1], le roi de Cambrai est appelé ainsi parce que, ayant été couronné comme Adenez, il prit le nom de *Rois* en souvenir de sa victoire littéraire [2]. On possède de lui plusieurs petits opuscules en vers, parmi lesquels on cite nne satire contre les ordres monastiques, un poème intitulé *li A, B, C, par ekivoques et li signification des lettres en vers, li Ave Maria, en roumans*, c'est-à-dire l'Ave Maria en langue romane, un poème sur la vie de Saint-Quentin et un autre sur la passion de Notre Seigneur.

Courtois d'Arras a laissé un fabliau intitulé *Foucher Boyvin*. Cette pièce est écrite avec une révoltante grossièreté. L'auteur y introduit le lecteur dans un *lupanar* de Provins. Les lupanars de Provins avaient une grande célébrité au XIIIe siècle, comme on sait. Cependant ce n'est pas une raison pour que nous nous y arrêtions. Ceux qui veulent savoir comment ces lieux étaient faits à l'époque où se passe le fabliau, nous les renvoyons au recueil de Legrand d'Aussi [3] qui, bien que ne reculant pas d'ordinaire devant les gros mots ni devant les grosses choses, n'a pas cru pouvoir user pour Courtois d'Arras de son franc parler ordinaire, et s'est vu forcé de jeter un voile sur l'aventure de Boyvin et de dame Mabile.

Richard de Lille, contemporain de Courtois d'Arras, est auteur du fabliau *Honte et Puterie*.

Jehan de Condé, qui vivait à la même époque, est célèbre dans l'histoire littéraire par sa défense des ménestrels. La tournure narquoise et caustique de son esprit, la hardiesse de ses attaques contre les ordres monastiques, le font remarquer même parmi les poètes les plus renommés de son temps. Il écrivit un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue surtout *Li plais des cha-*

[1] L'abbé Maisieu, *Sur la poésie franç.*, p. 158.
[2] *Trouvères Cambraisiens*, p. 95-96.
[3] *Fabliaux et contes*, tom. 4.

Digitized by Google

*noinesses et des nonnes grises* et la *Défense des ménestriers.* Cette dernière pièce est une satire contre les dominicains qui s'étaient emportés, en chaire, contre les jongleurs. Le poète prend ardemment leur défense contre les moines, et soutient ouvertement leur utilité dans le monde. Il base principalement cette utilité sur les services qu'ils rendent en mettant en pratique le grand précepte d'Horace, *utile dulci,* c'est-à-dire, en censurant les vices des riches et des grands, en les exhortant à la vertu et en les instruisant à leurs devoirs [1]. *Li plais des chanoinesses et des nonnes grises* ou des bernardines est un procès ou différend engagé entre les deux ordres, et dont la décision est soumise à la déesse Vénus. Voici de quoi il est question dans ce litige. Les chanoinesses se plaignent de ce que les bernardines leur enlèvent leurs amans, les chevaliers, elles qui se sont contentées jusqu'à présent des moines et des convers. Les chanoinesses réclament justice et demandent que leurs adversaires soient condamnées à s'abstenir de ce qui n'est pas de leur droit et à se borner au menu des frocs et des coules. Les bernardines, jolies, jeunes, fraîches, surtout d'une douceur qui contraste de la manière la plus frappante avec l'orgueil des premières, exposent à leur tour leur fait à dame Mère d'Amour. Quand les deux parties ont été entendues et que les débats sont clos, Vénus répond aux chanoinesses qu'il ne dépend que d'elles seules de garder leurs amis, qu'elles ont tort de se plaindre s'ils deviennent infidèles, qu'elles aient à imiter l'exemple de leur rivales, à être, comme elles, douces et complaisantes, pour ne plus avoir d'infidélité à craindre [2].

Baudouin de Condé est de la même époque que les poètes dont nous venons de parler. On possède de ce trouvère plusieurs *dicts* ou *dictiers,* parmi lesquels se distingue celui des *Trois mors et des trois vis*, décrit par M. Van Praet au catalogue de la Vallière. Son *Dit des Héraults* est écrit en vers appelés rétrogrades[3], puérile

[1] *Fabliaux et contes*, tom. 1er. | [2] *Ibid.*, ibid. | [3] *La Serna*, p. 116.

recherche de forme de la nature de celles qui accompagnent toujours l'enfance ou la décadence de l'art. Le mémoire de La Serna nous a cité, de ce poème, un extrait trop curieux pour que nous puissions nous abstenir de le reproduire. Le voici :

> Amours est vie glorieuse,
> Tenir fait ordre gracieuse,
> Maintenir veult courtoises mours.

Maintenant lisez chacune de ces lignes à reculons, vous aurez d'autres vers qui rimeront avec les premiers :

> Mours courtoises veult maintenir,
> Gracieuse ordre fait tenir,
> Glorieuse vie est amours [1].

Vers le milieu de ce XIII^e siècle qui fut si fécond en poètes, le Brabant ne resta pas en arrière de la Flandre. Alors, il arriva qu'un de nos ducs, Henri III, se fit le protecteur des lettres qu'il cultivait lui-même avec un succès que bien peu ont atteint aussi complétement qu'il l'atteignit lui. Il nous reste de ce prince plusieurs chansons. « La première, dit Fauchet [2], est un dialogue adressé à Guillebert de Berneville, qu'il interroge s'il doit quitter l'amour d'une qui l'a laissé : l'autre monstre qu'il n'estoit pas fort loyal en amours et en prenoit où il pouvoit. »

Le correspondant du prince était aussi fort adonné à l'art de la poésie. Il écrivit un assez grand nombre de chansons. Et il paraît par celles qu'il a composées, dit La Serna [3], qu'il avait à Courtrai une maîtresse dont on ignore le nom, et une autre dans la ville d'Audenaerde, appelée Béatrix. Fauchet [4] cite l'envoi de la deuxième de ses chansons, qui commence par ce vers :

> Chanson, va-t-en à Courtrai droitement,

[1] La Serna, p. 116. | [2] *Poètes français*, p. 574. | [3] *Mémoire*, p. 119. | [4] *Poètes français*, p. 574.

et le dernier couplet de la 11e, qui est ainsi conçu :

> Chanson, tu t'en iras là
> Où j'ay tout mon cuer donné.
> La dame du mont t'aura
> Qui plus am', en verité,
> Foy et loyaulté,
> Et qui plus en a.

Roquefort [1] donne aussi plusieurs couplets de ce poète, également remarquable par la fraîcheur des pensées répandues dans ses compositions et par les diverses coupes et mesures qu'il a données à ses vers. Enfin, La Borde, dans son *Essai sur la musique* [2], a recueilli de Guillebert de Berneville, trois chansons dont nous reproduirons les deux qui nous ont paru les meilleures, avec une pastorale et une chanson du duc Henri III. (*B*.)

Mais ce qui a recommandé à la postérité le nom du duc Henri III, plus que ne firent ses propres vers et l'amitié de Guillebert de Berneville, c'est la protection qu'il accorda à Adenez le roi. Ce trouvère, un des plus féconds et des mieux inspirés du XIIIe siècle, doit en effet à ce prince d'avoir été élevé dans l'art de la gaie science, et il le dit, en son poème de Cléomades, avec une expression de reconnaissance bien touchante :

> Menestrés au bon duc Henri
> Fui; cil m'aleva et norri
> Et me fist mon mestier apprendre.

Son véritable nom est Adans ou Adenez qui est le diminutif de celui-là. Le surnom de roi, qu'il porte dans la plupart des manuscrits, il le tient de ce que, suivant Fauchet, il fut chef des ménestriez ou que « possible il fut heraut et roy d'armes du duc » son maistre [3]. » Selon Roquefort, il le reçut parce que l'un de ses ouvrages avait été couronné à un puy d'amour [4]. Les auteurs

[1] *Poèsie française*, p. 76, 77, 78. | [2] Tom. 2, p. 166. | [3] P. 577. | [4] *Poèsie française*, p. 188.

de l'*Histoire littéraire de France* attribuent ce titre à la grande supériorité du talent d'Adenez, et le regardent comme une reconnaissance de cette supériorité par les contemporains du poète.

L'éditeur du roman de *Berte-aus-grans-piés*[1] adopte la première opinion, celle de Fauchet, qui admet qu'Adenez aurait été roi des ménestrels, c'est-à-dire, chef de la ménestrandie de la cour, fonction qui avait beaucoup de rapport avec celle de nos maîtres d'orchestre. Quoi qu'il en soit, Adenez naquit dans le Brabant, vers l'an 1240, et fut élevé par la libéralité du duc[2], grâce auquel il apprit son métier, « qui est, je croy, dit le vieux Fauchet, de sonner des » instrumens et de rymer, auquel il profita, mettant en ryme plu- » sieurs faits et gestes d'anciens chevaliers renommez pour leur vail- » lance. » Il écrivit plusieurs poèmes dont il énumère lui-même les titres au début de son Cléomades :

> Je qui fis d'Ogier le Danois
> Et de Bertain qui fu el bois
> Et de Buevon de Commarchis.

On lui doit aussi celui d'*Aimery de Noirbonne*[3].

De ces romans, *Bertain* ou *Berte-aus-grans-piés*, est le seul publié; c'est aussi la plus courte des compositions d'Adenez. Elle appartient au cycle des romans des *Douze Pairs*, et contient l'histoire fabuleuse de Pepin et de Berthe, la mère de Charlemagne, qui fut abandonnée dans la forêt

> Où mainte grosse paine endura et souffri.

Le poème sur Ogier-le-Danois appartient au même cycle que celui de Berte, tandis que celui de Buevon de Commarchis est une branche de la série des romans inspirés par la famille de Guillaume-au-cort-nés. Cléomades est le dernier ouvrage d'Adenez. Il fut écrit après la mort du duc Henri, c'est-à-dire après l'an 1261,

[1] *Lettre à M. de Monmerqué*, p. XLIII. | [2] *Ibid.* | [3] Roquefort, *Poésie française*, p. 189.

Digitized by Google

et dédié au comte d'Artois, Robert II, qui perdit la célèbre bataille des Éperons, contre les Flamands. On ignore l'époque de la mort d'Adenez, mais on sait que, le duc Henri étant trépassé, il obtint la protection des fils de ce prince, Jean et Godefroi :

Lui et mon signour Godefroit
Maintes fois m'ont gardé de froit.

Puis il se retira auprès de la fille de son maître, qui cultivait elle-même la poésie à l'exemple de son père et égayait ses riches loisirs de reine de France par la culture de l'art : elle était, depuis l'an 1274, mariée à Philippe-le-Hardi. Ce fut à la cour de France qu'il écrivit son Cléomades, à la sollicitation de la reine Marie et de Blanche d'Artois, qui le lui dictèrent et « lesquelles Adenez protestant ne vouloir point nommer, dit Fauchet [1], découvre assez grossièrement en un endroit où les lettres capitales de certains vers sont celles de leurs noms. »

Voici comment le poète s'exprime, au commencement de ce poème au sujet de ces deux princesses :

Leur uoms ne veull en appert dire,
Car leur pès aim et dout leur yre,
Si que bieu sai que je mourroie
De duel, se fet et dit avoie
Rieus, for leur plesir et leur gré.
Por ce seront leurs nous uommé,
Se je puis, si couvertement
Qu'entendre ne puisse la gent
Le nou d'eles, quant le liront,
S'en ue leur moustre où li non sont.
La fiu de cest livre serchiez,
Se vous les uous trouver quidiez
Des dames dout m'oez parler ;
Là sont, là les couvient trouver,
Là les querez, se vous voulez.

[1] Pag. 577.

Digitized by Google

De ce poème, qui compte dix-neuf mille vers, il n'a encore été publié qu'un fragment de 145 lignes [1]. Il est, suivant Fauchet, bien suivi en son récit et se voit plein de belles comparaisons. A ce jugement sur le roman de Cléomades, le vieux président ajoute l'opinion suivante sur le talent d'Adenez : « On peut dire de luy qu'il fut facile rymeur autant qu'autre de son temps; mais il est fascheux en répétions [2]. » Voici le jugement que porte sur notre poète l'éditeur du roman de *Berte-aus-grans-piés :* « Sa versification est pure et très-correcte; mais on peut dire que le fonds de ses narrations est en général d'autant moins poétique, que son expression semble l'être davantage [3]. » Nous ajouterons que ce défaut nous a paru bien plus sensible dans le roman de *Berthe* et dans celui d'*Ogier-le-Danois*. Là le poète se montre plus gêné dans ses vers monorimes que dans son Cléomades, qui est composé de vers de huit syllabes à rimes plates; dans ce dernier poème, son imagination a acquis plus d'ampleur, il y a plus de grâce et de charme dans les détails, plus de facilité dans le récit. Nous en reproduisons ici un fragment inédit encore.

Cléomades est depuis long-temps à la recherche de Clarmondine sa mie. Un beau jour il la trouve. La belle est endormie, et Désir invite le chevalier à tollir un baiser à sa bien aimée. Mais Raison, Avis et Atremprance veillent sur elle. Raison surtout la défend de fait et de paroles, et parle ainsi au chevalier :

» Moult l'amons et l'avons amé;
» Car tousiours a par nos ouvré;
» Et à tousiours mès l'amerons.
» Tout son vivant à lui serons. »
Ainsi fist Raisons remanoir
A Desirrier son dous vouloir.
Quant la bele ot assez dormi,
Lors s'esveilla et dist : « Ai mi!
» Biaus dous amis, où estes-vous? »

[1] M. De Reiffenberg, *Philippe Mouskes*, Introduction, pag. CLXXIII seqq. | [2] *Poëtes français*, pag. 577. | [3] *Lettre à M. de Monmerqué*, pag. 49.

— « Je sui ça, biaus très fins cuers dous,
Debonnaires et affaitiés.
De vostre repos sui moult liés.
Dormi avez moult doucement. »
— « Ai-ie dormi trop longuement,
Fait-ele. Vons annie-il? »
— « Certes, damoiselle, ne nil,
Fait-il; car riens ne me porroit
Anuier, por qu'il vos plairoit,
Ne chose ne me porroit plaire
Que de riens vos déust desplaire.
Si me soit Amours en aïe! »
Et Clarmondine le mercie,
Si comme pucelle sachant
Doit mercier loial amant.
Lors li dist : « Sire, ie vos pri
Que nous nous partommes de ci
Et hastéement le faisons.
Je sonioie que unc lions
Me voloit à vos retolir.
Lors me sambla que vos ferir
L'alastes et si l'otéistes.
Lors entre vos bras me préistes.
Si grant paour en avoie
Qne entre vos bras me pamoie.
Pour moi geter de pasmoison,
Me baisastes prés du menton.
Ce me fu avis une fie,
Je ne sai que ce senefie. »
Dist Cléomades : « Se i'osoie,
Ce songe vos assereroie,
S'il ne vos devoit anuier. »
— « Sire, ne nil; ains, vos requier
Que me dites la verité
De ce qne avés avisé. »
— « Pour qu'il vos plaist, et ie dirai,
Fait-il, ce k'avisai ai.
Ore, qnant dormistes le miex
Par samblant, car vos très dous iex
Aviez cluigniez doucement,
Lors me tint à grant parlement
Désir, qni forment me looit

Vous à baisier; mais no plaisoit
A Raison quo io lo féisse.
Vis liert que io mefféisse
As nobles poins d'amours roiaus,
Dont nus uo set s'il n'est loiaus
Espoir. Corroucié en fuissiez,
Se vos porcéns éussiez.
De moi si faites mesprison,
Ce senefie le lyon
Qui do moi vos voloit oster,
Ce quo ie osai nes penser
Que io vos ensse baisié
Qu'estro en peussiez corroucié.
Et s'ainsi mo fust aveuu
Que il mo fust taut meschéu
Que corroucié vos éusso,
Errant duel, ocis me fusso.
Alors fussions nos departi.
Ce quo io lo lyon feri,
Ce senefio la temprance
Par quoi i'entrai en la doutance.
De vos corroucier, dont bon gré
S'ai, courtoisie et loiauté.
Et ce que lo lyon ocis,
Senefie quo io toutdis
Sui et serai ot ai esté
Desirrans et en volenté
De vos amor et obeir
Et do faire vostre plaisir.
Et li baisiers que voz fis,
Si qu'en dormant vos fut avis,
Senefio loial amour
Qui confermée est de douçour. »
— « Le songe ai à droit averé
D'ainsi quo l'aviez conté;
Selouc co quo gi puis viser,
Sire, moult me doit agréer,
Fait la bèle, que tant m'ámez
Quo moi à corroucier doutez
Tant, que vos oi recorder ci.
C M fois vos en merci;
Et, pour la loiauté que voi

Digitized by Google

En vos, I baisier vos otroi.
Por si que plus ne m'enquerrez
Dusques à tant que vos m'arez
Espousée. » — Et quant cil l'entent,
De ioie à Dieu ses mains entent
Et le mercie comme cis
En cui manoit sens et avis.
Et lors doucement la baisa.
Cil baisiers Amours agrea,
Et à raison; car ce fu drois,
Car il fu loiaus et cortois.
Lors a la pucelle remise
Desus le cheval en tel guise
Que ele avoit devant esté,
Et lors n'i a plus arresté.
Cléomades ains s'en ala,
A lie cuer se partit de là
Quant apointié ot son cheval.
Ainsi maint mont, maint plain, maint val
Alèrent. Souvent s'arrestoit
Par les biaus lieus, quant les trouvoit,
Por faire cèle reposer
Qui l'amoit de ceur sans fausser,
Ades reposer la faisoit
Toutes les fois qu'il li plaisoit.
Ainsi, trestout esbanoiant,
Alèrent sur le cheval tant
Que à Sebile vinrent droit
I mardi, si qu'il aiornoit.
Tout ne vos ai pas devisé
Comment l'uno l'autre avait conté
Son afaire et son convenant,
Seur le cheval, tout en venant,
Recordé orent tout à fait
L'unc l'autre quen qu'il orent fait,
Et comment chascuns exploita
Si que li livres dit vos a
Que vos avez devant oï.
Trop i metroie lonc detri,
Se le recordoie autre fois;
Ce ne seroit raisons ne drois,
Et por ce le lairai ester.

Digitized by Google

On ne porroit pas aesmer
La tres grant ioie qu'il avoient
De ce que retrouvé s'estoient.
  Sachiez que, à cele iornée,
Faisoit si douce matinée
Que ce estoit unc fins souhais.
Droit devers le chastel s'est trais
Cléomades moult belement.
D'aillors descendre n'a talent.
El iardin pas ne s'arresta,
Où il premierement laissa
Clarmondine que il ravoit.
Sachiez que bien li ramembroit
Des meschiez dont ot éu plus
Que dire ne vos saroit nus.
Prés de la sale en I prael
Où il faisoit moult noble et bel,
Clarmondine lors deslia
Et ius dou cheval mise l'a;
Car n'ot le talent de laissier
En sus de lui plain pié arrier.
Tousiours par la main la tenoit,
Et ele méisme ravoit
En li cel méisme penser
Qu'en sus de lui n'osoit aler.
  Ades prés de lui se traioit,
Car des meschiez li souvenoit
Qu'ele avoit longuement éus.
A Cléomades est venus
Uns hons qui gaitoit sor la tour.
Tout errant ot corné le iour
Que Cléomades venus fu.
Maintenant a reconnéu
Cléomades que il le voit.
Lors s'en vint devers lui tout droit;
Devant lui s'est agenoilliez:
— « Sire, fait-il, bon ior aiez
Et vostre compagnie aussi.
K'ains riens si volentiers ne vi,
Si m'aït Diex, que ie vos voi.
Ne de riens si grant ioie n'oi,
Que de ce qu'estes repairiez. »



Digitized by Google

— « Bien voi que me reconnoissiez,
Fait Cléomades, biaus amis;
Que estes vos gaité toutdis ? »
— « Ai esté céens moult lonc tans.
Gaitié i'ai près de XXX ans. »
Cléomades li demanda
Si ses pères li rois ert là,
Ne sa mère, ne ses serors,
Ne s'il sont ou là ou aillors,
Qu'il l'en die la vérité.
Et cil qui ot cuer avisé
Pensa que pas ne li diroit
Ce que ses pères mors estoit;
Car trop à tans entre en la porte
Cil qui males nouvelles porte.
— « Sire, fait-il, de vostre père
Ne sai où est; mais vostre mère
Et vos III serors vi ersoir;
Et vos pour bien dire pouvoir
Que se savoient vostre venue,
Que tost seroit ci acourue
D'eles toute la mains aperte.
Car tenir doivent à grant perte
Ce k'avoir vous cuident perdu.
Sachiez que maint cuer esperdu
A en Espagne, qui auroient
Grant ioie, se ci vos savoient. »
Cléomades errant li dist
Que par laiens savoir féist
Que il estoit là revenus;
Et cil n'est pas arrestéus,
Aius est partout laiens alez;
A chascun dist : « Levez! levez!
» N'est pas Cléomades perdus.
» En cest chastel est descendus.
» Trestout certainement le sai,
» Car hui en cest ior vén l'ai.
» Et si n'est pas li iors moult viex.

. . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . .

» Honnis soit qui plus dormira!

Digitized by Google

» Et si vos di à bonne estrine
» Que ramenée a Clarmondine. » (1)

Malgré l'étendue de ce fragment, nous avons cédé au plaisir de le citer en entier, d'abord parce que c'est ici qu'il voit pour la première fois le jour, ensuite parce qu'il nous paraît offrir un échantillon complet du talent et de la manière d'Adenez. Ce morceau est réellement charmant de détails et de vérité. C'est un petit tableau peint à la manière hollandaise, avec esprit et naïveté tout ensemble. Le réveil de Clarmondine, l'explication de son rêve, et ce voyage que sans doute Cléomades a plus d'une fois désiré de continuer toute sa vie, tout cela est touché avec une délicatesse de pinceau infinie. Mais l'endroit surtout où Adenez s'est montré grand poète, poète réellement inspiré, c'est le moment où Cléomades, s'étant informé de son père, de sa mère et de ses sœurs, le *gaitier* ne lui parle que de sa mère et de ses sœurs et ne lui dit pas un mot de son père, parce que

..... Trop à tans entre en la porte
Cil qui males nouvelles porte.

Il y a là quelque chose de profond, de parfaitement senti. Plus de trois siècles plus tard, Shakespeare, le plus grand connaisseur du cœur humain, jette une pensée à peu près pareille, en son admirable drame de *Macbeth* [2], dans le dialogue de Macduff et de Ross, qui est, selon nous, un des plus beaux qu'il y ait au théâtre.

Que si maintenant, après ces noms, nous citons encore Jacques de Cambray [3] dont il nous reste plusieurs chansons, Michel dou Mesnil, Jean de Douai, Godefroy de Barale [4], le chevalier André, Li Muisis, et surtout Philippe Mouskes [5] dont la chronique rimée,

[1] Biblioth. de la ville de Bruxelles.
[2] Acte 4e, scène 4e.
[3] Sinner, *Extraits de quelques poésies* des XIIe, XIIIe et XIVe siècles.
[4] La Borde, *Essai sur la musique*, tom. 2.
[5] *Chronique rimée de Philippe Mouskes*, publiée par les soins de M. le baron De Reiffenberg.

Digitized by Google

bien que d'un mérite littéraire fort inférieur à la plupart des productions contemporaines, est cependant d'une si grande autorité pour l'histoire de son temps, nous aurons dressé une liste complète de nos meilleurs poètes du XIIIe siècle.

Ce siècle est, sans contredit, celui où notre littérature française a jeté le plus d'éclat. « C'est un fait digne de remarque, dit M. Auguis[1], que le Hainaut, l'Artois, le Cambresis et la Flandre, qui, depuis que la langue poétique a été achevée en France par Malherbe, » n'ont pas produit un seul poète remarquable, soient, de toutes les » provinces de France en deçà de la Loire, celles qui, au XIIIe siècle, » aient compté le plus grand nombre d'écrivains en vers, et que » tous ces écrivains aient été regardés comme les meilleurs de leur » temps. » Nous avons vu quelles sont les principales causes qui influèrent sur ce vaste et puissant développement littéraire auquel contribuèrent principalement, ainsi que nous l'avons montré, le luxe, la splendeur et le goût des amusemens de l'esprit qui dominaient à la cour des comtes de Flandre et à celle non moins magnifique des ducs de Brabant.

La littérature de ce siècle, considérée dans son ensemble, se présente sous deux formes toutes distinctes. L'une, pleine encore des traditions de l'école, continue dans la langue vulgaire la littérature latine qu'elle reflète et reproduit avec autant de servilité que de mauvais goût. L'autre, née des croyances et des habitudes de l'époque, est toute nationale par son caractère, par sa couleur, par son esprit; ce n'est pas dans les modèles de l'antiquité qu'elle chercha ses inspirations, mais dans les traditions populaires elles-mêmes, dans les antiquités nationales elles-mêmes.

Quant aux formes poétiques qu'elle employa, elles furent en grand nombre de l'invention de ses poètes. Au milieu du travail qui s'opérait dans la langue, grâce aux écrivains qui la cultivaient et la polissaient depuis Chrestien de Troyes, on ne pouvait rester

[1] *Les poëtes français, etc.*, tom. 1, pag. 379.

indifférent aux formes que toutes ces imaginations revêtaient. On créa les unes, on emprunta les autres aux poètes anciens, aux poètes provençaux, ou aux poètes bretons : Chrestien de Troyes, Auboin de Sazane et, après eux, Thibaut de Champagne, passent pour avoir les premiers fait connaître aux trouvères celles employées par les troubadours. On prit à ceux-ci les *sirventes*, espèce de chansons ordinairement satiriques [1]; il y en avait aussi de galans et de pieux : de ces derniers il en reste plusieurs qui ont été couronnés au puy de Valenciennes [2]. Des troubadours nous vint aussi la *rotruengue*, chanson avec un refrain qui se répétait à la fin de chaque strophe, et le *jeu-parti*, qui est une sorte de chanson en dialogue où se trouve ordinairement traitée une question d'amour : le jeu-parti est la même chose que le tenson provençal [3]; Jean Bretel et Jean Bodel se rendirent célèbres dans ce genre de composition, qui se rapproche beaucoup de quelques églogues de Virgile et de Théocrite. Le *lay*, suivant Roquefort, paraît avoir été inventé en Angleterre et importé en France par les Anglo-Normands. C'était une sorte de petit poème en stances régulières qui avait beaucoup de rapport avec la ballade moderne et qui se chantait avec accompagnement de harpe. Puis, outre la chanson amoureuse et la fable ou l'apologue, il y avait le *fabliau* qui était une sorte de lay, mais qui n'en avait ni le caractère sévère ni la noblesse. La *sotte chanson* était presque toujours satirique, souvent aussi licencieuse, et avait une certaine analogie avec le vaudeville. La *pastourelle* était une sorte de chanson où le poète chantait une aventure qui lui était arrivée avec une bergère. Mais au-dessus de tout cela il y avait les *chansons de geste* que Ro-

[1] *Voy.* Auguis, le Sirvente du roi Richard contre le dauphin d'Auvergne (pag. 21), celui de Bernard Arnaud de Moncuc contre Henri II, roi d'Angleterre (pag. 33), celui du dauphin d'Auvergne au roi Richard (pag. 97), et celui de Boniface de Castellane contre les Provençaux (pag. 138).

[2] *Serventois et sottes chansons*, publiés par M. Hécart.

[3] *Voy.* Auguis, p. 100, 151, 154.

Digitized by Google

quefort [1], par une erreur fort étrange, prend pour des chansons dans le sens ordinaire du mot, tandis que l'on désignait par ce nom les romans en vers, qui se chantaient par les ménestrels [2].

Ce grand travail en tout ce qui concernait le vers et la strophe ne s'était pas arrêté à en varier seulement les coupes et la structure. Il s'était étendu jusque sur la rime, dont les difficultés furent augmentées de la façon la plus capricieuse et la plus bizarre. Il y avait la rime à écho, la senée, la rétrograde, l'équivoque, la fraternisée, la brisée, la couronnée, la batelée, l'empérière, dont nous allons en quelques mots décrire les exigences et les conditions. La rime à écho était celle qui rejetait dans le deuxième vers une partie du mot qui terminait le premier, et cette partie devait faire un mot complet. La rime senée exigeait que tous les mots de chaque vers commençassent par la même lettre. La rime rétrograde était disposée de telle manière qu'une strophe, lue à rebours, représentait la rime et la mesure : nous en avons donné un exemple en parlant du *Dict des héraults par Baudouin de Condé* [3]. La rime équivoque voulait que les deux vers se terminassent par le même mot employé dans deux acceptions différentes. La rime était fraternisée, lorsque le mot qui terminait un vers se reproduisait au commencement du vers suivant. Elle était brisée, lorsque les vers étaient construits de manière que les repos qui s'y trouvaient ménagés constituassent des vers qui rimaient entre eux. On appelait rime couronnée celle qui se doublait à la fin du vers. La rime batelée exigeait que la fin du vers et le repos du vers suivant rimassent entre eux. Pour que la rime fût enchaînée, il fallait que les trois dernières syllabes des vers offrissent la même consonnance. La plupart de ces difficultés se retrouvent dans les poëtes latins du XII^e et du XIII^e siècle : nous avons déjà signalé, sous le rapport de cette puérile recher-

[1] *État de la poésie française*, pag. 201.
[2] *Berte-aux-grans-piés*. Préface, pag. 25.
[3] *Voy.* ci-dessus, pag. 81.

che d'inutiles difficultés, Hildebert de Mans, si plein de force et de verve d'ailleurs.

Ainsi se clôt le XIII[e] siècle avec sa littérature si riche, si abondante, si variée, et qui prêtera plus tard ses trésors poétiques à Boccace, à Pulci, à L'Arioste, à La Fontaine et à Molière, dont le génie en refera les naïfs et spirituels fabliaux, les spirituelles et naïves imaginations, dans leurs contes et sur le théâtre.

Au XIV[e] siècle, notre histoire littéraire, si glorieusement remplie par les productions des deux siècles précédens, n'offre plus cette même abondance d'écrivains. Les poètes manquent toujours où manquent les Mécène. En effet, cette cour de Flandre si splendide, et qui avait toujours si libéralement accueilli et encouragé les trouvères, cessa d'être le rendez-vous où, jusqu'alors, ils avaient été sûrs de trouver des récompenses et des applaudissemens. Le comte Gui, entraîné dans une guerre malheureuse contre Philippe-le-Bel, alla mourir prisonnier en France, après avoir été dépossédé de son comté. Sa mort fut suivie de quinze années de guerre. Puis, au règne de Robert De Béthune succéda, en 1322, celui de Louis De Crécy. Sous ce prince, adonné tout entier à la France, la Flandre, dévouée à l'Angleterre, fut une lice toujours ouverte de désordres, de révoltes et de batailles. Cet état continua sous Louis de Mâle, jusqu'à ce que, à la fin du siècle, le comté passa à Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, par le mariage de ce prince avec Marguerite, fille de Louis, mort à S[t]-Omer en 1384. Il est facile de comprendre que, au milieu de ces luttes incessantes, où l'épée ne rentrait un jour au fourreau que pour en ressortir le lendemain, il n'y avait pas de temps pour songer aux travaux de l'esprit qui veulent le calme et la paix. Les ménestrandies eussent été frapper vainement aux portes des châteaux : les herses ne se fussent point levées devant les joyeux jongleurs. Adieu donc les gais fabliaux! Adieu les récits de l'histoire de maître Renard! Adieu les chevaleresques chansons de geste! Les barons tenaient la campagne et faisaient des poèmes avec leur épée, et les dames n'osaient faire ouvrir l'huis des manoirs de peur de quelque félonne surprise. Le

Digitized by Google

tumulte des combats, le grondement des émeutes, couvraient ainsi la voix de la poésie. Et puis la poésie qu'eût-elle eu à chanter de plus grand que ce qui se faisait dans ces luttes presque gigantesques? Qu'eût-elle pu inventer de plus incroyable en apparence que cette bataille des Éperons, où toute la noblesse française vint se briser contre les hommes des communes flamandes, et où les épées des barons furent si largement ébréchées par les haches des bourgeois? Que les sanglantes journées de Crécy et de l'Écluse, et la fatale défaite de Rosebecque? Maintenant, dans ces jours de victoires et de désastres, ressuscitez ces puissans tribuns dont l'histoire donne je ne sais quel caractère antique à la physionomie de notre société au XIV^e^ siècle, Jacques et Philippe Van Artevelde, Gérard Denis, Jean Hyons, qui jouent un rôle si vaste dans le drame palpitant des troubles civils de cette époque. Remettez en scène ces métiers en armes qui se livraient bataille sur les places publiques des villes, et qui souvent soumettaient à leur volonté la volonté des comtes. Évoquez ces Chaperons-blancs dont rien n'égalait l'audace quand un de leurs chefs avait jeté le cri de guerre contre le souverain. Refaites tout ce siècle si agité où nos communes furent si puissantes et usèrent si largement de leur puissance; et dites ce que la poésie eût pu faire au milieu de tout cela, et dites quelle voix de bronze il lui eût fallu pour se faire entendre au milieu de toutes ces rumeurs, de tous ces tumultes sans cesse renaissans? Aussi, elle se retire de la cour, elle se retire des palais, elle se retire des châteaux, pour se réfugier dans ces sociétés connues sous les noms si divers de puys d'amour, de puys verts, de confréries des clercs, de chambres ou d'escoles de rhétorique.

Cependant, il se montre encore çà et là, en dehors de ces associations, quelques hommes qui, héritiers de la gloire littéraire du siècle précédent, en portent dignement le noble fardeau.

C'est d'abord Renaud de Louvain, qui acheva en 1336, sa traduction du poème de Boèce sur la Consolation de la philosophie. Voici en quels termes l'auteur indique son nom et cette date à la fin

de son ouvrage :

> Cy pronnent fin et sont delivres
> De Boeco tuit li cinq livres.
> Se vous voulez lo nom savoir
> Et la religion avoir
> Du frèro quo Diex eoclina
> C'est petit romant qui fin a,
> A commencier et à parfaire,
> Qui n'est pas fait sens pèoe traire,
> Le prologue premier lisiez
> Et les grans lettres avisiez ;
> Car, se vous les mettez ensemble,
> Elles vous diroot, ce me semble,
> Le nom et la ville du frère,
> La regioo tretouto clére,
> Et touto expresso vous dira
> Cil qui lo prologuo lira.
> Si vous voulez savoir l'annéo
> Et la villo ot la journéo
> Où li frère perfit s'ontento,
> L'an mil CCC et six ot trente,
> Lo darnier jour do mars prenez,
> Si saurez quaot à fin meoez
> Fut cil romens apoloingnio
> Dont li frères s'est prolongnie
> Qui lo roment en rime a mis.

Or, en suivant les lettres majuscules du prologue placé en tête du livre et en les mettant ensemble dans l'ordre où elles se trouvent écrites, on obtient ces mots : *frère Renaut de Lovens*. Nous ne connaissons pas d'autres détails que ceux-là sur ce poète, ni d'autres livres écrits par lui que sa traduction de Boèce.

Le livre de Boèce fut singulièrement en honneur au moyen âge. Cette vogue est facile à comprendre quand on considère la vie et les opinions philosophiques de cet écrivain. Boèce, consul en 487 et en 510, fut premier ministre de Théodoric, roi des Goths. C'est lui qui fit le premier connaître par des traductions latines les livres de Pythagore, de Ptolomée, de Nicomaque, d'Euclyde, de Platon,

d'Aristote et d'Archimède. Le résultat de ses études sur tous ces philosophes avait été de l'attacher à la doctrine d'Aristote, et il est aussi le premier qui ait cherché à expliquer par la philosophie d'Aristote les mystères du christianisme. On sait que, soupçonné par Théodoric d'avoir eu des intelligences avec l'empereur Justin, il fut jeté dans une étroite prison et décapité à Pavie, après six mois de captivité, en 524 ou 525. C'est durant sa captivité qu'il composa les cinq livres de la Consolation de la philosophie, œuvre pour laquelle presque tous les écrivains du moyen âge, prosateurs et poètes, s'éprirent d'une si grande affection, qu'ils la citent à tout propos et hors de tout propos. Elle fut enrichie d'un commentaire par saint Thomas d'Aquin et traduite en français par Jehan de Meung, le poète du roman de *la Rose*. Le moine Thomas Rychard, Chaucer, Gefferey et la reine Élisabeth la traduisirent en anglais. Varchi la translata en italien, et le sire de la Gruthuse en fit faire en 1492 une version flamande dont le manuscrit passait pour le plus beau de sa bibliothèque si riche en beaux manuscrits.

La traduction de Renaut de Louvain est faite avec beaucoup de facilité. Le style a de la souplesse, bien que l'auteur dise, dans son prologue, en parlant de son livre :

> En françois n'est pas proprement;
> Nul n'en doit avoir desplaisance,
> Pour ce que, au commencement,
> Je ne fuy pas nourriz en France.

Sa poésie est souvent pleine de cette grâce *melliflue* et de cette verve chaude et animée que nous remarquerons plus tard dans *Martin Franc*. Pourrait-on rendre d'une manière plus poétique cette pensée sur la brièveté de la beauté?

> Beaulté de corps et fleur de préz
> Ensemble vont assez de près;
> La fleur est assez tost ternie,
> Et labeaulté est tost faillie.

Digitized by Google

N'y a-t-il pas dans ces vers quelque chose de *ronsardien?* A côté de cette image parfumée, voyez maintenant comment il sait donner à ses rimes cette âpreté iambique que, plus tard, Villon et Régnier, et, de nos jours, Barbier, jetteront dans leurs productions :

> Tel a vestu robe polie
> Qui la conscience a pourrie;
> Quar ta robe ne te parfait,
> Ni sa biauté bel ne te fait.

Nous faisons suivre ici quelques extraits de l'ouvrage de Renaut qui n'a pas encore été imprimé. (*C.*)

C'est ici le lieu de parler du chantre de la bataille de Crécy. Le poème de ce trouvère, indiqué par Brequigny et imprimé pour la première fois il y a quelques années seulement, est moins remarquable sous le rapport littéraire que sous le rapport historique. Comme la plupart des écrivains qui, contemporains des événemens qu'ils célébraient, avaient pour but unique de sauver de l'oubli quelques noms et ne se souciaient que médiocrement de la poésie, qu'ils eussent été incapables d'ailleurs de mettre dans leurs ouvrages, le nôtre n'a évidemment eu en vue que de recommander au souvenir de quelques familles les noms de ceux des leurs qui tombèrent à cette journée, où la noblesse française fut si rudement écharpée par les Anglais et où périrent du côté des vaincus le roi Jean de Bohême, le duc de Lorraine, le comte d'Alençon, frère de Philippe de Valois, les comtes de Flandre, de Blois, d'Auxerrois, et plus de douze cents chevaliers. L'auteur, qui donne lui-même son nom en ces vers :

> ..... i a ci un menestrel
> . . . . . . . . .
> Colmi a nom, de Hénaut nés,

était attaché à Jean de Hainaut, seigneur de Beaumont, comme on voit dans une note placée en tête du manuscrit cité par Bre-

quigny et reproduit par Buchon à la suite de sa première édition de Froissart[1].

Mais hâtons-nous de quitter la poésie détendue et décolorée de Colmi pour les suaves *virelays* et *rondels* de Froissart qui, non content du titre de premier chroniqueur de son siècle, tint à cœur d'en être aussi un des plus éminens poètes. Jehan Froissart naquit vers l'an 1337[2], à Valenciennes, d'où était sorti, deux siècles auparavant, Herman, cet autre prêtre et chanoine, poète aussi[3]. Destiné à embrasser un jour l'état ecclésiastique, il fut, dès son enfance, élevé dans l'étude des choses qui composaient la science de la clergie. Mais son esprit inquiet, ses goûts tournés vers les plaisirs du monde, sa nature peu faite à la sévérité de l'état auquel on essayait de le dresser, son amour des déduits de la chasse, de la bonne chère, des femmes et des fêtes, présageaient mal de l'enfant promis aux austères pratiques de l'église.

Il faut l'entendre raconter lui-même ce qu'il était, ce qu'il aimait, ce qu'il préférait à toutes choses quand il n'avait que douze ans à peine :

> Tres qne n'avoïe que douse ans
> Estoïe forment goulousans
> De véoir danses et carolles,
> D'oïr menestrels et parolles
> Qui s'apertiennent à déduit,
> Et, de ma nature, introduit
> D'aimer par amours tons céaols
> Qui aiment et chiens et oiseauls :
> Et quant on me mist à l'escole,
> Où les ignorans on escole,
> Il y avoit des pucelettes,
> Qui de mon temps erenl jonettes,
> Et je, qui estoïe puceaus,
> Je les servoïe d'espinceaus,

[1] Froissart. Édition Verdière, tom. 14.

[2] *Mémoire de la Curne de Sainte-Palaye*, tom. 10 des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

[3] *Hist. litt. de la France*, tom. 18.

Digitized by Google

On d'une pomme ou d'une poire,
Ou d'un seul anelet d'ivoire :
Et me sambloit, au voir enquerre,
Grant proesse à leur grasce acquerre.
Et aussi es-ce vraïement;
Je ne le dis pas aultrement.
Et lors devisoie à par mi :
» Quant revendra le temps por mi
» Que par amour porai amer? »

C'est ainsi que le poète s'exprime dans son *Trettié de l'espinette amoureuse* [1]. Mais il réclame l'indulgence, comme lui-même a accordé la sienne à ceux qui ont été comme lui :

On ne m'en doit mies blasmer
S'à ce ert ma nature encline,
Car en pluisours lieus on decline
Que toute joie et toute honnours
Viennent et d'armes et d'amours.

Ailleurs il nous parle de ses goûts plus matériels pour les banquets. Car ce n'est pas toujours ce frais amour de douze ans qui le *point*.

Et si destoupe mes oreilles,
Quant j'oc vin verser de bouteilles,
Car au boire prens grant plaisir;
Aussi fai-je en beaus drap vestir,
En vïande fresche et nouvelle;
Quant à table m'en voi servir
Mon esperit se renouvelle.
Violettes en leurs saisons
Et roses blanches et vermeilles
Voi volentiers, car c'est raisons;
Et chambres plainnes de candeilles,
Jus et danses et longues veilles,
Et beaus lis pour li rafreschir;
Et au couchier, pour mieulx dormir,
Espices, clairet et rocelle;
En toutes ces choses véir
Mon esperit se renouvelle.

[1] Froissart. Édition Verdière, tom. 10, p. 184.

Digitized by Google

Après nous avoir donné des détails pleins de charme sur les jeux de son enfance [1], il nous apprend comment on parvint, à force de coups, à lui faire prendre goût au latin, et comment ce n'étaient entre lui et ses compagnons que guerres et combats continuels, de telle façon qu'il s'en revenait rarement à la maison sans avoir ses *draps deschirés*. Suivons-le dans ce récit, le seul qui nous fournisse des données sur cette curieuse et intéressante biographie.

En ceste douce nonreture
Me nouri amours et nature ;
Nature me donnoit croissance,
Et amours, par sa grant puissance,
Me faiseit à tous deduis tendre.
Jà, eusse le cœr foible et tendre,
Se voloit mon cœr partout estre;
Et especialment cil estre
Où a foison de vieliers,
De roses et de pyeniers.
Me plaiseïent plus en regart
Que nulle riens, se Dieu me gart!
Et quant le temps venoit divers
Qui nous est appelés yvers,
Qu'il faisoit let et pluvieus,
Par quoi je ne fuisse anvieus,
A mon quois, pour esbas eslire,
Ne vosisse que romans lire.
Especialment les trettiers
D'amours lisoïe velentiers;
Car je concevoie en lisant
Teute chose qui m'iert plaisant.

Un jour qu'il est allé *s'esbattre*, il rencontre une damoiselle qui aussi *s'esbatoit*

Au lire un rommant; moi vers elle
M'en vinc et li dis deucement
Par son nem : « Ce rommant, comment
» L'appellés-vous, ma belle et douce ? »

[1] Froissart, édition Verdière, tom. 10, p. 188 seqq.

Digitized by Google

Elle cloï atant la bonche;
Sa main dessus le livre adoise.
Lors respondi, comme courtoise,
Et me dist : « De Cléomadés
» Est appellés; il fu bien fés
» Et dittés amoureusement.
» Vous l'orés; si dirés comment
» Vous plaira dessus votre avis. »
Je regardai lors son doulc vis,
Sa couleur fresce et ses vers yeulx.
On n'oscroit souhedicr mieuls;
Car chevelès avoit plus blons
Qu'uns lins ne soit, tout à point lons;
Et portoit si tres belles mains
Que bien s'en passeroit dou mains
La plus friche dame don monde.
Vrès Diex! com lors ert belle et munde,
De gai maintien et de gent corps!
« Belle, dis-je, adont je m'acors
» A ce que je vous oe lire.
» N'est son d'instrument ne de lire
» Où je prende si grant esbat. »
Et la damoiselle s'embat
En un lieu qui adonnoit rire.
Or ne vous saroi-je pas dire
Le doulc mouvement de sa bouche;
Il semble qu'elle n'i atouche
Tant rit souef et doucement;
Et non mies trop longement,
Mès à point, comme la mieulz née
Dou monde et tout la plus sencée,
Et bien garnie de doctrine,
Car elle estoit à point estrine
En regart, en parolle, en fait.
Li sens de li grant bien me fait.
Et quant elle ot lit une espasse,
Elle me requist, par sa grasce,
Que je vosisse un petit lire.
Ne l'euisse osé contredire,
Ne ne vosisse nullement.
Adont lisi tant seulement
Des foeilles, ne sçai, deus ou trois.

Digitized by Google

On nous pardonnera d'avoir jeté au milieu de notre récit une citation aussi longue que celle que nous venons de produire. Mais nous tenions à donner en entier ce fragment qui est, à notre avis, une des choses les plus fraîches et les mieux inspirées de la muse du moyen âge, et qui offre un si éclatant échantillon du génie poétique de notre Froissart. Ce passage rappelle en effet celui du Dante où Francesca de Rimini, assise à côté de son jeune amant, s'oublie avec lui à la lecture du livre fatal. Tout ce tableau est plein d'une suavité charmante. Les deux derniers vers sont d'une touche délicieuse et terminent bien la description pleine de poésie et de naïveté de la rencontre du poète et de cette jeune fille, la liseuse de romans. Ce fut cette rencontre qui décida de l'avenir de Froissart; on conçoit qu'il l'ait traitée avec amour. Il s'éprit d'une passion profonde pour cette femme dont il n'avait pas vu la pareille dans son voyage à Narbonne, à Avignon et en France. Ce fut pour elle qu'il écrivit sa première ballade, qui nous offrira un exemple de la rime à écho et de la rime équivoque dont nous avons parlé plus haut [1] :

A tres plaisans et jolie
Lie mon coer et renc pris.
Pris m'en croist sans villonnie.
Onnie est en bien de pris.
Pris me renc en la prison
La belle que tant prison.

A ceste merancolie
Colie mon coer toutdis.
Dis en fai, car je mendie;
Die qui voet c'est pour fis;
Fis sui qu'aim sans mesprison
La belle que tant prison.

Dame l'appelle et amie.
Mie ne le fais envis.
Vis m'est que l'aim sans envie;

[1] *Voy.* ci-dessus pag. 94.

Vie m'en croist et avis;
Vis me renc pour la prison
La belle que tant prison.

Après avoir été long-temps malade de cette passion et n'avoir reçu de sa belle qu'un petit miroir qu'elle lui donna en lui disant :

Je vous baille
Ce miroir, et saciés sans faille
Que ceste qui n'est pas irée
S'i est ja par trois ans mirée;
Si l'en devés plus chier tenir,

il prend le parti d'aller voyager pour se distraire. Il se mit donc en route avec plusieurs compagnons, et ils chevauchèrent

Tant adont
Le premier jour et le secont,

qu'ils arrivèrent à Calais d'où ils passèrent en Angleterre. Une tempête menaça d'engloutir dans le détroit le navire qu'ils montaient. Mais ils échappèrent heureusement au danger. Froissart fut bien accueilli à la cour de la reine Philippe de Hainaut. Rien cependant ne put le distraire de sa passion, qu'il fit connaître à cette princesse par le virelai suivant :

Moult m'est tart que je revoie
La tres douce, simple et quoie
Que j'aim layalment
Et pour qui certainnement
Ce sejour m'anoie.

Lonc temps a que ne le vi
Ne que parler n'en oy,
S'en vic en tristour;
Car, en son maintien joli
Et ou plaisant corps de li
Garni de valour,
Tous esbatemens prendoie;

Et par ensi je vivoie
Tres joiousement.
Or me fault souffrir tourment
Ens ou lieu de joie.

Moult m'est tart que je revoie, etc.

Amours, dittes li enssi :
Qu'oncques amans ne souffri
Si forte labour
Que j'ai souffert pour li ci,
Et souffrerai autressi
Jusqu'à mon retour.
C'est raisons qu'elle m'en croie ;
Car, en quelque part que voie,
Tant l'aim ardamment;
Il m'est avis vraiement
Que toutdis le voie.

Moult m'est tart que je revoie, etc.

Or sont grief plour et grief cri,
Regret, anoi et soussi
En moi nuit et jour ;
Car, sus l'espoir de merci
De li, au partir, parti
Et par bonne amour ;
Dont s'à li parler pooie,
Au mains je li mousteroie
Ce que mon coer sent.
Mès bien voi, tant qu'en present
Nuls ne m'i renvoie.

Moult m'est tart que je revoie
La tres douce, simple et quoie
Que j'aim layalment
Et pour qui certainnement
Ce sejour m'anoie.

La princesse Philippe, touchée de tant de souffrance et ayant deviné qu'il était fort *enamourés*, lui donna le conseil de retourner :

Digitized by Google

« Vous en irés.
» Si aurés temprement nouvelles
» De vo dame qui seront belles.
» D'or en avant congié vous donne :
» Mès je le voel et si l'ordonne,
» Qu'encor vous revenés vers nous. »

Froissart partit donc après avoir reçu de sa protectrice des chevaux, des joyaux et de l'argent, et revint auprès de la dame de ses pensées dont on n'est point parvenu à savoir le nom, malgré les nombreuses allusions qu'il fait à elle dans le cours de ses ouvrages en vers. Mais il s'éloigna de nouveau et retourna en Angleterre auprès de la reine Philippe, qui aimait beaucoup les lettres et à laquelle le poète offrit l'histoire des guerres de son temps qu'elle « receupt, dit-il, liement » et doucement. » Il porta dès l'an 1361 le titre de secrétaire ou clerc de la chambre de cette princesse. Le livre qui lui valut ce titre fut composé à la sollicitation de son « seigneur et maître » messire Robert de Namur, » beau-frère de la reine : Froissart le commença à l'âge de vingt ans, quand il fut à peine sorti de l'école.

Il demeura long-temps à la cour d'Angleterre où, « il desservoit » la noble royne de beaux dictiés et traittez amoureux; et, pour » l'amour du service de la noble et vaillant dame à qui il estoit, » tous autres grands seigneurs, ducs, comtes, barons et chevaliers, » de quelconques nations qu'ils fussent, l'amoient et le véoient vo- » lontiers et luy faisoient grant prouffit. » Il fit plusieurs voyages étant au service de la reine. Il visita l'Écosse sans autre compagnon qu'un lévrier.

Froissart d'Escoce revenoit
Sus un cheval qui gris estoit;
Un blanc lévrier menoit en lasse.

Après avoir séjourné pendant cinq ans en Angleterre, le voilà à Melun sur Seine, au mois d'avril 1366, et à la Toussaint suivante à Bordeaux, où la princesse de Galles accoucha de Richard II.

Il retourna bientôt pour la seconde fois en Angleterre, d'où il passa en Italie en 1366. Nous ne le suivrons ni à Milan, ni à Bologne, ni à Ferrare, ni à Rome, dont toutes les cours le fêtèrent et l'accablèrent de présens. Au milieu de ces fêtes, il apprit la mort de la reine Philippe dont il avait reçu tant de bienfaits. Il célébra par un lai ce douloureux événement, et reprit bientôt le chemin du Hainaut par l'Allemagne. Il obtint la cure de Lessines et s'attacha à Wenceslas, duc de Brabant. Après la mort de ce prince, Guy, comte de Chimay et de Blois, nomma Froissart clerc de sa chapelle, et le sollicita de continuer le récit des histoires qu'il avait depuis long-temps interrompu. A la requête de ce prince, « il se réveilla » de nouvel et entra dans sa forge pour ouvrer et forgier en la » haulte et noble matière de laquelle du temps il s'estoit ensonnié, » laquelle traicte et propose les faits et les advenues des guerres » de France et d'Angleterre, et de tous leurs conjoints et adherans, » et comme il appert clèrement par les traicties qui estoient clos » jusqu'au jour de la présente datte de son resveil. » Pour mieux s'instruire de la vérité des faits, il parcourt le midi de la France, visite deux fois Paris et passe tour à tour du fond du Languedoc dans les îles de la Zélande. En 1394 il repart pour l'Angleterre d'où il revient trois ans après pour enterrer son dernier protecteur, le comte de Blois. Froissart avait soixante ans alors et jouissait toujours du bénéfice qu'il tenait du comte Guy : il resta jusqu'à sa mort chanoine et trésorier de la collégiale de Chimay. D'après la Curne de Saint-Palaye, qui nous a servi de guide en tout ceci, notre poète mourut, peu après l'an 1400, en l'abbaye de Contempré, dans le voisinage de Cambrai[1].

D'après ce que le lecteur a pu voir, la vie de Froissart ne s'éclaircit que par ses poésies. Ses poèmes, surtout le *Dit dou Florin*, le *Debat dou cheval et du levrier*, le *Trettié de l'espinette amoureuse* et celui du *Joli buisson de jonèce*, sont en quelque

[1] *Trouvères cambraisiens*, par Arthur Dinaux, p. 84.

sorte une autobiographie qui est du plus grand intérêt tant pour sa propre histoire que pour l'histoire même de ses ouvrages. Ils nous apprennent presque toujours où, comment et pourquoi telle œuvre fut entreprise et écrite, détails précieux qui nous expliquent à la fois l'homme et les créations de son génie. Quant à leur mérite littéraire, il n'est pas moins réel ni moins grand. En lisant les productions poétiques de Froissart, on est saisi de deux choses, de la poésie qui règne constamment dans la pensée, et de la poésie de style qui enveloppe toujours l'autre et ne cesse de la mettre en relief. Il possède une merveilleuse entente du rhythme, pour l'époque à laquelle il appartient. Sa phrase se développe d'une manière plus large et plus ample que dans aucune autre production contemporaine. En plus d'un endroit on découvre le plus habile usage du clair-obscur, l'art le plus fin de disposer ses couleurs et ses nuances, partout une fraîcheur d'idées et d'expressions remarquable. Souvent de l'esprit, comme dans le ***Dit dou Florin*** et dans le ***Debat dou cheval et du levrier;*** toujours une naïveté, qui n'est pas celle de l'ignorance, mais celle du sentiment. Les passages que nous avons reproduits en offrent partout d'éclatans exemples. Aussi, ce fut avec une grande avidité et une grande admiration, que ses ouvrages furent lus par ses contemporains. Martin Franc, presque un demi-siècle après la mort de Froissart, en recommande ainsi la lecture dans son *Champion des Dames :*

> Lis souvent maistre Jehan Froissart
> En son livre et en son trettié
> De l'*Orloge amoureuse*, où l'art
> De sage amour est bien traictié.

Froissart, outre les services qu'il a rendus à la culture de la langue, passe pour avoir contribué à l'introduction de plusieurs formes poétiques nouvelles [1]. On lui attribue l'honneur d'avoir mis en vogue

[1] Pasquier, *Recherches*, etc., liv. 7, ch. 5.

la ballade. Il composa un grand nombre de ballades, de chants royaux, de rondels, de lais, de virelais, et de triolets semés dans ses poëmes, surtout dans le *Joli buisson de jonèce*, et dans le *Trettié de l'espinette amoureuse.*

Pour donner une idée de la valeur poétique des compositions légères de Froissart, nous nous permettons de reproduire ici celles qui nous ont paru réunir le mieux les qualités dominantes de son talent. (*D.*)

Nous avons vu, plus haut, que Froissart, après son retour d'Italie et avant de se mettre au service du comte Guy de Blois, s'attacha au duc de Brabant, Wenceslas de Luxembourg. Ce prince professait un vif amour pour les lettres, et cultivait lui-même la poésie avec succès. Ce fut à sa prière que Froissart composa le poëme de *Méliador*, le chevalier au soleil d'or.

> Dedens ce romanc sont escloses
> Toutes les chansons que jadis
> (Dont l'ame soit en paradys!)
> Que fist le bon duc de Braibant,
> Wincelaus dont on parla tant;
> Car uns princes fu amourous,
> Gracious et chevalerous [1].

Wenceslas mourut en 1384 et ne le vit pas terminé ce poëme qui fit plus tard les délices de Phœbus Gaston de Foix, auquel Froissart se plaisait à le lire à la cour d'Orthez, et du roi d'Angleterre Richard II, auquel le poëte l'offrit « enluminé, escrit et historié, et couvert de vermeil veloux à dix cloux d'argent dorez d'or, et rose d'or au milieu à deux gros fermaux dorez et richement ouvrez, au milieu rosiers d'or. » Le poëme de *Méliador* est resté inédit.

A cette même époque florit Jehan li Tartier, prieur de l'abbaye de Contempré, près de Cambrai, et ami de Froissart. On lui doit, — outre plusieurs écrits historiques dont celui qui traite de l'origine

[1] *Poësies de Froissart*, pag. 3, vers 298 et suivans.

Digitized by Google

des divisions et guerres entre la France, l'Angleterre et la Flandre, semble fait à dessein pour servir d'introduction à la chronique de Froissart, duquel il se rapproche beaucoup par le style et le langage [1], — quelques *lais* composés également dans le style et à l'imitation de Froissart. Ses œuvres sont inédites encore.

Presqu'en la même année où Froissart, l'illustre chroniqueur français, naquit à Valenciennes, Jehan Desprez d'Oultremeuse, notre chroniqueur wallon, vit le jour à Liége : ce fut en 1338. Il appartenait à cette puissante famille des Desprez, qui joue, à travers tout le moyen âge, un rôle si grand dans les annales liégeoises, et qui, avant de figurer dans la guerre d'Awans et de Waroux [2], nous apparaît, dès le Xe siècle, sous le règne de l'évêque Notger [3]. Dans le prologue de sa grande chronique en prose [4], il nous apprend qu'il était « clercque liegoiz publes des auctoritez » apostolicque et imperiale et delle court de Liége, nottaire et » audienchier, et, par li grace de Diex et delle majesteit im- » perialle, noble comte palatin. » Ce recueil, compilation bizarre d'histoires, de chroniques et de romans [5], mais précieuse en ce qu'elle nous a conservé beaucoup de données pleines d'intérêt sur les événemens contemporains de l'époque où vivait l'auteur, a été long-temps attribué à un autre écrivain qu'à celui auquel on doit la chronique « en rimes franchoises. » Le baron de Cler, le baron de Villenfagne, et, après eux, M. Dewez, croyaient à l'existence de deux Jehans d'Oultremeuse, dont l'un aurait fait la chronique en prose, et l'autre la chronique rimée. Cependant, l'une et l'autre sont dues au même écrivain. Jehan d'Oultremeuse n'était aucunement homme de style; ses deux ouvrages sont écrits avec une étonnante lourdeur et ne présentent aucun mérite littéraire, bien

[1] *Trouvères cambraisiens*, p. 84.

[2] *Miroir des nobles de la Hesbaie*, par Hemricourt.

[3] *Anselm. canon. Notherus*, apud Chapeauv., tom. 1, p. 204.

[4] MS. de la Biblioth. de Bourgogne, nº 8524.

[5] Jehan d'Oultremeuse prend des chapitres tout entiers dans le roman de *Baudouin et de Ferrant de Portugal*.

qu'ils soient d'une grande valeur historique pour la ville et la principauté de Liége. Ses vers se traînent avec une monotonie et une roideur dont il n'y a pas d'exemple, et vainement vous chercheriez quelque vague lueur de poésie dans cette nuit si lourde et si profonde. Aussi, nous nous bornerions à ne rien citer de lui, si nous ne croyions faire plaisir à ceux qui s'occupent d'histoire, en leur donnant un fragment inédit de Jehan Desprez sur la mort de Henri I, duc de Brabant. On verra, dans ce morceau, de quelle façon étrange l'auteur dépeint ce prince auquel il n'a pu pardonner, sans doute, le sac de la ville de Liége sous le règne de l'évêque Hugues de Pierrepont [1], ni la guerre sanglante qui fut faite au pays par les Brabançons pour la possession des seigneuries de Moha et de Walef. (*E.*)

Après Jehan d'Oultremeuse, nous noterons encore ici le nom de messire Jehan Lebeau, chanoine de S^t^-Lambert et prévôt de l'église de S^t^-Jean, à Liége. Suivant Hemricourt, « il estoit lye, gaye » et golis, et sçavoit faire chansons et verseides [2]. » Malheureusement il ne nous est rien parvenu des compositions de ce poète.

Le XIV^e^ siècle fut extrêmement stérile en poètes belges. Les causes qui ont contribué à arrêter ainsi l'élan du génie national dont les ailes s'étaient si largement déployées dans le cours des deux siècles précédens, nous les avons indiquées plus haut. On verra comment, dans le XV^e^, les lettres se relèveront, grâce à la protection qu'elles retrouveront à la cour de ces magnifiques ducs de Bourgogne, et surtout à celle de Philippe-le-Bon. On verra comment la poésie ressuscitera après avoir été assez long-temps négligée pour que le premier poète de ce siècle dise en gémissant :

> Il ne faut plus estudier
> Ores pour honneur acquérir;
> Car c'est mestier pour mendier
> Et pour honteusement mourir [3].

[1] *Ægid. Aur. Vallis Hugonis de Petrâ Ponte vita*, apud Chapeauv., tom. 2, p, 107 seqq.

[2] *Miroir des Nobles de la Hesbaie.*

[3] Martin Franc, *Champion des Dames.*

Ce prince, qui éleva le duché de Bourgogne au rang des premières puissances européennes, aimait le faste en toutes choses. Sous lui nos provinces reprennent cet éclat de la richesse qu'elles avaient perdu depuis la désastreuse journée de Rosebecque, où tombèrent la force et la puissance de nos communes et avec elles la splendeur de nos villes. Sous lui l'art se développe largement dans toutes ses parties. Les frères Van Eyck lui peignent leurs magnifiques tableaux, ses poëtes lui écrivent des livres, ses sculpteurs lui taillent des statues. Martin Franc s'écrie, à la vue de tout ce travail,

> Se tu parles d'art de peintrie,
> D'historiens, d'enlumineurs,
> D'entailleurs par grande maistrie,
> En fust-il oncques de meilleurs?
> Va véoir Arras ou ailleurs
> L'ouvrage de tapisserie,
> Puis laisse parler les railleurs
> De l'ancienne pleterie [1].

Dès l'entrée du XV^e siècle, voici Jehan de la Fontaine, qui, sorti de cette même ville d'où Froissart était issu, s'en va s'initier, à Montpellier, aux secrets de la médecine, sans toutefois se laisser absorber par la science au point d'abandonner le commerce des muses. On lui doit un poëme intitulé *La Fontaine des amoureux de science* [2]. Ce traité, qui, pense-t-on, roule sur l'alchimie, fut, dit l'auteur

> .....Faict par amoureux servage,
> Lorsque n'estoie jeune d'aage,
> L'an mil quatre cens et treize
> Que j'avoie d'ans deux fois seize;
> Comply fu au mois de janvier
> En la ville de Montpellier [3].

[1] Martin Franc, *Champion des dames.*
[2] Imprimé à la suite du *Roman de la Rose*, édition de Lenglet Dufresnoy, tom. 3.
[3] *Ibid.*, p. 294.

Comme poète, Jehan de La Fontaine n'a qu'un mérite médiocre. L'imagination de son livre est le lieu commun de tous ces poèmes allégoriques qui abondent à l'époque où il florit. Le poète s'est endormi dans un jardin, au bord d'une fontaine, sous une aubépine en fleurs. Deux dames s'approchent de lui,

Semblables à filles de roy,
Au regard de leur noble arroy.

L'une s'appelle Cognoissance, l'autre Raison.

Aussitôt, de la fontaine au bord de laquelle le poète est couché, jaillissent sept ruisseaux. Il demanda à Raison l'explication de ce phénomène, et cette dame lui répond :

Ceste fontaine
Est à une dame d'honneur
Laquelle est Nature appelée.

Alors intervient dame Nature qui explique cette fontaine et ces sept ruisseaux d'où elle arrive aux sept planètes et aux sept métaux. Plus loin nous défions le plus intrépide liseur de comprendre ce que Jehan de La Fontaine veut dire en son bizarre fatras, où d'ailleurs « *obscuritate rerum verbao bscurantur* » et où rien n'est digne d'être cité.

Il nous tarde d'arriver à la véritable poésie, à celle de Martin Franc ou Le Franc. Ce poète était d'Aumale, selon Fauchet, ou d'Arras, selon Lemaire des Belges : cette dernière opinion a prévalu. Il fut secrétaire du premier duc de Savoie, puis prévôt et chanoine du chapitre de Lausanne, protonotaire du St-Siége et enfin secrétaire du pape Félix et du pape Nicolas, en 1447. Il mourut vers l'an 1460. Il reste de lui deux ouvrages dont l'un est intitulé *Estrif de Fortune et de Vertu*, et l'autre, le *Champion des Dames*[1]. Le premier de ces poèmes, singulier mélange de prose et de vers,

[1] MS. de la Biblioth. de Bourgogne.

est un dialogue entre la Forture, la Vertu et la Raison : cette dernière fait l'office de juge et donne nécessairement gain de cause à Vertu sur Fortune. Il fut, comme dit l'auteur au duc Philippe-le-Bon, pour qui le livre fut composé, « escript tant pour acomplir » vostre commandement de toute ma poyssance, que remonstrer » sommairement combien Vertu sur Fortune doibt avoir de hon- » neur, de loenge et de pris, » car,

. . . . . . . . . . . . Sans vertu,
Les humains faitz ne valent ung festu.

Quant au *Champion des Dames*, ce poème serait, d'après plusieurs écrivains, une réfutation du *Roman de la Rose* et de l'ouvrage de Matheolus contre le mariage. Il est, comme l'*Estrif de Fortune et de Vertu*, dédié à Philippe-le-Bon, à qui l'auteur raconte, en son prologue, comment un songe lui montra « les horribles assaulx et » la crueuse guerre de Malebouche contre Amours et les Dames, » et que Malebouche ayant été défait par Franc-Vouloir, » un autre ennemi s'est levé, « Dangier qui continuelement tient sur » les chemins et passages espies et routiers pour destrousser et » mettre à mort les soldoyers d'amours et les servans des dames. » Malebouche ayant repris les armes, le poète jette son cri de guerre :

A l'assault, dames, à l'assault,
A l'assault dessur la muraille!
Or est venus ci en sorsault
Malebouche en grosse bataille.
A l'assault, dames! Chascun aille
A sa deffense et tant s'efforce
Que l'envieuse villenaille
Ne nous ait d'emblée ou de force!

Après avoir décrit la cour d'Amours, où règnent toujours soulas et joie, il annonce l'arrivée de Franc-Vouloir, le hardi champion armé par les dames Prudence, Attemprance, Force et Justice, lesquelles l'ont recommandé à Raison. Franc-Vouloir va combattre

Malebouche. Mais, avant de croiser l'épée ou la lance, il demande un juge devant lequel lui et son adversaire soient entendus. Malebouche y consent et nomme Brief-Conseil son avocat. Le débat commence. Franc-Vouloir a la parole, et montre le pouvoir d'Amours dans le ciel et sur la terre. Brief-Conseil répond. Puis, Trop-Cuidier et Lourd-Entendement, autres soudoyers de Malebouche, prennent tour-à-tour la parole contre Franc-Vouloir qui les confond tous et les accable sous ses bonnes raisons. C'est devant l'image de Vérité que le débat a eu lieu. L'image s'anime et couronne le champion, déclaré vainqueur en cette lutte de paroles. Ce n'est qu'un songe que tout cela, et, le rêve fini, l'auteur prend ses tables

> Et, en recourant tout son songe,
> Y mist les principaux notables
> D'ung lès et d'aultre sans mensonge.

Dans l'*Estrif de Fortune et de Vertu*, le poète cite avec une étonnante érudition les philosophes païens et les pères de l'église, les poètes grecs et les latins. Toute l'antiquité y est mise à contribution sans distinction de noms, sans égard pour le sacré ni pour le profane, dans un pêle-mêle des plus curieux. Dans le *Champion des dames* vous rencontrez côte à côte les saintes de la légende et les divinités païennes, la déesse d'Amours et la sainte Vierge, Messaline et la pucelle d'Orléans, des textes de l'Écriture sainte et des contes graveleux comme vous en lisez dans *La Fontaine* et dans *Boccace*. Mais tout cela est plein d'une poésie qui s'élève souvent à une hauteur prodigieuse. Selon nous, Martin Frane domine, comme poète, le XVe siècle, ainsi que Chrestien de Troyes dominait le XIIe. Peu d'écrivains ont eu une inspiration aussi haute, peu d'écrivains ont fait preuve d'autant de puissance et de vigueur dans la pensée. Son style est à lui, comme sa phrase toujours si colorée est à lui. Son procédé est tout moderne. Martin Franc est venu quatre siècles trop tôt. Sa place était à côté des meilleurs lyriques de nos jours. Quand on a eu, comme nous, le courage de lire ses

Digitized by Google

deux vastes poèmes, on ne regarde pas comme consacré à un dévouement le temps qu'on a donné à cette lecture; on est étonné du talent immense dépensé en de pareils sujets; on est ébloui de ce style étincelant; on est frappé de cet esprit et de la pittoresque originalité de ces expressions. Son imagination à lui a quelque chose d'original après toutes les imaginations si originales de nos trouvères. Si, en écrivant le *Champion des Dames,* il imite le *Roman de la Rose* dans sa forme et dans son cadre, il y a dans sa poésie une verve et une chaleur dont ni Jean de Meung ni Guillaume Lorris n'avaient été capables. Il invente l'ode moderne, et, dans l'ode, des rhythmes et des coupes qui n'ont jamais été reproduits depuis, mais qui donnent une haute idée de son génie éminemment lyrique. Puis, à la langue de Froissart, si moelleuse, si souple, si naïve, si bien faite pour raconter les choses les plus douces du cœur, il donne une trempe nouvelle, une énergie et une force nouvelles. Il la remanie, il la reforge. Il la rend forte comme le fer et pliante comme l'acier. Il lui prête, à elle qui avait la grâce et l'esprit déjà, il lui prête je ne sais quel caractère jusqu'alors inconnu de fermeté et de dignité grave et haute. Il la rend propre à exprimer également les pensées les plus fortes et les plus sublimes. A chaque page de ses livres se présentent de ces traits inattendus qui ne peuvent avoir jailli que d'une tête d'homme de génie. A chaque page de ses livres on est frappé de la splendeur étonnante de son style, de sa manière toujours si poétique de dire et de la justesse énergique des mots qu'il invente et jette à pleines mains dans ses vers, mots qui expriment souvent une idée tout entière, vocables qui n'ont plus d'équivalens dans notre langage et qu'il faudrait réinstaller dans nos lexiques si pauvres et si nus, *pauperes et nudi*. Il est du nombre de ces peintres habiles qui détachent et mettent en relief un objet par un seul coup de pinceau. Ici, il nous dépeint Hercule *dévêtant* les lions; là, c'est la grande stature des Titans *épaulus*. Plus loin, c'est la vérité cachée comme la racine d'une plante dans le sol, et qui poussera

Digitized by Google

tôt ou tard quand son soleil vient à luire.

Quant jamais on ne parleroit
D'elle, ou, contre toute nature,
En l'abisme on la celeroit,
Si viendroit-elle à ouverture ;
Car, comme le pré sa verdure,
L'hiver passé, seult descheler,
Ainsy elle qui tousiours dure,
Certain temps ne se poeut celer.

Une des pièces capitales de Martin Franc c'est sa grande prosopopée snr les discordes et les divisions qui régnèrent en France au XV$^{e}$ siècle et dont les Anglais tirèrent un si grand avantage. Nous la reproduisons parmi les extraits que nous donnons de ce poète. Une pièce, aussi vigoureuse et plus originale peut-être que celle-là, c'est l'ode sur le mystère de la divinité, qui se trouve dans l'*Estrif de Fortune et de Vertu*. Ce morceau est remarquable par l'éclat et la couleur du style d'abord, puis par la nouveauté du rhythme qui est entièrement de l'invention de Franc, et qui n'a jamais été reproduit. Il y a cependant quelque chose de bien harmonieux dans cette strophe de huit vers de dix syllabes et de quatre syllabes si savamment entrelacés. Il y a là une parfaite entente de l'harmonie poétique, et nous sommes étonné que les poètes du XVI$^{e}$ siècle, qui ont tant renouvelé de vieilles et bonnes choses en matière de rhythme, n'aient pas songé à ressusciter celui-là. Remarquons encore le procédé qu'emploie le poète dans cette magnifique composition. C'est le procédé remis en usage par les lyriques de nos jours. L'ode n'est qu'une grande image qui, en se développant, développe l'idée sur laquelle roule la pièce, c'est-à-dire que l'image semble être la partie principale, et que l'idée première n'en paraît être que la dédnction.

Nous regardons Martin Franc comme le poète du moyen âge qui a le plus profondément remué la langue française, et qui, avec Chrestien de Troyes, en a le mieux connu les ressources variées et,

Digitized by Google

en même temps, a le mieux tiré parti de ces ressources. Une chose seulement est regrettable, c'est qu'il ait prodigué tant de talent à des sujets aussi frivoles et aussi petits que ceux qu'il a traités. C'était à lui de faire cette grande épopée qui nous manque, car il avait tout ce qu'il fallait pour l'écrire : l'imagination de la pensée et l'imagination du style. (*F.*)

Deux écrivains contemporains de Martin Franc et qui tous deux composèrent des poèmes sur les troubles qui agitèrent la France au XV^e^ siècle, sont Martin de Cotigniés et l'anonyme caché sous le nom de Bucarius [1]. Le premier, attaché à la maison de Croy, a fourni sur ces événemens une relation rimée, d'un grand intérêt, mais plus historique que littéraire. L'autre est auteur d'un poème allégorique sur la guerre des Armagnacs et des Bourguignons. Son ouvrage est une sorte de panégyrique du duc Jean-sans-peur et de satire contre le duc d'Orléans, qui y est dépeint comme vivant en adultère avec la reine Isabelle de Bavière. *Le Pastoralet* [2], « ouquel Bucarius faintement par pastourrie descrit la division des » Franchois et la desolation du roialme de France, » est divisé en vingt chapitres. Il commence par le tableau des « joïeusetés c'on faisoit à Paris et ailleurs en temps de paix, » et finit par le récit de l'assassinat de Jean-sans-peur au pont de Montereau. Dans ce poème, le roi, la reine, tous les princes et les seigneurs qui figurèrent dans cette déplorable guerre intestine, sont représentés sous des noms de bergers et de bergères. Charles VI c'est Florentin, Isabelle c'est Belligère, le duc d'Orléans est appelé Tristifer, le duc de Bourgogne a le nom de Léonet. Le royaume de France est désigné par le pourpris, la Normandie par le clos, le comté d'Artois par le pré; Paris est le bois, St-Denis est le jardinet des fleurs de lis. Toute cette explication forme un chapitre séparé à la fin de l'ouvrage. Ce livre est plein de mérite comme monument de notre histoire. On y apprend une foule de petits détails sur les personnages qui

[1] *Notices et extr. de la Biblioth. des MSS. du roi*, tom. 5 et 6.

[2] *Voy.* Le *Pastoralet*, MS. de la Biblioth. de Bourgogne.

ont figuré dans le drame des troubles civils du XV$^{e}$ siècle. Ici c'est

> Le maistre du parc gros lanu,
> C'est le duc de Berry chenu
> Qui fus camus et à sa court
> Ne voloit fors gens à nés court.

Là, c'est Charles VI

> Que nature tout à devis
> .....fourma de corps et de vis,
> Et lui donna force et valour
> Et fine colour sans palour;

ou Isabelle qui

> Estoit jolie et avenans,
> Mais n'avoit, n'à quart n'à demi,
> Sy grant beaulté que son ami;
> Car elle estoit basse et brunette.
> Mais touse n'y ot tant jonette,
> Plaine de sy grand gaieté,
> Ne de si grand joliveté,
> Sy amoureuse ne sy lie,
> Que ceste bergière jolie.

Sous le rapport littéraire, *Le Pastoralet* mérite aussi d'être cité comme une production remarquable parmi celles dont le XV$^{e}$ siècle fut inondé. Une grande facilité, beaucoup de mouvement dans le style et de vivacité dans le récit, voilà les qualités dominantes du pseudonyme Bucarius. Ce n'est pas la chronique diffuse, traînante et pleine de verbiage; mais c'est un chant souvent plein de poésie et semé çà et là de réflexions philosophiques. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple entre vingt-cinq autres, après avoir décrit les fêtes qui régnaient à la cour de France durant la paix, le poète termine ainsi :

> Si comme la mer
> Voit l'on par tempeste escumer
> Après ce qu'el a esté quoie,
> Vit l'on ceste ioieuse ioie

Digitized by Google

En la fin et cest esbanoy
Retourner en doel et anoy.
Après cler temps vient la nuée.
Joie mondaine et tost muée.
Plaisance souvent petit dure,
Et la retournée en est dure.

L'auteur a semé dans son poème plusieurs chansons et triolets dont nous citerons ceux qui nous ont paru les meilleurs. (*G.*)

Après Cotigniés et Bucarius, nous placerons Jean Dyckman, qui traduisit en vers *les distiques de Caton* [1], et Jean de Stavelot, qui continua jusqu'en 1445 la *Chronique de Jehan d'Oultremeuse*, conduite par celui-ci jusqu'à l'année 1399 [2]. Cet écrivain, dont l'ouvrage, inédit encore, est si souvent cité par les historiens liégeois, est fort peu connu. C'est dans son œuvre même que nous avons dû chercher le peu de données qui nous sont parvenues sur sa naissance et sur sa vie. Il était fils d'un échevin de Stavelot et avait quatorze ans « quant ilh fut, comme il dit, vestis et tondus moyne del dit » englise (de St-Laurent à Liége). » Il avait été familier de l'abbé dan Stiene de Mairles, XXIV$^{e}$ abbé du monastère de S$^{t}$-Laurent. Ce fut en 1414 qu'il dit sa première messe. Voici comment il s'exprime au sujet de cet évément de sa vie : « Et nos dan Johan de » Stavelot, moyne de sains Lorent, nos desimes, VIII jours après » cest coronation (de l'empereur Sigismond), nostre nouvelle messe. » Et le desimes si longuement après les ordines portant que nos » avions grant desier que nostre peire y fust enssi qu'ilh y fut. Car » il covenoit eistre à commandement dedit abbeit à Aize, portant » qu'ilh estoit un des esquevins de Stavelot. » Il mourut en 1445 [3]. Outre sa chronique en prose, nous possédons de lui plusieurs poésies, entre autres une pièce adressée au patron de son monastère et quelques prières. Ces morceaux sont d'une grande faiblesse

[1] Robert, *Fables inédites*, tom. 1, CLXIV.
[2] MS. de la Bibliothèque de Bourgogne, n° 8524, tom. 3.
[3] Ibid., pag. 24 *recto* et 36 *verso*.

poétique, et ne peuvent être considérés que comme des lignes de mauvaise prose rimée. Cependant nous tenons à citer de lui un petit poème qui n'a pas encore été imprimé, et qui renferme un récit fort curieux d'un de ces épisodes si abondamment semés dans l'histoire des Mauvais Garçons et des Routiers au moyen âge.

Après la paix d'Arras, conclue et 1435, la partie du pays de Liége qui fait une pointe dans le Hainaut, du côté de Chimay et de Couvin, fut infestée de bandes armées qui livrèrent la contrée au pillage et à la dévastation. Déjà depuis l'année précédente des incursions avaient eu lieu, et ces bandes s'étant jetées dans plusieurs petits châteaux sur les marches du pays; il arrivait tous les jours à Liége des plaintes sur les déprédations auxquelles ces soudards furieux ne cessaient de se livrer. L'évêque, Jean de Heinsberg, se vit forcé, pour en finir, d'aller les combattre avec les siens et de faire le siége des forteresses qui leur servaient de refuge. Le château de Bosenove, que Monstrelet appelle Boussenoch, fut pris par la force des armes, et tous les mauvais garçons qui s'y trouvaient furent pendus. Après un long récit en prose de toutes ces incursions, Jehan de Stavelot écrivit, sur le siége du château de Bosenove, le poème dont nous parlions plus haut. Nous le donnons comme un monument historique sur un épisode dont les histoires de Liége ne font pas mention. (*H.*)

Parlerons-nous ici des auteurs inconnus [1] de la *Confession de la belle fille* [2], cette composition si pleine de grâce et d'esprit, des *Ballades en l'honneur des Dames* et *de la Sainte-Vierge* [3], du *Dialogue sur la guerre de Philippe-le-Bon avec les Liégeois* [4], du *Songe de la Pucelle* [5], du *Débat du Cœur et de l'OEil* [6], connus presque tous par les MSS. de la Bibliothèque de Bourgogne, et où il se rencontre plus d'un indice d'où l'on pourrait conclure qu'ils sont d'origine belge? Les ballades sont d'une facture très-soignée. Il y règne une grande

[1] Ste-Beuve, *Tableau historique et critique de la poésie française*, etc., tom. 1, pag. 17. | [2] MS. de la Biblioth. de Bourgogne. | [3] Ibid., MS. nº 9011, *K.* | [4] Ibid., *La Danse des Aveugles.* | [5] Ibid., nº 9013. | [6] Ibid., nº 9014.

fraîcheur d'idées et d'images, et on les dirait tombées de la plume de Charles d'Orléans. *Le Songe de la pucelle* et le *Débat du cœur et de l'OEil* sont de ces lieux communs qui eurent tant de vogue depuis le XIV$^{e}$ siècle et qui racontent des plaids ou des débats auxquels l'auteur ou le personnage mis en scène assiste en songe. Mais il y a de l'esprit et beaucoup de facilité d'exécution, et c'est là ce qui nous engage à les reproduire. Le dialogue sur les Liégeois est pris parmi beaucoup d'autres qui sont peut-être d'un mérite égal, mais qui ne donnent pas une idée aussi précise de l'animosité du parti de Bourgogne contre ses ennemis. (*I.*)

Vers l'an 1479 florit messire Alard Janvier, auquel on doit une histoire en vers de saint Piat et de saint Éleuthère [1]. Il était de Tournay où nous trouvons plusieurs autres poètes dont nous parlerons plus bas, à propos du puy de rhétorique tournaisien où ils se formèrent et brillèrent vers la fin du XV$^{e}$ siècle. Tandis que Tournay avait ainsi ses poètes, Ath donna le jour à l'auteur de la Chronique Margaritique, qui écrivit ces lignes si avancées pour l'époque à laquelle elles appartiennent :

Il te vault mieulx d'ung vilain estre
Engendré sage et vertueux,
Que d'ung noble home avoir prins estre
Et estre fol et vicieux.
Le fils d'ung noble home est ignoble
Et vilain, s'il vit vilement;
Mais le fils d'un vilain est noble
Et gentil, s'il vit noblement.

Un autre poète florit, vers la même époque où vécurent les précédens, à la cour de Philippe-le-Bon : c'est Pierre Michault, dont le lieu de naissance est inconnu, mais que nous avons tout lieu de croire belge. Il vécut à la cour de ce duc et fut secrétaire du comte de Charolais, connu dans la suite sous le nom de Charles-le-Té-

[1] De Reiffenberg, *Bulletins de l'Acad. roy. de Bruxelles*, année 1835, tom. 2, p. 69.

Digitized by Google

méraire. On lui doit deux ouvrages, le *Doctrinal de Cour* et *la Danse des Aveugles* [1]. Le premier est un poème allégorique où l'auteur raconte que, s'étant égaré dans une forêt, il y fit la rencontre de dame Vertu, laquelle le conduisit dans une grande assemblée souterraine où Corruption, Vaine Gloire, Ambition, Vantance et plusieurs autres vices professent leurs doctrines, puis, au sortir de cet endroit, le mena en l'école de Vérité, qui, en ce moment était déserte et où chaque chaise était occupée par une dame endormie; ces dames s'appelaient Prudence, Justice, Tempérance et Force. A l'arrivée de dame Vertu, elles se réveillent et tiennent chacune un discours que le poète reproduit, à la prière de sa conductrice, comme les doctrines professées dans l'assemblée qu'ils ont visitée en premier lieu.

*La Danse des Aveugles* est en quelque sorte une imitation de *la Danse des morts*. C'est un dialogue entre le poète et l'Entendement, d'où il résulte que le monde est conduit par trois guides, aveugles tous trois : Amour, Fortune et Mort.

Ces deux ouvrages sont mêlés de prose et de vers. La prose de Pierre Michault est assez médiocre. Quant à ses vers, ils sont écrits avec une facilité assez remarquable, et l'on y rencontre souvent de la poésie et de la verve, comme on verra par les extraits que nous donnons ici. (*J.*)

Georges Chastelain fut contemporain de Pierre Michault. Il naquit, suivant les uns, à Gand, suivant les autres, dans la comté d'Alost. Ses voyages en différens pays de l'Europe le firent surnommer l'Adventurier, et lui-même signe souvent de ce nom ses ouvrages [2]. De retour dans sa patrie, il s'attache à Philippe-le-Bon qui le nomma son pannetier et son conseiller privé. Il remplit ces charges jusqu'à la mort de ce prince, dont le successeur, Charles-le-Hardi, lui conféra la chevalerie de la Toison d'or et le titre d'induciaire ou historiographe. Il était, selon La Croix du Maine, un

[1] MS. de la Biblioth. de Bourgogne.
[2] Ibid., MS. n° 617. *B.*

très-élégant poète, historien et orateur français pour son temps. Plusieurs écrivains contemporains le proclament nn des plus beaux génies de son siècle. Geoffroi Tory, Guillaume Cretin, Olivier de la Marche, Jehan Molinet et Lemaire des Belges parlent de lui avec les plus grands éloges. Jehan Bouchet dit de lui : « Georges avait une veine élégante », et Clément Marot [1] le cite dans son épigramme à Salel sur les poètes français :

> De Moulinet, de Jean Le Maire et *Georges*,
> Ceulx de Haynault chantent à plaines gorges.

Il mourut en 1474. On connaît de lui un grand nombre d'ouvrages. Parmi ceux écrits en prose on cite *le Temple de Jehan Boccace*, l'*Histoire du bon chevalier Jacques de Lalaing*, l'*Instruction d'un jeune prince pour se gouverner devant Dieu et le monde*, les *Chroniques des ducs de Bourgogne*, les *Magnificences et les principaux exploits en armes du duc Charles*, enfin les *Expositions de Georges sur vérité mal prinse*. Ses ouvrages en vers sont la *Recollection des merveilleuses advenues*, qui fut continuée par Molinet; les *Epitaphes d'Hector et de Priam*, mélange de prose et de vers; une *Complainte sur la mort de Philippe-le-Bon*, les *Chansons Gorgines*, un *Recueil de Ballades et de pièces de vers*. La Serna lui attribue, en outre, deux poèmes d'Olivier de La Marche, *Les vingt-cinq Princes* et *Les douze Dames* [2], et cite de lui une complainte des neuf pays de Philippe-le-Bon sur la mort de ce prince. Cette pièce est divisée en neuf strophes, nombre égal à celui des lettres qui composent le nom de Philippus, et tous les vers de chaque strophe commencent par une de ces neuf lettres. C'est là une de ces puériles difficultés qu'affectionnaient Crétin, Molinet et les poètes de cette époque de renovation, où la langue allait entrer dans la crise qui devait préparer le règne de Ronsard, et plus tard celui de Malherbe. Les vers de Chastelain

[1] Épigramme 4, liv. 5.
[2] *Mém. sur la Biblioth. de Bourgogne*, p. 124 et 125. — MS. de la même Biblioth.

Digitized by Google

sont d'une intolérable rudesse, s'ils ne sont d'une ridicule affectation. Ils courent sans cesse après le jeu de mots et ne justifient en aucune façon l'éloge outré que les contemporains se sont accordés à en faire.

Cependant il y avait, tandis que toutes les voix de la renommée célébraient la gloire de Chastelain, plusieurs hommes dont les noms sont à peine connus, mais qui, dans les quelques chansons que nous connaissons d'eux, ont mis plus de poésie que l'induciaire ducal n'en a mis dans tous ses poèmes. Ce sont les membres de l'école ou société de rhétorique de Tournay qui se rétablit en cette ville en 1477.

Au moyen âge presque chacune de nos villes avait une ou plusieurs de ces confréries poétiques, connues sous les noms de Chambres de Rhétorique, de Puys [1] ou de Cours d'Amour, de Puys verts. Celle de Diest est regardée, selon La Serna [2], comme une des plus anciennes du pays, et l'on place son origine à l'an 1302. Cependant nous avons déjà vu, au XII<sup>e</sup> siècle, une cour d'amour instituée en Flandre par Sibylle d'Anjou [3]; et, d'après Simon Leboucq, cité par M. Hécart [4], le puy de Valenciennes date de l'an 1229. La Flandre est une des provinces où ces assemblées poétiques prirent d'abord naissance. Les Provençaux seuls la devancèrent. Mais, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, elle possède déjà ses *gieux soubs l'ormel* où l'on couronnait le meilleur poète, et ses puys où l'on distribuait des prix de serventois et de chansons. Martin Franc, en son *Champion des Dames*, rappelle la couleur de ces fêtes avec une sorte d'indignation :

> Avez-vous point leu, en vos livres,
> Comment les fols payens rimoyent

[1] Puy de *Podium*, estrade, parce que les juges des concours étaient placés sur une sorte de théâtre pour distribuer les prix adjugés aux vainqueurs.

[2] *Mém. sur la Biblioth. de Bourgogne*, p. 173.

[3] *Voy.* ci-dessus, p. 4.

[4] *Serventois et sottes chansons couronnés à Valenciennes*, p. 4 et suiv.

Autour de Bachus, dieu des yvres,
Et de Venus que tant amoyent,
Leurs rondaulx et leurs sirventois?
Or, fait on pis qu'ils ne souloyent,
En Picardie et en Artois.

Le puy de Valenciennes est, comme nous venons de dire, le plus ancien en date. Ce n'était d'abord qu'une simple confrérie établie pour honorer la Vierge. Bientôt à ce but religieux on joignit un but littéraire, et on résolut, pour l'avancement des lettres, de proposer des concours de poésie dont les vainqueurs obtiendraient des prix [1]. La confrérie, d'après les détails fournis par Simon Leboucq, était limitée au nombre de soixante membres et placée sous la direction de quatre princes et de quatre membres ayant déjà passé par cette dignité. Ces huit directeurs se renouvelaient tous les ans, le dernier dimanche du mois de septembre. C'était le jour de la réunion solennelle, et ce jour-là, le concours jugé, le mieux faisant obtenait « une couronne de fin argent pesant une once et » demie, le second, un capiel aussi d'argent pesant quinze ester- » lings, et tous les autres ayant fait pareil acte de rhétorique, deux » lots de vin pour eulx récréer. » Tel est le sommaire du règlement du puy de Valenciennes au commencement de XV[e] siècle. On ne connaît rien de sa constitution intérieure avant cette époque. Tout ce qui nous en reste ce sont quelques serventois et sottes chansons couronnés aux concours : nous en avons fait connaître quelques-uns de la composition de Jehan Baillehaus. La chambre de Mons est antérieure à l'an 1431 [2], celle de Douai date de l'an 1330. Elle se présenta avec les chambres de Valenciennes, de Cambrai, de S[t]-Quentin et de Hesdin, au concours ouvert en 1431, par celle d'Arras, sur cette question : « Pourquoi la paix ne venait point en France [3] ? »

Ces sociétés n'étaient, dans le principe, généralement composées

[1] *Serventois et sottes chansons couronnés à Valenciennes*, ibid.
[2] H. Delmotte, *Bulletins de l'Académie de Bruxelles*, 1835, p. 257.
[3] La Serna, p. 165, 174, 180, 195, 198.

Digitized by Google

que de gens d'église, et ce ne fut guère qu'au milieu du XVe siècle qu'elles admirent des hommes de tous les rangs et de toutes les conditions [1]. Les membres étaient appelés caméristes et divisés en deux classes, en chefs et en frères caméristes ordinaires. Aux premiers appartenaient toutes les dignités de la confrérie : c'étaient l'empereur, le grand doyen, le capitaine, le prince, le facteur et le trouveur. Outre ces dignitaires, il y avait un fiscal chargé de maintenir le bon ordre, le porte-drapeau qui tenait l'enseigne blasonnée de la compagnie, et le bouffon qui égayait le peuple dans les solennités publiques. Il y avait deux espèces de sociétés, des sociétés libres et des sociétés non libres. Les premières étaient celles que l'autorité avait reconnues; les autres celles dont l'existence n'était point sanctionnée par cette reconnaissance. Les chambres libres étaient régies par des lois communes, et chacune d'elles avait le droit de se présenter aux concours ouverts par les autres.

Le but de ces institutions était de cultiver la poésie et surtout de s'exercer dans la représentation théâtrale. Les compositions dramatiques pouvaient se diviser en trois genres; savoir, les *esbatemens* ou comédies, les moralités et les facéties ou sotties. Ces représentations avaient ordinairement lieu à des époques déterminées. Mais c'était principalement dans les fêtes publiques et aux autres solennités que les rhétoriciens étalaient leur talent. Outre les réunions ordinaires que tenaient les chambres, les confréries représentaient souvent quelque pièce devant les habitans de la ville où elles étaient établies. A des jours fixes, elles ouvraient, chaque année, des fêtes poétiques auxquelles les autres chambres du pays étaient invitées par une carte, laquelle indiquait les sujets à traiter au concours et les prix destinés aux vainqueurs. Outre ces prix, il y en avait pour la société qui faisait son entrée avec le plus de magnificence, pour celle qui venait de la ville la plus éloignée, pour celle qui faisait la plus belle illumination ou le plus beau feu de joie, enfin pour celle

[1] Kops, *Schets eener geschiedenis der Rederijkeren.* — Siegenbeek, *Abrégé de l'histoire de la littérature des Pays-Bas.*

qui représentait la meilleure farce, moralité ou mystère [1]. Au jour marqué, les fêtes commençaient. La plus célèbre dont on se souvienne est celle qui eut lieu à Anvers en 1561. Voici la description que Van Meeteren nous en a laissée dans son *Histoire des Pays-Bas*. Le chambre des Violiers avait invité les villes flamandes « pour y » comparoistre le premier d'aougst et y apporter leur solution sur » cette demande : *Que c'est qui incite l'homme le plus aux arts et* » *aux sciences?* Il n'y avoit pas seulement des prix pour ceux qui » donneroyent la meilleure solution, mais aussy pour ceux qui » feroyent leur entrée avec le plus de triomphe, de magnificence, » et avec le plus de gens, et qui pourroyent le mieux représenter » et faire entendre par figure ou aultrement : *Comment on pourra* » *s'assembler en amitié et départir amiablement?* En quatriesme » lieu, pour celuy qui representeroit le plus artistement sa devise. » En cinqiesme lieu pour celuy qui feroit la plus belle et solemnelle » entrée en l'église. En sixiesme lieu, pour celuy qui feroit le plus » beau feu de joye, soit sur l'eau en des bateaux, soit sur terre » à brusler des tonneaux de poix, à faire des fusées, à allumer » des torches, des lanternes, paëlles à feu. En septiesme lieu, pour » celuy qui joueroit le mieux sa comedie. En huitiesme lieu, pour » celuy qui au prologue de son jeu pourroit le mieux dire : *Combien* » *les marchands qui se comportent justement sont profitables aux* » *hommes*. Et finalement pour celuy qui pourroit le plus innocemment ou gaillardement faire le fol, sans injure ou deshonnesteté. » En quoy l'on proposa des choses merveilleusement subtiles, » profondes et doctes, pleines de sens et de science, et plusieurs » autres tels prix.

» Sur cet envoy, comparurent à Anvers, le troisiesme d'aougst, » quatorze chambres de rhétoriciens, lesquelles vindrent de diverses » villes et seigneuries de Brabant. La chambre de *la Guirlande* » *Marie* de Brusselles emporta le plus grand prix, pour avoir fait la

[1] Kops, *loco citato*. — Siegenbeek, *ibid.* — La Serna, *ibid.*

» plus belle entrée. Car ils firent leur entrée estant bien trois cent
» et quarante hommes à cheval, tous habillés en velours et en soye
» rouge cramoisye, avec de longues casaques à la polonnaise,
» bordées de passemens d'argent, avec des chapeaux rouges faits à
» la façon de heaumes auticques. Leurs pourpoints, plumages et
» bottines estoient blancs. Ils avoient des ceintures de tocque d'ar-
» gent, fort curieusement tissues de quatre couleurs, jaune, rouge,
» bleu et blanc. Ils avoient sept chariots faicts à l'anticque, qui
» estoient gentiment équippés, avec divers personnages représentant
» plusieurs belles figures anticques qui donnoient à entendre *com-
» ment on s'assemblera par amitié pour départir amiablement.* De
» Malines vint la chambre appelée la *Pione*. Ils firent leur entrée
» avec trois cent et vingt hommes à cheval, habillés de robes de
» fine estamine incarnate, bordées de passemens d'or, avec des
» chapeaux rouges. Les pourpoints, les chausses et les plumages
» estoyent de couleur jaune, les cordons d'or, les bottines noires.
» Ceux-ci avoyent sept chariots de plaisance faits à l'anticque et
» fort bien enrichis et ornés de personnages. Ils avoient encore
» seize autres beaux chariots quarrés par en haut et couverts de
» draps rouge, chaque chariot ayant huit beaux blazons et deux
» de la confrerie assis dedans avec des torches, et derrière il y avoit
» deux paëlles à feu. En telle manière vindrent aussy les autres
» chambres, mais non en telle magnificence et avec tant de gens.
» On employa quelques jours à faire des feux de joye, à jouer des
» comédies, des farces et faire des choses pour rire, et en des ban-
» quets, jusques à ce que les prix fussent départis. Ceux de Brus-
» selles, comme nous avons dit, eurent le plus grand prix de l'entrée
» et de la solution qu'ils apportèrent sur la demande susdite. La
» chambre de Louvain, nommée *la Rose*, avec la solution et response,
» disant que ce qui incitoit le plus les hommes à l'art et science
» estoit l'honneur, la gloire et la louenge. »

Ces lignes de Van Meeteren nous donnent une idée de ce que c'étoit que ces fêtes qu'on a plus d'une fois comparées aux fêtes

Digitized by Google

olympiques de la Grèce. Voyez en effet, par un beau soleil du mois d'août, la ville qui ouvre ses portes toutes larges à la poésie qui entre assise à cheval on traînée dans des chars antiques, la ville qui s'émerveille à la vue de cette riche bigarrure de figures et de costumes, la ville qui tend toutes ses oreilles aux accords de ces musiques dont les sons retentissent de toutes parts, la ville qu'éblouissent sur toutes ces bannières ventelantes les blasons des sociétés accourues à son hospitalière invitation, la ville qui s'épanouit de rire aux sotties qu'on lui représente ou qui pleure aux lamentables *mystères* qu'on lui récite, la ville pleine de bruit et pleine de joie; puis les églises qui carillonnent, et les cloches qui sonnent à toutes volées, et les canons qui tonnent, et toute une population qui acclame et bat des mains; puis, quand la nuit est venue, les torches qui s'allument, le fleuve qui semble tout embrasé comme s'il charriait des étoiles et des météores, les places publiques qu'on prendrait pour des fournaises ardentes, les fusées qui jettent dans l'air des gerbes de feu de mille couleurs, les larges tonneaux de poix qui brûlent, en dardant des flammes allongées et vibrantes comme des langues de serpens, et tout cela, la nuit comme le jour, accompagné des acclamations de la foule, et des orchestres qui chantent, mais dont la voix se perd dans la voix de cet autre immense et formidable orchestre, la foule.

Certes, c'étaient là de beaux et magnifiques spectacles, de belles et magnifiques fêtes, des fêtes dignes de cette poésie.

On comprend aisément quelle immense influence ces sociétés durent avoir et quelle force elles pouvaient devenir aux mains de celui qui aurait essayé de s'en servir comme d'un instrument d'opposition. Aussi, elles contribuèrent à donner, en plus d'une occasion, une certaine direction à l'esprit public, outre les services qu'elles rendirent à la langue et à la littérature. Nous avons vu d'abord les gens d'église composant uniquement ces confréries dans la vue de répandre la connaissance de l'évangile par le moyen des représentations des mystères. Plus tard, ils ne se servirent plus de ce moyen

Digitized by Google

d'action que dans un but purement égoïste. Aussi, ils furent bientôt débordés et remplacés par les laïques qui étaient peu à peu entrés dans leurs associations. Dès lors nous voyons souvent ces derniers se mettre au service des opinions qui, dès le commencement du XVe siècle, commencèrent à se heurter dans l'ordre politique et dans l'ordre religieux. Ainsi, les factions des Hoeks et des Kabeljauws s'étant allumées, les deux partis se servirent tour-à-tour des chambres de rhétorique pour se combattre. Vers le milieu du XVe siècle elles étaient devenues tellement acerbes dans les poésies et dans les représentations qu'elles récitaient ou donnaient devant le peuple [1], que Philippe-le-Bon, membre lui-même d'une des confréries bruxelloises, effrayé de cette opposition, leur défendit, en 1445, de déclamer et de chanter des poésies factieuses. Plus tard, Charles-le-Téméraire leur accorda sa protection. Ce prince, qui aimait les lettres et qui, au rapport d'Olivier de la Marche, « ap- » prit l'art de musique si perfectement qu'il mectoit sus chansons et » motets et avoit l'art perfectement en soi, » leur permit de chanter à leur aise comme devant. Son petit-fils, Philippe-le-Bel, usa à leur égard d'une politique plus rusée que celle employée par Philippe-le-Bon. Au mois de mars 1492, il ordonna à son chapelain, Pierre Altuers, de convoquer à Malines, pour le mois de mai suivant, une assemblée générale des députés et des confréries de rhétorique de ses pays et villes de la langue flamande seulement, munies de telles pièces de poésie que le chapelain leur désignerait, pour communiquer avec elles sur « l'augmentation et la pro- » motion de l'art de rhétorique. » L'assemblée eut lieu et la plupart des chambres s'y trouvèrent. L'archiduc parut se plaire beaucoup aux pièces jouées devant lui et promit de « promouvoir cet art de » rhétorique. » Il fit donc, de commun accord avec les confréries présentes et après mûre et bonne délibération des députés, « ériger, » ordonner et instituer une chambre souveraine. » Il lui donna des

[1] Wagenaar, tom. 4, p. 18.

statuts et plaça à la tête de cette confrérie directrice son chapelain avec le titre de *Prince souverain de rhétorique*. Depuis ce moment, toutes les chambres du pays se trouvèrent sous la main du souverain. Cependant la liberté de la pensée à laquelle l'introduction des doctrines religieuses de Luther et de Calvin en Belgique, au XVI^e^ siècle, habitua les esprits, exerça une grande influence sur les chambres de rhétorique, qui servirent puissamment à répandre les idées de la réforme. Dans ses mémoires inédits encore [1], le sire de Noyelles, Renom de France, en parlant de l'état moral de la Belgique à cette époque, ne manque pas de dire, en passant, un mot de ces associations. Il y avait, dit-il, « nombre de comédiens corrompus » ès mœurs et religion, que l'on appeloit *rhétoriciens*, ès quels le » peuple print plaisir; et toujours quelque pauvre moine ou nonnette » avoient part à la comédie. Il sambloit qu'on ne se pouvoit réjouir » sans se mocquer de Dieu ou de l'église. » Aussi, les rhétoriciens ne tardèrent pas à mettre en éveil la soupçonneuse inquiétude de Philippe II, qui, le 26 janvier 1559, mit un terme à ces jeux de l'esprit auxquels on mêlait des questions et des matières qui jetaient le trouble dans la religion catholique. En effet, la société des Fontainistes de Gand avait déjà, en 1539, proposé cette question qu'elle était bien sûre de voir résoudre dans le sens des doctrines nouvelles : « Quelle » peut être la plus grande consolation de l'homme mourant? » Le recueil des réponses présentées au concours fut mis, dans la suite, à l'index par ordre du duc d'Albe, en 1571. Ce fut dans nos troubles civils, dans nos guerres religieuses du XVI^e^ siècle, que périrent nos sociétés de rhétorique. Adieu, pour les combats, toute cette poésie qui avait si long-temps embelli les fêtes de nos bons aïeux! Adieu ces spectacles magnifiques auxquels affluait tout ce que le Brabant et la Flandre comptaient de poëtes! Les chambres d'Anvers furent frappées les premières dans un de leurs chefs, le bourgmestre Antoine Van Straelen, décapité à Vilvorde, en 1568.

[1] MS. appartenant à M. Dumortier, membre de la chambre des représentans et de l'académie de Bruxelles.

Digitized by Google

Le plus grand nombre des membres des confréries flamandes cherchèrent un refuge en Hollande, où nous voyons, à la fin de ce siècle, surgir, dans plusieurs villes, de ces associations qui jetèrent encore quelque éclat après que les nôtres étaient déjà depuis longtemps déchues pour ne plus se relever.

Comme nous le disions plus haut, il ne nous reste des chambres françaises que peu de monumens. Nous avons cité souvent le *Recueil de Serventois couronnés à Valenciennes*. Il nous reste à faire connaître la collection inédite des pièces qui ont remporté la couronne ou le *capiel* à l'école de Tournay [1]. La chambre, ou puy de cette ville remonte au XIII[e] siècle, et est contemporaine de celle de Valenciennes [2]. Elle fut suspendue, sans doute, au milieu des guerres du XIV[e] siècle. Ce n'est qu'à la fin du XV[e] siècle que « Aucuns compaignons amans et cherissans l'art et science de rethoricque vulgaire, et assavoir de mettre langaige et rigme, se sont trouvez ensemble regrettans le tamps passé que semblables compaignies se soloient assembler tous les mois une fois, en la maison de l'un de eux où chescun aportoit et recordoit les ouvrages par luy fais et composez sur le refrain ou refrains donnez par le chief de la compaignie qui lors es faisoit,....... lesquelz, ainsy de nouvel trouvez ensemble pour ressourdre et remettre sus la dicte escole, congregation et manière de faire qui jà par plusieurs années a esté delaissée et mise en nonchaloir, ont advisé, deliberé, accordé, ordonné et statué ensemble desur le fait de la dicte compagnie d'escole estre fait et entretenu ce qui s'ensuit : — Et premiers est ordonné et statué que en la dicte compaignie et congregation qui sera nommée escole de rethorique, porront entrer et estre receus jusques au nombre de treise personnes et non plus, en commemoration de nostre salveur Jesus-Christ et de ses douze apostles, tous hommes de bonne vie et d'honneste conversation, ouvriers de rethorique, tenant mesnaige en Tournay, lesquelz ilz seront receus s'il plaist à

[1] *Rytmes et refrains tournésiens*. MS. de la ville de Tournay.

[2] Philippe Mouskes, *Introduct.* p. ccxxv.

ceulx de la dicte compaignie dont les noms sont cy derriere escripts et non aultrement, et payera chascun pour son eutrée XXI deniers tournois, pour emploier au papier du registre et aultres despens extraordinaires venans à cause de la dicte compaignie.

» Item que ceulx de la dicte compaignie de treise personnes du plus se assembleront tous les mois une fois, est assavoir le premier mardy de chascun mois, en la maison du chief d'icelle compaignie ou en aultre maison honneste à Tournay, ouquel lieu ilz feront convive ensemble, est assavoir : depuis la feste de tous les sains, jusques à Pasques, au disner, et depuis Pasques jusques à la Toussains au souper.

» Item que entre ceulx de la dicte compaignie sera fait et créé un chief, lequel sera deposé et ung aultre renouvelé chascun premier mardy du mois au disner ou souper qui lors se fera, à la seule élection du chief précédent, et aura iceluy chief, à son disner ou souper d'issue, à chascun des aultres de la dicte compaignie quatorse deniers tournois pour piet de viande, et tout le vin se payera par tous ceulx de la dicte compaignie disnans ou soupans, autant l'un comme l'autre. Sauf que, se aucun voloit avoir aultre buvraige de grain ou milleur que simple ambours, il seroit compté sur l'escot et payé avec le vin. Et neantmoins, ne pourra le chief faire apointier excessivement viande, sur paine de en rien recepvoir, affin que les aultres y prendent exemple pour le entretenement de la dicte compaignie.

» Item donra ou envoiera, le dict chief d'escole, de bonne heure et jour competent, à tous ceulx de la dicte compaignie ung refrain de balade ou d'aultre taille de rethoricque honeste, sur lequel seront tenus ouvrer et recorder ouvraige honeste tous ceulx de la dicte compaignie sur paine qui en deffaulroit de payer, sans deport, au prouffit de table, dix deniers maille tournois d'amende, excepté le dict chief qui ne sera tenu de ouvrer sur son refrain s'il ne luy plaist et encore le donroit davantage sans gaigner.

» Item sera donné par le dict chief d'escole, à son dict disner ou

souper d'issue, une couronne et ung capel d'argent, pour pris des meilleurs ouvraiges, et plus ne sera tenu de donner refrain ne joiaulx s'il ne luy plaist, ne aussy les ouvriers de ouvrer plus que sur ung des refrains. Et se le chief voelt plus donner, faire le poura à ses despens en gardant toujours honesteté.

» Item quiconques, receu en la dicte compaignie, sera deffaillant de venir à chescun des dicts disners et soupers d'issue, pour tant qu'il sera en la dicte ville de Tournay, ou qu'il aura faculté de y venir, sera privé et trachié d'icelle compaignie, saulve legitisme excusation et en payant XIIII deniers tournois pour son piet de viande, comme il eust fait s'il y eust esté présent, et envoiant le dict escot avec sa dicte excusation avant le cop et de bonne heure affin de faire prouvision selonc les gens qui y seront.

» Item que nulz de la dicte compaignie ne poura mener aultruy que luy ausdicts disnerz et souperz, sy non le chief de la journée qui en poura mener ung seul de dehors sa maison, moiennant qu'il soit agreable à la compaignie et qu'il paie son escot de vin comme les aultres.

« Item que tous ceulx qui seront receus en la dicte compaignie seront tenus de, incontinent leur reception, faire mettre et escrire de leur main leurs noms et soubsnoms et leurs signes manuelz ou registre présent à ce ordonné, lesquelz noms et signes feront et vaulront approbation de tout ce que cy dedens est contenu et obligation de le du tout entretenir sans contredict ou deffaulte, et quiconques yroit au contraire de tout ce que cy dedens est contenu touchant ces presentes ordonnances en tout ou en partie sans le auctorité des aultres, il en seroit privé et debouté sans recouvrer chose qu'il y eust mis par avant.

» Item et pour ce qu'il est dict que chescun est tenu de ouvrer sur le refrain du chief, etc., toutesvoyes qui volra il poura donner son ouvraige davantaige sans ce que nulz soit constraint de le mettre à l'examen s'il ne luy plaist, et se chescun donnoit davantaige sans gaigner les joiaulx de la journée, iceulx joiaulx seroient

au serviteur de la dicte compaignie. Et pourtant ceulx qui volront ouvrer pour gaignier pris, seront tenus de aporter ou envoyer leurs ouvraiges au chief en dedens le soleil couchant du lundy précédent le dict mardy, sur peine de non gaignier. Et, pour faire l'examen, sera pris, avec le chief, le souverain couronné de la feste précédente, qui ne poura gaignier pour ceste fois.

» Item, et s'il plaist au chief de la journée, pour le dict examen faire et pour toute suspicion éviter que on pouroit avoir touchant ce cas, poura prenre et évoquier au dict examen, avec le souverain couronné de la feste précédente, comme dict est, ung homme lequel ne seroit des dictes congregacion et compaignie, ouvrier de réthorique et à ce se cognoissant, sans en rien déroghier à ce que dict est en l'article précédent ne à aulcun de la dicte compaignie.

» Item est fait ce présent registre ouquel seront à chescune fois enregistrez les ouvraiges de chescune feste avec les noms et soubz-noms des ouvriers de chescune pièce, et ce par ung escripvant correctement de la dicte compaignie et député par icelle, qui notera en marge les faultes de chescune ligne se aulcunes en y a; dont il aura, pour l'escripture des dictes balades et ouvraiges, son issue du piet de viande qu'il debveroit pour chescune feste quitte, est assavoir XIIII deniers tournois, pourveu que celuy escripvant fust ung de ceulx de la dicte compaignie; et, se par aultre se faisoit, il seroit salairié de sa peine, par l'advis et discrétion de ceulx de la dicte compaignie. Et incontinent les dicts ouvraiges escripts, il reportera le dict registre en la maison du chief nouvel créé, lequel le gardera son terme et non plus. Et ne poura le dict escripvant tenir le dict registre, pour escripre les dicts ouvraiges, que trois jours, sur peine de perdre son salaire, lequel salaire sera tenu de payer le chief sur le refrain duquel les dicts ouvraiges seront fais et composés.

» Item est ordonné que se aulcun de la dicte compaignie aloit de vie à trespas, celuy qui pour lors seroit cief, fera dire et célébrer pour le trespassé une basse messe de *requiem,* à laquelle chescun de la dicte compaignie sera tenu de venir, moyenant qu'il y soit



Digitized by Google

semons et saulve légitime excusation, sur demy gros d'amende au prouffit du serviteur qui le nonchera. Et pareillement sera fait pour le serviteur de la dicte compaignie, se de ce siècle décédoit, pour laquelle messe payer seront mis et comptez par le dict chief quatre gros Flandre sur l'escot du disner ou souper que le dict chief fera. »

Nous avons tenu à donner en entier le réglement de l'école de rhétorique de Tournay. Il jettera quelque lumière sur la constitution intérieure de ces associations dont l'histoire serait si belle à écrire, mais sur lesquelles nous possédons malheureusement si peu de documens. On a vu, par les longs articles que nous venons de transcrire du manuscrit qui nous sert ici de guide, que le puy tournaisien a eu soin de tout dans son réglement, de l'âme et du corps, du dîner pour les vivans et de la messe de *requiem* pour les morts. On a vu de quelle manière on procédait aux concours mensuels et de quelle façon les prix se donnaient, à chaque banquet, le premier mardi de chaque mois. Ce fut au mois de mai 1477 que l'école de Tournay, ainsi rétablie, se réunit pour la première fois chez Jean de Marvis. Le refrain proposé était :

Bien commenchier et mieulx conclure.

La couronne fut adjugée à Jehan Nicolaï et le *capiel* donné à Jehan de Baudrenghien. Le registre des réunions et des pièces couronnées de cette société ne va que jusqu'à l'an 1491. Là s'arrêtent donc les données que nous possédons sur cette confrérie dont nous ne connaissons ainsi que les œuvres produites dans le cours de quatorze années. La plupart de ces morceaux sont des ballades, quelques-uns sont des chansons. Parmi les premières on en remarquera plusieurs construites d'une façon remarquable, et qui revêtent les rhythmes les plus savans. Au nombre de celles-là nous citerons celle faite sur le refrain : *De mal en pis persévère,* proposé pour la congrégation du mois de novembre 1487. Elle présente cette forme gracieuse de l'invention de laquelle on a fait honneur à Ronsard ou

Digitized by Google

à Belleau, et que Sainte-Beuve et Victor Hugo ont ressuscitée de nos jours, cet entrelacement si plein de mollesse et de laisser-aller nonchalent du vers de sept syllabes avec celui de trois, dont le contemporain de Ronsard nous a laissé un si gracieux modèle dans sa pièce sur le mois d'avril.

> Avril, l'honneur de nos bois
> Et des mois;
> Avril, la douce espérance
> Des fruits qui, sous le coton
> Du bouton,
> Nourrissent leur jenne enfance.

Jehan de Marvis, chef de la quarante-troisième congrégation, écrivit, au mois de novembre 1487, la strophe suivante dans une ballade dont le refrain proposé était : *De mal en pis persévère*, strophe qui peint d'ailleurs assez énergiquement l'état du pays, rempli de troubles sanglans depuis la mort de Marie de Bourgogne :

> Dol, murdre et prodition
> Perchoit-on
> Jusques entre soer et frère,
> Et griefve subvertion
> D'union
> De mal en pis persevère.

Du reste, cette forme avait déjà été employée plusieurs fois dans le *Livre d'Amours* [1].

Les noms des poètes du puy de Tournai qui nous ont laissé des poésies, sont les suivans : Jehan Nicolaï, Jehan de Marvis, sire Jehan Crespiel, Jehan de Baudrenghien, Jehan le Galois, Jehan du Broecquet, Michault Canone, Massin Villain, Jehan de Marcoing, Nicolas Didier, Michel Vincque, sire Jacques Despryers, Gérard Desquaries, Robert Puissant, Gadiffier Bourgeois, Gérard le Cher-

[1] MS. de la Biblioth. de Bourgogne, n° 850. D.

gier, Pierre Cretielle, Damp Thomas le Roy, Damp Mathieu Grenet, Damp Arnould de Solbroecq, Félix, Jacques de le Plancq, Jehan Coppin de Valenciennes, Philippe Herche et Jehan Fournier.

C'est vraiment une chose touchante à voir que ces hommes se retirant des bruits du dehors, et se recueillant en eux-mêmes et dans le culte saint des Muses. Charles-le-Téméraire tombe à la bataille de Nancy, et ne laisse après lui qu'un seul homme en Europe, Louis XI. Le vaste héritage de ces riches et populeuses provinces sur lesquelles Philippe-le-Bon avait placé sa couronne de duc, il le lègue aux mains d'un enfant, d'une femme, aux mains de cette Marie dont le règne doit leur être si fatal. La France, profitant de la faiblesse de cet enfant, de cette femme, les dévaste et y porte le ravage avec une fureur qui inspire une si éloquente indignation à ce Molinet, plus poète dans sa prose que dans ses vers. En vain, Maximilien, devenu l'époux de la fille du Téméraire, vient-il un instant essayer le rôle de pacificateur. Bientôt une guerre acharnée commence entre lui et la Flandre, après que Marie, morte à la suite d'une chute de cheval, eut laissé les rênes du pays à un étranger qui n'aimait à s'entourer que des siens, de ses Allemands et de ses Bourguignons, guerre qui ne cesse qu'en 1492, grâce au traité conclu entre Albert de Saxe et Philippe de Clèves.

C'est au milieu de tous ces désordres et de ces dévastations, de tous ces troubles et de ces émeutes, que les poètes, eux, se retirent à l'écart dans leur cénacle, pour ne se livrer qu'à la culture des choses de la pensée et du cœur, et ne s'adonner qu'à la pieuse occupation de l'art, mettant ainsi entre eux et le monde cette sainte poésie, source si féconde de courage et de résignation.

Mais ce n'est pas qu'ils entrent dans leur humble et tranquille retraite sans y apporter quelque réminiscence des choses du dehors. Leur premier chant est, en effet, un souvenir d'un des plus grands événemens du XV$^{e}$ siècle, la mort de Charles-le-Téméraire. Voici cette curieuse ballade qui est ainsi une chanson historique :

Digitized by Google

Ung riche filz bien congnéu,
Après la mort de son bon père,
Sans plus de soy descongnéu,
Fist à maintes gens vitupère.
Home trop grant ne luy estoit,
Il tuoit l'ung, l'autre batoit,
Puis chy, puis là, à l'aventure,
Sans aviser comment on doibt
Bien commenchier et mieulx conclure.

Quant il eubt longuement vescu
Et mis pluiseurs gens à misère,
Fortune luy tourna l'escu,
Luy donnant povreté amère.
Quant il se trouva en ce ploit,
Il ala emprendre un esploit
Dont il moru à grande injure;
Trop peu de chose lui sambloit
Bien commenchier et mieulx conclure.

Ces paroles ne sont-elles pas d'une application saisissante? Car personne moins que le Téméraire ne sut

Bien commenchier et mieulx conclure,

lui qui, pendant le cours de son règne,

Fist à maintes gens vitupère.

On sait qu'en effet

Homme trop grant ne lui estoit,
Il tuoit l'ung, l'autre batoit,
Puis chy, puis là, à l'adventure.

Car sa vie entière ne fut qu'une série d'expéditions aventureuses, à la suite desquelles

Fortune luy tourna l'escu,
Luy donnant povreté amère.

C'est alors que, voulant pressurer nos provinces pour en tirer l'argent nécessaire à ses folles entreprises,

Il mit maintes gens à misère.

Enfin, quand, après avoir été battu à Granson et à Morat,

.....Il se trouva en ce ploit,
Il ala emprendre un esploit
Dont il moru à grande injure;
Trop peu de chose lui sambloit
Bien commenchier et mieulx conclure.

Cette allégorie, si juste et si bien soutenue dans toutes ses parties, nous semble d'autant plus applicable à Charles-le-Téméraire, que le poète nous apprend lui-même que sa ballade se rapporte à

Un riche filz bien cognéu.

Or, ce personnage *bien cognéu* que l'auteur met en scène pour en déduire que l'on doit

Bien commenchier et mieulx conclure,

avait un père que le poète qualifie lui-même de *bon*, en disant :

Après la mort de son *bon* père.

Et le père de Charles-le-Téméraire est précisément Philippe-le-Bon.
Tout concorde ainsi à rendre cette allusion plausible.

Par intervalle, un écho perdu des rumeurs du dehors parvient dans leur retraite. Alors il faut voir quel trouble les saisit tous, quelle inquiétude se manifeste dans le temple. Alors les voix deviennent muettes jusqu'à ce que des temps meilleurs soient revenus. Ainsi, quand, en 1477, Colard de Mouy se fut installé à Tournay avec une garnison française au nom de Louis XI [1], « la

[1] Barante. *Hist. des ducs de Bourg.*, édit. de M. De Reiffenberg, tom. 9, pag. 66.

Digitized by Google

» seconde congrégation [1] fut délaissée depuis le premier mardi de » may, pour la venue de la garnison [2]. » Ou il se donnent pour refrain ce vers « *Soy recréer en l'art de rhétorique* [3], » et chantent les douceurs ineffables et consolatrices de la poétrie. Ou ils se résignent aux malheurs qui les affligent, en se redisant que « *Tout » ce se fait par poissance divine* [4]. » Une fois seulement ils se hasardent ouvertement dans le domaine de la politique, c'est au mois d'août 1488. Le jour fixé pour la congrégation fut précisément celui où « vindrent les nouvelles que le roy nostre sire (Charles VIII) » avoit eu victoire et submis en son obéissance le pays de Bre- » taigne par sa puissance et force d'armes, et ramené prisonniers » le duc d'Orléans et aultres, pour laquelle victoire on en fist, » lendemain jour de la transfiguracion nostre seigneur, sermon, » aussi procession générale, et chanta un *Te Deum laudamus*, » et les bonnes gens de la ville en firent feus, convines, dansses » et esbatemens en grant bruyt. Si fut donné pour refrain principal : » *Dieu nous doint paix ou guerre qui le vaille* [5]. »

En repassant les noms que nous venons de citer, on en remarquera plus d'un qui est réellement un nom de poète et qui mérite une place distinguée parmi ceux qui illustrèrent la fin du XV^e siècle. Nous citerons surtout Jehan de Marvis, sire Jehan Crespiel, Michault Canone et Jehan de Baudrenghien, qui possèdent, avec tant d'esprit, tant de qualités de style et de facture.

Le MS. tournaisien se compose de ballades et de chansons, puis encore de triolets, ou de *rondels*, comme on disait alors. Il en est beaucoup dont le tour est spirituel, dont l'allure est d'une franchise et en même temps d'une naïveté qui sautera tout d'abord aux yeux de ceux qui ne connaissent de cette époque que les poésies de Jean Marot et d'Octavien de Saint-Gelais. Avec moins de qualités, il faut le dire, que ces dernières, les rhythmes et refrains tournaisiens n'en sont pas moins d'une valeur littéraire qui

[1] Réunion du puy ou de l'escole. | [2] MS. de Tournay, pag. 22. | [3] Ibid. | [4] Ibid., pag. 295. | [5] Ibid., pag. 455.

mérite qu'on les tire de l'oubli où ils sont restés jusqu'à ce jour. Ils sont surtout intéressans pour notre histoire littéraire, parce qu'ils présentent un certain caractère de transition entre la poésie du moyen âge et la poésie de la Renaissance, entre les trouvères et l'école de Ronsard. Il n'y a plus cette teinte de naïveté qui anime les productions de nos anciens poètes, ni ce coloris brillant qu'on remarque dans Froissart, ni cette verve éblouissante qui étincelle dans les poèmes de Martin Franc, et il n'y a pas encore ces allûres grecques et latines qui caractérisent les écrits de Jehan Lemaire. Sous ce rapport, ces poésies sont dignes de l'attention de ceux qui s'occupent de l'histoire littéraire belge. Nous en présentons ici quelques-unes, choisies surtout parmi celles qui ont obtenu la couronne ou le *capel* aux réunions du puy. (*K.*)

Les trouvères tournaisiens ferment, en quelque sorte, notre poésie du moyen âge. Héritiers de ces poètes qui firent éclater si haut l'art en Belgique, surtout dans le cours du XIII^e^ siècle, ils forment le dernier anneau de cette chaîne qui se prolonge par Froissart, Martin Franc et les auteurs anonymes de la complainte sur Dinant, des chansons sur la guerre que Charles-le-Téméraire fit aux Liégeois, et du poème sur le *Malheur de France* [1], jusqu'à Jean Lemaire des Belges.

Jean Lemaire, bien que la plus grande partie de ses poésies appartiennent au XV^e^ siècle, est réellement déjà de l'école de la Renaissance par la couleur de ses productions. Il naquit à Bavai, dans le Hainaut, en l'an 1473, ce qu'il rappelle ainsi dans sa *Concorde des deux langages :*

> ... Je qui fus, en temps de guerre et noise,
> Né de Hainau, païs enclin aux armes.

Ce fut à l'époque où le duc Charles-le-Téméraire était en guerre avec les Suisses et perdit la bataille d'Héricourt.

[1] MSS. de la Biblioth. de Bourgogne, n^os^ 5621, 5622, 9041, 9042.

Jehan Lemaire était parent de Jean Molinet, qui le tint pendant quelque temps sous sa discipline et le fit admettre, à Ville-Franche, en qualité de clerc des finances, au service du roi et du duc Pierre de Bourbon. C'est là que Guillaume Cretin remarqua ses dispositions pour la poésie et l'engagea à la cultiver. Cretin lui écrivit à propos du talent qu'il annonçait :

Dont Molinet qui t'avoue à parent,
Acquiert honneur, bruit et los apparent,
Veu que soubs luy tu as si bien apris
Que ton labour vault estre mis à pris.

La parole de Guillaume Cretin ne s'est pas confirmée encore. Le labour de Jehan Lemaire n'a pas encore été mis à prix. Toute sa gloire est à ressusciter. Il y a tout un travail de restauration à faire pour elle, comme un des plus judicieux critiques modernes fit, il y a quelques années, pour cette autre réputation déchue et mise en oubli, — Ronsard.

Jehan Lemaire fut secrétaire de Louis de Luxembourg jusqu'en 1503. En cette année, il passa au service de Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien et de Marie de Bourgogne. De 1506 à 1508 il voyagea en Italie, et publia, à son retour, la première partie de son *Illustration des Gaules*, ouvrage dont il s'occupait déjà huit ans auparavant, et dans lequel il prend le titre de secrétaire induciaire de madame Anne, deux fois royne de France. On n'est pas d'accord sur l'année de sa mort. Suivant les uns, il mourut en 1524, selon les autres en 1548.

Jehan Lemaire composa plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Le Temple d'Honneur et de Vertu*, *La plainte du Désiré*, *Les Regrets de la Dame infortunée sur le trespas de son très-chier frere unique*, *Les Épistres de l'Amant vert*, les contes intitulés *Cupido et Atropos*, la *Couronne Margaritique* et l'*Illustration des Gaules.*

*Le Temple d'Honneur et de Vertu*, mélange de prose et de vers, est



Digitized by Google

une apothéose de Pierre II, duc de Bourbon; la *Plainte du Désiré* est une sorte de poëme élégiaque sur la mort de Louis de Luxembourg, survenue en 1503, et après laquelle Lemaire entra au service de Marguerite d'Autriche; les *Regrets de la Dame infortunée* furent écrits à l'occasion de la mort de Philippe-le-Beau, frère de cette princesse, appelée par le poète la dame infortunée par allusion à cette devise qu'elle avait adoptée : *Fortune infortune fort une. Les Épistres de l'Amant vert* furent composées en l'an 1510; l'une exprime les regrets du perroquet de la princesse après qu'elle eut pris route vers l'Allemagne pour revoir son père; l'autre est un dialogue entre l'âme du perroquet mort de chagrin, Mercure et l'Esprit Vermeil, aux enfers. Des contes de *Cupido et d'Atropos*, le deux derniers seulement appartiennent à Lemaire; le premier est traduit du poète italien Seraphino. La *Couronne Margaritique* est un recueil de poésies composées en l'honneur de cette même princesse. Les trois livres de l'*Illustration des Gaules* sont écrits en prose.

Les contemporains de Jehan Lemaire professaient une grande admiration pour son talent. Clément Marot, après avoir cité le nom de ce poète dans l'épigramme adressée à Salel, dit ailleurs en parlant de lui avec une exagération du reste assez pardonnable à l'amitié :

> . . . . Jehan Lemaire belgeois
> Qui eut l'esprit d'Homère le gregeois.

Plus tard, Pasquier, dans ses Recherches [1], fait son éloge en ces termes : « Le premier qui à bonnes enseignes donna vogue à nostre » poésie fut maistre Jehan Lemaire des Belges, auquel nous sommes » infiniment redevables non-seulement pour son livre de l'*Illustration des Gaules*, mais aussi pour avoir grandement enrichi nostre » langue d'une infinité de beaux traits, tant en prose que poésie, » dont les mieux escrivans de nostre temps se sont sçeu quelquefois » bien aider. Car il est certain que les plus riches traits de cette

[1] Tom. 1, col. 699.

» belle hymne, que nostre Ronsard fist sur la mort de la royne de
» Navarre sont tirés de luy, au jugement que Pâris donne aux trois
» déesses. » Nous ajouterons ici les paroles de La Croix du Maine qui le regarde « comme l'un des plus renommés de son temps pour » l'art oratoire et pour écrire bien en vers françois. » En effet, Lemaire possède d'excellentes qualités. Sa poésie est ferme, solide d'étoffe, de bon teint, et toujours habilement nuancée. Il a une imagination riche et féconde, le goût qui tempère ce que cette imagination pourrait avoir de trop luxuriant, et une justesse presque continuelle d'expression. Il est comme le point de transition qui des poëtes du XVe siècle nous mène à ceux de l'école ronsardienne ou de la Renaissance.

On sait quelle immense influence la prise de Constantinople par Mahomet II exerça sur la fin du XVe siècle, en faisant refluer sur l'Occident, avec les débris du grand empire d'Orient, toute une civilisation dépositaire des traditions de l'art et de la sagesse antiques. Pie II[1] nous apprend ce que c'était que cette Byzance restée jusqu'alors l'asile des lettres et le temple de la philosophie, cette Byzance qui brilla, jusqu'au milieu du XVe siècle, de cette renommée de savoir qui avait fait la gloire d'Athènes au temps de la puissance de Rome. Ce noble dépôt de lumières et de traditions classiques entra en Europe par l'Italie, où les fugitifs de l'empire vinrent chercher un asile contre les armes musulmanes. Constantinople fut ainsi en aide, avec ses réminiscences de la civilisation de l'antiquité, au travail spontané de la civilisation moderne, auquel l'Europe se livrait de toutes parts en ce siècle de rénovation; elle contribua ainsi à hâter la renaissance de lettres. « Ce rétablissement, dit » Philippe de Commines, ne se fust guere avancé si Constanti-
» nople n'eut esté prinse et saccagée par Mahomet II, et nous
» n'eussions pu dire encore une fois :

[1] Gibbon, *Histoire de la décadence de l'empire romain.* — Villemain, *Lascaris*, note 2, tom. I. — Villemain, *Tableau de la littérature au moyen âge*, tom. 2, p. 280.

*Græcia capta ferum victorem cepit, et artes*
*Intulit agresti Latio.*

» Car ce fust alors que Lascaris, Chrysoloras, Chalcondyle, Bes-
» sarion, Trapezunce, Angyropule, Merulle, en ung mot, tous
» les doctes hommes de la Grèce, se retirant à sauveté vers les
» princes de l'Europe, y apportèrent aussi quant et quant eulx
» tous les anciens auteurs, sans lesquels on ne pouvoit passer plus
» oultre. »

Certes, s'il y a une époque historique digne d'être étudiée et approfondie, s'il y a un spectacle fait pour attirer puissamment les yeux et la pensée, c'est cette aurore poétique et rayonnante qui brille entre la nuit du moyen âge et le jour des temps modernes, aube dont les premières lueurs furent signalées par deux génies, dont l'un compléta la carte du monde par la découverte de l'Amérique, et dont l'autre créa une puissance nouvelle, l'imprimerie, sur la terre où toutes les puissances étaient usées hors celle de Dieu: époque merveilleuse d'activité intellectuelle et physique, de mouvement dans les têtes et dans les bras, de travail dans la pensée, dans la science, dans l'art, dans la forme sociale, en toutes choses; où l'Europe semble mise dans la chaudière d'Éson pour s'y rajeunir, la décrépite; siècle de ruines et de reconstruction, où tout s'écroule, où tout se relève. Voyez, d'un côté, l'Italie qui se polit et se transforme, grâce aux Sforce et aux Médicis, et surtout à deux des plus grandes têtes qui aient porté la tiare, Nicolas V et Pie II; de l'autre, l'Angleterre qui voit finir la lutte des deux Roses et commencer l'ère de la centralisation politique. En Espagne, l'empire des Maures tombe, et la royauté s'affermit, grâce à Ferdinand-le-Catholique, ce reflet de Louis XI; en Allemagne, la prépondérance de la maison d'Autriche s'établit et le pouvoir impérial est posé sur ses bases de pierre par Maximilien I. En France, la féodalité expire sous Charles VII, et la monarchie absolue naît sous Louis XI.

Et, tandis qu'ainsi la carte du monde s'élargit, que les peuples

Digitized by Google

se forment et que les gouvernemens se fondent, voilà Jean Huss et Jérôme de Prague, annonçant la venue orageuse de Luther, ce grand démolisseur qui, selon la parole du poète,

Frappe avec la parole
Et prêche avec le fer.

Tandis que l'unité monarchique se noue, voilà que l'unité religieuse se brise. Voilà qu'ainsi s'apprête en Europe une nouvelle division religieuse des peuples selon les races auxquelles ils appartiennent, ceux de race romaine catholiques, ceux de race slave grecs, ceux de race teutonique protestans. Voilà qu'ainsi s'ouvrent ces luttes formidables qui laboureront l'Europe pendant plus d'un siècle, l'Allemagne et les Pays-Bas sous Charles-Quint et Philippe II, la France sous Charles IX et Henri III, l'Angleterre sous Henri VIII, les trois royaumes du Nord sous Frédéric I et Christiern III, puis de nouveau l'Allemagne durant toute la période de la guerre de trente ans.

A côté de ce grand mouvement qui se prépare ainsi dans l'ordre des faits, quel mouvement profond dans l'ordre des choses de l'intelligence et de l'imagination! L'imprimerie donne à la pensée des ailes, et la pensée se propage sur tous les points de l'Europe, comme ces germes que l'arbre sème aux vents qui doivent les porter au sol où ils iront mûrir et éclore. La peinture à l'huile s'invente à Bruges. Masaccio et Ghirlandajo annoncent Léonard de Vinci et les règnes magnifiques des papes Jules II et Léon X. Brunelleschi fait une révolution dans l'architecture, comme Jean Lemaire en opère une dans la langue française et ouvre la voie à l'école poétique de Ronsard. Les sciences et les lettres classiques se répandent en Angleterre, en Espagne, dans toute la patrie allemande.

A coup sûr, cette époque est peut-être, de toutes celles de l'histoire du monde, la plus curieuse à étudier, la plus intéressante à approfondir. Aussi, plaçons-nous au bout de ce XV^e^ siècle où tout se prépare, sur le seuil du XVI^e^ où tout se consomme, et parcou-

Digitized by Google

rons-les des yeux dans toutes leurs magiques profondeurs. Quels poètes! quels peintres! quels architectes! quels sculpteurs! quels artistes de toutes parts! Là, le vieux Durer sculpteur, peintre, graveur et savant tout ensemble. Ici, Holbein qui, après avoir tracé dans le cloître des dominicains de Bâle sa fameuse danse des morts, se hâte vers Londres pour y reproduire sur ses toiles toute cette série de femmes dont Henri VIII se séparera tour-à-tour par le divorce ou par la hache du bourreau. En Italie, Michel-Ange jette dans l'air le dôme de Saint-Pierre et fait une page immortelle de son jugement dernier, tandis que Raphaël crée ces admirables Madones entrevues par lui seul dans ses rêves divins; Le Tasse chante les combats des croisés devant Jérusalem, tandis que l'Arioste célèbre les merveilleuses aventures de Roland. Benvenuto Cellini cisèle l'or et l'argent, comme Jean Goujon taille le marbre et coule le bronze. Fontainebleau s'enrichit des fruits du génie de Primatice, et François Ier ouvre ses bras à Léonard de Vinci pour que le peintre malade expire plus doucement sur le cœur du roi. Camoëns entonne sa Lusiade, et Orland de Lattre accorde cet orgue immense dont le chant doit faire une révolution complète dans l'art de la musique.

Hommes prodigieux! Choses prodigieuses!

L'Italie fut la première à sentir l'effet de cette influence exercée par la chute de Constantinople, influence qui, pour nous servir des paroles d'Hugo [1], ne s'étend guère en France qu'au commencement du XVIe siècle, mais qui à l'instant même s'empare de tout, fait irruption partout, inonde tout. « Rien ne résiste au flot. » Architecture, poésie, musique, tous les arts, toutes les études, » toutes les idées, jusqu'aux ameublemens et aux costumes, jusqu'à » la législation, jusqu'à la théologie, jusqu'à la médecine, jusqu'au » blason, tout suit pêle-mêle et s'en va à vau-l'eau sur le torrent de » la Renaissance. La langue est une des premières choses atteintes; » en un moment elle se remplit de mots latins et grecs; elle déborde

[1] *Littérature et Philosophie mêlées*, préface, p. 24, seqq.

Digitized by Google

» de néologismes; son vieux sol gaulois disparaît presque entière-
» ment sous un chaos sonore de vocables homériques et virgiliens.
» A cette époque d'enivrement et d'enthousiasme pour l'antiquité
» lettrée, la langue française parle grec et latin comme l'architec-
» ture, avec un désordre, un embarras et un charme infini; c'est
» un bégaiement classique adorable. Moment curieux! c'est une
» langue qui n'est pas faite, une langue sur laquelle on voit le mot
» grec et le mot latin à nu, comme les veines et les nerfs sur l'é-
» corché. Et pourtant, cette langue qui n'est pas faite est une langue
» souvent bien belle; elle est riche, ornée, amusante, copieuse,
» inépuisable en formes, haute en couleur; elle est barbare à force
» d'aimer la Grèce et Rome; elle est pédante et naïve. Observons en
» passant qu'elle semble parfois chargée, bourbeuse et obscure. Ce
» n'est pas sans troubler profondément la limpidité de notre vieil
» idiome gaulois que ces deux langues mortes, la latine et la grec-
» que, y ont si brusquement vidé leurs vocabulaires.

« Chose remarquable et qui s'explique par tout ce que nous ve-
» nons de dire, pour ceux qui ne comprennent que la langue
» courante, le français du seizième siècle est moins intelligible
» que le français du quinzième. Pour cette classe de lecteurs,
» Brantôme est moins clair que Jean de Troyes. »

Ce fut là en grande partie l'œuvre de l'école de Ronsard; et cette œuvre fut commencée par un de nos poètes venus avant le poète de Charles IX, par Lemaire des Belges que Dubellay [1] regarde comme ayant le premier « illustré et les Gaules et la langue fran-
» çoise, en lui donnant beaucoup de mots et de manières de parler
» poétiques, qui ont bien servi même aux plus excellents de nostre
» temps. »

Car c'est Jehan Lemaire qui, selon nous, doit être regardé comme le véritable fondateur de l'école poétique à laquelle Ronsard donna son nom. La grande révolution littéraire du XVI[e] siècle

[1] Joachim Dubellay, *Illustration de la langue françoise.*

Digitized by Google

fut préparée par le poète de Bavai. Un autre en eut l'honneur. Ce ne fut pas Christophe Colomb qui baptisa l'Amérique. Lemaire commença par innover dans la forme, avant d'innover dans la langue elle-même. Il commença par tailler dans l'écorce, avant de tailler dans le cœur même de l'arbre. On sait ce que Clément Marot lui doit sous le rapport de la forme. Ronsard trouva, plus tard, sa langue toute faite, grâce au savant écrivain de l'*Illustration des Gaules*, Ronsard, qu'on surprit plus d'une fois un Jehan Lemaire à la main dans les écuries du roi Jacques, en Écosse, lorsqu'il y servait comme page de cour.

Quand on parcourt les œuvres de Lemaire, une chose nous saute tout d'abord aux yeux : on voit tout d'abord que c'est de lui que doit dater l'époque littéraire connue sous le nom de première époque de Ronsard, c'est-à-dire celle où l'imitation des Latins et des Grecs prévalait encore chez le poète vendômais sur l'imitation des Italiens à laquelle il se livra presque exclusivement plus tard. C'est en effet un remaniement complet de la langue, telle que Froissard et Martin Franc l'avaient laissée. Ce n'est plus le roman avec ses formes naïves, avec ses vocables souvent tout hérissés encore de leurs aspérités gauloises ou germaniques, avec ses tournures simples, mais un peu trop uniformes peut-être. C'est quelque chose de plus riche, de plus ample, de plus savant, mais malheureusement aussi c'est quelque chose d'entièrement étranger. Ce n'est plus du roman, mais c'est du latin et du grec. Ce n'est pas encore du français, mais c'est du grec et du latin. La langue semble avoir pris un masque sous lequel vous ne devinez plus son antique physionomie d'hier. Elle a ôté ses souliers à la poulaine pour chausser la sandale romaine. Elle a dépouillé son juste-au-corps de buffle et sa cuirasse armoriée, pour revêtir la toge athénienne. Elle a dit adieu à toute la curieuse mythologie du moyen âge, à Dangier dont l'œil jaloux ne se ferme ni nuit ni jour, à Malebouche qui se plaît à troubler le doux bonheur de ceux qui s'aiment, à ces belles fées qui dansent le soir en robe verte aux rayons de la lune, à tous ces enchanteurs dont

nos vieux romanciers peuplent leurs fictions, à ces sorcières, à ces géans avec lesquels héros et chevaliers sont à chaque moment en guerre. Elle a dit adieu à tout cela; elle est redevenue païenne comme on l'était à Athènes, païenne comme on l'était à Rome, il y deux mille ans. Elle oublie Jésus-Christ et les miracles de la Sainte-Vierge, si bien racontés par Gauthier de Coinsy, pour se prosterner à deux genoux devant Jupiter, devant le grand Jupiter, comme elle le nomme. Elle se remet à folâtrer avec les Nymphes et les Grâces. Elle nous repeint, dans toute la fraîcheur de sa beauté, cette pauvre Vénus, édentée depuis presque vingt siècles, l'*alme* déesse Vénus,

> . . . . Or douce et puis amère,
> Dormant en lit de plumettes délies,
> Bien tapissé de verdures jolies.

Elle reteint en blond les cheveux gris du vieux petit Amour, ou, comme elle dit,

> De Cupido, le Dieu des amourettes.

Il nous faudrait un volume entier pour dire tout ce que Lemaire a mâché de besogne à Ronsard, tout ce qu'il a fait, lui le premier venu, pour l'école littéraire du XVI<sup>e</sup> siècle, rénovations opérées dans les mots, rénovations opérées dans la phraséologie, rénovations opérées dans l'ordre même des idées. Il nous faudrait pour cela plus d'espace encore. Ici nous avons seulement tenu à constater que c'est de Belgique qu'est venue la grande réforme littéraire de la Renaissance, que c'est à un belge qu'est dû peut-être Ronsard et toute son école.

Ainsi, nous avons à revendiquer les trois hommes auxquels la langue poétique du moyen âge doit ses plus profondes révolutions : Chrestien de Troyes, Froissart et Jehan Lemaire; Chrestien de Troyes qui façonna le parler de nos trouvères du XIII<sup>e</sup> siècle, ce parler si âpre et si rude d'un côté, si fin et si spirituel de l'autre, celui des poètes du Renard, de Rutebeuf et de Jean de Condé,

d'Audefroy-le-Bastard et de Quènes de Béthune; Froissart qui, tout en conservant à la langue sa force et son énergie, lui donna une grâce, un enjouement, une délicatesse naïve, qu'elle n'avait jamais eus jusqu'alors, et en fit la langue de Charles d'Orléans et de Jehan Marot, de Villon et de Martin Franc; enfin, Jehan Lemaire, qui réforma complétement la littérature du XVI[e] siècle.

Mais ce n'est point assez de s'être mis le premier à remanier, à reforger la langue. Lemaire possède, en outre, cette érudition solide et travailleuse par laquelle se distingueront plus tard en France les élèves de Jean Dorat, dont l'école, selon la poétique expression de Duverdier, sera « *le cheval de Troies* d'où l'on verra » s'élancer cette troupe de poëtes » qui feront pour les lettres ce que les disciples d'Albert Durer et de Lucas Cranach auront déjà fait pour la peinture et la statuaire. Son *Illustration des Gaules* est une œuvre de poëte et d'érudit tout ensemble. Toutes ses poésies ont dans la pensée et dans la forme quelque chose d'antique, et l'on s'aperçoit tout d'abord, en les lisant, qu'il a mis en pratique ce précepte d'Horace, que Dubellay posera comme une règle à cette studieuse jeunesse qui s'associera avec lui, Belleau, Ronsard, Baïf, Passerat et notre Desmasures, pour accomplir la grande réforme littéraire de leur époque : « Lis donc, et relis jour et nuit les » exemplaires grecs et latins [1]. » Aussi, son dessin est grec et latin, sa couleur est grecque et latine, sa langue aussi; ses contours sont presque toujours fermes et décidés; çà et là seulement quelque chose de flottant et qui sent encore son quinzième siècle, réminiscence de ce moyen âge que le poëte de ce temps de transition n'a pas pu oublier tout entier. Du reste, il justifie partout les paroles de Pasquier que nous avons citées plus haut.

Voici trois extraits de Lemaire qui donneront une idée de la manière de ce poëte. (*L.*)

Presque en même temps que Jehan Lemaire, c'est-à-dire sur la

[1] Joachim Dubellay, *Illustration de la langue française.*

limite du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, se présente l'auteur anonyme de *l'An des sept Dames*. Sur le poète auquel nous devons ce singulier livre, nous n'avons pu découvrir aucun détail. Tout ce que nous savons c'est qu'il prend la qualification de « Josne Gentilhomme. » A son poème il a donné ce titre bizarre « pour ce qu'il salue sept dames » demorant en une maison, sur chascun jour de la semaine une, » et ce fait-il ung an durant, chascune cinquante-deulx fois, autant » de semaines qu'il y a en ung an, pour ce qu'il ne les véoit point » souvent assez à son aise, et tout ce fist-il pour l'amour de l'une » d'elles qu'il aimoit de bonne et léale amour, si prie à Dieu qu'il » luy en doint jouysance en ce monde et paradis en l'aultre. » Le poète consacre ainsi un jour de chaque semaine et un couplet de huit vers à chacune de ses sept maîtresses. Il y a, de cette manière, autant de couplets qu'il y avait de jours en l'an 1503, car c'est bien alors que cette étrange production fut composée. Les bibliographes ne sont pas d'accord sur cette date, que nous croyons devoir assigner à *l'An des sept Dames*. Les uns prétendent qu'il est de 1515, les autres qu'il est de 1518. Pourtant les quatre lignes suivantes, qui terminent l'ouvrage, nous semblent assez claires :

Trois et C. V. X. escrit on,
Crois-le bien sy aras nombre bon,
Tous motz retournéz promptement,
Vous sarez l'an incontinent.

*L'An des sept Dames* est donc de *XV^e^ et trois*. Notre opinion, d'ailleurs, s'accorde avec plusieurs passages du livre qui font allusion à des événemens arrivés réellement en l'an 1503. Ainsi, dans l'octave 68, l'auteur dit :

D'ung filz naquit bier la figure
De la princesse de Castille.

Ainsi encore, dans l'octave 265 :

Je danserai sur une barpe
Ou nom du glorieux Philippe.

Or, on sait que Ferdinand, frère de Charles-Quint, fut mis au monde en 1503 par Jeanne-la-Folle, à Medina. Leur père, le roi Philippe, mourut en 1506. L'âge de ce poème est donc suffisamment établi. Ce qui nous fait placer l'auteur de *l'An des sept Dames* parmi les poètes belges, c'est l'abondance d'idiotismes flamands qui se rencontrent dans son livre. Il paraît avoir été au moins sujet de Philippe-le-Beau et avoir habité la Belgique, si le *scenarium* de son poème et les choses qu'il y dit des hommes et des localités de notre pays ne prouvent pas à l'évidence qu'il y reçut aussi le jour. Pour nous, nous penchons à croire qu'il est du Hainaut, d'où il va souvent visiter l'Artois, comme il dit :

Je m'en yray vers le mydi
Droit en Artoys sans point attendre ;
Mon cueur y va souventeffois.

Ce poème est plus curieux comme monument de l'époque à laquelle il appartient, qu'intéressant sous le rapport littéraire. Comme œuvre de poésie, il n'a que peu de valeur; sous le rapport moral, il en a moins encore. On trouve bien quelque esprit par-ci par-là ; mais beaucoup d'obscurité, une phraséologie entortillée, de l'obscénité souvent, presque toujours du mauvais goût. La langue de l'anonyme est au-dessous de celle de Lemaire, autant que la langue de Jean de Stavelot est au-dessous de celle de Martin Franc. Aussi, nous ne citerons de lui que les deux triolets suivans, où l'on remarquera une certaine facilité et peut-être même quelque peu de cette grâce naïve qu'on rencontre parfois dans Jean Marot.

DÉSIR.

Il n'est argent, tresor, ne avoir
Que ne donnasse sy l'avoye.
Pour bien la grace d'elle avoir,
Il n'est argent tresor ne avoir.
Elle est belle et plaisante à voir ;
Mon cueur veult que souvent la voye.
Il n'est argent, tresor ne avoir,
Que ne donnasse sy l'avoye.

SUR SA MIE.

Sa beaulté de doulceur esprise
Mes cincq sens a du tout espris.
Mon ame en est tenue et prise.
Sa beaulté de doulceur esprise,
Cescun par tout la loue et prise;
Sur toutes elle a los et pris.
Sa beaulté de doulceur esprise
Mes cincq sens a du tout espris.

L'*An des sept Dames* est suivi de plusieurs rondeaux, de deux ballades, d'une traduction de l'*Amphitryon* de Plaute, de la dixième églogue de Virgile, de l'*Éloge de l'Italie* tiré des *Géorgiques*, et enfin d'un petit poème adressé à la Sainte-Vierge. Mais rien de tout cela n'est, sous le rapport littéraire, d'une qualité meilleure que l'œuvre dont le titre est celui du livre. Même vous y remarquerez une plus grande platitude de style et une trivialité qui ne permet pas d'en citer la moindre ligne.

Hâtons-nous d'en venir à un nom qui empêcha la poésie de s'éteindre dans nos provinces, et continua si dignement l'œuvre de Philippe-le-Bon, en encourageant ceux qui la cultivaient: ce nom est celui de Marguerite d'Autriche. Cette princesse, dit l'abbé Maisieu [1] « aimoit passionnément la poésie françoise et elle n'omit » rien pour lui donner cours dans les Pays-Bas. Elle se faisoit un » plaisir d'animer les poètes par ses libéralités. » A ces paroles nous ajouterons le passage suivant de La Serna [2] : « Marguerite » d'Autriche peut être regardée comme la restauratrice des lettres » dans la Belgique : simple régente de quelques provinces, elle » fit plus par son zèle et par son amour pour le progrès des arts, » que de grands monarques malgré l'étendue de leurs moyens. » Parmi les savans distingués qui s'attachèrent à cette princesse, » on compte le célèbre Érasme de Rotterdam, Corneille Agrippa,

[1] *Histoire de la poésie française*, p. 298.
[2] *Mémoire sur la Biblioth. de Bourgogne*, p. 139.

Digitized by Google

» Jean Lemaire des Belges, Jean Molinet, Rémacle de Florennes,
» poète latin, etc. Ils en furent reconnaissans, et Corneille Agrippa
» prononça son oraison funèbre. Ce fut encore sous son gouver-
» nement qu'on vit paraître dans la Belgique ces célèbres musiciens,
» qui se répandirent partout dans la suite et furent les restaurateurs
» de la musique en Europe [1]. »

Mais ce n'était point à protéger les lettres que se bornait Marguerite. Elle les cultivait elle-même avec goût et avec succès. La bibliothèque de Bourgogne possède d'elle plusieurs recueils de poésies et de musique [2] sur lesquels il a déjà été publié une notice par l'académie royale de Bruxelles [3]. Nous aurons peu de chose à ajouter à ce qui est dit dans cette excellente notice.

Marguerite, née en 1480, de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne, fut promise à Charles VIII, fils de Louis XI, par le traité d'Arras, et envoyée à la cour de France. En 1491 elle fut ignominieusement renvoyée en Flandre par le Dauphin, qui épousa Anne de Bretagne. Six ans après, elle fut fiancée à l'infant Don Juan, fils de Ferdinand et d'Isabelle. C'est par mer qu'elle se rendit en Espagne. Pendant le trajet, elle fut assaillie par une tempête affreuse; et, au milieu du danger, elle écrivit gaiement son épitaphe :

> Cy-gist Margot, la gente damoiselle,
> Qu'eust deux maris et sy mourut pucelle.

Cependant elle aborda heureusement dans la péninsule. Mais l'infant Don Juan mourut bientôt après. En 1501, elle épousa Philibert-le-Beau, duc de Savoie, qui la laissa veuve quatre ans après, c'est-à-dire, à l'âge de vingt-quatre ans. Ce fut alors qu'elle prit cette devise qui a si fort occupé la sagacité des philologues : *Fortune infortune fort une*. Frappée, à la fleur de sa vie, de ce deuxième veuvage, elle alla chercher une consolation à ce nouveau deuil, en Alle-

[1] Guichardin, *Description des Pays-Bas*.
[2] MSS. n^os 103. A.—610. D.—805 D.
[3] *Notices et extraits des MSS. de la Biblioth. de Bourgogne*, par M. le baron de Reiffenberg.

magne, dans l'amour de son père. Elle n'y demeura pas longtemps. Son frère, Philippe-le-Beau, étant mort en 1506, la tutelle de Charles-Quint échut à l'empereur, qui, à cause de l'éloignement où il se trouvait des Pays-Bas, la confia à Marguerite, qu'il nomma gouvernante de ces provinces et à laquelle il donna la jouissance du comté de Bourgogne et du Charolois. « Maximilien, » dit Garnier dans son *Histoire de France*, « ne pouvait faire choix d'un ministre » plus actif et plus intelligent. Elle était l'ennemi le plus dangereux » et le plus opiniâtre que la fortune pût susciter à la France. » Ainsi, dans cette prodigieuse activité d'esprit dont elle fit preuve pendant sa vie politique, elle essaya de se distraire des traverses qu'elles avait subies. Sans cesse animée contre cette France où Charles VIII l'avait traitée avec si peu d'égards, elle s'occupa sans relâche à créer des ennemis à Louis XII et à François I$^{er}$. Elle assista aux conférences de Cambrai et conclut avec le cardinal d'Amboise le traité de 1508. En 1515 elle forma une nouvelle ligue, avec les Anglais, contre Louis XII. En 1529 elle conclut ce traité si funeste à la France et connu sous le nom de *Paix des trois princesses*, parce que Marguerite d'Autriche, Louise de Savoie et Marguerite de Valois y assistèrent. Cette paix, achetée deux millions d'écus d'or, fut célébrée par Clément Marot dans un de ses plus médiocres rondeaux [1]. Marguerite mourut, non pas à Bruxelles comme le dit M. Weiss [2], mais à Malines [3], d'où elle fut transportée à Bruges. On l'ensevelit, en cette ville, au couvent des Annonciades qu'elle avait fondé et où elle se disposait à se retirer pour y passer le reste de ses jours [4]. « Elle fut pour les Pays-Bas ce que François I$^{er}$ fut pour la » France. Jamais princesse ne fit plus de bien aux lettres et ne » récompensa mieux ni plus noblement ceux qui les cultivaient [5]. »

[1] Livre I, rondel XIII.

[2] *Biogr. univ.*

[3] *Anecdota Bruxellensia, ad ann.* 1530. MS. de la Biblioth. de Bourgogne.—Graphæus, *Notices et extraits des MSS.* p. 131.

[4] La Serna, *Mém. sur la Biblioth. de Bourgogne*, p. 135.

[5] *Dis. prélim. des Mémoires de l'académie de Bruxelles.*

Nous avons vu, plus haut, que Molinet et Lemaire des Belges étaient attachés à sa cour. Son palais était le temple des arts, en quelque sorte, et le rendez-vous de cette brillante noblesse belge qui, au XVIe siècle, jeta un si grand éclat. Il fallait voir les musiciens et les poètes se grouper autour de cette princesse et chercher à lui faire oublier les tristesses du passé par la musique et par les vers. Ouvrez les recueils de poésies et de musique de Marguerite, que possède la Bibliothèque de Bourgogne, presque à chaque page vous trouverez consacré un souvenir des malheurs qui frappèrent cette noble femme. Souvent elle chante elle-même, poète inspirée au milieu de ces poètes. Parfois, au sein de ses fêtes, une triste réminiscence du passé lui vient; alors elle se complaît à remonter le courant de sa vie, si désolée dès sa jeunesse, et qui aurait pu être si belle pourtant; elle rappelle les regrets qui l'ont assaillie dès son entrée dans le monde :

> Revenez tous, regrets, je vous convie.

Mais bientôt ce léger nuage se dissipe. Lemaire et Molinet, qui se sont mis à chanter aussi tous ces

> Regretz, grands, moyens et menuz,

changent, comme elle, de note et redisent comme elle:

> Après regretz il se fault resiouir,
> Chassant tristesse et deul et souvenir.

Puis, Josquin Desprès, Henri Isac, Bruhier, Compère, Pierre de la Rue, Brunel, Agricola, les musiciens célébrés par Rabelais et par Crétin, marient leur musique à cette poésie, et chantent, et endorment, par leurs accords, les soucis et les souvenirs dans ce cœur de princesse éprouvé comme celui de la plus humble des femmes.

Parmi les pièces qui composent le recueil de poésies de Marguerite

d'Autriche, connu sous le titre de *Ballades* [1], il y en a plusieurs qui lui appartiennent. Une seule s'y trouve écrite de la main même de cette princesse; c'est celle qui commence par ce vers :

Pour ung jamais ung regret me demeure.

En tête de ce morceau on lit les mots suivans : *Vers composés par semadams*. Le savant baron de Reiffenberg [2] a lu *semadame* et demande quelle est la signification de ce mot. Selon nous, c'est tout simplement le mot *madame* écrit à rebours et au commencement et à la fin duquel se trouve ajoutée la lettre *s*. Cette explication nous a été fournie par les mots *vlednora truopa zama hemadi* qu'on lit sur la première page de ce recueil, et dont on peut faire *rondel pour madame,* en lisant à rebours et en retranchant la première et la dernière lettre de chaque mot, lettres qu'on y a ajoutées au hasard pour en dérober mieux l'intelligence. Le plus grand nombre de ces ballades, ou, pour mieux dire, de ces rondeaux, car ce sont bien de véritables rondeaux, portent en marge des inscriptions qui, au premier aspect, paraissent aussi barbares que la ligne que nous venons de citer, mais qui, expliquées de la même manière, présentent les noms des seigneurs de la Baume, de la demoiselle de Vere, du fils du président de Brabant, du bâtard de Bourbon, de D'Aubigni, de Picot et d'autres. Peut-être cette découverte pourra-t-elle aider à jeter une lumière nouvelle sur un côté de la vie de Marguerite, c'est-à-dire sur l'histoire de son cœur, et ouvrira-t-elle dans sa biographie une perspective inconnue jusqu'à ce jour.

Par les extraits que nous donnons des poésies contenues dans les différens MSS. de la princesse, on distinguera aisément celles qui furent composées par elle-même, de celles qui furent écrites par les poètes de sa cour. Celles-là roulent presque toujours sur le même sujet; c'est presque toujours un regret du passé, un coup d'œil

[1] MS. de la Biblioth. de Bourgogne, n° 610. *D.*

[2] *Notices et extr. des MSS. de la Biblioth. de Bourgogne.*

triste jeté sur un temps qui n'est plus, sur un bonheur éteint, sur un beau rêve évanoui, sur l'inconstance des choses du monde et du cœur. Rarement elle sort du cercle des pensées intimes, à moins que ce ne soit pour adresser une chaste prière à la Vierge, la consolatrice de toutes les douleurs, ou pour mettre en garde ses damoiselles contre les tromperies et les *cautelles* des hommes. Il y a dans sa poésie quelque chose de suave, une délicatesse féminine dont aucune femme n'avait encore donné d'exemple en ses écrits avant Marguerite, une grâce charmante et pleine de finesse et de naïveté. Quoi de plus vrai et de plus profondément senti que ces lignes délicieuses dont la pensée fut reproduite plus tard par Moncrif en sa jolie romance d'*Alis et Alexis* :

..... Je vous oublieray ;
Pleust à Dieu que fut de ceste heure !
Mais de tant plus qu'à ce labeure,
Tant plus en memoire vous ay.

Quoi de plus gracieux que ce rondel adressé à ses filles d'honneur :

Belles parolles en paiement
A ces mignons présumptueux,
Qui contrefont les amoureux
Par beau semblant ou aultrement.

Sans nul crédo, mais promptement,
Donnez pour récompense à eulx
Belles parolles en paiement.

Mot pour mot, c'est fait justement,
Ung pour ung, aussi deulx pour deulx.
Se devis ils font gracieux,
Respondez gracieusement
Belles parolles en paiement.

Dans les extraits que nous offrons ici en grande partie pour la première fois à la curiosité des lecteurs, on trouvera plus d'un

Digitized by Google

morceau à placer à côté de celui-là. Plus d'un servira à faire apprécier le talent poétique de cette femme qui fit tant, dans l'ordre politique, pour l'empire, et tant, dans le domaine de l'art, pour la Belgique, où, grâce à elle, la poésie jeta un dernier et rayonnant éclat, au XVI[e] siècle. (*M.*)

Le mouvement imprimé à l'art poétique en Belgique par les sociétés de rhétorique et Martin Franc, dans le cours du XV[e] siècle, et au commencement du XVI[e] par Marguerite d'Autriche et Jehan Lemaire, ne fut pas sans porter quelques fruits. Si une protection éclairée était venue alors continuer l'œuvre de cette princesse et surtout l'œuvre de Lemaire, il se fût, sans doute, rencontré dans nos provinces plus d'un esprit qui eût donné à la révolution commencée par ce poète, le développement qu'elle reçut en France, grâce aux travaux de Ronsard et de l'école qui l'adopta pour chef. Le génie belge eût encore fait pour la langue et pour les lettres françaises, au XVI[e] siècle, ce qu'il fit pour elles dans le XII[e] et dans le XIII[e]; mais cette protection lui manqua.

D'abord, après la mort de Marguerite d'Autriche, les guerres continuelles de Charles-Quint, son absence continuelle, d'où aussi l'absence de cette cour qui ouvrait, auparavant, ses portes toutes larges à la poésie. Puis une autre langue que la langue française; la langue de Philippe II, de Marguerite de Parme, du duc d'Albe, de Farnèse, de Mansfeld, de Fuentes.

Puis les troubles civils et les grands désastres dont les dissensions religieuses affligèrent nos provinces. Toutes ces causes contribuèrent à éteindre ce dernier rayon que, grâce à Lemaire, l'art jeta en Belgique. Le vaste naufrage où périt la liberté belge fut aussi le naufrage où périt notre littérature. Cependant çà et là quelques hommes épars essaient encore d'élever une voix qui s'éteindra bientôt dans le bruit de cette profonde tempête. C'est Gabriel Fourmennois, de Tournay, qui met en vers la *Harangue du paysan du Danube* devant le sénat romain. C'est Michel Coyssard qui, retiré dans les pieuses solitudes d'un cloître de Mons, écrit dans son livre d'heures ces lignes

Digitized by Google

pleines de sentiment et de poésie :

Je suis, lecteur, le brandon radieux
Qui par la nuit de ce monde flamboye,
Dressant chascun à la céleste voye
Et aux plaisirs du pourpris glorieux.

Je sers d'escorte aux gens dévotieux
Qui vont encor par la terrestre voye;
Et qui me suit, jamais ne se fourvoye
Du vray sentier qui mène vers les cieux.

Tesmoing en est le vénérable Ignace
Et tous ceux-là qui ont suivy sa trace.
Doncq, si jouir tu venx à tousionrsmais

Avecq icenx dn boire nectarique,
De moi, lecteur, ne t'esgare jamais,
Lis-moy tousiours et tousiours me praticqne [1].

Puis encore c'est Jacques Boulongne, de Liége, et Gilles Boileau, de Bouillon [2], dont on trouve des poésies dans la *Sphère des deux mondes*. Mais c'est surtout ce Louis Desmasures que Pasquier, dans ses *Recherches* [3], cite en son chapitre de « la grande flotte » de poètes que produisit le règne du roy Henry II. »

La vie de Louis Desmasures est en quelque sorte la répétition de celle de Clément Marot, avec le talent duquel le sien a aussi une certaine analogie. Desmasures naquit à Tournay en 1523, et annonça de bonne heure une facilité remarquable pour l'étude et surtout pour la poésie. Il s'attacha fort jeune au cardinal Jean de Lorraine, dont il devint le secrétaire et à la sollicitation duquel il commença à traduire Virgile en vers français. Le cardinal étant mort en 1550, Desmasures resta dans la misère. Le poète se tourna alors vers l'Italie où l'appelaient la fortune et ce Virgile, dont il

[1] MS. de la bibl. de Bourg., n° 1494, *a*.
[2] *La Croix du Maine*, tom. I.
[3] *Voy.* p. 616.

Digitized by Google

s'occupait à translater les carmes. Il vint à Rome où il suivit le cardinal du Bellay, pour lequel il acheva sa traduction de l'Énéide. Le cardinal le donna pour secrétaire à son fils Joachim, qui cultivait lui-même avec succès la poésie et qui, selon Sainte-Beuve [1], apporta le premier le sonnet de Florence. Cette position devait plaire à Desmasures, sa vie devait être douce dans cette communion d'art et de poésie avec son maître, qui, enthousiasmé pour sa translation de Virgile, lui écrivit ces vers :

Autant comme l'on peut en un autre langage
Une langue exprimer, autant que la nature
Par l'art se peut monstrer, et que par la peinture
On peut tirer au vif un naturel visage ;

Autant exprimes-tu, et encor davantage,
Avecques le pinceau de ta docte escriture,
La grâce, la façon, le port et la stature
De celui qui d'Enée a descrit le visage.

Ceste mesme candeur, ceste grâce divine,
Ceste mesme douceur et majesté latine
Qu'en ton Virgile on void, c'est celle mesme encore

Qui françoise se rend par ta céleste veine,
Desmasures, sans plus à faute d'un Mécène
Et d'un autre César qui ses vertus honore.

Cependant Desmasures, esprit inquiet, rentra bientôt dans la Lorraine, que les doctrines du protestantisme avaient envahie de toutes parts. Il les embrassa ouvertement, comme avait fait Clément Marot, et se mit à les prêcher lui-même avec ardeur. Il se fit pasteur calviniste à Metz d'abord, à Strasbourg ensuite. C'est à Strasbourg que l'on pense généralement qu'il mourut en 1580. Il avait été lié avec les hommes les plus distingués de son temps, et compta au nombre de ses amis Salignac, Bèze, Ramus, Rabelais. Les poètes

[1] *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, p. 193.

Digitized by Google

le chantèrent. On a vu les vers que Joachim du Bellay lui adressa. François de Clémery lui envoya des distiques où il l'appelait : « *Magnum ore sonans.* » Georges de la Putrière lui écrivit en « beaux vers latins » que

> France eust esté toujours ignorante et délivre
> De savoir l'infortune et le troyen meschef,
> Sans toi et ton labeur qui l'a voulu ensuivre.

Il nous reste de Desmasures, outre sa traduction de Virgile, un recueil d'œuvres poétiques, contenant des odes, des sonnets, des épigrammes et la traduction de vingt psaumes; puis, une trilogie dramatique sur David, David combattant, David triomphant et David fugitif. Son Énéide fut fort estimée en son temps. Elle n'est presque plus supportable aujourd'hui. Cependant on y remarque une étonnante facilité et même parfois une grande fidélité à reproduire le texte latin. Bien que l'on préfère les vers latins de Desmasures, ses vers français ont des qualités bonnes et solides. Peu de poètes de son temps ont eu souvent autant de verve que lui. Il a par moment une incroyable grandeur dans la pensée et un sentiment profond du pittoresque dans le style. Ainsi, dans la dédicace de sa traduction au prince Charles de Lorraine, il nous dépeint Virgile qui, sur sa trompe d'airain

> Fit bruire et entonna l'Énéide aux Romains.

Ainsi ailleurs il nous montre la Nuit

> Enveloppant du manteau spacieux
> De sa grande ombre et la terre et les cieux.

Parmi ses sonnets et ses odes, il y en a plus d'un qui ne figurerait pas avec désavantage à côté des meilleures pièces de Ronsard et des poètes de son école. Ses psaumes n'ont guère plus de valeur que n'en ont ceux de Clément Marot. En général, ses poésies ont

Digitized by Google

de la grâce, du laisser-aller et souvent un tour piquant et original. Les extraits que nous donnons de ses onvrages sont tirés en grande partie du travail qui a le plus occupé son attention, c'est-à-dire la traduction de Virgile. (*N.*)

Après Desmasures et Gabriel Fourmennois, il ne nous reste guère plus que les anonymes des *Albums* de Marie de Bekerke [1], de la baronne Hélène de Mérode [2] et d'un autre recueil sans titre que possède la Bibliothèque de Bourgogne [3].

Il paraît qu'à la fin du XVI[e] siècle et au commencement du XVII[e], les albums étaient déjà à la mode dans nos provinces. A la vérité, cette fantaisie s'explique assez facilement, quand on se rend compte de cette époque d'agitations et de combats, où, n'étant pas sûr la veille de vivre encore le lendemain, on se hâtait d'écrire son nom sur quelque page d'un livre de souvenirs d'un ami ou d'une femme aimée. La vie était si rapide alors, que, entre deux batailles, tous ces gentilshommes engagés dans la formidable guerre qui désola la Belgique pendant un siècle tout entier, n'avaient que le temps d'ôter leur gantelet de fer et de peindre leur blason ou de tracer quelques lignes sur un album pour laisser au moins un souvenir dans la mémoire d'un être chéri. Sous ce blason, ou sous ces vers, il y avait toujours une devise. Ainsi, sous le nom de Maurice de Nassau, vous lisez : *Je maintiendray,* sous celui de Louis de Nassau : *Nec sorte nec morte,* sous celui de Philippe de Mérode : *Audaces fortuna juvat*, sous celui de A. d'Aremberg : *Vertu passe tout,* sous celui de Philippe de Marnix : *Sy l'heur veult.* Ces vers n'étaient pas tous à la vérité dignes d'être signés de ces grands noms. Mais il y en avait de charmans, de beaux, de vrais. Il y avait des vers que les poètes de la pléiade française n'eussent pas désavoués, des vers que Desportes, Vauquelin de la Fresnaye, Passerat et Durant eussent de bon cœur donnés comme leurs. Que

[1] Biblioth. de Bourgogne, MS.

[2] Notice dans les *Bulletins de l'Académie.*

[3] *Ibid.*, MS.

Digitized by Google

toutes ces poésies aient été composées par les seigneurs qui les ont signées de leurs noms, nous avons tout lieu de ne pas le croire. Cependant de la plupart les auteurs nous sont inconnus, et c'est de celles-là que nous donnons ici un choix, car nous les estimons écrites par les descendans de cette suite de poètes qui, durant tout le moyen âge, ont jeté tant d'éclat sur notre histoire littéraire [1]. Le plus grand nombre de ces pièces appartiennent à la deuxième période de l'école Ronsardienne. Ce n'est plus l'imitation des Grecs et des Latins qui s'y fait sentir. Ce n'est plus uniquement sur les exemplaires grecs et latins que l'inspiration s'est modelée. Mais c'est l'imitation italienne qui domine en ces sonnets, qui domine en ces chansons, derniers soupirs de notre poésie sous le règne d'Albert et d'Isabelle, derniers échos de ce concert commencé au XII^e^ siècle et qui dut mourir à l'entrée du XVII^e^. (*O.*)

Ainsi nous avons parcouru, d'un pas rapide il est vrai, toutes les phases de l'histoire de la poésie française dans nos provinces. Nous l'avons prise à sa naissance et l'avons suivie jusqu'à l'anneau où cette chaîne si riche et si splendide se brise. Nous avons vu l'art développer ses premières fleurs sous le règne magnifique des comtes de Flandre, à cette cour rayonnante de Philippe d'Alsace, et florir avec éclat sous Guillaume et Gui de Dampierre en Flandre, et sous Henri III en Brabant. Nous l'avons vu languissant et pâle, près de s'éteindre au milieu des agitations désastreuses du XIV^e^ siècle, pour s'aviver un instant sous le règne des ducs de Bourgogne. A la fin du XV^e^ siècle, nous l'avons vu dépérissant de nouveau, et au commencement du suivant, il nous apparaît de nouveau ranimé par Jehan Lemaire. Après la mort de Marguerite d'Autriche, dernière protectrice de la science du gai savoir, il se perd dans nos troubles civils et dans le bruit de nos

[1] Nos bibliothèques publiques étant très-mal fournies en ouvrages imprimés des poètes français du XVI^e^ siècle et du commencement du XVII^e^, nous n'avons pu rechercher s'il y en a qui ont le droit de réclamer quelques-unes des poésies contenues dans les albums dont il a été parlé plus haut, et dans lesquels, du reste, nous avons reconnu des productions de Ronsard, de Remi Belleau, de Mellin de Saint-Gelais et d'autres de leurs contemporains.

Digitized by Google

guerres religieuses. Le XVI^e siècle fut le tombeau du génie poétique en Belgique. « C'est alors, dit le baron de Reiffenberg[1] avec une vérité » d'aperçu aussi neuve que remarquable, c'est alors que s'effacèrent » les traits les plus heureux de notre caractère national. Albert et » Isabelle, dont on fait encore tous les jours un éloge très-irréfléchi, » eurent mission d'énerver, d'abâtardir, d'aplatir la Belgique. Leur » administration affectait une mansuétude extrême, et le peuple qui » sortait des guerres civiles, étonné de se trouver tranquille, se lais- » sait prendre à cette amorce. On extirpa tout doucement ses habi- » tudes démocratiques; les archidues couvrirent le pays d'anoblis, de » moines et de religieuses; le commerce s'anéantit peu à peu, et la » propriété foncière se vengea en sournoise des humiliations que lui » avait fait long-temps essuyer l'opulence mercantile. Le mal cepen- » dant ne se fit pas sentir tout à coup. Albert et Isabelle étaient ef- » fectivement de bons princes, d'honnêtes gens qui ruinaient le » pays au physique et au moral le plus paternellement du monde; il » est même possible qu'ils aient cru, en agissant ainsi, travailler à » son bonheur. Mais il n'en est pas moins certain que le Belge subit » alors une complète métamorphose. On ne put cependant lui ravir » tous ses avantages : quelques esprits heureux, surtout parmi les » artistes, secouèrent de temps à autre l'engourdissement qui pesait » sur la nation, et même on les encouragea plusieurs fois. Car, si » ombrageuse que soit la tyrannie, elle prend en gré un beau ta- » bleau, une belle peinture, elle pensionnera même un algébriste ou » un physicien, mais les hommes de lettres en général lui font peur; » ces gens-là remuent trop d'idées, des idées trop vivaces; ils n'ont » rien à en espérer que des persécutions ou des mépris. »

Aussi, désormais plus de poésie chantée. Désormais seulement les marbres de Du Quesnoy, les toiles de Rubens, de Van Dyck et de cette puissante génération de peintres qui ont donné leur nom à une des plus belles écoles, jusqu'à ce que, dans le siècle passé, ces

[1] *Lettre sur la musique*, à M. Fétis, dans le *Dimanche*, tom. 2, p. 319 seqq.



Digitized by Google

ciseaux eux-mêmes se rouillent et que ces pinceaux eux-mêmes s'endorment, pour ne se réveiller que dans le siècle où nous sommes. Ce réveil est commencé, cette résurrection est commencée. L'art a repris vie. La peinture et la statuaire renaissent. La musique a retrouvé sa voix, la poésie aussi, la belle poésie qu'une révolution engloutit dans ses flots et qu'une révolution nous ramène au rivage, qui mourut frappée au cœur dans nos tempêtes du XVI[e] siècle, et qui se ranime après les orages de 1830.

# PIÈCES A L'APPUI.

## A.

### Bele Idoine.

Bel Idoine se siet desous la verde olive
En son père vergier, à soi tence et estrive ;
De vrai cueur sospirant, se plaint : « Lasse chetive !
» Amis, riens ne m'i vault, sons, note, ne estive ;
» Quant ne vos puis véoir n'ai talent que plus vive. »
He Diex !
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

« Aimi lasse, fait-elle, com ci a longue attente !
» Cuens Garsiles amis, por vous sui en tourmente.
» Amis, la vostre amours me livre tel entente,
» Qu'en lermes et en plours reserai ma jouvente :
» N'en puis vive eschapper se ne vous voie ou sente. »
He Diex !
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

« Mar fu onques la guerre de mon père esméue
» Par quoi en cest païs est vostre gent venue !
» Tant l'avez par vos armes richement maintenue
» Qu'afinée l'avez et la pais conséue.
» Mais, ainçois, fu la vie maint chevalier tolue. »
He Diex !
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

Digitized by Google

« Bien fust ore la terre de mon père escillie,
» Toute la gent menue et morte et mal baillie,
» Se la guerre ne fust accordée et paie
» Où tant estour féistes, tante fiere assaillie,
» Dont puis ai, mainte nuit, pour vostre amour veillie. »
He Diex!
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

« Quant ferme fu la pais et la guerre fénie,
» Que toute fu montée la vostre baronnie,
» Vo cor me présentastes où ainc n'ot vilenie.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
» Mais jà ère pour vous de mon cuer desgarnie. »
He diex!
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

« Amis, vostre biautés me plait molt à retraire;
» Tant estes dous et frans, courtois et debonnaire,
» Qu'onques rien envers moi ne voulsistes méfaire.
» Tant m'avez fait d'amour, ne me poez mesplaire,
» Si que mon cuer ne puis de vostre amour retraire. »
He Diex!
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

« He lasse! que ferai? tant sui en grant destrèce;
» Amis, vo grant biautés, vos sens, vostre proesse
» M'ont si feru d'un dart d'amour qu'el cuer me blece,
» Se vous ne l'en jectez, n'est bons qui hors l'en mèce.
» Car vous i avez mis et le fer et le flesche. »
He Diex!
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

Queque la bele Idoine pleure et plaint et dolouse
Le preu Garsilion qui tant aime et goulouse,
Atant es-vous sa maistre de tost aler jalouse,
Isnelement courant toute une voie herbouse,
Et voit sa demoiselle en vie dolerouse.

Digitized by Google

He Diex !
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

« Demoiselle, fait-elle, fraignez vostre corage ;
» Trop avez hui menée grant dolour et grant rage.
» Li roi et la roine ont perçu vostre usage,
» Et bien dient entr'eus que n'estes mie sage. »
Atant es-vous sa mère ; y aura grant damage.
He Diex !
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

Par les trèces la prent qu'ele ot blondes com laine.
Devant le roi son père isnèlement l'enmaine,
Son errement li conte dont bien estoit certaine.
« Or aura, dit li rois, batéure prochaine,
» Puis la ferai serrer ens en la tour autaine. »
He Diex !
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

Tantost fait la pucèle despoiller et desçaindre ;
Tant la bati d'un fraine là où la pot ataindre,
Que toute sa char blanche li fait en vermeil taindre,
Puis la fait enserrer en la tour et remaindre.
Ensi la cuide bien chastoier et destraindre.
He Diex !
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

Or est la belle Idoine en la tour seule mise ;
Mais, pour ce, ne changea son cuer en nule guise ;
Qu'èle est si de l'amour Garsilion esprise
Qu'il n'est rien en cest mont qu'èle tant aime et prise ;
En plourant le regrete, quar bien en est aprise.
He Diex !
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

Digitized by Google

Trois ans fu la pucèle en la tour enserrée,
Son dols ami regrete dolente et esplorée.
« He! dous amis, fait-elle, com longue demourée!
» Je suis pour vostre amour en ceste tour quarrée!
» Tost i morrai pour vous, tant sui-je plus irée. »
He Diex!
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

Lors crie de rechef et ploure à vois autaine.
« Amis por vous ai trait mainte dure semaine.
» Ci sui por vostre amour enserrée à grant paine.
» Ne puis sor piés ester, tant sui sosprise et vaine. »
A cest mot chiet pasmée sans vois et sans alaine.
He Diex!
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

Li rois ot entendu et le cri et la noise:
Durement s'esmerveille quant ele ne s'acoise;
En la tour vint courant plustot que cerf ne voise;
Sa fille voit pasmée, Idoine la cortoise.
Entre ses bras la prend; n'a talent qu'il s'en voise.
He Diex!
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

Grant dolour a on cuer li rois, ne sait que dire;
La roïne raccourt, de deul confont et d'ire;
« Fille, font-il andoi, cest amour vous empire. »
Quant elle puet parler, si respont: « Voire, sire.
» Lasse! toute i morrai, ne m'en puis escondire. »
He Diex!
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

— « Fille, com cest amour vous a palie et tainte!
» D'amer Garsilion ne vous estes pas fainte.
» Jà ne verrez un mois, tant s'amours vous a tainte. »
— « Sire, por Dieu mercis, ci n'a metiers d'estrainte;
» Se ne l'ai à baron, de deul serai estainte. »

Digitized by Google

He Diex!
Qui d'amour sent dolour et paine.
Bien doit avoir joie prochaine.

—

— « Fille, se vous voliez entendre à mariage,
» Fil de roi vous donroie, riche et de hault parage. »
— « Sire, jà n'aurai hom en trestout mon éage,
» Se n'ai Garsilion, le bel, le preu, le sage;
» Car si vaillant, sans vous, ne sai en nul lignage. »
He Diex!
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

Quand li rois ot sa fille qu'aillors ne veut entendre,
Un tournoi fait crier, que plus n'i veut atendre;
Devant la tour sera, bien s'i porront estendre.
Et qui le pris aura, si le convendra prendre
Idoine la courtoise, où il n'a que reprendre.
He diex!
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

Par le païs fu tost scéue la nouvelle;
Plus lor plaist à oir que harpe ne vielle.
Tuit dient qu'il iront conquerre la pucèle,
Pour s'amour metteront mainte lance en astelle.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
He Diex!
Qui d'amour sent dolour et paine.
Bien doit avoir joie prochaine.

—

Lors viennent chevalier de mainte terre estraigne.
Pour amour la pucèle n'i a nul qui remaigne.
Cuens Garsiles i vient à mout riche compaigne.
Devant la tour la bele ot mainte riche ensaigne.
Et li tournois commence; n'i a nul qui se faigne.
He diex!
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

Digitized by Google

Chascuns por bele Idoine de bien faire s'avance,
Qui s'est mis as fenestres; n'ot si gentile en France :
Son dolz ami presente par amour une mance,
Et li cuens la reçoit ; ens el tournoi se lance.
Ainc mieudres chevaliers ne tint escu ne lance.
He Diex!
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

Riches fu li tournois desous la tour antive,
Chacuns par sa proesce vuet qu'Idoine soit sive.
Et la bele s'escrie : « Cuens Garsiles, aïve ! »
Li cuens qui chevalier ne doute ne esquive,
A fait ce jour vuidier maint cheval et mainte yve.
He Diex!
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

Mout le fit bien Garsiles qui proesce a et force;
Por l'amour la pucèle s'esvertue et esforce.
Les escus froisse et fent com s'il fuissent d'escorce,
A chevalier n'assemble qu'a terre ne le porce.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
He Diex!
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

—

Tout le tornoi veinqni, la pucèle a conquise,
Et li rois li donna, si l'a à femme prise.
En sa terre l'emporte, à haute honor l'a mise.
Mout doucement s'entraiment, loiaument, sans faintise,
Or a la belle Idoine quant que ses cuers devise.
He diex!
Qui d'amour sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

Digitized by Google

## *B.*

### Chanson de Gillebert.

J'ai fet maint vers de chanson,
Et s'ai mainte foiz chanté :
Onques n'en oi guerredon,
Nes tant c'on m'en séust gré.
Mès jà pour ce n'ière faus.
Toz fius et loiauz
M'en irai,
Et serai
Sages; si m'en retrairai
D'amer celi
Où il n'a point de merci.

—

Je ne donroie un bouton
D'amors ne de sa fierté.
Issuz sui de sa prison
Où j'ai mains mauz enduré.
Amors n'est fors paine et mauz
Tormenz et travaus.
Joë n'ai
Quant les ai;
Et pour čeli me retrai
D'amer celi
Où il n'a point de merci.

—

Se j'amasse traïson
Ne mesdit, ne fausseté,
L'on m'éust tenu à bon,
Et si m'éust-on amé.
Certes, amors deloiauz,
Ja n'ière de çaus;
Ains ferai,
Quant voudrai,
Chanson; si me retrairai
D'amer celi
Où il n'a point de merci.

—

Nus ne se puet avancier
En amor, fors par mentir :
Et qui melz s'en set aidier,
Plustost en a son plesir.
Qui fame justisera,
Jà ne l'amera
Par convent
Loïaument :
Et pour ce je me repent
D'amer celi
Où il n'a point de merci.

—

Certes jà celer nel quier,
G'enpris ma dame à servir.
Rendu m'en a tel loyer
Qu'ele me cuida traïr.
Voirs fu; s'amor m'otria,
Mès ell' me gaba
Por vil gent.
Vengement
M'en dont Diex! Je me repent
D'amer celi
Où il n'a point de merci.

### Autre Chanson.

Li joli pensé que j'ai
Me vienent de fine amor
Et de ce que dame sai
Bone et sage et de valor.
Me conforte et tient en joie,
Et se je pooie
Passer la meillor
C'on sache de faire honor,
Por ma dame le feroie.

—

Jamais je n'entroublierai
Un ris qui vint de douçor
Qu'ele fist quant l'esgardai.
Mès ne dis pas tel folor
Que pour moi fust, je faudroie;
Ne voir ne diroie;
Mais de tel savoir
M'est el cuer que nuit et jor
Me samble qu'adès la voie.

Dame, je vous ai doné
Mon cuer, sanz jà départir;
S'il pooit estre à vo gré,
C'est la rienz que plus désir.
Dame franche et debonnaire,
Je savoie faire
Le vostre plaisir,
Mieuz ameroie à morir
Que nus m'en véist retraire.

## Chanson du duc Henri III.

L'autrier estoie montéz
Seur mon palefroi anblant,
Et pris m'estoit volentéz
De trouver un nouviau chant.
Tout esbanoïant
M'en aloie;
Truis emmi ma voie
Pastoie séant
Loin de gent;
Belement
La salu
Et li dis : « Vez-ci vo dru. »

—

« Biau sire, trop vous hastez,
Dit la touse; j'ai amant :
Il n'est guères loing aléz,
Il revendra maintenant.
Chevauchiez avant,
Trop m'effroie
Que il ne vous voie,
Trop est mescréant;
Ne talent
Ne me prent
De vos giu :
Aillors ai mon cuer rendu. »

—

« Damoiselle, car créez
Mon conseil, je vous créant,
Jamès povre ne serez,
Ainz auroiz à vo talent
Cote traïnant,
Et corroie
Ouvrée de soie
Cloée d'argent. »
Bonement
Se défent;
N'a valu
Quanque j'ai dit, un festu.

—

« Biau sire, car en alez,
Dist-elle, c'est pour noient;
Vostre parole gastez
Que je ne pris mie un gant.
Ne vostre berban
N'ameroie,
Vos don ne prendroie,
Ne si autrement
Vostre argent;
Vo présent
N'ai éu;
Maint prometeus ai véu. »

—

« Damoiselle, car prenez
La çainture maintenant,
Et le matin si raurez
Trestout l'autre convenant. »
Lors va sorriant,
Et j'oi joie.
Tant fis qu'ele otroie
Mon gré maintenant.
Le don prent
Maintenant :
J'ai sentu
De quel manière ele fu.

Digitized by Google

## Autre Chanson.

Amors m'est à cuer entrée;
De chanter m'a esméu;
Si chant pour la bele née
A cui j'ai mon cuer rendu
Ligement;
Et sachent la gent,
Mercier
Ne doit-on de mon chanter,
Fors li
Cui j'aim si
Que j'en ai et cuer et cors joli.

—

Se j'ai dolor endurée
Por amor, et mal sentu,
Il me plaist bien et agrée
Quant j'ai si bien esléu;
N'ai talent
D'amer faussement;
Amender
Vueil, et loiaument amer
Por li
Cui j'aim si
Que j'en ai et cuer et cors joli.

—

Amors est en moi donblée
Plus que onques maiz ne fu;
Si servirai à durée;
Diex doint c'on m'ait retenu
Temprement
Amourousement
Sans fausser;
Car je ne puis oublier
Celi
Cui j'aim si
Que j'en ai et cuer et cors joli.

—

Et s'amors les suens avance,
De moi li doit souvenir;
Car je sui suenz sanz faillance
A toz-jors sanz repentir.
Ententis
Serai mès touzdis
D'avancier
Amors, et son nom haucier
Por li
Cui j'aim si
Que j'en ai et cuer et cors joli.

—

Adez me croist ma poissance
Et volentez de servir,
Sans celi où j'ai fiance
Ne porrai mie garir;
Si conquis
M'ont si très douz ris:
Sans cuidier
Sai que ne puis eslongier
De li
Cui j'aim si
Que j'en ai et cuer et cors joli.

—

Cuens jolis
De Flandres, amis,
Cui j'ai chier,
Me sauriez-vous conseillier
De li
Cui j'aim si
Que j'en ai et cuer et cors joli?

Digitized by Google

## C.

### Le jeune Vieillard.

Je sui jà viellart par semblance.
Ma viellesce s'est moult hastée;
Elle m'a sourpris en m'enfance;
N'a pas attendu sa journée.
Angoisse, doleur et meschance
La viellesce m'ont amenée.
Foulx est chil qui met sa fiance
En chose que est si tost muée.

Ma teste qu'estoit bien ornée
De cheveulx blonds et de menuz,
Est maintenant toute pellée,
Et les chevenx sont tous chéuz.
Ma pel, tendant et saoullée,
Lors quand j'estoye aynsi tenus,
Est maintenant vuide et ridée
Devant que le temps soit venus.

### Inconstance de la Fortune.

Fortune va, fortune vient;
Nulle chose ne la retient,
Quand elle l'a mis en sa teste.
Pour Roy ne pour Duc ne s'arreste.
Pour ce, quand aler s'en veult,
Paciemment souffrir l'esteult.
Chil qui en mer liève sa voile
Qu'est soubtilment ouvré de toile,
Il se met en gouvernement

Et de la bise et de tout vent.
Et, pour ce, lui convient attendre
Là où le vent le veult emprendre.
C'est la coustume de la mer.
Aussi qui veult son champ semer,
Il n'est pas à sa volenté
Qu'il ait tousiours du blét planté.
Et, pour ce, quand deffault y vient,
Pacience avoir convient.

### Même sujet.

Fortune mue ou tost ou tart;
Toute chose qu'on puet nommer,
En ciel, en terre et en mer,
Se change et est en mouvement,
Excepté Dieu tant seulement.
Le soleil cler change son estre,
Depuis le main jusques au vespre,
Au moins quatre fois en appert,
Selon ce que li jour se pert;
Samblant est que rouge levoit,
Devers matin quand l'en le voit;
Vers tierche, selon sa manière,
Sa clarté monstre et sa lumière;
Entour midi, monstre sa force,
Car de nous escauffer s'efforce.
As vespres, change sa coulour,

Sa clarté pert et sa calour.
. . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . .
Quant les bois sont beaux et jolis,
De roses et de fleurs polis,
En printemps, quand est revenus
Le doulx vens qu'a nom Séphirus;
Se li dur vens revient après,
Il ne demeure, en camps ne en prés,
Beaulté de roses ne de flours;
Ains tantost perdent leurs colours.
Encor est la mer plus muable.
Maintenant la verrés estable;
Tantost après, bise retourne
Qui toute la mue et trestourne.
. . . . . . . . . . . .

Digitized by Google

## Orphée et Eurydice.

Orphéus fut ça en arriers
Un très gracieux ménestriers,
Qui faisoit chans moult délittables,
Selon ce que dient les fables.
Advint que il perdi sa mie,
Dont il menoit doulente vie;
Car long temps li courrit après
Par bois et par champs et par prés.
Toutevoye en se complaingnant
Tousiours aloit chalumelant.
La doulceur de ses chalumeaulx
Les chesnes et les grans sapeaulx
Faisoit troter et courre en dance;
Les rivières, qui par pesance
Avant le contreval courroient,
A son très doulz chant s'arrestoient;
Li cerfs se joingnoit au lyon
Et li lièvres au chien felon,
Pour la très doulce mélodie
Qu'il faisoit en quérant sa mie.
Quant ne la puet trouver sur terre,
En enfer la veult aler querre,
Et se complaint des dieux d'amont
Qui de son plour semblant ne font
Et ne li veulent revéler
Où sa mie pourra trouver.
. . . . . . . . . . . .
Quant Orphéus vient à la porte,
Très durement se desconforte;
Car à la porte un chien demeure
Qui tout desrompt et tout deveure,
Que l'on appelle Cerberus.
Lors fu esbays Orphéus;
Car cil mastins avoit trois testes,
Ce que n'ont pas les autres bestes.
Si prinst à touchier sa vielle
Si doulcement, qu'à sa cordelle
Trahi le mastin députaire
Et le fist doulz et débonnaire.
Quant il ot le portier passé
Qui ne l'ot ne mort ne quassé,
Si encontra les trois déesses
Qui sont encor plus felonnesses;
En cest siècle les ames temptent,
En l'autre siècle les tourmentent.
Quant regarda ces forseuées,
N'est pas séurs de ses durées.
Toutevoye en avant ala
Et si doulcement viela,
Qui fist, au doulz son de sa corde,
Encliner à miséricorde
Elles qui tourmentent les armes
Et leur fist geter maintes larmes.
Quant Orphéus ot eschappiés
Ces dyablesses entorchonnées,
Si trouva la roe Ysion,
Tourment de grant affliction.
Ysion fut pour ses péchiez
En une roe estachiez
Par piez et par mains et par teste.
Celle roe point ne s'arreste,
Repox au monde ne li donne;
Car de jour et de nuit se donne.
Orphéus prinst si doulcement
A demener son instrument,
Que, pour son très doulz vieller,
La roe cessa de roeler,
Aussi comme s'elle eust envie
D'entendre celle mélodie
. . . . . . . . . . . .
Licius estoit d'autrepart
Qui fut uns homs de malepart
Et qui, pour sa présumpcion,
Est en moult grant affliction;
Car un voultour, oiseau de proye,
De son ventre li trait le foye.
Quant le voultour oy le chant
Qui mélodie faisoit grant,
Pour la doulceur liève la teste
Et du mengier tantost s'arreste.
Or, s'en va Orphéus sa voye;
En plourant, fait semblant de joye;

Digitized by Google

Mais de grant joye n'y a point;
Car l'aguillon d'amour le point.
Au roy d'enfer s'est adreciéz,
Comme doulens et courrouciéz;
Aucune foiz la corde touche,
A l'autre foiz chante de bouche;
Soit par bouche, soit par la corde
Tousiours requiert miséricorde.
« Sire, dist-il, merci vous crie. »
Que voulez plus que je vous die?
Tant a violé et chanté
Qu'il a le dyable enchanté.
Li roys d'enfer tantost s'accorde
Qu'on le face miséricorde.
« Rendons, dist-il, cestui sa mie;
» Car par son chant l'a bien gaingnie.
» Mais tant li mettons-nous de loy
» Qu'il ne regardoit darrier soy
» Jusques à tant qu'il l'ait menée
» Oultre toute nostre contrée. »
Qui mettra loy as amans fins?
Quant d'enfer dubt yssir les fins
Son regard tourne par derrière
Pour regarder sa mie chière;
Et, quant la loy n'a pas tenue,
Sa mie tantost a perdue.

## La Mort.

La mort gerroie humain linage,
Puis lors qu'Adam, par son oultrage,
La pomme deffendue mort;
Pour ce n'espargne fol ne sage,
Homme bas ne de haut parage;
Tout convient passer par la mort.

—

La mort fiert à destre, à senestre,
N'espargne lay, ne clerc, ne prestre,
Quant a filé son fil retort;
Pour la puissance Dieu fist nestre,
Il les convient après non estre
Pour la puissance de la mort.

—

La mort vainc cardinaulx et papes.
A chascun dit : « Se tu m'eschappes,
» Tu seras moult preux et moult fort. »
Jà ne vous y vauldront fors grappes
Or ne argent prins en voz trapes;
Attrapez serez par la mort.

—

La mort prélas aise tenuz,
Fourrez de gris et vairs menuz,
Regarde et menace fort.
Elas! com seront mal venuz!
Ilz demourront povres et nuz
Quant ilz passeront par la mort.

—

La mort vainc chanoines, clergéz,
Qui, moult cointement bébergéz,
D'aise vivre font leur effort.
En délices sont tous plungiéz,
De vins nouveaulx et de vins viez;
Li darriens morsiaulx est la mort.

—

La mort assault moines cloistriers,
Prescheurs, carmelins, cordeliers,
Et tous aultres de leur accort;
Ne leur y vault lire psaultiers;
Franchises, cloistres ne moustiers,
Tout franchement les prent la mort.

—

La mort prent les nonnains velées,
Qui seulement sont ordenées
Pour avoir en Dieu leur confort;
De blancs cueuvre-chiefs sont parées,
De pelichons chaus sont fourrées;
De tout ce ne chault à la mort.

Digitized by Google

La mort fait getter maintes larmes,
Quant elle fiert chevaliers d'armes,
Sans convoitise et sans emport.
Jà pour paour de leurs guisermes,
Ne leur alongera leurs termes;
Li derriens termes est la mort.

—

La mort vainc jeunes damoiseaux,
Quant ils mainnent leurs gens amaulx
Et leur déduit et leur déport;
Sur leurs poins portent leurs oysiaulx;
Jouer s'en vont par les bois baulx;
Tousiours après leur court la mort.

—

La mort prent jeunes damoiselles,
A lignées, cointes et belles,
De gent atour et de bault port.
Hélas! hélas! que feront-elles?
Leurs têtes ne feront pas telles
Quant auront sentue la mort.

—

La mort sur le riche villain,
Qui bien ne puet yssir de main,
Son cerne giette et son sort,
Ne leur lairra ne vin ne pain,
Or ne argent, robe ne pan
Tout nu l'emportera la mort.

—

La mort fait moult grant villenie,
Quant à femme d'enfans chargie
Son mary de ses mains estort;
La mère plainct et pleure et crie,
Qui voit sa petite mesgnie.
L'oreille sourde fait la mort.

—

La mort ne pare advocas;
Ne commandement d'Ypocras
N'ont povoir qui lui face tort;
Ne leur y vault cryer : « Cras! cras! »
Leur emphorisme ne leur cas
Jà ne feront changier la mort.

La mort aucuns comme mauvaise
Ung po de temps tient paix et aise;
Et puis après, quant vient au fort,
Elle les estraint et les baise
Si très fort que, par le mésaise,
Ilz font le sanglout de la mort.

—

La mort aulcuns par fellonnie
Fait long-tamps mener dure vie
Et les met en grant desconfort;
Ils vivent en mérencoulie,
En deffaut et en maladie,
Et puis après les prent la mort.

—

La mort en champs, en bois, en prez,
En tous lieux est à chascun près,
Quant il veille et quant il dort;
Soit deshaitez, soit bien temprés,
Tousiours va devant ou après,
Et tousiours les giette à la mort.

—

La mort à toutes gens a guerre;
Pour ce, court par mer et par terre,
Pour tous arriver à son port;
Celui qui prend si fort enserre,
Qu'on ne scet où l'on l'aille querre,
N'en quel lieu le mainne la mort.

—

La mort, comme norrice amère,
. . . . . . . . . . . .
L'enfant débrise et destort.
Hélas! pour quel cause compère
Le peschié de son premier père
Le petit-filz souffrant la mort?

—

La mort fu moult baude et hardie
Qui prist Jhésus le fils Marie
Qui nasquit d'elle senz nul tort;
Pour ce, très-doulcement li prie
Que me soit aidant à la vie
Et secours me face à la mort.

Digitized by Google

## *D.*

### Virelay.

Par une amoureuse semence
Que bonne Amour m'a au cœr mis,
Vostre serai, Dame, à toutdis;
Ne pensés jà que je vous mence.

—

Car, tres dont que premièrement
Vi votre doulc contenement
Et friche arroi,
A vons me donnai liegement,
De bon cœr enterinement;
Car, par ma foi,

—

Il n'est pas temps que je commenee
De vous servir, Dame de pris;
Car ens ou point où jà fu pris,
Sui et serai, qui qui me tence.

Par une amoureuse semence
Que bonne Amour m'a an cœr mis,
Vostre serai, Dame, à toutdis;
Ne pensés jà que je vous mence.

—

Or vous supplie très humblement
Que vous mettés aliegement
Sus mon anoi.
Si seront aidié grandement
Les mauls passés et li présent
Que je reçoi.

—

Par une amoureuse semence
Que bonne Amour m'a au cœr mis,
Vostre serai, Dame, à toutdis;
Ne pensés jà que je vous mence.

*(Trettié du joli Buisson de Jonece.)*

### Virelay.

On dist que j'ai bien manière
D'estre orgillousette;
Bien affiert à estre fière
Jone pucelette.

—

Hier matin me levai
Droit à l'ajournée;
En ung jardinet entrai
Dessus la rousée.

—

Je cuidai estre première
Ou clos sus l'erbette;
Mès mon donlc ami y ère
Coillans la flourette.

—

On dist que j'ai bien manière
D'estre orgillousette;
Bien affiert à estre fière
Jone pucelette.

—

Un chapelet li donnai
Faict à la vesprée.
Il le prist, bon gré l'en scai;
Puis m'a appellée :

—

« Vœillés oïr ma proyère,
» Très-belle et doulcette;
» Ung petit plus que n'affière,
» Vous m'estes durette. »

—

On dist que j'ai bien manière
D'estre orgillousette;
Bien affiert à estre fière
Jone pucelette.

*(Ibid.)*

Digitized by Google

## Virelay.

Par ung tout seul escondire,
De bouche non de cœr fait,
Ai-je mon amy retret
De moy, dont je morrai d'ire.

—

Hélas! que ma bouche fait
Et comment ose-elle dire
Tout le contraire dou fait
De ce que mon cœr désire?

—

Hélas! je ploure et soupire.
Et si n'ai-je riens fourfet,
Fors que de ma bouche ai tret
La glave pour moy occire.

—

Par ung tout seul escondire,
De bouche non de cœr fait,
Ai-je mon amy retret
De moy, dont je morrai d'ire.

—

Et si jamès se retret
Vers moy, Diux me puisse nuire,
Si briefment ne me remet
Ou point où amours me tire!

—

J'en vœil mon cœr assouffire,
Maugré que la bouche en et :
Ne jà, pour cri ne pour bret,
Ne s'en laira desconfire.

—

Par ung tout seul escondire,
De bouche non de cœr fait,
Ai-je mon amy retret
De moy, dont je morrai d'ire

(*Ibid.*)

## La Flour de Margherite.

BALADE.

Sus toutes flours tient-on la rose à belle
Et en après, je croi, la violette;
La flour de lis est belle, et la perselle;
La flour de glay est plaisans et parfette;
Et li pluisour aiment moult l'anquelie,
Le pionnier, le muguet, la soussie.
Chascune flour a par li sa mérite.
Mès je vous dis, tant que pour ma partie,
Sus toutes flours j'aime la Margherite.

—

Car en tous temps, plueve, grésille, ou gelle,
Soit la saisons ou fresce, ou laide, ou nette,
Cette flour est gracieuse et nouvelle,
Doulce et plaisans, blancette et vermillette.
Close est à point, ouverte et espanie;
Jà n'y sera morte ne apalie;
Toute bonté est dedans là escripte;
Et pour un tant quant bien y estudie,
Sus toutes flours j'aime la Margherite.

—

Mès trop grant dœil me croist et renouvelle
Quant me souviens de la doulce flourette;
Car enclose est dedans une tourelle;
S'a une haie, au-devant de li faitte,
Qui nuit et jour m'enpêce et contrarie;
Mès s'Amours vœlt estre de mon aye,
Jà, pour créneil, pour tour, ne pour garite,
Je ne lairai qu'à occoision ne die :
Sus toutes flours j'aime la Margherite.

## Virelay.

Se par honnour sui donnée
Et de cœr enamourée
A mon doulx amy,
Qui m'ayme bien et je li,
Je n'en doi estre blasmée.

—

Car je puis bien dire ensi :
« Onceques en lui je ne vi
» Chose desrieulée;
» Mais loyalment jusqu'à ci
» M'a honnouré' et servi';
» Et trop bien m'agrée.

—

» La grasce et la renommée
» De tous bons recommandée
» Qui est dedans li;
» Car onceques n'en défalli,
» Soir ne matinée. »

—

Se par honnour sui donnée
En de cœr enamourée
A mon doulx amy,
Qui m'ayme bien et je li,
Je n'en doi estre blasmée.

—

Trop seroient enrichi
Losenger et bien parti
De bonne journée,
S'ils estoient tout onni
Et les bons mis en oubli.
J'ay aultre pensée.

—

Cil l'aura dont sui amée
Et souveraine clamée.
Bien l'a desservi'.
Or se conforte par mi,
Et de riens il ne s'effrée.

—

Se par honnour sui donnée
Et de cœr enamourée
A mon doulx amy,
Qui m'ayme bien et je li,
Je n'en doi estre blasmée.

(*Trettié du joly Buisson de Jonece.*)

Digitized by Google

### Rondel.

Pour vous, doulce créature
Me fault souffrir, nuyct et jour,
Maint assault plain de dolour.
Pensers si garni d'ardure
Pour vous, doulce créature.
Regardés quels mauls j'endure.
Se briefment n'ay vo doçour,
Morir m'estoet sans séjour,
Pour vous, doulce créature.

(*Ibid.*)

### Balade.

Manière en plaisant arroi
Est forment recommendée
En dame, et feust fille à roy.
Car, quant elle en est parée,
Elle est de tous honnourée,
Amée et prisiée aussi
Pour le bien qu'on voit en li.

Et c'est bien drois, par ma foy!
Car manière à point arrée,
Soit à vue ou en reqnoy,
Est volentiers regardée;
C'est vertus moult renommée.
Oncques coer ne le bay
Pour le bien qu'on voit en li.

Et pour ce que je perçoi
Que ma dame en est armée,
Sui-je hors de tout anoy;
Car elle est des bons nommée,
De grasce et de renommée,
La perfecte au coer garni
Pour le bien qu'on voit en li.

(*Ibid.*)

### Rondel.

La poincture qui me poinct,
Dont conseillier ne me sçai.
Nuyct et jour ne cesse point
La poincture qui me poinct.
Et si me poinct si à point
Que riens ne crienc son assai
La poincture qui me poinct.

(*Ibid.*)

Digitized by Google

## Virelay.

Ve-me-ci resuscité
Et hors de péril jetté,
Puisque je voy
Le reconfort où je doy
Prendre liece et santé.

—

Et c'est bien chose certainne
Que toutte joye m'amainne
Li regars
De ma dame souverainne;
Car, quant sa façon humainne
Je regars,

—

Tout mi mal se sont osté,
Gari et reconforté,
Ne je ne boy
Chose qui tousche à anoy.
Sachiés-le pour verité.

—

Ve-me-ci resuscité
Et hors de péril jetté,
Puisque je voy
Le reconfort où je doy
Prendre liece et santé.

—

Et se fortune me painne
De moy donner haire et painne,
C'est li dars
De quoy les amans fourmainne.
Mais, quoy qu'elle se demainne,
Je me pars

—

De luy et de sa durté.
Et face sa volenté;
Car, par ma foy,
On ne verra jà en moy
Fors que toutte loyaulté.

—

Ve-me-ci resuscité
Et hors de péril jetté,
Puisque je voy
Le reconfort où je doy
Prendre liece et santé.

(*Ibid.*)

## Rondel.

Amours, je vous regrasci
En quan que vous m'avés fait.
Le temps me plest bien ensi.
Amours, je vous regrasci,
En quan que vous m'avés fait.
J'ay mon cœr mis et censi
A bel et bon et perfaiet.
Amours, je vous regrasci,
En quan que vous m'avés fait.

(*Ibid.*)

Digitized by Google

## Virelay.

Assés je me recognoi.
Coer qui s'esbahist de soi,
Ne scet qu'il fet;
De joie en péril se met
Et en anoi.

—

Et pour ce qu'en ce parti
J'ai plus avant obéy
Dou temps passé,
Qu'il ne besoignoit à mi;
Dont j'en ai souvent senti
Mainte durté.

—

En nom de tout esbanoi,
Ma dame, je vous envoi
De cœr parfet
Tout ce q'ung amant prommet
En bonne foi.

—

Assés je me recognoi.
Cœr qui s'esbahist de soi,
Ne scet qu'il fet;
De joie en péril se met
Et eu anoi.

—

Et voeil vivre sans soussi,
Lies et gai, je le vous di.
Car j'ai esté
Trop pensieus jusques à ci,
Car vostre amour m'a saisi
Et si navré

—

Que j'en perc sens et arroi.
Mais li bien qu'en vous je voi
Me font si fel
Que de péril m'ont hors tret
Par leur chastoi.

—

Assés je me recognoi.
Cœr qui s'esbahist de soi,
Ne scet qu'il fet;
De joie en péril se met
Et en anoi.

(*Ibid.*)

## Virelay.

Se loyalment sui servie
Et bellement supplye
De mon doulc ami,
Il n'a pas le temps en mi
Perdu, je li certifie.

—

Souvent se fault abstenir
Et couvertement tenir
Pour les mesdisans;
Car ils n'ont aultre désir
Que grever et escarnir
Tous loyaus amans.

Trop ont pluisours gens envie
Dessus l'amoureuse vie;
Je l'ai bien senti.
Mais j'ai tout là, Dieu merci!
Enduré à cière lie.

—

Se loyalment sui servie
Et bellement supplye
De mon doulc ami,
Il n'a pas le temps en mi
Perdu, je li certifie.

Et pour ce qu'il scet souffrir
Et soi sagement offrir,
Il vendra le temps
Qui guerredon très-entir
Lui rendera, sans mentir,
De tous ses ahans.

—

S'en servant n'estoit oye
Sa proyère et recoeillie,
En trop dur parti
Seroit, et son temps aussi
Plorroit à chière esbahie.

—

Se loyalment sui servie
Et bellement supplye
De mon doulc ami,
Il n'a pas le temps en mi
Perdu, je li certifie.

(*Ibid.*)

## Balade.

Quel mal, quel grief ne quel painne
Que me faciés recepvoir,
Ma dame très-souverainne,
S'ai-je corps, cœr et voloir
Selonc mon petit povoir
De vous loyalment servir.
Ensi povés asservir
Moy et tout ce qu'il vous plest,
Car quanque j'ay, vostres est.

—

Et affin que plus certainne
Soyés que je die voir,
Il n'a heure en la sepmaine,
Nuit, ne jour, ne main, ne soir,
Que je puisse bien avoir,
Se ne l'ai d'un souvenir
Qui de vous me poet venir.
De noient pas ne me n'est,
Car quanque j'ay, vostres est.

—

En ce doulc penser m'amainne
Amours, et me donne espoir
Qu'encor me serés humainne;
Sans ce ne puis rien valoir.
Et s'il vous plest à sçavoir
Quels biens me poet resjoïr,
C'est qu'à vostre doulc plaisir
Commandés, ve-me-ci prest;
Car quanque j'ay, vostres est.

(*Ibid.*)

## Virelay.

Déduit, solas et plaisance,
Et tout joious sentement
Sont en moy présentement
Et m'ont en leur gouvernance.

—

S'en lo Amours qui me paie
D'ung si plaisant guerredon;
Car il n'est bien que je n'aie
Quant je pense au riche don

—

Et à la doulce ordenance
Dont j'ay le commencement.
Qui tele fortune attent,
Moult est plain de souffisance,
Déduit solas et plaisance.

Il n'est rien qui ne retraie
Par nature à sa saison.
Dont, se mon cœr se regaie,
Il y a assés raison.

—

Car j'ay bien la cognissance
Que désir grant painne y rent,
Et je le croy liement,
Car j'ay de sa pourvéance
Déduit, solas et plaisance.

(*Ibid.*)

## Virelay.

Je n'ai bon an ne bon jour,
Ne reconfort ne douçour,
Ne souvenir qui le vaille,
Se vos regart ne le baille,
Ma droite dame d'onnour.

—

Dont souvent sui esbahis;
Car je ne puis pas toutdis
Estre dalès vous.
Quant j'i sui c'est ung périlz
Pour mesdisans, ce m'est vis,
Qui voient en nous

—

Aucun vrai signe d'amour
Dont genglent li trahitour;
C'est la mort, c'est la bataille
Que j'ai bien mestier qui faille
Pour alégier ma doulour.

—

Je n'ai bon an ne bon jour,
Ne reconfort ne douçour,
Ne souvenir qui la vaille,
Si vos regart ne le baille,
Ma droite dame d'onnour.

—

Pour ce, humblement escris
A vous, ma dame de pris,
Com li vostres tous,
Et vous di que je suis cils
Qui plainnement est ravis
De vos maintiens douls.

—

C'est mon biens, c'est mon retour.
C'est ma joie et mon séjour.
Il n'est riens dont il me caille,
Fors que briefment vers vous aille
Pour remirer vo colour.

—

Je n'ai bon an ne bon jour,
Ne reconfort ne douçour,
Ne souvenir qui le vaille,
Se vos regart ne le baille,
Ma droite dame d'onnour.

(*Ibid.*)

Digitized by Google

## Pitié.

VIRELAY.

Mesdisant sont moult hardi
Qui s'ensonnient de mi,
Ne scèvent comment,
Et mettent empècement
Entre moy et mon ami.

—

Cuident-ils, par leur gengler,
Mon ami vers moy grever
Ne porter contraire?
Certes, nenni. C'est tout cler
Que je l'aime sans fausser
Et bien le doi faire.

—

Il m'a loyalment servi',
Doubté, crémue' obéy'.
Si l'ai-je souvent
Refusé; mès vraiement
Onceques ne s'en descoufi.

—

Mesdisant sont moult hardi
Qui s'ensonnient de mi,
Ne scèvent comment,
Et metteut empècement
Entre moy et mon ami.

—

Pour faire leurs cœrs crever,
En avant li vœil monstrer
Chière débonnaire;
Par quoi, s'il les ot parler,
Cause aura de tout porter,
Soi souffrir et taire.

—

Bien le sçaura faire ensi,
Et l'a fait jusques à ci
Moult courtoisement.
S'en aura tel paiement
Qu'il vault et a desservi.

—

Mesdisant sont moult hardi
Qui s'ensonnient de mi,
Ne scèvent comment,
Et mettent empècement
Entre moy et mon ami.

*(Ibid.)*

## Virelay.

Or n'est-il si grant douçour
Que de penser, sans séjour,
A sa doulce dame gaie.
J'ai ce penser qui me paie,
Ensi qu'il doibt, nuit et jour.

—

Digitized by Google

Je vous voeil dire comment;
Premièrement,
Je ne cesse nullement
Que de penser
A ma dame entièrement
Et lioment.
Cilz penser me vient souvent
Admonester,
Et ce me sont grandement
Esbatement
Et me sont légièrement
Le temps passer;
Car, quant je voi en présent
Son doule corps gent,
Je ne puis de ce présent
Mes yeulx oster.

—

En remirant sa coulour,
Son bien, son sens, sa valour.
Dont c'est bien raison que j'aie
Ou cœr l'amoureuse plaie,
Quant tel saintuaire aour.

—

C'est mon bien, c'est mon retour,
C'est ma souverainne amour,
C'est le désir qui m'esgaie,
Et c'est la fortune vraie
Qui me fait tendre à honnour.

—

Or n'est-il si grant douçour
Que de penser, sans séjour,
A sa doulce dame gaie.
J'ai ce penser qui me paie,
Ensi qu'il doibt, nuit et jour.

—

Or n'est-il si grant douçour
Que de penser, sans séjour,
A sa doulce damo gaie.
J'ai eo penser qui me paie,
Ensi qu'il doibt, nuit et jour.

*(Ibid.)*

## Le Départ.

VIRELAY.

Au départir de vous, ma dame,
Le cœr ne scet si le corps part;
Car tousjours tire à vous, par m'ame!
Par le grant désir qui m'enflame
Pour vostre amour, bruist et art.

—

Mon corps se part, le cœr se pasme;
Car vo vair œil, qui son droit dart,
L'ont si attaint, que, sans la flame
Qui nuit et jour l'art et enflame,
N'aurai séjour tempre ne tart.

—

Mès je vous lais, ma dame chière.
Tenés ma foy, m'amour entière
Sans départir.
Or le prendés à lie chière;
Car vous en estes droieturière
Dou pourvéir.

—

An départir de vous, ma dame,
Lo cœr ne scet si le corps part;
Car tousiours tire à vous, par m'ame!
Par le grant désir qui m'enflame
Pour vostre amour, bruist et art.

*(Trettié de l'Espinette amoureuse.)*



Digitized by Google

### Balade.

D'un doulx regart amoureusement tret
Se doit amans en cœr moult resjoïr;
Car, quant il voit dame où désir l'attret,
Qui bellement le daigne conjoïr
Et sus li ses yex ouvrir
Liement, par manière d'acointance,
Gais et jolis et liés, s'en doit tenir
Riches d'espoir, vuis de toute ignorance.

—

Car le regart que sa dame li fait
Li accroist sa plaisance et son désir,
Et grandement le nourist et le met
En volenté de son fait poursiévir
De cognoistre et de sentir
Que c'est de bien d'onnour. Ensi s'avance
Un vrai amans et si voelt devenir
Riches d'espoir, vuis de toute ignorance.

—

Pour ce, ne poet amans, par droit souhet,
Pour son pourfit mieulx prendre ne cuesir
Que d'un regart, mès que telement l'et
Qu'on doit tels biens donner et départir
A point, sans oultrage yvir;
Car, quant il sont pesé à la balance,
Dame s'acquitte et amans voelt servir
Riches d'espoir, vuis de toute ignoranee.

*(Ibid.)*

### Balade.

Très plaisans et très honnourée,
En qui tous grans biens sont compris,
Mon cuer, m'amour et ma pensée
Avés par vos doulx regars pris.
Or vous suppli', dame de pris,
Que vous me voeilliés faire otri
Dou gracieus don de merci.

—

Je n'ai toute iour aiournée,
Ne toute nuyt, nul aultre avis
Que de moy loialment amée
Soyés : ansi serés tousdis
Et s'envers vous sui trop petis,
Pour Dieu que ne m'ayés bani
Dou gracieus don de merci.

—

Loyaulté doibt estre comptée
En fais, en oevres et en dis.
Or vous plaise d'estre enfourmée
De moy; car vos servans m'escris.
Et se i'ay en ce riens mespris,
Pardonnés-le-moy; car ie pri
Dou gracieus don de merci.

*(Ibid.)*

Digitized by Google

## Virelay.

Cuer qui reçoit en bon gré
Ce que le temps li envoie
En bien, en plaisance, en ioie,
Son éage use en santé.
Partout dire l'oseroie.

—

Comment qu'en la doulce vie
D'amours, les pluisours bien sont
Navré d'une maladie
Et ne sèvent pas qu'ilz ont;
Mais leur cuers de ce secré
Cognoist bien la droite voie.
Hé mi! vrais Diex, se j'avoie
Un seul petit de clarté,
Trop plus liement diroie :

—

« Cuer qui reçoit en bon gré
» Ce que le temps li envoie
» En bien, en plaisance, en ioie,
» Son éage use en santé.
» Partout dire l'oseroie. »

—

Plus plaisant ne plus iolie
N'a, ie croi, en tout le mond,
Que ma dame qui me lie
Le cuer, mès en larmes font;
Car, quant i'ay à tout pensé,
Ne sçai se li oseroie
Dire que ma vie est soie.
Et s'elle n'en a pité,
N'est drois que plus dire doie :

—

« Cuer qui reçoit en bon gré
» Ce que le temps li envoie
» En bien, en plaisance, en ioie,
» Son éage use en santé.
» Partout dire l'oseroie. »

(*Ibid.*)

## Balade.

Pluiseur amans vivent bien en espoir
D'avoir merci et d'estre encore amé;
Mès ma vie est tornée en désespoir,
Car on m'a jà tant de fois refusé,
Tant eslongié, tant monstré de semblans
Durs et crueulx et contre moy nuisans,
Que je n'ay fors painne, maulx et dolours.
» Je finerai ensi que fist Tristrans;
» Car je morrai pour amer par amours. »

—

Las! que briefment puisse la mort avoir!
Plus le désir cassés que ma santé;
Car ma dame, qui tant a de savoir,
Ne voelt avoir ne mercy ne pité
De moy, qui sui son cremetous servans;
Ains me refuse et griève et nuit tous temps.
Se m'en fault dire, et par nuit et par jours:
« Je finerai ensi que fist Tristrans,
» Car je morrai pour amer par amours. »

—

Et si scet bien, ensi com je l'espoir,
Com longuement j'ai jà pour li porté
Taint le viaire et pâle et mat et noir.
Mais point n'i vise on le m'aien compté;
Ains est toutdis en ses pourpos manans.
Et quant je sui bien à tout ce pensans,
Dire m'en fault en cris, en plains, en plours :
« Je finerai ensi que fist Tristrans,
» Car je morrai pour amer par amours. »

(*Ibid.*)

## Rondel.

Du corps qui sans cœr n'a vie,
Doulce amie, en celle nef,
Souviengne vous, je vous prie,
Du corps qui sans cœr n'a vie.
Car, soit à mort, soit à vie,
Je vous en laisse la clef
Du corps qui sans cœr n'a vie.

## Autre.

On doit amer et prisier
Joiouse mérancolie,
Qui tient la pensée lie
Et le temps fait oublyer
Sans soussy et sans envie.
On doit amer et prisier
Joiouse mérancolie
Et moult souvent souhedier
Qu'on soit avec son amie;
Pour maintenir gaie vie,
On doit amer et prisier
Joiouse mérancolie.

Digitized by Google

## *E.*

### Sur la mort de Henri I, duc de Brabant.

Celle mieme année (1235) Frédéris l'empereur
At mandé tous ses princes qui sont de son honneur,
Car il prendoit à femme de moult très grand honneur
Fille à roy d'Angleterre. Certains ambassadeur,
Car li dus de Baiwier et de Mons li contour
Et li dus de Braibant dessus les missadour
Envoye en Engleterre, li queis ont sains tristour
Amineit la pucelle à Maience en Leubour.
Les noiches furent grandes, dureit ont quinze iour.
Barons à ceste feiste ot grande milodie.
Li évesque Johan à noble conpagnie
Y fut. De chevaliers a moult noble mainie
Li fauz dus de Brabant que ne se repent mie
Des mals qu'il at bresseit, mais anchois subtilie
Coment porat destruire nostre teire saintie
Todis por nos grever; mais la Vierge Marie
S^t^ Lambert le martir, qui de Liége lautrie
Sont patrons veneirois firent sa tricherie
Si ont à celle fois la venianche bastie
Qui fut la plus crueuse qui oncques fuist oye
Et ie le vos diray si n'en mentray mie.
Quant la grant fieste fut à Maienche finie
L'empereur at à Ais sa voie droit colhie
Tous li prinches avecq li. Là at recommenchie
Une novelle fieste, qui fut cointe et iolie.
Mais li dus de Braibant, qui sor nos at envie,
Partout où voit l'évesque, adès le contralie
Jurant grant seriment ains l'année acomplie
Destruirat la vesqueit par si grande maistrie
Qu'il n'y lairat qui valhe une pomme pourie.
— Traïstre, a dist l'évesque, li corps Dieu te maldie!
Jà n'en aras puissance, sache, ie le t'afie.
— Par ma foid, dist li dus, ta cité exilhie
Seirat, et l'église arse, quiconque en pleure ou rie;
S^t^ Lambert ardray en l'église polie.
Que jà Diex, ne sa meire ne li feront aïe.
— Traictre desloias, dit l'évesque senveis,
Je croy que de vilheche tu es tous passoteis.

Oncques Judas ne fut de si grant fauseteis,
Com tu es. Car, quant ot fait sa maiseteis
Del vendage de Dieu, et il l'ot livreis,
Tantost se repentit, et si fust renporteis
Les deinirs qu'il ot pris. Et tu vaus pis asseis,
Com oncques ne fesist, et est moult bien prouveis;
Car tous cheaus dont tu fuis ne aidiés, ne tenseis,
Encontre mon église, fuist estrange ou priveis,
Ont trestout enrageis et malement fineis,
Chapelains, chambrelans et tes mestres d'osteis
Tous cheaus de ton conselhe, comment soient nommeis,
Et Tyba et Simon, tes deux enfans charneis,
Li dus Henry d'Ardenne, ton oncle le derniers,
Et le conte de Bare et tout son parenteis
Et li faus roy Oeton qui fut si transmueis
Qui dessus son fumier fut de ses gens tueis,
Et n'en est plus que toy en vie demoreis,
Et si croy que ta fien sera toist procureis;
Tu as Dieu et le monde trays de tous costeis. »
Quant li dus l'entendit li sanc li est mueis.
Une cuteal il at trait, vers l'évesque est aleis.
Jà l'en evist ferut, quant chis de Morealmeis,
Estauce de Hersta et des aultres plenteis,
Ont dit à duc qu'en sa chambre soit entreis,
Ou tantoist à luy et à sa gens feiront melleis
Et si en feront tant qu'il en seirat parleis
A tous les iours delle monde, byn en ont poesteis.
Quant li dus voit le fait, de là s'est absenteis;
Car le poiour l'évesque fut de plus grant fierteis
Com li siens et si et de péchies encontreis.
Et de grant confusion
En sa chambre est entreis à sa maleichon.
Sains Lambert li donna un moult mal horion
Il at cangiet son sens, si sat sus de randon.
Un cutel at saisit, si assat ses barons,
Quatorze en at ochis de tous ses plus hauls hons,
Et li altres l'ont pris par forche de tous corons,
Osteit ont le cutel qui trop estoit felons.
Sor un lit l'ont tenut plus de 20 compagnons.
Il mordoit en ses mains, de ses dois fait tronchons.
Les barons le regardent, loyés l'ont de cordons,
« Sains Lambert, escrioit disant à moult grant son
» Certes, rins ne t'y valt; car trestout arderons
» Liége, trestout le païs, et nuls puis n'y lairons,

Digitized by Google

« Et toi dedans ton fiètre en poudre metterons;
» Car moy ferit ensi hui matin tes bastons.
« Ains qu'il passe trois mois venianche en prenderons. »
Ensi disoit li dus que chi vos devisons.
L'empereur li solt, si vient là de randon,
Et aminat l'évesquo; mais li dus ses sermon
Maintient todis ensi que cy dit nos avons;
Et li évesque a dit : « Henri, par saint Simon,
» Bin tempre veirat ons ta grant dévotion.
» Ton ovrage apparat par grande affliction.
» Tu as de repentir euit le temps si trelon,
» Et trestous tes aidans as veius en frichon;
» Et si n'as repentanee que valhe deux botons;
» Certe dolans en suy, bin monstre la raison. »
L'an douze cent et trent eincq, lo sixième de Janvier,
L'empereur et l'évesque vinrent à due parler.
Mais ie vos puy bin dire, par verité iurer,
Le diable tient lo duc, à vraio considérer;
Si fort l'at lachiet, no le veult renfuseir.
Todis dist son sermon, ne le puet oblier,
Qu'il arderat lo fiètre de S[t] Lambert le bier.
Li rois s'en est partis, que ne sceit que penser,
Relicques santuaires y at fait apporter.
Quant li dus les veyt si comenche à crieir :
« Voidiés, voidiés tantoist, ou vos convient fineir! »
Li prestres s'enfuyent, qui luy recomender
Voldrent à tous le diables divers, et présenter.
Atant li ménestiers ont corneit le diner;
A table sont assis. Or poreis esconteir
La crueuse vengance et le grant vitupère
Que li dus endurat. De luy se vont femeir
Ses hommes qui à table se sont volut aller.
Pou de gens demorat là pour luy agarder.
Le diablo qui est subtis qui lo volt atrappeir,
Au dus donne un somelhe, si le fait reposeir.
Quant les gardes voient, si le laisent esteir
Les membres sens tenir. Et chis vat experteir.
Tantost salhit en piés, un lever vat troveir,
Ansi nus qu'il nasquit, les gaites vat frapeir;
Diex huyt en at occis, tous ioines bacheliers;
Puis issit de la chambre, si comenche à trotter.
Henry li felons dus de cor Dien se vengoit.
S'en va de chambre en chambre, et son levier portoit;
Tous cheaus qu'il encontroit une à une occioit;

Digitized by Google

Plus de eent en at mors anchois cons l'aperchoit.
La saile où l'empereur à son mangier seioit,
Volt-il entrer errant ; mais ons li deffendoit.
Unc grant colp y férit près que l'us ne fendoit.
Adone vinrent là hommes, ne scèvent que ch'astoit.
Li une d'une grant baston sour son chief le feroit,
Si que le sane vermeais à la terre en chaioit.
Li dus sentit le colp a y XX se melloit.
Les XI en at ochis et les altres chachoit
Par dedens la cuisine où bien se reponnoit.
Li dus est ens entreis, tous les keus il tuoit.
Là prist très maile fin, ce fut raison et droit;
La euisine estoit fresse, esquèles ons y lavoit,
Partant estoit moult fresse. Et li dus qui eoroit,
Parmi ceste fressure, tout en sovien tumoit,
Si que le cuer de ventre trestout li estennoit;
Tous col gisoit à terre, mie ne le scavoit;
Un garcon qui un pot de mettaul eskuroit,
Celi pot de mettal à deux mains aheirdoit;
Droit à dus est venus qui leveir se voloit,
Del pot dessus son ehief tel cop se li donoit,
Tout emmy la cuisine la cervelle espandoit.
Ensi morit Henri qui fausement régnoit.

(Extrait d'une Chronique des FF. Chartreux, près de Liege. *Voir* Hermann de Wachtendonck, *MS. de la Bibliothèque de Bourgogne*, nº 378 E.)

---

## *F.*

### Dieu.

Hercules fut oultrageux voyagier
Qui entreprint toutes les mers nagier,
Pour nom acquerre.
Mais, quant il vist le merveilleux dangier
Où se mettoit par trop eslongier terre,
Il fust constraint de voulenté changier,
Et de grant erre
S'en retourna menant ailleurs sa guerre.

—

Plusieurs monstres il avait abattu,
Tué geants et lyons desvestu ;
Tant estoit fort,
Tant corageux et rempli de vertu,
Que tout vainquoit par orgueilleux effort;
Chose qu'il vist ne prisoit ung festu ;
Enfin au fort
La haulte mer le mist à desconfort.

—

Et, — démenstrant que cellui n'est pas sage,
Qui veult passer où n'a point de passage
Et qui l'œul n'a
A quelque port eu à quelque rivage, —
Le propre lieu dent sa nef retourna,
De deux pilliers de merveilleux euvrage
Si bien bourna,
Qne d'arrester à tous avis donna.

—

Cest exemple comptons-nous contre ceulx
Qui, par engin, veulent miner les cieulx
Et qui se boutent
En abisme par dessuz les seurcieulx,
Quant à parler des faits Dieu trop s'escoutent,
Disans : « Mal fait », eù trop est péricieux.
Las! poy se deubtent
Qui contre lui de langues peingnans joustent.

—

Les jugemens divins sont plus parfonts
Que nulle abisme; il n'y a point de fons.
Au bort demeure;
N'entre dedens, aultrement te confons.
De tout véoir il n'est maintenant heure.
Loe cellui qui te mist sur les fons.
A ce labeure.
En trouble mer la voye n'est pas seure.

L'envrier t'a fait nen pas peur le reprendre.
Il t'a fait tel, afin de graces rendre
A sa largesse.
Se tu poeus riens bumainement aprendre,
Ton debveir fais; tu fais bien, c'est sagesse;
Mais l'éternel conseil vouleir entendre
N est-ce simplesse
Et coureusser la divine baultesse?

—

Conseil divin n'est fontaine, ne mer,
Ne haulte abisme; en ne le poeut semmer;
Car il comprent
Éternité impossible à nommer,
Et par ainsy tout homme trop mesprent
Qui ne se scet à son gré confermer
Et qui reprent
L'infini sens dont tout fait et emprent.

—

Musez aprèz ce que veus est possible
A conceveir; car il est impossible
Que mainte chose
Vous soit par cause et rayson entendible;
Le soeul pourquoy en ung seul Dieu repose.
Gnaires n'y vault entendre bien la bible
Avecq la glose;
Dieu son conseil célèbre à porte close.

(*Estrif de Fortune et de Vertu.*)

## Aux Bons.

Francs cueurs, plantés en terre, non pas peur y périr,
Mais en cité céleste finablement flourir,
Quant la male fortune veus vient batre et férir,
Ayez de moy mémore, preste à tous secourir.

—

Cemme bons chevaliers errans, aventureux,
Enflammés de vertu et d'honneur amoureux,
Attendez sa bataille et ses cops rigoreux;
Plus ferra, plus menstrez qu'estes plus vigoureux.

—



Digitized by Google

En l'assault ne povez villainement morir;
Mais, se vous ne croyez haulte gloire mérir.
Et renom immortel, pour lequel acquérir,
Ne la debvez attendre, ains d'armes requérir.

—

Tant seullement poeut nuyre aux meschans malheureux
Qui follement s'amusent en ces biens temporeux
Et ne font entreprinse pour aultres ne pour eulx,
Fors qu'en sa grace soient en estat dangereux.

(*Ibid*)

## La Fontaine de Jouvence.

Jadis estoit une fontaine,
Comme on lit et voit en painture,
Où viellesse et age haultaine
Retournoit en vive nature;
Là ne se baingnoit créature,
Tant fust-elle ridée et sesche,
Sans reprendre une pourtraicture
Jone, riant, plaisant et fresche.

Là, se muoit la barbe blanche,
En ung menton à prime laine;
Là, se dressoit la courbe hanche
Et retournoit vertu en l'aine;
Là, toute viellesse vilaine,
Flestrie et preste de morir,
Recouvroit et poux et alaine
Et commençoit à reflourir.

(*Champion des Dames*)

## La France.

Mais vous, Franczois de France nés,
Donc pensez-vous qu'ainsy avient
Que d'Anglois estes gouvernéz
Et qu'esclave France devient;
Car d'amours il ne vous souvient
Et pieça n'en est souvenu;
Il a convenu et convient
Que mal vienne et soit avenu.

—

Puisque commun amour boutastes
Arrière de vous, et à part
Haines parciales hantastes,
En France a couru le Liépart.
Encor y est et ne s'en part;
Tant y sera que vous vendrez
Ensemble en friez et en champart
Et à le vener convendrez.

—

Entré n'y fust pour sa puissance,
Sinon par vos haines mauldictes;
Il n'y povait pas entrer sans ce;
De Dieu soient elles maldictes!
Encores diray-je mauldictes,
Car il fault que mauldis soyez,
Quant aultrement ne contredictes
Aux ennemis que vous voyez.

—

Se les membres de vostre corps
Avoyent pris débat ensemble,
Et mortielx fussent leurs descors,
Comment durriez? — Ainsy me semble
Pour ce que chascun ne s'assemble
Et au commun bien ne s'applicque,
Ains pour lui tire bave et emble,
Mal va vostre chose publicque.

—

Digitized by Google

Créez, tant envie durra,
Tant vostre bien propre amerez,
Tant vostre royaume endurra
Et subjects et fouléz serez;
Mais, quant d'acord vous armerez
Pour garder vostre France terre,
Certainement vous chasserez
Vos ennemis en Engleterre.

—

Pensez-en, vos Franczois, se France
Maintenant faisoit sa complainte,
Mettant en vostre remembrance
Tous les maulx dont elle est attainte,
Et jusques à la mort estainte,
Qu'elle vous porroit à tous dire,
Et se sa douloureuse plainte
Vous feroit larmoyer ou rire.

—

Il m'est avis que je la voye
Celle jadis puissante royne,
Errant sans sentier et sans voye,
En habit de povre meschine,
Toute couverte de ruine,
Noire de cops et de bastures,
Criant le murdre et la famine,
Jettée aux males aventures.

—

Halas! la dame misérable
Sur la quelle ores escopit
Celle fortune décepvable
Et pièce à pièce l'escharpit,
Se son mal lui donne respit
Tant que vous dira son pensé,
Bénira elle qui rompit
L'amour régnant ou temps passé.

—

Ne dira : « Nobles et villains,
Franczois esclaves et fuitis,
Prenez pitié de moy vile, ains
Que j'esme mes jours chétis,
Et aprenez à vos petis
Comment haine et faulte d'amour
Qui fut et est ès cueurs faintis,
A fait ainsy flétrir ma flour.

—

» Car puisque haine le palis
Du jardin où je m'esbatoye,
Rompit, abandonnant le lis
Que si songneusement gardoye,
Et vous et aultres gouvernoye
Oultre humaine félicité
Et disiez : « Saint Denis Montjoye! »
Je n'eus aultre prospérité.

—

» On m'appelloit palais paisible,
Temple de vertu et d'onneur.
Or suy champ de guerre terrible,
Fosse de péchié et d'orreur;
Or ne me poeut on sans fréeur
Véoir ne penser seulement;
Et ce m'ont fait haine et erreur
Par leur mauvais gouvernement.

—

» Richart ne m'avoit pas assez
Tempesté oultrageusement;
Il n'y a que VI ans passés,
Las! c'est assez nouvellement;
Il falloit qu'en nouveau tourment
Henry me remist par vo haine,
Et de mon sang habondamment
Loyre et Marne rougist et Saine.

—

» Sur Agincourt ne sur Verneul,
Ne me fault aler doulouser
Le sang des miens; j'ai partout deul.
Partout puis-je mon sang puiser.
Le ciel ne poeut tant arrouser
La terre, qu'elle ne soit rouge;
On n'y scet que de sang user,
L'espée du poing ne se bouge.

—

» O rage hors d'enfer saillie!
Frères et parens s'entretuent,
Filz contre pères font sallie;
En bas les hostelz de Dieu ruent;
Tous malfaiteurs rient et huent;
Et qui pis me fait, plus désert.
O Dieu! à cui tous malfais puent,
Ta justice, las! de quoi sert?»

—

» Se vous n'avez perdu les sens,
Si d'ommes n'estes bestes fais,
Sentez, François, ce que je sens,
Sentez mes charges et mes fais;
Veullez amender les torfais
Dont me mettez à mort amère,
Pensez que tousjours je vous fais
Comme bonne et piteuse mère.

—

» Voyez-vous point mes champs désers,
En lieu de blé, porter espines?
Mes laboureurs fuitifs et serfs
Pour les murdres et les rapines?
Tant d'orphelins et orphelines
Sur les fumiers mourans de faim?
Plusieurs jadis de sebelines
Fourréz, qui n'ont vaillant ung pain?

—

» Je ne vois mais ville champestre,
Ne manoir, ne beste en pastis;
Le bonhonmeau n'ose en champ estre;
Doubtant l'espée ou l'apastis,
S'efforce emprèz les murs bastis
A labourer; traveille et souffle.
Il est mussiez, il est catis,
Comme ung poucin craignant l'escoufle.

—

» Quicunques en France a esté
Es temps paisibles et entiers,
Voye en pitié la cruaulté
Sur bours, sur villes, sur monstiers;
Elle est fondue plus du tiers;
Encor ce qui est demouré,
Des ennemis et des routiers
Est mis au bas et dévoré.

—

» Je ne vous veul pas mettre en conte
Murdres, sacrilèges, pillages,
Ne pucelles mises à honte,
Ne changement des héritages;
Je tays les douloureux vesvages,
La servitude, la famine;
Je tays les horribles ouvrages
De celle guerre qui tout mine.

—

» Tant est que de mes adversaires
Ne suy pas seulement foulée,
Mais je vois que de mes hanssaires
Suys plus vilement pestelée;
Et pour une traître goulée
D'or et d'argent, morir me font;
Toute leur guerre est emmiélée
Avarice, ainsi leur cueur font.

—

» O cueurs abastus et salis,
En vostre vertu ressourdez,
Et ayez mémoire du lis
Que si villainement perdez.
Vo sang espandu regardez,
Les os de vos pères espars,
Et aux estranges demandez
Que je sens en toutes mes pars.

—

» Les povres Sithes vagabundes
Par les montagnes et les plaines,
Comme sont en la mer les undes
Des aures enflées et plaines,
N'eurent pas les vertus si vaines
Encontre le grand Alexandre
Qui, par entreprises haultaines,
Fist tant de sang humain respandre.

—

Digitized by Google

» Ilz lui mandèrent erramment
Que, sur les tombeaulx de leurs pères,
L'attenderoyent vaillamment
Nonobstant toutes ses bannières.
Et vous chassez hors de vos terres
Désers de pères et de filz,
Et, mis aux derraines misères,
Vous laissez ainsy desconfis.

—

» Le ciel vous est-il pas contraire,
Ou l'air, ou le vent, ou Fortune?
Vous n'en debvez complainte faire,
Fors à vostre fausse rancune.
Le ciel, le soleil et la lune,
Et les planettes meismement,
Ne donnent contrainte nesune
A vivre ainsy meschamment.

—

» Fortune aussy n'a pas le tort
De vous avoir à mal cachié;
Car vous meismes, par grant effort,
Avez le malheur deṣtachié;
Que s'il a sa fureur lachié
Vers vous, comme faire le doibt,
A ce piéça il a tschié;
Crevez-vous les deux yeulx du doit.

—

» Certes, Franczois, vostre climat,
Vostre ciel vous est favorable.
Se vous n'eussiez le cueur si mat,
Vostre fait fût plus honnourable.
Et force en terre labourable
Ne croit-il engins si parfais;
Mais, par erreur intollérable,
Estes destruis, estes deffais.

—

» Souviengne-vous que vos ancestres,
Par leur vertu qui n'a seconde,
Ont estendu leurs puissans sceptres
Jusques aux IIII lez du monde.
Rome, la dorée et la blonde,
Senty leurs mains sur ses espaules;
Grèce aussy, plaine de faconde,
Encores craint le nom de Gaules.

—

» De prouesse chevalereuse
De paix et d'onneur meismement,
De loy chrestienne et heureuse
J'ay heu le los communément.
Or va tout à tresbuschement,
Or est changée la devise,
Non pas contre moy seulement,
Mais nostre mere saincte Église.

—

» Paris a perdu sa lumière
Laquelle jadis soloit estre
La principale et la première
Pour la paix en l'Église mettre;
Mais erreur y est si grant mestre,
Semblablement crainte et faveur,
Qu'on n'ose exécuter la lettre
De Jésu-Crist notre sauveur.

—

» Hé! Franczois, tant bien sçavez l'art
De farser gracieusement,
De baillier aux aultres du lart;
Ce faietes vous communément.
Véez-vous point présentement
Qu'en nul estat on ne vous prise
Et que, par vos fais, lourdement
On me lesdenge, on me desprise?

—

Ressourdez en vostre noblesse,
Amendez orguilleusement
Les torfais de vostre simplesse,
Regardez moy honteusement,
Entr'amez-vous entièrement,
Et sachiez qu'nne mort honneste
Durra biaucop plus longement
Que double vie deshonneste.. ..

—

Digitized by Google

» Ha! seigneurs, diray-je raison :
« Ce je dis raisonnablement :
» Vous me commettez trahison,
» Quand je me fie pleinement
» En vous, et tant meschantement
» A destruction me mettez.
» Je vous le dis secondement,
» Vers moy trahison commettez. »

—

» Se vos mères deschevelées
Véiez en face blesmye
Jusques au morir désolées,
Certes, bons filz ne seriez mie,
Se de toute chose ennemie
Ne les deffendiez et gardiez.
Foy donc en vous est endormie,
Quant à France aultrement n'aidiez.

—

» Halas! France es-tu maintenant
Esclave, et jadis flourissoies;
Sur Orient et sur Ponent
Ta noble liberté haussoies.
France, franc peuple nourrissoies
Très humain, très crestien. Las!
Las! France, faut-il que tu soies
Or en si misérables las?

—

» France lasse, dolente et mate,
En ta flour ne retourneras,
S'amour les felons cueurs ne mate;
Ains tousjours plus bas tourneras.
S'amour les vaint, gouverneras,
Flouriras comme fis jadis,
Et en cestui monde seras
L'aultre terrestre paradis. »

—

Certainement, Franczois, se France
Vous racontoit piteusement
Sa doulour, sa malemeschance
Ce diroit elle et aultrement
Et monstreroit évidemment
Que vostre haine la consume;
Mais je m'en tais présentement
Et mon aultre propos résume.

(*Ibid.*)

## Les Oies.

Conter as ouy du novice
Qui onques veu femme n'avoit;
Innocent estoit et sans vice
Et riens du monde ne sçavoit,
Tant que cellui qui l'ensuivoit
Lui fist encroire, par les voyes,
Des belles dames qu'il véoit,
Que c'estoient oysons ou oyes.

On ne peut nature tromper.
En aprèz tant lui en souvint
Qu'il ne peust disner ne soupper,
Tant amoureux il en devint;
Et quant des moynes plus de vint
Lui demandèrent qu'il musoit,
Il respondit comme il convint
Que vir les oyes lui plaisoit.

(*Ibid.*)

Digitized by Google

### Jeunesse et Vieillesse.

Car, comme en jonesse le corps
Est en ses membres vigoreux,
Les bras sont plains, nervus et fors,
Le sang boullant et rigoreux,
Visage ouvert, joyeuse chière,
Tout y est vert et amoureux,
Toute chose en jonesse est chière.

—

En vieillesse, par le contraire,
Toutes les vertus s'amortissent,
La teste eroule, le viaire
Pâlist, et les nerfs se roidissent;
La voix deffault, durs souspirs issent
En lieu de parolle joyeuse;
Toutes choses se anientissent;
Vieillesse est une aage piteuse.

(*Ibid.*)

### Mystère de l'Amour.

Quant dame de son cueur fait monstre
A amant et lui baille en garde,
C'est par ainsy qu'il ne le monstre,
Ains l'enferme en sa sauve-garde
Et si secrètement le garde
Que nesun véoir ne le puist;
Car elle veult que seul regarde
Le bien dont elle l'enrichist.

—

Amour de dame c'est relique
Laquelle veult estre enchassée
En cueur très-secret, n'en publicque
Montrée, ains à seule pensée,
Pour ce que, quant plus est pensée
Et ou retraict du cueur véue,
Tant plus est sa clarté haussée
Et plus chière et plus noble éue.

—

Comm l'escharboucle reluit
En la nuit secrète et obscure,
Ainsy l'amour de dame luit
En cueur qui de céler a cure.
Et, comme fine pierre et pure
En l'or se resjouist et aise,
Ainsy est dame par nature
En amy leal à son aise.

(*Ibid.*)

### Pénélope.

Pénélope monstra se femme
Scet garder léaulté entière
Et se de légier on entemme
Son cueur par don ou par prière.
Elle est l'exemple et la lumière
Que femme, son mary absent,
N'est de mal faire coustumière
Et à aultre amour ne consent.

—

Ulixes dix ans demoura
Avec maint baron devant Troye;
Tandis, d'elle s'enamoura
Maint homme qui n'eust l'amor soye;
Car, solitaire, simple et coye,
En léaulté le jour passoit;
Jamais n'avoit plus grande joye,
Que quant à Ulixes pensoit.

—

Digitized by Google

On la menasse, on lui afferme
Qu'en bataille est Ulixes mort;
Tousiours tient-elle sa foy ferme;
En foy tenir est son confort.
L'on la tient de si prez auffort
Que dist : « Ne seray fiancée,
» Se ne voy l'ourlet et le bort
» De ceste toille encommencée. »

—

Chascun en espoir attendy
Que celle toille fust finée.
Mais elle aultrement l'entendy;
Car, jusques à la retournée
D'Ulixes, ne fut parfinée;
Car, pour ung fil qu'elle y metoit,
La dame, chascune journée,
Deulx ou trois ou plus en ostoit

Ha! cueur comme tu te douloyes!
Moult t'estoient longues les nuis,
Loing de celui que tu vouloyes.
Comme endura si grands ennuis?
Quantesfois à toy-meimes deys :
« Ulixes! Ulixes! Pour quoy
» Seulette demourée suis?
» Halas! que n'es tu avec moy? »

—

Ulixes dire que debvoit,
Quant tel trésor de léaulté,
A son tardif retour, trouvoit?
Il deubt, par espéciauté,
Le cueur de telle feaulté
Adorer, et prier les Dieux
Que Pénélope, de beauté
Déesse fissent en leurs cieulx.

(*Ibid.*)

## La Beauté.

Belle te semble la flour tendre,
La flour qui est tantost finée,
La flour qui est tost mise en cendre,
La flour morte quant elle est née;
Femme est flour d'une matinée,
Peu de chose tantost lui nuit;
Tost vient à male destinée
Comme la glace d'une nuit.

Tost vient, tost est ridée et pale,
Tost devient flasque et escoulée,
Tost part sa couleur principale,
Tost a la mamelle avalée,
Tost n'y pert ne mont, ne valée,
Tost est nient et pis que ne dis;
Beaulté de femme est tost alée,
Fiez-vous-y, folz estourdis.

(*Ibid.*)

## La Science.

Science est comme un puis parfont
Que les anciens descouvrirent,
Où les nouviaux engins parfont
Ce que les viellars ne parfirent;
Tousdis avant piquent et tirent
Les jones engins moult appers
A trouver ce qu'onques ne virent
Et tousiours se font plus expers.

(*Ibid.*)

## Aux factions qui divisaient la France.

Comme les fourmis faictes-vous :
Les fourmis ont une manière
Qu'ilz veulent estre ensemble tous
Au-dessus de leur fourmière.
Ainsy l'ung boute l'aultre arrière,
L'ung monte amont, l'aultre descent,
L'ung va devant et puis derrière ;
A paix n'y en a ung de cent.

(*Ibid.*)

## Lutte d'Apollon et de Midas.

Apollo joua ses chansons
De l'ung et de l'aultre instrument
En telx accords et en telx sons
Qu'on ne porrait plus doulcement.
Jouer povoit divinement
Comme Dieu. Et moult estoit fol
Qui le cuidoit humainement
Surmonter au jeu du flaiol.

—

A voix haultaine et emmiellée
Parmy le flaiolet chantoit
De la région estellée
Et moult de choses en contoit,
Comme chascun ciel fait estoit ;
Et du temps et du mouvement,
Comme Dieu qui pas ne mentoit,
Il chanta merveilleusement.

—

Ses gracieuses chansonnettes
Furent toutes entrelardées
De la danse des sept planettes
Ensemble moult bien accordées,
Disant qu'elles se sont fardées
D'influences et d'oingnemens,
Affin d'estre mieulx regardées
Des bas et humains jugemens.

—

Les douze signes ne teut pas,
Ne le char, ne la pouchinière,
Ne Féton qui en son trespas
Fit au ciel la blanche charrière ;
Il conta toute la manière
Du lieu et de l'estat haultain,
Fors de Dieu et de sa chaière
Dont il ne fit homme certain.

—

Quant vint au jeu de la musette,
Il entremesla son doulx chant
Du vent qui le monde visette
Et fait et deffait maint marchant,
Et de la nue descochant
Pluyes, tonnoirres et grésil,
Et de Vulcanus le meschant,
Plus noir et plus sec que brésil.

—

Aussi chanta-il de la mer,
De ses périls, de ses Ciclades,
Pour quoy elle a le goût amer,
Et les tempestes si mal sades,
Où Hercules posa ses gades,
Et quant Péléus print Thétis,
Et de Neptunus li dieux rades
Chantait Appolo li faitis.

—

La nature aussi des balaines
Mit en jeu, et principaument
Il fit mencion des Seraines
Qui chantent merveilleusement,
Et compta la fourme comment
Dessus la croupe d'ung daulphin
Arrion harpant doulcement
Print port de mer et bonne fin.

—

De la terre et de sa grandeur
Chanta le sage jouvenciaux,
Comment sa grande pesandeur
Soustiennent lignes et cordiaux;
D'ommes, de bestes et d'oisiaux,
De pierres, d'arbres, métaulx, herbes,
Et de tous ses aultres fardiaulx
Appolo dit de bons proverbes.

—

Et compta comment la Cibelle
Jadis une gent enfanta
Contre les Dieux du ciel rebelle,
Que Juppiter moult redoubta;
A brief parler, il raconta
Tant de choses en son langage
Et si haultement les chanta,
Qu'on vit qu'il estoit plus que sage.

(*Ibid.*)

## Les Muses.

Là eust-on veu de la bombarde
Jouer dame Eutarpe la blonde,
Non pas à la mode lombarde,
Mais si souef que la grande unde
De la mer esparse et parfonde
Prioit le cruel vent marin
Que coy se tînt, pour la faconde
Ouïr du gracieux clarin.

—

Là jouoit de sa doulce harpe
Tercicoire sur les viviers
Si souef que brochet et carpe
Venoient soubs les oliviers;
Fauleons, sacres et espréviers
Se rendoient piteux et mols
Vers les perdrix et les plouviers,
En oyant si tendres bémols.

—

De Melpomène les douchaines
Mains d'armonie ne rendoient;
Les feuilles, les sentans seraines,
De leurs arbres se descendoient
Et sur le préau l'attendoient,
Lui fesant couche et orillier;
Toutes ensemble contendoient
A plus prèz ses sons orillier.

—

Caliope, de grosse trompe
Quant elle veult ung peu sonner,
Semble que le ciel fende et rompe
Et que doye tout estonner;
Hault fait-elle Écho résonner
Laquelle ès cavernes et fosses,
Mons et foretz, sans séiourner,
Respond aux voix gresles et grosses.

—

Clyo faisoit ses dis si beaux
Avecque sa vielle tant doulce,
Que mors issoyent des tumbeaux
Escouter son art et sa touche.
Mieulx n'eussent sceu dire de bouche
Leurs fais, comme tous les sçavoit;
Elle, qui jamais ne fut louche,
Tout le temps passé veu avoit.

—

Et certes dame Polimie,
En l'umbre de feuillns buissons,
Do chanter ne se faignoit mie
Et faire ses gracieux sons;
Les rossignolz, à ses chansons,
Les alonettes, les mauvis,
Les kalendres et les moissons
Y furent pasméz et ravis.

—

Là Hérato frisque et cueullie,
Jouant de ses bonnes cymbales,
Faisoit tours et faulx descueullie,
Morisques caroles et bales;
Car, tant fut aperte en ses gales,
Que bien sembloit qu'elle voloit
Et eust plumes, pennes et ales,
Quant sur le pré herbu aloit.

—

Là, du flaiol et de la pippe
Ou d'ung petit festu de blé
Talye joue, et pastour grippe
Le mont; tandis lui est emblé
Son bétail; mais lui a semblé
Si souef le jeu de la dame,
Qu'il sera très-riche et comblé
S'il en peut sçavoir une drame.

—

Là, Uraine, sur roche haulte
Que semble touchier près des cieulx,
Joue de orgues et sans faulte,
Si bien qu'elle apaise les Dieux;
Car, quant ilz veulent aux mortieulz
Jetter quelque paine cruelle,
Pour l'instrument mélodieux
Chascun son courage rappelle.

(*Ibid.*)

## Conseil aux Amoureux.

Si, dis les amours pastourelles
Estre plus seures, plus prochaines,
Plus durans et plus naturelles
Et de plus haulte joye plaines,
Les citoyennes et mondaines
Mortes de crainte et de soussy;
Car jamais ne sont si certaines
Que tousjours il n'y ait ung sy.

—

Pour ce Vénus, quant avisoit
Adonis aux cheveux doréz
Que tant estroictement baisoit
Dedens les boys de vert paréz,
Bien luy disoit : « Garez, garez
» De chasser beste dangereuse;
» Se chasser voulez, si courez
» A beste qui n'est périlleuse.

—

Digitized by Google

« Le sangler est armé de broche,
» L'ours deschire tout à sa paste,
» Le cerf de cornes souvent broche,
» Le loup rend l'omme las et mate;
» Certes qui les sieut, il se gaste.
» A lièvre ou à connin chassez;
» Et, se plus grand plaisir vous haste,
» Faulcons ou espréviers lâchez. »

—

En vérité, souvent on chasse
Aux plus grandes de la cité,
Et male mort on s'y pourchasse;
Dangier y est tousjours bouté.
Doncques, se tu as volenté
A la chasse où souvent va-on,
Prends la perdrix à seureté
Plustost qu'en dangier le paon.

—

Ne t'amuse à dame Ysabel.
Ou à madame Marguerite,
Car tu y laisseras la pel
Se tu n'es de bonne conduite.
Et, se bien amer te délite,
Va-t-en au bois plein de flourettes,
Et voy quelque belle à l'eslite
A cui contes tes amourettes.

(*Ibid.*)

## Le Monde avant et après la chute de l'homme.

Là, printemps flourissoit tousjours;
Là, tousjours rossignolz chantoyent;
Là, au pré vert, arbres et flours
Leurs doulces oudeurs espandoyent;
Là, fountaines clères sourdoient;
Là, ne grésilloit, ne ventoit;
Là, tous humains playsirs estoyent;
Mal ne doleur on n'y sentoit.

Ores nous perche l'agu vent,
Or sur nous chet nesge et greslée,
Or oyons-nous tonner souvent,
Or roidissons à la gelée,
Or avons-nous la peau halée,
Or sont mille variétéz,
Or est humanité foulée
De tant de contrariétéz.

(*Ibid.*)

## Aux Français.

Le poète, s'adressant aux Français, leur reproche d'accuser Dieu des malheurs qu'ils souffrent et de dire qu'il dort,

Et qu'il vous laisse au besoing et au fort,
Et ne vous donne advantage ou confort;
Ne le blasmez; il faict bien, il n'a tort.

—

Et, supposé
Que sur France n'eust sont regard posé,
Ou qu'il dormist comme mal reposé,
Néentmains péchié vous a tant exposé

—

A grant malheur,
Que sens n'avez, proesse, ne valeur,
Par qui France languissant en douleur
Puist recouvrer sa première couleur;

—

Tant est au bas
Par vos haines, divisions, débas,
Que d'elle on fait comme d'ung viez cabas,
Et est subjecte au gorel et au bas.

—

Champs et villages,
Villes, cités, bourgs, monstiers, ports, passages,
Dix mille maulx, plus de cent mille oultrages,
Monstrent assez que tous ne sont pas sages.

—

Ce ne faict Dieu
Qui ne veult mal à personne n'à lieu,
Et vous pugnist doulcement et par jeu
Quand contre luy empaigniez vostre espieu.

—

Las! n'appellez
De son décret, se, povres et pelés,
Paoureux, fuitifs, là et dechà pilés,
Batus, foulés, tourmentés, chapelés,

—

Vous véez or
Les maulx passés ne sont pugnis ancor,
Et les nouveaulx vont à cry et à cor,
Que purgier fault et mander à l'essor.

—

Mais quoy? Ayez
Le cœur vers Dieu, et tous vices hayez,
De charité le bien commun hayez
Et encloez, puis ne vous esmayez

—

De la fortune.
Car, s'elle est or fort obscure et moult brune,
Conclud n'est pas que demourer doye une.
Enfin l'aurés aussi clère qui lune.

*(Estrif de Fortune et de Vertu.)*

## Le Monde avant et après la chute de l'homme.

Et cuyde-moy que la Cybelle,
Laquelle souloit de don pur
Jetter ses biens, devint rebelle
A l'eure qu'elle vit le mur
Et la haye assemblée sur
Ce qu'elle envoyoit en commun;
Car elle vouloit, j'en suis sûr,
Qu'autant en eust l'autre que l'ung.

—

Si la fault ores entamer,
Perchier de berches et de soch,
Fumer, arrouser et semer,
Purgier de pierres et de boch;
Et semble qu'on tire à ung hoch
Ce que souloit, de grâce plaine,
Donner, car il n'est roi ne roch
Qui maintenant ait bien sans paines

Au premier temps l'espy grenu
Croissoit et amenoit son per,
Le fruict pendoit gros et menu,
Sans enter arbre ne couper;
La table à disner, à souper,
Tousjours fut preste aux terriens.
Las! or' fault la terre fraper
Avant ce qu'elle porte riens.

(*Champion des Dames*)

## Définition que Grief-Conseil, avocat de Malebouche, donne de l'Amour.

Amours, meurdrier, comment permet
Dieu que tu son peuple décbeuves
Et en souffre ardant ne te met
Que ta pénitance recbeuves?
Amours, traître, comment te treuves
Entre le peuples que tu tues?
N'est-il pas temps que tu t'en menves?
Partout sont tes flesches sentues.

—

Amours, Amours, joye ennuieuse,
Amours, liesse enlangonrée,
Amours, charité envieuse,
Espérance désespérée,
Amours, coulour descoulourée,
Ris plourant, enfer glorieux,
Félicité très-malheurée,
Paradis mérancolieux;

Amours, pensement sans pensée,
Regart sans yeulx, sens insensible,
Gré sans veul, présence passée,
Miel amer, poissance impossible,
Ennuy plaisant, repos pénible,
Glace ardant, printemps sans flourettes,
Basme puant, salut nuisible,
Fumier flairant les violettes;

—

Paix descordant, male bonté,
Joyeux deul, proesse fuitive,
Los blasmé, honneur ahonté,
Secret commun, fièvre saintive,
Laide beaulté, vertu chétive,
Fourment gracieulx, fin sans bout,
Amours, en réaulté faintive,
Amours n'est rien et semble tout.

(*Ibid.*)

## Vénus.

Estre me sembla la plus belle,
La plus doulce et la plus riant.
Oncquesmais je ne vis pucelle
De manière si attrayant.

—

Digitized by Google

De flours portoit ung chappelet
Sur sa tresche fort embellie,
Où ne verra poil ne pellet
Qui ne soit de fasson polie.
Oyseuse, la frisque et la lye,
La sert de pigne et de miroir
A soy faire et véoir polie
Pour belle et plaisant apparoir.

Elle est belle et gente à merveille;
Et ne croy que dame Nature
Oncques forgast beaulté pareille
N'en proporcion n'en painceture.
Pour certain, toute créature
Est enflammée à son regard;
Et malement se dénature
Qui ne recheut en gré son dard.

(*Ibid.*)

## Conseils aux Princes.

Le prince en la chose publicque
Est comme sang dedens le corps;
Le sang maulvais fait vie oblique
Et jette enfin l'esprit dehors;
Le bon rend les esperis fors
Et donne aux membres nourreture;
Par ses vertus par ses effors,
L'omme a estat, vie et nature.

—

Ainsy, en la publicque chose
Quant bonnes vertus espandez,
En santé bonne elle repose,
Et très-joyeuse la rendez;
Mais, quant aux vices entendez
Et menez vie corrumpue,
Vous la gastez, vous la perdez,
Elle est destruicte, elle est rompue.

—

Prendre désordonné déduit
En secret et publicquement,
Jouer aux déz toute la nuit,
Renier Dieu tout plainement,
Es-ce mettre gouvernement?
Es-ce bonne exemple donner
A vos subgiez? Certainement
C'est vous destruire et les dampner.

—

Seigeurs, seigneurs, droit chariez;
Grand fais avez-vous à conduire;
Alez droit et ne variez,
Regardez que vostre chare tire.
Le peuple en vos œuvres se mire,
Et volentiers, à vostre exemple,
Ou il s'amende, ou il s'empire,
Et de vertu se vuide ou emple.

—

Tulle, au tiers livre de ses Loys,
Reprent ung prince durement
Quant il est dissolu galoys,
Non pour son péchié seulement;
Mais par la cité prestement
Ensieut la maulvaise coustume;
S'il boit péchié, certainement
Le peuple incontinent le hume.

—

Si ques, mes seigneurs qui vivez
A propre salut acquérir,
Et qui aussy faire debvez
La chose publicque flourir,
Entendez à vertu chiérir,
Vices hair et vanité,
Affin de doublement mérir
Envers la haulte Trinité.

—

Digitized by Google

Fuyez, fuyez faulses délices.
Qui les sieut, il ne peut entrer
Dedens les vertueuses lices
Ne soy gentil homme monstrer;
Vertu ne poeut jamais piantrer
Avecques orde négligence :
Elle ne scet ydolatrer
Ne varier sa conscience.

(*Ibid.*)

## Définition de l'Amour, par le Champion.

Amours est vie délittable
Laquelle certain espoir maine,
Vie courtoise et charitable,
Vie commune, vie humaine.
Amours tous les bons jours amaine,
Amours humains cueurs reconforte,
Amours la carolle demaine
Où ame ne se desconforte.

—

Amours toute joye nourrit,
Amours ennuy vainct et appaise,
Amours en souspirant soubrit,
Amours n'a riens qui lui desplaise,
Amours en attendant est aise,
Amours voit le temps avenir,
Amours se chiérit et se haise
Par ung gracieux souvenir.

—

Amours est vraye médecine,
Amours est ayde et secours brief,
Amours est de salut racine,
Amours chasse tout péril grief,
Amours est large en son relief,
Amours est basme de confort,
Amours est de richesse fief,
Triacle contre desconfort.

—

Amours les aveugles voir fait,
Amours lesimpotens conferme,
Amours les contrefais refait,
Amours les cueurs fermés defferme,
Amours les infermés referme,
Amonrs les vivans vivifie,
Amours rend vie sûre et ferme;
Sage n'est pas qui ne s'y fie.

—

Amours les ignorans aprent,
Amours les sages enlumine,
Amours les oultrageux reprent,
Amours les errans achemine,
Amours toute rudesse mine,
Amours tout orgueil amolit,
Amours en tout bien se termine;
Vertu tout péchié abolit.

—

Amonrs en pacience danse,
Amours en adversité chante,
Amours en plours est à la danse,
Amours en povreté se vante,
Amours solitaire tous hante,
Amours en plus vivant plus vit,
Amours ne fait vie meschante;
Bon espoir ainsi le ravit.

—

Digitized by Google

Amours fait avoir aux preux gloire,
Amours les hardis encourage,
Amours donne aux amans victoire,
Amours auroist noble courage,
Amours het qui se descourage,
Amours qui bien le sert couronne.
Amours, en ce mondain orage,
C'est cil qui porte la couronne.

Amours, Amours, vraye prudence,
Justice en bon poids mesurée
Force puissant en excellence,
Attemprance bien modérée.
Espérance très-asseurée,
Ferme foy ayant certain erre,
En ceste vie malheurée,
Seul montes au ciel de grant erre.

(*Ibid.*)

## La Renommée.

Elle vole parmy le monde,
Ainsy qu'ung oysian proprement.
Il n'est lanier, faulcon, n'aronde
Qui vollast plus légièrement.
Jaçoit ce que assez lentement
Elle s'esmenne et comme à paine;
Mais, s'elle a prins commencement,
Elle est de plus en plus souldaine.

Or, pensez doncques, je vous prie,
Quelle tempeste elle doibt faire
Quant à plain gosier elle crie,
Se ciel et enfer l'oyent braire.
Partout sa haulte voix repaire
Et si lourdement ressortist,
Que dame Écho ne se peust taire
Et six vingtz ans en retentist.

—

Tant de plumes a, tant de bouces,
Tant de langues et tant d'oreilles,
Et tant d'ieulx qui ne sont pas louces,
Et tant de voix a despareilles.
O! très-merveilleuses merveilles!
Que d'oreilles, de bouches, d'ieulx!
Qui ouït oncques les pareilles?
Quele beste est-ce, très-doulx Dieux?

Fama l'appele-on en latin,
Et nous l'appellons Renommée,
Celle par qui, soir et matin,
Est mainte personne blasmée
A tort, et mainte bien nommée,
Desservant mieulx qu'on en mesdie;
Car, vray ou faulx, fu ou fumée,
Tout lui est ung, mais qu'elle en die.

—

Et si scet parler tous langaiges,
Et tout entent et tout regarde,
Josnes et vieulx et folz et saiges;
Jamais ne dort, à tout prend garde.
Il n'est ne cloche, ne bombarde,
Ne tonnoire si hault tonnant,
Dont le tambuis si loingz s'éparde
Que sa voix en bas sermonnant.

Elle a plus de mille buisines,
Les aulcunes basses et sourdes
Pour deviser à ses voisines,
Les aultres éclatans et lourdes,
Les unes à raconter bourdes,
Les aultres à verité dire.
Se tu dis vray, ou se tu bourdes,
Elle te sçaura tout redire.

—



Digitized by Google

Ung chascun pour elle traveille,
L'ung mains, l'ung plus diversement.
Le laboureur fait mainte veille
Pour avoir son lozengement.
Le chevalier semblablement
En son chastel mains en repose.
Ainsy le clerc principalment
Maint livre notable en compose.

Mais sur tous ceulx dont elle raille
Le clerc est haultement sonné,
Car en escript les faicts lui baille
Dont chascun aultre est blasonné.
Le nom romain fust ja finé
Se ne fussent les escripvains
Lesquelz ont à Fama donné
Les faicts des vaillans et des vains.

(*Ibid.*)

## L'Eglise.

Son visage angélicque estoit
Plus joly et plus argenté
Que la belle lune ne soit
Au meilleur point de sa clarté;
Et, pour accomplir sa beauté,
Joes et bouche vermeilloyent
Du sang divin. En vérité,
Sur elle tous s'esmerveilloyent.

Tel col et telle poicterine,
Telx bras et telles mains portoit
Qu'en toutes ses pars enterine
Et faicte par compas estoit.
Quel maintaing, quel regard avoit,
Vous ne le debvez pas enquerre,
Quant cellui hault Dieu qui tout voit
Pour elle seule vint en terre.

(*Ibid.*)

# G.

## Chanson.

Plus plaisant bergière n'a pas
De Colette, de Rains à Roye;
Son corps est tailliés à compas
Miex que dire ie ne porroie.
Car elle est parmi la corroie
Gresle, par les rains large et plaine,
Haulte à point, et s'a tousiours ioie;
C'est des aultres la souveraine.

—

Soubz son chainse de canevas
Sa char plus que la noif blanchoie;
Délis dois a et longs les bras,
Dont miex en musette notoie.
Doulz regart a la simple et coie,
Cler chante comme une seraine,
Bien scet houler en la saulchoie;
C'est des aultres la souveraine.

—

Digitized by Google

Montons asigne vers l'oel sans gas,
Et tache aignaux de noire croie;
Trop bien sonne l cor hault et bas,
Et ung aubespin duit et ploie.
Elle tist un fronteau de soie
Et très-bien lâche un chaint de laine,
Et ung mastin au pain envoie.
C'est des aultres la souveraine.

—

Pastours, changier pas ne vorroie;
Pour Berte, Bétrix et Belaine;
Celle à qui suis et qui est moie,
C'est des aultres la souveraine.

## Triolet.

M'amie est Hester et Hélaine,
Et Héro et Pénélopé,
Et de Vergy la chastelaine;
M'amie et Hester et Hélaine.
Car humble est et belle et certaine
Et chaste et célan son secré;
M'amie est Hester et Hélaine
Et Héro et Pénélopé.

## Autre.

Pimalion a m'amie entaillie
Et Phébus l'a freschement conlourée,
Zéphirus lui a grant doulchour baillie;
Pimalion a m'amie entaillie.
Pâris d'amours l'a duite et consillie,
Et Orphéus a sa voix acordée.
Pimalion a m'amie entaillie
Et Phébus l'a freschement coulourée.

Digitized by Google

### Triolet.

M'amie est belle et blanche et bloie,
Courtoise et coulourée à point,
Et doulce, débonnaire et quoie;
M'amie est belle et blanche et bloie,
Et plaisans et plaine de ioie.
De biens deffault en li n'a point.
M'amie est belle, blanche et bloie,
Courtoise et coulourée à point.

### Autre.

Adieu amis, adieu amie,
Adieu Robin, adieu Maret.
Pense à moi, ne m'oublie mie.
Adieu amis, adieu amie.
Tu aras ceste chalemie,
Et tu cest coler pour tonret.
Adieu amis, adieu amie,
Adieu Robin, adieu Maret.

### Chanson.

Bergière iolie,
Menons ebière lie
En ce bois ramé.
Mon ami' i'en prie,
Car la gaie vie
Ay tousiours amé.

—

En ce temps d'esté,
Par ioieuseté
Voel rire et chanter.
C'est bien ma santé
Et ma volenté
De souvent fester.

—

L'en doibt bien loer
Qui se scet ioer
Envoiséement.
Il vault miex danser
Qu'en triste penser
Manoir longhement.

—

Qui vit tristement
N'y poet bonnement
Trouver nulle avance.
Anoy fait tourment
Au corps, et briefment
A l'âme grevance.

—

Digitized by Google

Vivons en plaisance,
Tout d'une acordance
Chantons et dansons.
C'est mon espérance,
Sans nulle esmaiance,
De faire chansons.

Ly beaux Robechons
Ne tous ses soichons
N'ont pas si bon tamps,
Non, que nous avons;
Orendroit trouvons
Amours esbatans.

## Triolet.

La très-belle beaulté m'amie
Ne diroit pas un aultre Tulles.
Sens et valour n'abaissent mie
La très-belle beaulté m'amie.
Elle est de grant douchour garnie
Et sy n'est pas des plus entulles.
La très-belle beaulté m'amie
Ne diroit pas un aultre Tulles.

## Chanson.

Bien me doy loer d'amours;
Car, par sa doulche merchy,
Sui de plaisanche enrichi
Tous les jours;
Je n'ay plus soing ne soussy,
Plains ne plours.
J'ay choisy bergière
Qui chapeau de may
Me fait par manière;
Dieu, bon gré l'en sçay.

—

Et me fait de deux coulours
Gans qui sont entreparty,
Sy qu'il n'y a, bien le dy,
Jusqu'à Tours
Bergier qui ait autressy
Gens atours.
Et, par lie chière,
La belle au coer gay
Me fait pannetière
De foelles de glay.

—

Et souvent, en coellant flours,
M'appelle son doulz ami;
Et nous deux, ce tamps ioly,
En destours
Dansons le tribalery
De beaux tours.
Bien me doy loer d'amours.

## Lay.

Aimy! lassette que feray?
Aimy! lassette que diray?
Bien croy que porter ne porray
Les maulz d'amer, ains en morray.

—

Souvent dient alcun amant,
Par désespoir en hault elamant :
« Amours, à droit te vois blamant;
» Le doel va mon coer enflamant. »

—

Les aultres redient à part :
« Amours de ses biens me départ.
» Par son très-gracieux départ
» M'en a donné la mieudre part. »

—

Les nns dont se loent d'amours,
Les aultres font de lui clamonrs.
Quant à moy, de ses maulvais mours
Me complains et de ses remours.

—

Car plus ne voy mon bel amy.
C'est par amours, lassette! aimy!
Plus ne le voy, dont i'ai gémi;
Plus n'ay ne bon iour ne demi.

—

Mon las coer dedens moy santèle,
Comme feroit au vent la tèle;
Mon sang frémist fort et batèle.
Lasse! par amours sui-ie tèle.

—

Mar vy le ioly tamps de may
Qui mist mon coer en tel esmay
Pour mon ami qne trop amay,
Quant le choisy dessoubz le may.

—

Sans lui, sans lui ne pnis avoir
Joie ne bien, pour nul avoir;
Amans, bien les poés savoir,
Qui vers Amours faittes debvoir.

—

Chanter d'oisèles sur la branche
M'est nngs lais cris en averbranche,
Se je ne voy la remembranche
De mon ami sans encombranche.

—

Vert bois ramn, pré verdoiant,
Que je sui tout l'esté voiant,
Me sont dnrement anoiant,
Quant illoec me vois umbroiant.

—

Hault sapin sus clère fontaine,
Voix de pucelle bien haultaine
Et de lays une quarantaine
Me sont dolour, j'en sui certaine.

—

Beaux chapeaux, parés de flourettes,
Fais par très-fines amonrettes,
Flaíolz, frétiaux et turlnrettes
Adès me sont paines durettes.

—

Je ne sçay que plus vous diroie;
Se tout le monde remiroie,
Jà nul plaisir n'y sentiroie
S'à mon ami ne me tiroie.

—

Il fait mon plour en ris changier,
En hault délis mon dur dangier,
De moy fait tous maulz estrangier,
Quant ie le voy sans atargier.

—

Digitized by Google

En lièce sont mes doulours,
En vermeil ma morte colours,
En sapience mes folours
Et mes foiblèces en valours.

—

Par lui véoir sui fors d'anoy,
De fres palus en vert annoy,
De grant couroux en esbanoy.
Oncques sans lui bien nul tamps n'oy.

Lasse! ie muir pour son demour.
La mort me destrait sans cremour.
Je puis bien dire, en ma elamour,
Que je muir pour loial amour.

—

A la mort voel faire mon lay.
A mon ami, sans nul délay,
En lieu de ioly virelay,
Doing cest lay, car pour ly fait l'ay.

## Chanson.

Amours de son dart me point
Et repoint
Par tel point,
Que n'ay point
De bien, se ne voy m'amie.
Car sy lie
Ne iolie
Ne scay mie,
Si belle, ne sy à point.

## Autre.

En ce ioly mois de may
Se renouvèlent amours,
Dont les plusours en esmay
Font bien piteuses clamours,
Pour aléger les doulours
Et le soussy
Qu'ardent désir de mercy
Fait à celly
Qui attent l'heure.
J'en suy ainsy,
Dont mon coer pleure.

Digitized by Google

## Fable du Loup et de l'Agneau.

. . . . . . . . . . . . . .
C'est ce pourquoy plus ne se fie
Brebis en loup, mais s'en deffie;
Car iouer ly vault d'un faulz tour,
Ainsy sermonnans en destour :
— « Soer, doulce soer, ma robe grise
» Démonstre, sans aultre devise,
» Que m'acointanee est moult séure,
» Et chascuns bien s'y asséure
» Fors la berbis qui y varie,
» Dont ie me mau paie et tarie;
» Car en moi nul n'a ma véu,
» Mais tout bien là où j'ai péu.
» Souventefois l'ay deffendue
» Qu'elle fust mangie et perdue.
» Sy m'évermeille durement
» Que, pour estre séurement
» Paissant le pré et le porel,
» De moy ne fait son pastorel.
» Car nulz, ne Gobert, ne Gaultier,
» Ne scet miex de moy le mestier.
» Sy que, se venir t'en voloies
» Avoec moy, miex que ne soloies
» Porroies en bonne pasture
» Dès or prendre ta nourreture.
» Sy le fay pour ton bien accroistre. »
— « Ton nom vorroie avant cognoistre,
» Dist celle; car se tu avoies
» Nom Ysengrin, iamais tes voies
» N'iroie pour quelconques dit;
» Car ma commère m'a bien dit
» Que souvent eilz malvais gloutons
» Estrangle berbis et moutons.»
Lors respont ly Loups douleement :
— « De ee ne doubte nullement.
» Pères sui ton ami Belin;
» De laine a cotte, moi de lin.
» Ramet ay nom, passé trente ans. »
Alors la Berbis mal sentans
S'est au sermon sy adoulcie
Que du faulz Loup s'est approucie,
Qui tantost haper la cuida.
Mais du lieu la Berbis wida,
Qui grant paour ot de morir,
Et le gaigna par bien corir.
Sy a dit, quant fu escapée :
« Jamais ne seray atrapée
» Par beau plait ne par simple cote.
» Soubz miel a pastel d'escharbote.
» Telz sont simples et samblent sains
» Qui mueent serpens en lor sains;
» Mais, pour ce venin eslongier,
» Bon se fait arrière logier. »

Digitized by Google

## H.

### Chi après sensyet le reije devant dit de Bosenove [1], fait par un hons de religion en riesme.

Por contresteir à grans forfais
Qui follement ont esteit fais
A noble et bon pays de Liége,
Je vos diray, sans faire siége,
Coment les malvais plains d'ohtrage
Ont tant querut leur avantaige
Par trayson et aultrement,
Affin qu'ilh fessissent tourment
A dit pays qu'ilh ont robeit,
Ars gens, et pris et ransoneit,
Et traitiés sens misericorde
A martyr de feu et de corde,
Sens espargnier femmes ne enfans,
Ne petits, ne moyens ne grands.
De nullny n'avoient merchy.
Ce estoit Philpot de Saugny,
Aussi Jacottin de Bétunne
Qui at mail fait des fois plus d'onne,
Et aultres de leur compaingnie,
Qu'eis tous nommier je ne say mie.
Bien eroie qu'ilh avoient espoir
De plus grans d'eaux avoir confoir
Qui ne le poirent aidier,
Et après les fault humilier,
Qui leur avoit presté forteresse
Partant qu'ilh faisoient promesse
De faire de pyes qu'ilh poroient,
Dont très-bien s'aquitarent.
Aveque éaux s'acompangnat
Johan de Bealren et jurat
Y fault qu'ilh soit sens départeir,
Che fut toist de son amy partir;
Et de che fist-y sa devisse,
Et puis après tantoist s'avisse
D'aquérir chastias bons et fors
Dedens bonne vilhe et dehors,
Pour rechivoir et metre dedens
Robeurs, laurons et teiles gens,
Pour avanchier son entreprise
Qui par luy estoit follement prise
Contre ses amis et voisiens.
Là rechut avoit plusieurs biens.
De foy, d'bonneur oit peu de cure,
De défigureir sa nature,
Quant corut at sens deffianche
Cheaux qui en luy eurent fianche,
Il obliat, si comme je croy,
La pussanche de souverain roy
Qui plus ne l'at volut souffrir;
Anchois at volut por offrir,
Pour expérienche tout cleire,
Le remeide de chesti mateire
Laquele on puet moult bien comprendre,
Se vos y voleis bien entendre.

—

Noble sengnour frans et gentis,
Qui de bien faire n'est pas lentis,
L'évesque de Liége, duc de Bulhon,
Conte de Louz et de Clermon,
De Moha et de Franchymon
Marchis par bone conclusion,
De Hincbebergh fut nationeit,
Johan de Louz fut appelleit;
De son capitle et noble citeit
Et des bonnes vilhes par vériteit
At ordineit son mandement;
N'a point esteit de strangnes gent,

[1] *Voy.* Monstrelet, ad ann. 1436. Il écrit *Boussenoch.*



Digitized by Google

Mais de ses frères et ses amis,
Aussi des gens de son pays.
L'an milh CCCC et XXXVI,
XVII[e] jour du mois d'avri,
A noble et belle compangnie,
Par I mardi, sa départie
De Liége fist, et à Huy vinrent,
Et planteit de gens le siwirent.

Les maistres, le judy après,
De la cité furent ton près.
De l'ost de Liége fut capitans
Giele de Messe, maistre por le tens,
Qui son peuple sagement garda
Et à grant honeur ramena.
Des chascon mestier ot XX homme
Et leurs varles, chu fut le summe.
De Tongre, Sains-Tron, Los et Haske[1],
Blies[2], Eyke, Brede et Montenake
Et des pays lès plusieurs,
Qui suyrent tous leur sengneurs,
Et furent tous très-diligent
D'obéir à ses commandement.
Après, eheaux de Huy sewirent
Dont leur garde fut à présent
Conrar de Bonbais, de Huy vowé;
Comme lyons furent tous exprové.
Après, siwent eheaux de Dynant,
Proise et hardis com gens vailbant;
Fosse, Covin, Tuwin, Franchymont,
De pays d'aval et d'amont,
Furent comme hardis tous près
Delle Tiraxhe passeir les forês;
Mains, quant ly peuple le bois passa,
Une de notre cheval le leu tuwa,
Dont mervelhe pluseurs orent;
Car le misteir n'en tendirent.
Et n'y avoit vies ne jovène
Qui ne convoitasse Bonsenove
Avoir destruite bastievement,
Pour prendre des malvais vengement.
Une grant mervelhe or escouteis;
Quant les bois furent passeis,
Une très-grans fors vens s'enlevat
Qui jusques à Bonsenove les butat.
Le samedy, V jours en may,
Y vinrent sans avoir esmay.
A prendre le siége encloirent
V livres, et tous les prendirent.
Là Dieu grans myracles démostroit;
D'eauwe santeul point n'y avoit,
Fontaine trovont sodaynement
Dont gens et biestes bien bevirent.
Après le dymenge et londy,
Asseis visont grans et pety
Par quele manier et par quele guise
Elle seroit gangnie et prise.
Por quoy du matin le mardy,
Après messe, sens contredy,
Les alcuns misent sens et cure
De faire assault et prendre l'aventure,
Si prisent tarches et des belourdes
Et à bollorques fort et lourdes
Assadirent mult hardiement.
Et Dieu les aidat teilement
Que les boullorques ilha gangnon;
Et d'eaux y oit occbision;
Car l'un des laurons fut tuweis
Et despoilhiet et désarmeis
Et getteis en une vivier.
Des aultres assadirent par dedrier
Si fort et si vailhamment,
Que eheaux qui dedens astoient
Boutont le feu en leur basse-cour
Et se fuirent dedens leur thour.
Là oit-ilh très-grant bahay,
D'engainne, de sajet, et de tray,
Et n'y oit dedens sos ne bourgne
Saige, subtilh, loxar, ne lorgue,
Qui è défendre ne fist bon aquitte.
Mains ebe ne leur vault une mitte;
Car par myracle tous leurs ingens
Ne pot riens greveir à nos gens.
Et sy y eut si fort assa

[1] Hasselt. | [2] Bilsen.

Digitized by Google

De tous costeis, et bas et ha,
De tray, de pire, de horion,
De colovre, bombarde et canon,
De trompet, de eris et habay,
L'espause de II heures sens délay,
Que dedens ne porent plus durer;
Et se commenchont à crier :
« Hahay, por Dieu, nos no rendons,
» Mains que ons nos prende à ranebon! »
Mains ilh ne avint pas enssi;
Car tantoist et sens merchi
Y furent pris à volenté
Et de leur thour à corde avalé,
Et furent en les tentes emyneis,
Et là furent examineis,
Une et une, II et dois,
De chi alle somme de XXXII.
Et puis furent de là endroit
Tous aux champs myneis tot droit;
A II arbres qui astoient près
Là furent pendus tout emprès,
Et mesir Robert, leur chapelain,
Qui les pendit tous de ses main,
Et don s'en cut son gueridon,
Car y fut arse en une husson.
Che fut le VIII jour de mois de may,
Al Translation sains Nicholay.
Chi jour meismes et lendemain,
Liégeois firent tant par leur main
Que Bonenove fut sour seauchon,
Si qu'ilh chaït de comble en fon;
Et le semdy ons délogat,
Et Monsengnour droit evalat
A Abygny qui donc fut ars,
Récompensan des malvais ars
Que li capitaine avoit fait
Quant ilh prist et fist défait,
Ly et ses gens par mal conven,
La bonne vilhe de Covien.

Puis vinrent à Ha-Chastelé
Liégeois tous prest et conforté,
D'assalhir le plache et prendre
Et cheaux de dedens por les pendre,
Se le laison est bien por eaux,
Car d'estre pendus n'est mie jeux.
Et les Liégeois avisont lhoirs
Les murs, les thours et les fors
De cel plache qu'estoit refuge;
Là les laurons prendoient refuge.
Se firent tant l'un parmy l'autre
Qui n'y demorat pire sor lautre.
Et puis fut ordineit d'aleir
Tou près de Moson à Vileir;
Mains des laurons nus n'y avoit,
Car cascon lo pendre doutoit.
Et cheaux de Moson par gran sens,
Pour xhyer les grans despens,
Desplaisiers, perdre et damage,
Qu'avoir poroient por les forage,
Fisent tantoist Vileir abatre,
Affin que cause de la enbattre
Monsengnour ne les Liégeois
Qui en furent douz et cortois
Et soy déportarent d'alleir.
Après commenchont à maleir,
Leveir leurs tentes et leur bagaige,
Sens quérir nulle avantaige
Sor cheaz qui greveit les ewissent,
Se troveir tour y powissent.
Or, considéreis le hardilèche
Des Liégeois et le grant pièche
Que, por lespause de XV jour,
Avironeis sont tout atour,
Oultre hau bois, en pays estrangne;
Là troveir poioient grant vargangne
Des anemis et des mals vailhan,
Et y furent tous si vailhan,
Que, por nulle quelconcq défault,
Ne de vivre, dont eurent grand défault.
Car ilh en y ot qui couvoitoient
Dou pain, vins, s'ilh en euwissent;
Mains sains avoir aultre substanche,
Ilh eurent toudis teille constanche,
Et retournont, c'hest chouse voir,
Liégeois raportant la victoir,
Et revinrent en leur pays,
Et ne furent point abahis
D'alleir tantoist devers Gyvé.
Là veisyez les beaux varlé

Digitized by Google

Des Liégois tant seulement,
Qui furent tous d'assentement
D'alleir tantoist abattre Bearen,
Sens rins leissier, arbre ne ren,
De la forterèche grosse et grande,
Et sens foire nulle grant demande.

La veissiez Meuse passeir
Et le dymengne, à soppeir,
Le XXe jour en mois de may
Quant ly rosingnol moin son glay.
Adonc leur chairs et leur cheroy
Là fissent très-grant aroy
A Beauren et tout atour,
Et furent, le lundy à jour,
Les Liégois révoilhiés matin.
N'y oit romain, tieson ne latin,
Qui ne metissent très-bon euer
De bien employer leur labeur
De Beauren à ruenne mettre.
Là veisyés chascun les mains mettre
A le destruire. Et l'abatirent
Et toute la vilhe ardirent.
Et don revinrent à Dynan
Tous ensemble par bon convenan.
Là mynont-y solas et joie;
Et puis eascun envolat sa voie;
L'un l'autre à Dieu commanda;
Et monsengnour les commanda,
Qu'adès fussent entr'eaux d'acort
Et qu'ilh n'awissent pont de descord,
Et mult fort les remerchiat
Des biens qu'en eaux troveit ilh at
D'obéissanche et de pièche.
Là veissiés mult grant lièche.
Ons en fut hours de la citeit
V samoynes, che est vériteit.
XVII jour d'avrilh en alloient
Et le XXIIII de may revinrent.
Or, prions à Dieu de gloire
Qu'agréable soit la dit victoire,
Et à salut de monsenour,
De ses subges grans et menour,
A l'honeur, paix et tranquillité
De pays et prospérité,
Por que nous puissions liement
Et de bon cœur, dévotement,
Nos Créateur en gré servy,
Affin qu'i nos doinst parady.
Amen. Chi est fines mon dy
Par Johan de Stavlo escry.

Or, je vos veul chi pronunchier,
Mains que je y puis bin adierchier,
Les noms de tos les malfaiteurs,
Qui ont soffier peine et doleurs
Por tous les mails qui ilh ont fait
Et sour les Liégois forfait.
Nulle en oblie n'en metteray,
Le capitaine premier nomray,
Chest Floridas qui pau de bien
At fait; enssi fist Smalkin;
Johan l'alman, le bollengier;
Huwar Quaré, le bombardier;
Johan Némy; Guyot Savaige;
Johan Ongneur, le malsaige;
Johan Polen de parfon ba;
Johan d'Aras qui fist ma,
Et Johan Tonon de Bourgogne,
Et après Piron de Champangne,
Wilhamme l'engle et Jake de Bourge,
Berthole Gore, Pawillon roige;
Et si estoit Johan le Keu
Qui jowoit toudis de fau jeu;
Johan de Messe fist mal se songne,
Ossi fist Symonet de Longne,
Rolan de Dordrach, Johan Badewincy,
Henry Barmele, une fau varley;
Sains Nicholay; Renar de Boisier;
Wilhemme Waff estoit derier
Johan de Meire, Petre l'alman,
Petre le molnyer et maistre Johan,
Le gran Wilkin, Wilhemme Roncheaux,
Tous affulleis de mal piaux,
Et puis y estoit le plus apier
Leur eappellain messir Robier.

(Extrait des *Chroniques de Johan D'Oultremeuse*, tom. 3, p. 115 verso—117 recto)

Digitized by Google

## I.

## La Confession de la belle Fille.

POÈME.

— « Bien celer, bien soyez venu,
Chappellain du manoir d'Amours,
Je suis celle au sens descongneu,
Plaine de paine et de dolours,
Qui vieng à vous querre secours
Des maulx que j'ay fais en ma vie
Contre les drois et les atours
Du Dieu d'amours, dont suis marrye.

—

» Je me confesse pour le mieulx
De mes cinq sens entièrement,
Premier du regard de mes yeulx
Dont je n'ay mie sy doulcement
Regardé, ne sy tendrement
Que je deusse, bien l'aperchoy,
Celui qui m'aimoit loyaulment,
Dont dolente suis, par ma foy.

—

» Et en après de mes oreilles,
Desquelles n'ay voulu oyr
Celui, dont ce n'est pas merveilles
Si le convient de deuil moryr.
Et si m'a voulu obéir
Et servir jusques à la mort,
Pour mon oir l'ay fait languir;
Je m'en repens du cuer très-fort.

—

» De ma bouche me fault parler,
Dont j'ay usé tant au rebours.
Chansonnettes deusse chanter,
Dire balades, lais d'amours;
Mais reffus se met en destours
Pour donner tout empeschement;
A cil qui mercy quiert tousiours
N'ay point donné d'alégement.

—

» Et de mes mains pareillement,
Dont je n'ay mie chappeaulx fais
N'atouchié amoureusement
Celui qui pour moy a grant faiz
Tant qu'il en est pâle et deffaiz;
S'en doubte le Dieu amoureux,
Que, se n'amende les torsfaiz,
Jamais ne soit vers moy piteux.

—

» De mes pieds me confesse aussy,
Dont je n'ay mye alé souvent
Aux dances, pour véoir celuy
Qui pour moy souffroit tel tourment.
Je m'en repens entièrement;
J'en crie à Cupido mercy;
Le me pardonne doulcement,
Et jamaiz ne feray ainsy.

—

» Hélas! des sept péchiés mortelz,
Chier père, je m'en rens coupable;
D'orgueil onques ne euz cuer piteux,
Mais plus haultain q'un connestable,
Vers celuy. J'ay paour qu'en table
N'en soye escripte sans mercy;
Jamais n'aroye cuer estable,
Se cuidoye qu'il feust ainsy.

—

» Et certes du mal péchié d'ire
Ne me vueil mie excuser;
Ung seul mot ne le laissoye dire,
Que ne me voulsisse courcier,
Dont faisoye son cuer blecier
Et noyer en larmes de plours.
Or, le me vueille pardonner
Le hault et puissant Dieu d'amours.

—

Digitized by Google

» Et du dolent péchié d'envie
Ouquel j'ay péchié jours et nuits;
Car à nulle qui soit en vie
Ne vueil qu'il parle, se je puis.
Et toutefois telle je suis
Que réconforter ne le vueil;
J'ay paour qu'en l'amoureux puis
Ne m'en faille souffrir grant dueil.

—

» Et du péchié de convoitise.
J'ay convoitié son mal véoir,
Puisque j'avoye la franchise
De le garir à mon voloir.
Vray Dieu d'amours, vueilliez avoir
De moy mercy, car je suis celle
Qui suis dolente à mon povoir
De véoir celuy qui le celle.

—

» Du lait péchié de gloutonnie
Je me confesse, en vérité,
Pour ce que souvent je n'ay mye
Esté marauder en esté,
Et maintenir joieuseté
En bien, c'est ce que trop me blesse,
Et que celui y eust esté
Qui me tient sa seulle maistresse.

—

» De paresse aussi ne vueil estre
Quitte, car ce n'est pas raison,
Quant je n'alay à la fenestre,
Nue à tout mon pélisson,
Pour ouyr la doulce chansson
Que celuy disoit qui plaist
Pour moy, dont je requiers pardon,
Car j'estoie couchié ou lit.

—

» Et puis de luxure la lasse
Ne me vueil ne doy empeschier,
N'il appartient que je le fasse
Sy ne suis-je de fer n'acier;
Maiz le don peut couster sy chier,
Que crainte et bel acueil retient,
Combien qu'une fois fault paier
A Amours ce qu'il appartient.

—

» Des œuvres de miséricorde
Me confesse très-humblement,
Que n'ay mie, bien me recorde,
Accomplies parfaittement,
De repaistre piteusement
Povres amans par regarder,
Au moins ung qui tant a tourment
Pour moy, bien m'en doy confesser.

—

» Hélas! et de les revestir
J'ay eu petite volenté,
Ainçois ay voulu desvestir
Ung povre, de joieuseté,
Qui pour moy tant a lamenté
Qu'il le fault près de deuil morir.
Je m'en repens, en vérité,
De ce que tant l'ay fait languir.

—

» Et, certes, de les reschauffer
J'ay trop plus mespris que ne doy;
Car j'en ay veu ung enflamer
De l'amoureux fu sans arroy,
Qui art et bruit et vient à moy
Criant : « Dame, mercy! mercy! »
Vray Dieu d'amours, je viens à toy;
Que doy-je faire de ce cy?

—

» Et de visiter les malades,
Ay fait trop peu de diligence.
Si m'a-il rescript par balades
Son aspre et dure pestillence;
Mais crainte m'a et négligence
Tenue de le reconforter,
Dont je croy, par ma conscience,
Qu'il m'en fauldra grief mal porter.

—

Digitized by Google

» De délivrer ung prisonnier,
C'est miséricorde parfaitte.
J'en ai ung qui peut trop crier :
« Lasse-my, ma vie est deffaitte,
» D'amour se par vous n'est reffaitte. »
Car je crains trop cestui peschié,
Que, se par moy n'est la paix faitte,
Mon salut soit fort empeschié.

—

» Conseillier ung desconseillié,
On dit que c'est moult belle aumosne;
Mais j'ay ung cuer mal conseillié
Et ung œil qui ne s'abandonne
Pour la plus loyalle personne
Aider, que jamaiz on verra.
S'Amours ce mal ne me pardonne,
Je say bien qu'il m'en mescherra.

—

» Et puis d'ensevelir les corps,
Ne say que doye devenir.
Ce n'est pas par moy s'ilz sont mors,
Je n'y puis mettre ne tollir.
Se je vueil penser d'eslargir
Ung cuer qui se donne tout mien,
Point ne me fault ensevelir
Ce que je gariroie bien.

—

» Beau père, je vous ay dit cy
Mes peschiés dont j'ay abondance.
Au Dieu d'amours en cry mercy.
Se j'ay failly par ignorance
A aymer, j'en ai desplaisance.
Se mieux faire ay intension,
S'en requiers avec pénitence
Amoureuse absolution. »

DITES CONFITEOR.

— » Confiteor au Dieu d'amours
Et à Vénus sa doulce mère
Et à tous les vrays servitours
Qui ont leur acointance chère,
Et à vous, bien celer, biau père,
Car moy, dolente pécheresse,
Ay péchié en mainte manière
Contre Amours, dont je me confesse »

—

— » Amen, ma fille gracieuse;
Vous soyez la très-bien venue;
Assez devés estre joieuse
De ce que je vous ay congnue;
Car il n'a homme soubz la nue
Qui mieulx vous sceust conseil donner;
De vostre grant desconvenue
Amours vous vueille pardonner.

—

» J'ay oy vostre piteux cas
Et les griefs maulx qu'avez commis
Contre Amours en plusieurs estas,
Lesquels vous seront tous remis,
Combien qu'ayez vostre temps mis
A vos cinq sens mal gouverner;
Jeunesse a vostre cuer submis;
Amours vous vueille pardonner.

—

» Vous venez par dévotion
Cy déclarer vostre couraige
Et avez grant contrition,
Je le voy à vostre visaige,
Et entends à vostre langaige
Que vous voulés abandonner
A pénitance, comme sage;
Amours vous vueille pardonner.

—

» Ores, ma belle fille gente,
Selon vostre confession,
Vous estes de cuer bien dolente
D'avoir mis vostre affection
A donner tant d'affliction
A ung qui se vuelt adonner
De vous servir sans fiction;
Amours vous vueille pardonner.

—

Digitized by Google

» Le Dieu qui est sy très-piteux
Ne vuelt point que soyés perdue;
Il en a maint eu respiteux
Et mainte povre esperdue
Qui ont leur faulte recongnue;
Il leur a la santé rendue;
Ainsi que vous vueil sermonner,
Amours vous vueille pardonner.

—

» Vous estes belle, jeune et tendre,
Digne de venir à grant bien,
Ne mais que vous vueilliez entendre
A corriger votre maintien;
Car je vous jure qu'il n'est rien
Qui tant au Dieu d'amer desplaise
Que laissier morir ung chrétien.
Que poviez sauver à vostre aise.

—

» Belle fille, je vous en prie,
Déboutez fierté et desdaing;
Car ils sont, je vous certiffie,
Cause de vostre grant mehaing.
Ce vous serait bien petit gaing,
De, par vostre durté mauvaise,
Morir ung de douleeur tout plain,
Que povez sauver à vostre aise.

—

» Reffus, Dangier, deux autres branches
De ce faulx péchié orgueilleux,
Ont tousiours toutes plaines mances
De dars mortels et périlleux.
Or sont-ilz sy très-cavilleux
Que là où ils voient doulx regard,
Certes, ces deux gentilz filleux
Sont incontinent celle part.

—

» Pour ce, ma belle jeune fille,
De ces deux donnez-vous bien garde;
Vous ne semblés assez soubtille
En ce fait, quant je vous regarde.
Ne soyez aussi papelarde,
Ne ypocrite en amourettes;
Ne faictes point semblant qu'il arde,
Se vous n'avez des alumettes.

—

» Par ce point pourrés-vous pluseurs
Amuser à perdre leur temps
Trop bien a d'aucuns cabuseurs
Qui ne font que tromper les gens,
Qui toute jour, comme sergens,
Vont adiouruant de lieu en place;
A ceulx-là je suis bien d'assens
Que pareillement on leur face.

—

» Ilz sont piéça hors des escrips
D'Amours, et cassés de leurs gaiges,
Et les a Cupido maudis
Et deffendu tous ses passaiges;
Et pour ce ceulx ne sont pas saiges
Qui se mettent à les suyr,
Car ilz ont fait pluseurs dommaiges
Aux voulans ce grant mal fuyr.

—

» Revenons à nostre propos,
Pour abrégier; car l'eure est briefve.
Fille, pensez mettre à repos
Celui qui tant a peine griefve,
Que je m'esbahis qu'il ne criève,
Vu les maulx que vous m'avés dits.
S'amours de ce ne vous reliève,
Vous serez avec les maudis.

—

» Emploiez trestous vos cinq sens
A le mettre en joieuseté,
Soient vos yeulx bien diligens
De le visiter cest esté,
Vostre oyr vers luy aprestè
A escouter ce qu'il dira,
Ou Amours, qui vous a presté
Tant de beaulté, vous mandira.

—

Digitized by Google

» De vostre bouche doulcement
Le baisiez, ainsi qu'il afiert;
De vos mains gracieusement
L'acolez, s'il vous en requiert;
Et, puisque vous savez qu'il quiert,
Emploiez vos piés à courir
Es lieux où vous pensez qu'il iert,
Pour humblement le secourir.

—

» Ne soiez aussi oultrageuse
Commo je vous ay dit devant,
Convoiteuse ne envieuse,
Ne par ire aucun mal parlant;
Car il fault qu'il face semblant
Aux aultres, s'il vous veult céler,
Ainsi qu'avons oy devant,
Ou tout se porroit révéler.

—

» Ne soiez aussi parecheuse
D'aler quelque part que l'orrez;
Soiez nette, non vicieuse;
Faittes le mieulx que vous pourrés,
Et gardez ne vous sourriez
En cel ort péchié d'avarice,
Et vous arez tant que vouldrés
Des biens d'Amours en son service.

—

» Gromandise aussi évitez,
Car c'est un péchié ort et sale.
S'en amours vous délités,
Vous vivez mieulx qu'en plaine sale
Où chascun mengne, boit et gale.
Amours ne veult pas grans viandes;
Pour ce qu'elle a visaige pale,
Elle ayme chosettes friandes.

—

» Des œuvres de miséricorde
Acomplir souvent vous souviengne,
Et gardez que ne vous estorde;
Quelque povret qui à vous viengne,
Que resconforté ne se tiengne
De quelque aumosne que ce soit;
Et lui donnez, quoiqu'il aviengne,
Ung regard ou un doulx atrait.

—

» Vous avez fait de bien grans maulx,
Comme vous m'avez confessé,
Et y a cas espéciaulx
De quoy je suis fort empressé.
Et pourtant gardez *expressé*
Qu'envers Amours plus no failliez,
Et que Dangier soit oppressé
De vous, quelquo part que alliez.

—

» Fille, se n'estoit le désir
Que j'ay do vostre sauvement,
Jamais ne prendroie loisir
De vous oyr tant seulement;
Car vous avez si folement
Péchié, qu'on ne pourroit plus; maiz
Requérez Amours humblement
Qu'il vous pardonne voz meffaiz.

—

» Avez-vous propos, belle seur,
De jamais n'offenser Amours? »
— » Oy, certes, de très-bon cueur
Luy requiers pardon à tousiours.
Jamais ne feray telz folours,
Mon doulx père; non, sur ma foy. »
— » Dieu ara mercy de voz plours,
Et jo feray ce que je doy.

—

» Amours est tant miséricors
Et tant béning que c'est merveille;
Et, si n'est pas le dolent mort
Qui pour vostre amour tant travaille,
Je cornerai tant à l'oreille
Du Dieu, qu'i vous pardonnera;
Maiz que vostre cuer faire vueille
Ce que l'on vous ordonnera.

—

» Il vous fault donner pénitance,
Selon les crismes qu'avés faiz;
Et vous n'avez pas corpnlenee,
Ce croy-je, de porter grant faiz.
Touteffois, selon les forfais,
Fault tauxer la pugnicion,
Qui veult venir aux biens parfais
De parfaitte absolution.

—

» N'estes-vous pas d'acord, amie,
De faire ce que vous diray? »
— » Mon ebier père, n'en doubtez mie.
Jà ne vous en escondiray. »
— » Or ça, donc, je vous bailleray
Pénitance assez légière. »
— » Ce que vouldrez acompliray
Volentiers et à bonne chière. »

—

— » La souveraine pénitence
Est soy garder de plus forfaire,
Et pour ce je vous fais deffense
Que jamais ne soiez contraire
A Amours n'à tout son afaire;
Mais l'onourez en trestous lieux
Et soiez doulce et débonnaire,
Chascun vons en aimera mieulx.

—

» Pour pénitance espécial
Requérez à cely pardon
Qui par vous a éu tant de mal,
Et lui donerez en pur don
Cuer et corps, tout à son bandon.
Vostre bonneur et le sien gardé
En reconfort et en guerdon
De ce que tant avés gardé.

—

» D'amours aussi semblablement
Vous dirés quatre chansonnettes,
Qui seront en allégement
Des deffaultes envers lui faittes.
Quelque chose que ce vous couste,
Quatre beaulx chappeaulx de florettes,
Dedens le jour de Penthecouste,
Luy donerez par amourettes.

—

» Le bel atrait, les doulx regards
Que ferés, de cy en avant,
Aux amoureux de toutes pars
Comme bonne fille et savant,
Les tours que fera par devant
Vous, celui que tant aimerez,
Les songes que vous songerez,
La joie et consolacion
Qu'avec vostre ami trouverez,
Soient en vostre remission.

—

» La douleur qu'auront ces musars
A qui vous monstrerez semblant,
La paine qu'auront ces coquars
Pour cuidier venir en avant,
Les honneurs et le bien régnant,
Les salus que leur donnerez,
Et bel acueil que leur ferez
Par fainte simulacion,
Le traveil que leur brasserez,
Soient en vostre remission.

—

» L'absolution vous dépars,
Ou nom d'Amours le Dieu vaillant,
Et par ainsi de vous me pars;
Or, ne soiez plus deffaillant,
N'alez vostre cuer esveillant
A chascun que regarderés;
Quant loyaulté vous garderés,
Vous venrez à salvation,
Dont les beaux mots que vous dirés
Soient en vostre remission.

—

» Quant quelque doleur souffrerés
Pour l'amonreuse passion,
Les larmes que vous plourerés
Soient en vostre remission.

Digitized by Google

## Le Regard de sa Dame.

BALADE.

Amours, lequel partout ses flèches trait,
Si m'a le cuer féru de l'agu trait
Qui très-souvent point jusques au mourir,
Tant que ne m'ait le triacle et l'entrait
Devant les yeulx mis à moy secourir,
C'est la dame que je doy tant chérir
Que nature a remplie de tel eur
Que, sans aultre médecine quérir,
Son doulx regart adoulcist ma douleur.

—

Com le souleil issant de son retrait,
A grant joye l'œil semont et attrait,
La nuyt se meurt, jour commance à florir;
Ainsy la belle à gracieux attrait,
De visage divinement pourtrait,
Quant de ses rais veult ma veue férir,
Mon cuer, noircy de deuil, prest à périr,
Incontenent renouvelle couleur;
Car, en espoir d'aultre bien acquérir,
Son douly regart adoulcist ma douleur.

—

Si suis joyeulx quant la regarde à trait;
C'est le trésor où tout bien se retrait
Et tout plaisir qu'amant doit requérir.
Nature aussi ne lui a rien soubstrait;
Car elle en est et l'ymage et l'extrait
De tous les biens qui sont pour moy guérir.
Pour ce doy bien son amour renchérir
Et l'onnourer la dame de valeur;
Car, seulement sans ailleurs recourir,
Son doulx regart adoulcist ma douleur.

—

O princesse de joye et de plaisir,
Demandez à vostre contrerôleur
Si l'on pourroit au monde mieulx choisir.
Son doulx regart adoulcist ma douleur.

## Eloge de sa Dame.

BALADE.

Pàris, lequel rendi le jugement,
Que des dames belles divinement
Vénus estoit à son gré la plus belle,
Si à plaisir véoit présentement
Celle à qui suis donné entièrement,
Il jugeroit qu'il n'en est point de telle;
Car tant de biens et tant luisent en elle
Que penser plus ne peut humain désir;
Et, sans blasmer dame ne damoiselle,
On ne pourroit au monde mieulx choisir.

—

Visage elle a fait angéliquement
Qui en couleur passe le firmament
Et en frescheur la rosette nouvelle;
Le remanant ne fut fait aultrement,
Que l'on voulsist, par très-grant parement,
Mettre son corps comme ymage en chappelle.
Si suis heureux que son amy m'appelle
Et que la puis regarder à loysir;
Car advis m'est que pour une pucelle
On ne pourroit au monde mieux choisir.

—

Et qui plus est, son doulx contiennement,
Fait à propos, démonstre proprement
L'innocence d'une humble pastorelle.
Maistresse elle est de parler sagement,
Aler, venir, soy tenir gentement.
Vertu du monde en elle ne se celle;
Ainsi bonne est, et belle, et telle qu'elle
Mieulx désirer on ne peut à plaisir.
Or, voulsist Dieu qu'elle fust immortelle,
On ne pourroit au monde mieulx choisir.

—

Haulte princesse, je maintiens la querelle
Que, pour vivre sans aucun desplaisirs,
Et en toute plaisance temporelle,
On ne pourroit au monde mieulx choisir.

## Comme les Dames prient l'auteur qu'il escrive contre les Mesdisans.

SALADE.

Nous te prions, loyal servant,
Doresnavant
Fay tout au mieulx que tu sauras,
Tousdis nos graces desservant,
Comme devant
As fait et encore feras.
Pour veillesse ne t'esbayras,
Mais poursuyras
De bien en mieulx; à la parfin
Los et pris en raporteras,
Quant loueras
Nostre honneur jusques eu la fin.

—

La plume mettras en avant
En escrivant,
Et les mesdisans destruiras
Qui vont leur estandart levant,
En s'esmouvant
Contre nous; mais, quant tu diras
Et de ta plume rescriras
Et dicteras
Ce que de nous sçays, doulx cuer fin,
Mesdisans suppéditeras
Et défendras
Nostre honneur jusques en la fin.

—

D'Occident jusques en Levant,
Comme sçavant
De nous toutes louhé seras,
Si nostre honneur es relevant
En t'asservant
Jonne et vieulx, comme promis as;
Car si aultrement laisseras,
Jà ne vivras
A honneur, et fusses daulphin.
Fay doncques ce que tu devras,
Et garderas
Nostre honneur jusques en la fin.

—

Quant de ce monde partiras,
Au ciel iras
Volant comme un beau séraphin;
Au grant louer desserviras
Et serviras
Nostre honneur jusques en la fin.

Digitized by Google

### Response de l'auteur aux Dames.

Pour obéyr à vous, à qui je suis
Entièrement et dois plus que ne puis
Jamais paier, mesdames souveraines,
Mes princesses, déesses et seraines,
Puisqu'il vous plest, je feray mon devoir
Et mesdisans, de mon petit povoir,
Informeray de vos haultes vertus,
Tant que par moy leurs mesdicts abatus
Seront du tout, et vostre honneur levé
En son hault pris sur les cieulx eslevé;
Et prie à Dieu qu'il me doint si bien dire,
En vous lonant, que fasse crever d'ire
Les mesdisans et toutes leurs sequelles;
Contre eulx diray paroles Dieu scet quelles.

### Dévote oroyson à Nostre-Dame pour garder l'honneur des Dames.

Éternelle Dame des cieulx,
Luminayre des humains yeulx,
Glorieuse beauté parfonde,
Déesse par dessur les dieux,
Confort, espoir des corps mortieulx,
Rose, lis, violette monde,
O fleur du monde!
A ceste heure je me présente
Devant vostre face excellente
Que cuer no œuil ne peut comprendre,
Vous priant, vierge précellente,
Que vostre doulceur voye et sente
Les prières que vous vueil rendre.

—

Nonobstant que, Vierge bénigne,
Je sois trop vil et trop indigne
De vous prier en quelque place
Et n'aye en moy vertu ne signe
Par quoy je puisse estre condigne
De m'offrir devant vostre face,
Sinon par grâce
De quelle je vous sens plus large
Que ciel et terre n'ont de large
Ne que la mer n'a de parfont;
Pourtant, si péchié trop me charge
Quant je me sens soubz votre targe,
Vos douleeurs espérer me font.

—

Princesse des cieulx glorieuse,
Bataillère victoriouse,
Trésor de toute courtoysie,
Noble dame très-grâcieuse,
Plus que nulle riens merveilleuse,
O seule fleur de Dieu choisie!
Je vous mercie
Et de voix et de sens et d'ame;
Car aujourd'hui, bénigne Dame,
M'avez donné force et puissance
Sur mesdisant, traître et infame,
Plain d'ordure et plain de diffame
Et de toute mauvaise usance.

—

Reluysant Vierge, doulce et tendre,
Vueillez, je vous requiers, entendre
De quelle amour, de quelle ardeur
Mon cuer a voulu entreprendre
A garder le bien et deffendre
Les dames, de sens, de vigueur,
Pour vostre bonneur.
Hélas! Dame, ne desdaignez
Ma bonne amour, ne m'esloignez
De leur noble et plaisant service,
Car, pour y estre mahaignéz
Et en mon sang trestout baignéz,
Si m'y mettray-je, fleur sans vice.

—

Bénoite Dame entre les dames,
Relièvement des mortes ames,
Rose de toute grâce emplie,
Souef flayrant plus que tous basmes,
En toutes vertus acomplie,
Je vous supplie,
Haulte maistresse honnorable,
Si ma requeste est agréable
A vous aulcunement ne chière,
Que vous, qui estes pitéable,
Humble, bénigne, raisonnable,
Il vous plaise oyr ma prière.

—

C'est qu'à tousjours et à tout aage
Le noble féminin lignage
Vous plaise sanver et garder
De déshonneur, de faulx langage,
De mauvais et de faulx ouvrage,
Et de tout annuy prégarder,
Et regarder
Vous plaise, noble créature,
Sur leur estat, sur leur nature,
Si bien et si soigneusement
Que leur honneur accroisse et dure
Et puisse durer sans laidure
A jamais sans deffinement.

—

Souveigne-vous, par mes prières,
De l'honneur de vos chamberières
Qui ont de vostre corps semblance;
Et, si faulte a en leur manières
Pour estre fèbles ou légières,
Veuillez-y de vostre puissance
Mettre attrempance.
Car, selon qne raison contient,
A vous seule il appartient
De les doctriner et parfaire;
Et, s'aucun blasme leur survient
Ou d'aventure mal leur vient,
Advis m'est qu'il vous doit desplaire.

—

Aux haultes dames et princesses
Il vous plaise de vos largesses
Leur donner, sens, foy et pitié;
Aux dames et aux baronnesses
Recognoissance en leurs largesses
Et tendre à leur félicité,
Par charité;
A toutes jonnes damoiselles,
Vefves, mariées, pucelles,
Cuer net, constant, léal et ferme,
Et à toutes les jouvencelles
Les meurs et les vertus si belles
Que Dieu en grâce les conferme.

—

Aux nonnains pure conscience,
Aux souffreteuses patience,
Aux filles bel et doulx maintien,
Aux espousées continence,
Aux vefves perfette abstinence,
A celles qui ont peu ou rien
Foyson de bien,
Aux malades joye et santé
Et aux marchandes loyaulté,
Aux bourgeoises cuer sans orgueil.
A toutes par vostre bonté
Humblesse et bonne volenté.
Honneste cuer et ung simple œil.

—

Digitized by Google

A toute preude femme en fait
Persévérance en son bienfait
Et d'honneur entretiennement,
Et à toutes qui ont meffait
Cognoissance de leur meffait
Et, pour acquérir sauvement,
Amendement,
Honneur, exaulcement aux bonnes
Et de louenge les coronnes
Vueillez donner, Dame à corps doulx,
Et aux mauvaises et félonnes,
Qui ont tortfait à leurs personnes,
Tout pardon pour l'honneur de vous.

## A la louange des Dames.

BALADE.

A vous, dames, à qui est deu
Le droit et debvoir de l'omage
Qu'Amours a autreffois receu
De moy, quant j'estoye en jonne aage,
Vien tout quitter, fief et terrage,
Car plus ne puis, tant suis usé,
Fors que fuir le cariage.
Qui ne peut plus, est excusé.

—

J'ay servi au mieulx que j'ay pu,
Gardant tousdis vostre advantage,
Et paié loyaument le treu
Du debvoir de mon labourage;
Ne pour paine ne pour domage
Ay vos services récusé;
Mais à présent quant plus ne sçay-je,
Qui ne peut plus, est excusé.

—

Veillesse m'a du tout recreu
Et tolu force et vasselage;
Je suis tout changé, puis un peu,
Car ma barbe est de gris pelage.
Combien que j'aie bon courage,
Si est le povoir abusé,
Sans qui on ne peut par usage.
Qui ne peut plus, est excusé.

—

Et de la plume et du langage
Vous serviray, ce supposé
Que de moy n'aurez autre gage.
Qui ne peut plus, est excusé.

## L'auteur contre les Mesdisans.

Mesdisans, crevez de douleur
Oyans la louange des dames.
A vous n'apartient rien du leur;
Mauldicts estes de corps et d'ames.
Fuyez-vous-en, paillars infames;
Car, comme la cire au feu fond,*
Ainsi la grant vertu des femmes
Vos malices art et confond.

—

Vostre venimeuse chaleur
Ne sçet servir que de diffames,
Et n'avez raison ne couleur
Qui ne soit fondée en blasmes.
Tous vos mesditz vous sont doux basmes;
Mais le bien que les dames font,
Qui vault d'or bien cent mille dragmes,
Vos malices art et confond.

—

Aprenez donc leur grant valeur
Et le notez bien en vos gammes,
Ou par vostre contrerôleur
Faictes escrire en vos lames.
Aultrement comme faulx bigames,
Serez serchiés jusques au fond.
Car leur charité par ses flames
Vos malices art et confond.

—

O faulx mesdisant qui m'enflames
A escrire si très-parfont,
La vertu de celle que n'ames,
Vos malices art et confond.

## Amour et Honte.

SALADE.

Vous qui avez vos jonnes ans passé
Et maints beaux jours à grant joye chassé,
Conseillez-moy l'entrant de ma jonnesse.
Enfance m'a naguères relassé
D'innocence, que j'ay jà trépassé.
Combien que suis plus lourde qu'une anesse
Nature moult de moy poindre s'annesse
Tout aultrement qu'acoustumé n'avoye,
Et mesmement, quelque part que je voye,
D'avoir amy dont le povre cuer fent
Me conduisant en ne sçay quelle voye.
Amours le veult, mais Honte le défent.

—

Nature ung an de plaider n'a cessé,
Le cas d'amours, dont de près m'a pressé;
Mais, puis, Raison commande que je cesse.
C'est l'avocat, comme on m'a confessé,
De Honte qui m'a souvent bien lassé
De moy prescher, comm' se fust une abbesse.
Franchise escoute et veult estre jugesse.
L'une tire, l'aultre boute et m'avoye,
Tant que souvent, se faire le sçavoye,
Feroye ce à quoi mon cuer consent,
Cahu, caha, se mourir en devoye.
Amours le veult, mais Honte le défent.

—

Nature dit : « Je t'ay tant amass é
» De tous mes biens et si bien compassé,
» Et chièrement nourry, belle maistresse;
» Mal l'auray mis et sans cause brassé;
» Se ne m'en sers, ce seroit trop farssé
» Beauté pour neant est bien grande simplesse. »
Raison, d'ailleurs, me crie : « Lesse! lesse! »
Et rougisseur tantost Honte m'envoye :
» Que feras-tu, m'amye? Or te dévoye
» De ce chemin où Nature t'atent. »
Et si fault-il qu'à mon fait je pourvoye.
Amours le veult, mais Honte le défent.

—

Prince, jugez, quant requise seroye
D'amer, comme ont des autres plus de cent,
Le temps passé, pour Dieu, se j'oseroye.
Amours le vuelt, mais Honte le défent.

## Eloge des Dames.

Dames sont le jardin fertile,
Racine d'umaine nature,
L'arbre convenable et utile
De toute humaine créature.
Dames sont la doulce pasture
Où il convient tout homme paistre
Et toute humaine créature
Logier, fructiffier et naistre.

—

Dames sont entretiennement
Du monde et ung joyeux secours,
Ung pilier, ung soustiennement,
Ung très-mélodieux recours;
Dames sont fleuves de doulçours,
Une mer de toute plaisance,
Le trésor de riches amours,
Et le vivier de souffisance.

—

Dames sont le soulas, la joye
Des hommes et tout leur plaisir,
La clarté qui les yeux resjoye,
Le ray qui les met en désir;
C'est ce qui fait l'homme saisir
En espoir de grant bien avoir
Et qui trop fait meilleur choisir
Que nulle richesse ou avoir.

—

Dames sont le déduyt des princes,
La règle à tous bon chevaliers,
L'honneur et l'estat des provinces,
L'espoir aux vaillans batailliers,
L'enseignement des séculiers,
La discipline de noblesse,
Vergoigne à tous irréguliers,
Crainte à celui qui honneur blesse.

—



Digitized by Google

Dames sont ennort de vaillanee,
Richesse, trésor des vaillans,
La elef de toute bienveillance,
Paix et repos des traveillans,
Force et vigueur aux deffaillans,
Cause de toute haute emprise,
L'eschelle des forts assaillans,
Confort où leur blessure on prise.

—

Dames sont eauses des bienfais
Du monde et de tout noble affaire,
Confusion des imparfais
Et qui n'ont vouloir de bien faire;
Dames n'ont povoir de mal faire,
Mais redrecier tout euer meffait
Et de tout imperfect parfaire
Et l'anoblir d'œuvre et de fait.

—

Dames sont ung trône d'honneurs,
Rabat de toute villonnie,
Instruction de belles meurs,
Vergoigne de noblesse honie,
L'amour de toute baronie,
Rebutement de toute ordure,
Chastiement de félonie
Et de tout qui tend à laydure.

—

Dames sont la doulce rosée
Qui toute ire et fureur estaint,
Une pluye bien composée
Dont trop mieulx vault quanqu'elle attaint;
Dames sont la doulceur où maint
Toute bonté qui amolist,
Par qui le feu de courroux maint
Se radouleist et abelist.

—

Dames sont eause de tous jeux
De jonnesse, d'abileté,
Ravallement des orgueilleux,
Enseignement d'umilité,
Le rosier de fertilité,
L'odeur de florissant olive,
La forme de stabilité
Et le droit fruit de s'amour vive.

—

Dames sont assises sur fermes
Roches de toute léaulté,
Fontaine de piteuses larmes,
Parfonde mine de pité,
Palaix de toute netteté,
Donjou garni de grans vertus,
Plain de douleeur et de beauté,
Mais de bonté eneores plus.

—

Dames sont douleeur immortelle,
Une richesse inextimable,
Chief de plaisance temporelle,
Une liesse incomparable,
Ung amour chier et délitable,
Ung très-mélodieux trésor,
Ung parement plus bonnorable
Que précieuse pierre en or.

—

Dames sont ung souleil rayant
Dont tout cuer d'homme s'eselaircist,
Ung miroir les bons attrayant,
Ung ray qui les mauvais occist,
Une estoille que Dieu assist
En eestuy monde ténébreux,
Affin que lumière en yssist
Pour l'entretienement des preux.

—

Dames font l'esbat des seigneurs,
Le bault soulas des créatures,
Réclain des longtains voyageurs,
Ressort des bonnes aventures,
Reconfort des fortunes dures,
Le doulx recueil des estrangiers,
L'espargne des riebesses pures
Et allégeance en tous dangiers.

—

Dames sont ung patron en terre
De toutes mondaines doulceurs,
Le pourpris où chascun peut querre
Perfection de toutes meurs,
Perfecte mer de tous honneurs,
Le flum dont toutes vertus yssent,
Le vivier des dignes humeurs
Où toutes bontés se nourrissent.

—

Dames sont angels de visage,
En leur maintien célestiennes,
Déesses en fait de corssage,
En parler plus que terriennes,
En leurs œuvres cothidiennes
Doulces comme chants de seraine,
De tant de haults biens gardiennes
Que chascune vault estre raine.

—

Dames sont un ciel de liesse,
Ung paradis de courtoysie,
Ung droit abisme de largesse,
Ung doulx vergier de noble vie,
Ung manoir plain de mélodie,
Ung mur de ferme contenance,
La vigne de pitié florie,
De foy, d'amour et d'abstinance.

—

Dames sont plus que nulle rien,
Maintenans leur vie en sobresse,
Adressans leur courage en bien
Et leur vie à perfecte humblesse,
A dévocion, à simplesse
Et à compassion piteuse
Vers ceulx qui vivent en destresse
Par fait de fortune doubteuse.

—

Dames sont d'ung sçavant parler,
D'ung doulx penser, d'un net courage,
D'ung beau maintien sans chanceler,
D'ung amoureux et doulx langage,
Où Nature par héritage
Et Honte et Crainte a fait logier,
Pour hardiesse et cuer volage
Surtout d'entr'elles alongier.

—

Dames sont entière concorde,
Rivière de prospérité,
Fontaine de miséricorde,
Montaigne de félicité,
Le fort mur en adversité,
L'estelle qui en mer conduyt,
Valée de joyeuseté
Et souleil qui à jamais luyt.

—

Dames sont trésors de tous biens,
La vive source de prouesse,
L'abondance des terriens,
Le hault souhait de leur richesse,
Et le cler ruisseau de largesse,
Mine de pierres précieuses,
Paradis de joye et liesse
Plain de grans doulceurs merveilleuses.

—

Dames sont de doulceur l'abisme,
De chasteté soleil luysant,
Le feu de charité sublime,
L'escarboucle d'amours cuisant,
Le puis où chascun va puisant
Bénignité et courtoysie
Qu'oncque à nul ne fut refusant
Tant est merveille infinie.

—

Dames sont vie de malades
Et la réfection des sains
Vigueur qui colore les fades,
Pilier, soustiennement des vains,
Désir insatiable aux plains,
Le vrai repos des traveillés,
L'escu de tous périls mondains
Et la clarté des esveillés.

—

Digitized by Google

Dames sont à qui on ne peut
Assez d'honneur et de bien rendre,
Ne homme tant pour penser veult
Qui peut leur dignité comprendre.
Car si tout que nature engendre
Fust clerc comme saint Augustin
Et chascun y voulsist entendre,
Si n'y sauroit-on trouver fin.

—

Tout est fait pour homme servir
Et homme est fait pour servir dame;
Il ne s'en peut désasservir,
Il est sien jusqu'au partir l'âme.
La dame en est la haulte game,
Car elle est maistresse du maistre;
Qui ne le croit doit estre infame
Et ne doit plus en honneur estre.

—

La dame est mieulx dame de tout
Que l'omme qui en est seigneur;
Combien que povhoir d'omme est moult,
S'est povhoir de dame greigneur;
Car l'omme laisse en sa faveur
Tont ce qui luy est ordonné,
Quant de volenté et de cuer
S'est à elle du tout donné.

—

Puisque si grant chose est de dame
Que plus grant ne peut devenir,
Or ne sçay-je pas, par mon âme,
L'omme est digne d'y parvenir,
S'il ne devoit jà advenir
A autre chose qu'estre sien
Et deust-il en ce point mourir
S'il est heureux sur toute rien.

—

Bouche ne peut montrer ne dire,
Entendement ne sens comprendre,
Ne cuer penser, ne main escrire,
Ne parchemin, ne livre prendre,
Ne nul hault engin entreprendre,
Sentement, ne science d'ame,
Ne tous les clercs du monde aprendre
La valeur d'une bonne dame.

—

C'est ce qu'on ne peut trop louer,
Ne trop chérir sans nul amer,
Ne trop prisier, ne advouher,
Ne trop ne assez réclamer,
Trop exaulser, ne trop famer
Ne trop honnourer en tous lieux,
Ne trop servir, ne trop amer,
Après Dieu et les saints des cieulx.

—

Dames valent mieulx mille fois
Que Tullus en son beau langage,
Ne qne Hector le trojanoys,
Ne qu'Hercules en vasselage,
Ne qu'Absalon en son courage,
Ne que Priam en sa richesse,
Ne qu'en sens Salomon le sage,
Ne qu'Alexandre en sa largesse,

—

S'un homme avoit la léaulté
De David et magnificence,
Et de Narcissus la beaulté,
Et d'Abraham l'obédience,
Et de Job la grant pacience,
Et d'Achilles le hault vouloir,
Pour avoir sa bénivolance,
A peine la peut-il valoir.

—

Pour finale conclusion,
D'autres vertus ung milion
Ont, que je ne sçay raconter;
Et, pour la vérité compter,
Dames sont ung trésor ytel
Que, si Dieu, qui est immortel
Et en puissance tant habonde,
Avoit créé ce mortel monde

Digitized by Google

Mille fois plus bel en son estre
Que n'est le Paradis terrestre;
Tant que tout le lymon de terre
Qui soubs les cieulx s'amasse et serre
Et est gros, rude, vil et dur,
Fust tout vermeillon et azur,
Et tout quanqu'il y a dessoubs,
Roches et pierres et caillous,
Fussent rubis et dyamans
Et perles, et tous les aymans,
Gros escarboucles et safirs
A chascun, selon ses désirs,
Et chascune menue herbette
Portast ou rose ou violette
Sans jamais sécher ne fener,
Pâlir, destaindre ne grener,
Et toutes ronses et espines,
Puantes herbes et peu dignes,
Orties, et le jonc marin,
Fussent muguet et romarin;
Et, pour plus joyeusement vivre,
Tout métal, fer, estaing et cuyvre,
Fust tout converti en or fin,
Et ne faillist jamais sans fin;
Et tous arbres dont feuilles yssent
Et qui fruit portent et florissent,
A plume de pahon semblassent
Et flour et fruit d'or fin portassent
Qui sentist et savourast mieulx
Que la manne qui pluyt des cieulx;
Et trestoute meschant vermine
Fust une martre ou une hermine,
Et tous les busars ou corbeaux
Fussent trestous roussigneux beaux,
Et cocus, pies, estourneaux,
Fussent devenus papegaux,
Et trestout bestial du monde
Fust de beauté si très-parfonde
Qu'onques fut couleur cramoysine
Qui ressemblast à leur peau fine,
Leur sang et leur cher et leur corne
Fust digne comme la licorne,
Et tous les moutons qui sont or
Portassent une toyson d'or
Comme celluy que Jason prist
En Colcos où il la conquist;
Et tous les loups et les renars
Qui sont par tout le monde espars,
Fussent blans serfs, privés et doulx,
Acornés de coral trestous;
Et hours et singes et taissons
Fussent trestous privés lyons,
Couronnés d'or dessus leur tête;
Et toute celle meschaut beste
Qui court par champ ou par chemin,
Fust ou vert lièvre ou blanc connin;
Et toute beste venimeuse
Fust saine à l'omme et vertueuse;
Et tous asnes fussent coursiers,
Et tous meschans chevaulx destriers,
Et tous mastins et chiens errans
Fussent lévriers et chiens courans,
Et les mouches et papillons
Fussent gentils esmérillons,
Et la pluye ne fust que basme
Pour refreschissement de l'âme,
Et la noif ne fust rien que soye,
Et la glace qu'or et monnoye;
La gresle qui les gens effronte,
Toutes grosses perles de conte;
Et l'eaue qui en mer repose
Fust très-pure et clère eau de rose;
Et trestous les petits poissons
Fussent daulphins et esturjons;
Et les rivières fussent vin
Et ypocras jusqu'à la fin;
Et les estans qui sont ès plaines,
Fussent sourses et grans fontaines,
A grans tuyaux d'or et d'argent,
Partout, pour arrouser la gent;
Et que, par toute région,
N'y eust que paix et union,
Et que jamais ne fut grant chault
Ne trop grant froit qui autant vault,
Ne vent, ne gresles, ne tempestes,
Ne jour ouvrable, mais que festes,
Et jamais ne fust pouvreté,
Fors toute habondance à planté,

Digitized by Google

Ne fortune, ne maladie,
Mais tout heur et tout mélodie
Trestout, ainsy qu'en paradis
Et que le jour durast tousdis
Sans faire nuyt ne obscurté,
Et tout cœur d'homme sans durté,
Sans cruaulté, sans tricherie,
Et tous vestus d'orfèvrerie,
De drap d'or et d'argent aussi,
Ou de pourpre ou de cramoisi,
De damas de toutes couleurs,
A chascun selon ses valeurs,
Et que tous lits dessoubs les cieulx
Fussent de paremens itieux,
Tout linge fust toille de Rains,
De Cambray ou Nyvelle au mains,
Et tout fust bon qui est mauvais,
Et toute hayne vraye paix,
Et gros ayer et toutes nuées
Sentissent comme les fumées
D'encens fondu ou aultre gomme,
Ne jamais ne s'enveillist homme,
Et les estoilles reluysassent
De jour, et toutes se monstrassent
Aussi bien comme le souleil,
Et chascun vesquist sans traveil,
Sans annuy, sans soussi, sans soing,
Et tout ce qui luy est besoing
Lui venist tantost par souhait;
Quant Dieu auroit tout ceey fait
Pour enrichir l'omme et complaire
Et femme luy voulsist soubstraire
Ou qu'esloignée trop luy fust,
Tout ne luy vauldroit pas ung fust
Et ne pourroit tourner en joye
A l'omme, ung chascun le croye.
Mais il despiteroit sa vie
Et plustost luy prendroit envie
De la mort ou de n'avoir riens,
Que d'estre roy de tant de biens
Sans avoir femme en sa richesse
Qui est le tout de sa liesse,
Et son corps vault mille fois plus
Que tout ce qui est dit dessus.
Car femme est bien inextimable,
Une doulceur innumérable,
Vraye bonté incomparable,
Trésor de joye indéfaillable,
Perfection tousdis estable,
Beaulté sur toutes agréable,
De corps et façon ressemblable,
A la mère Dieu perdurable,
Princesse des cieulx très-louable,
Laquelle de voix amiable
Prieray que soit favorable
A toute femme et secourable

(*MS. de la Biblioth. de Bourg. n° 9011. K.*)

## Dyalogue.

(*Sur la guerre de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, avec les Liégeois.*)

— Je pense que tu viens du Liége;
Galant, conte-moy des nouvelles.
— C'est ung faulx et périlleux piége;
Je ne les en sçay dire belles.
— Comment sont-ilz tousiours rebelles?
Qu'es-se qu'ilz dient qu'ilz feront?
— Ilz l'ont esté, sont et seront.

—

— Que dit-on parmi la cité?
Y fait-on nul nouvel édit?
— Le deable bénédicité
Croiroit ce qu'on y fait et dit.
Ce que l'ung dit l'aultre dédit,
Et leur rumeur point ne s'abat;
C'est ung droit infernal sabbat.

—

Digitized by Google

— Quel est leur parler du bon Duc.
Et de son noble filz le comte [1]?
— Ils dient qu'ils aiment le plue,
Au surplus n'en font pas grant conte.
— Ils en parviendront à mesconte;
On ne soustient pas adès ire.
Adviengne ce que j'en désire.

—

— Que dient-ils du Namurois
Et autres pays bourguignons?
— Dea nous sommes de Namur roys
Et contre Lucembourg hongnons.
Tant qu'ilz auront en bourg ongnons,
Ilz n'en parleront autrement;
L'ung y bourde fort, l'autre ment.

—

— Et de ces feux qu'ils ont boutéz,
Es-se point merveilleuse perte,
Puisqu'ilz n'ont esté déboutéz?
La douléance en est aperte.
Ilz ont manière fort experte
A brûler en pouldre et en souffre.
— Pourquoy non, quant on le leur souffre?

—

— Comme font-ilz de leurs promesses
Et de la submission d'eulx?
— Ilz tiennent les vespres pour messes;
Car promettre et tenir sont deux.
Touteffois sont-ilz sy hideux,
Comme on dit, et sy inhumains,
Dieu me gart d'entrer en leurs mains.

—

— Or, me raconte de Dynant;
Que dient-ilz que ce sera?
— On en parloit yer en disnant,
Disant que point ne cessera.
Son grant orgueil abaissera;
Penduz seront à leurs despens.
On me pende se les despens.

—

— Touteffois le peuple liégois
Est-il point avec eulx party?
— Brûlés soient en feu grégois
Tous soustenans le leur party.
Assault leur sera imparty,
Avant que la chose demeure,
Autant de verde que de meure.

—

— N'ont-ils point peur d'estre assaillis
Et misérablement tuéz?
— Ils sont mainteffois jà saillis,
En guerre tous habituéz.
Les biens seront restituéz
Que ilz ont ravy cet esté;
Au mains y auront ilz esté.

—

— Et ces faulses gens des mestiers
Seront-ils tousiours mesdisans?
— Leur party n'est double mès tiers,
Non pas pour ung jour mès dix ans.
Et s'ilz gardent telx metz disans :
« Cecy est pour nous, qui qu'en hongne, »
De ce me rapporte à Bourgongne.

—

— C'est despit que tel coquinaille
Veulent auctorité avoir.
— S'il fault qu'en guerre coquin aille,
Point ne craint perdre son avoir.
Par cela est-il bon à voir
Qu'ilz ne sont de nul mal lasséz.
Et sy feront du mal assez.

—

— Pour faire leur dernière course,
N'ont-ils pas mis des gentilz sus?
— Nenny, au premier qui se cource
Ils sont incontinent yssus.
Il y en a de mal tissus
En tel nombre et de mal affaire;
Ilz sont trestous chier mal à faire.

—

[1] Le comte de Charolois.

— Quant on leur parle de raison,
Pourquoy ne la font-ilz d'eux-mêmes?
— Le peuple est plein de desraison,
D'abuz et d'arguz trop extrêmes.
S'ils bastissent mal leurs prohèmes,
La fin n'en (peut) pas estre bonne;
Ils planteront au bout la borne.

—

— Et que dient-ilz de Namur,
Quant ilz en parolent entr'eulx?
— Ilz dient, par Dieu, qu'il n'y a mur
Qu'ilz ne remplissent tous de treux.
L'autre jour de ce le contre euz;
Car on me dist qu'ilz veulent pais;
Ilz la requièrent au habais.

—

— N'y entens-tu remède donques
Pour les mener à raison joindre?
— Quant ilz seront vaincuz, adonques
Les verrés-vous cesser de poindre.
Et doit-on telx faulses gens oindre
Sans les désoler et confondre?
On les puist comme bâton fondre.

—

— Ils sont maulvais et faulx vilains,
— Selon que par toy puis entendre;
Ils seront fait faulx et vil, ains
Que noz arcz soyent prestz à tendre.
— Je doubte que le long attendre
Ne leur face double maleur;
Point ne ressongne le mal leur.

— Mais, quant on leur parle du prince,
N'ont-ilz point vergongne d'offendre?
Ilz respondent bien qu'ilz ont prins ce
Gros martel, pour les gros doz fendre.
— Ilz ont donc vouloir d'eulx deffendre?
— Mais ilz ne sont pas bien unys,
De tant seront plustost punys.

—

— Je prie à Dieu qu'il les mauldie,
Tant sont-ils félons et pervers.
— Il ne leur chault qui les maulx die
Contre eulx par prose et par vers.
Ilz ont entendemens divers,
Sans cuider estre folz mès saiges;
On n'en peut faire bons messaiges.

—

— Y retourneras-tu sy tost,
Pour savoir leur moyen de faire?
— Pleust à Dieu que l'on garnist ost
Pour les tous destruire et deffaire!
Il fault laisser tout autre affaire;
Contr'eulx chascun traveillera;
Se pasteur dort, qui veillera?

—

— Ilz payront le proficiat
A leurs despens, je t'en assure.
Il ne fault que dire fiat!
Car chascun le gros dent a deure.
Adonques mauldiront-ilz l'eure
Qu'ilz auront commis telz deffaulx.
N'en parlons plus, ilz sont trop faulx.

*(Ibid.)*

## Débat du Cuer et de l'Œil.

En may la première sepmaine
Que les boys sont paréz de vert,
Èsquels le rossignol s'émaine,
Quant il a son doulz chant ouvert
Pour resioir ceulx qui couvert
Sont en amours de dueil soubdain,
Mon plaisir s'estoit descouvert
Pour aler chasser cerf ou dain.

—

Et en chassant près de ma voie
Voix féminines entendy;
Onc plus doulces oy n'avoie.
Lors, de mon cheval descendy
Pour mieulx oyr, et attendy
Que leur chansson éust fin prise
Et du lieu savoir contendy
Où estoit ceste doulce emprise.

—

Digitized by Google

Tant serchay, que dames sans nombre
Trouvay auprès d'une fontaine,
Soubz ung pin qui leur faisoit umbre;
Mais ce m'estoit chose incertaine
De cognoistre la plus haultaine;
Tant estoit leur atour notable,
En toute plaisance mondaine
Sur les aultres incomparable.

—

Et estoient acompaignies
D'ommes gentilz, bien abilliéz;
Vn n'avoye en compaignies
Plus belles gens, ne mieulz tailliéz,
D'estre prestement conseilliéz,
De festoyer gens haultement,
Tant les véoye resveilliéz
Et eulx contenir gentement.

—

Assez près je m'aprouchhy d'eulx
Et les saluay tous ensamble;
Puis devers moy en vindrent deux
Qui me dirent : « Sire, il nous semble
» Qu'en vous plaisant déduyt s'assamble,
» Comme aparoir puet par vos faiz.
» De vous nul ne se désassamble
» Des chiens pour la chasse perfaiz.

—

» Si, vous prions que venez voir
» Les dames et les damoiselles,
» De vous festoyer grant devoir
» Feront d'onneur et du bien d'elles;
» Car, pour bien chanter ce sont elles
» Qui sur toutes portent le nom;
» Aussi d'amoureuses nouvelles
» Conter, elles ont le renom. »

—

Tant de biens on me recorda,
Que je fus en joye ravis;
Pour quoy mon voloir s'acorda
D'elles aler veoir, où je vis
Leurs gens corps et amoureux vis,
De Dieu et à dame Nature
En toutes beaultéz assonvis
Sur toute humaine créature.

—

A toutes je fis révérence
Le mieulz que la savoie fère,
Non mie selon l'apparence
De leur gentil et noble affère,
Où il n'avoit riens que reffère;
C'estoit d'amours l'exemple et fin
Qu'on ne saura jà contrefère
Tant que le monde prendra fin.

—

Je fu des doulces damoiselles
Recully de voloir perfait,
Qui de fleurs mout nobles et belles
Ung beau chappel avoient fait.
Jamès n'en sera nul si fait,
Lequel liément me donnèrent;
Et lors je me trouvai reffait
Quant ainsi joli m'ordonnèrent.

—

Puis l'une par la main me prist
Et une chanson ala dire;
Chascune des aultres emprist
D'en faire autant, sans contredire,
Si très-doulcement que redire
N'avoit en leur voix et mesure;
C'estoit voie pour oster d'ire
Ung cuer troublé à desmesure.

—

Aussi ne se faingnoient pas
A chanter les amans gentilz,
Qui de leurs yeulz, par droit compas,
Traioient leurs regars subtilz.
Ou ils avoient appétiz
D'offrir leur cuer en bonne entente,
Et estre à servir ententis
Tant qu'Amours en seroit contente.

—



Digitized by Google

Lors hors de la feste yssy
Et la compaignie esloigna
Une dame ou n'avoit soussy,
Si comm' son maintien tesmoigna.
Mon cuer d'elle moult grant soing a,
Quant mon œuil la prist regarder;
Car, lors, de tous biens le soigna
Pour le tousiours joyeulx garder.

—

Ce sembloit ung angel que Dieux
Eust fait du ciel descendre au monde;
On ne pourroit regarder d'ieux
Dame plus grâcieuse et munde.
Car, comme l'eane qui surunde
En mer on ne puet espuisier,
Tous ceulx èsquelx sagesse habonde
Ne sauroient ses biens prisier

—

Et sa non pareille beauté
Mon plaisir tousdis contraindoit
A acquérir sa féaulté,
A quoy mon penser contendoit.
Aussi mon désir n'étendoit
A riens qu'à la grâce de celle,
Par bonne amour qui s'acordoit
Que je fusse serviteur d'elle.

—

Quant elle ot pensé une espace,
A la feste s'en retourna,
Et, en doulceurs qui toutes passe,
A chanter sa voix atourna;
Mais, à chascun pas qui tourna,
La grâcieuse sans desvoy,
De mon œuil où nul faulx tourna,
Avoit nng amoureulx convoy.

—

Et ains que dit ot sa chanson,
Ung cerf vint illec qui sailly
En la fontaine, et, par le son
De mon cours, mes chiens recueilly,
Desquelx le cerf fut acueilly
Si asprement en ce pourpris,
Que de paour souvent tressailly
Pour ce qu'il se sentoit pourpris.

Après avoir ainsi réveillé ses chiens par le son du cor, voilà le chevalier lancé sur les traces du cerf. Mais, la meute fatiguée, il la laisse bientôt derrière lui et se trouve seul poursuivant l'animal qui disparaît aussi dans la forêt. Harassé de fatigue, il descend des étriers, lie son cheval à un tronc d'arbre et se couche à côté sur le gazon. Il ne tarde pas à s'endormir, et dans son sommeil, il fait un rêve étrange. Ce rêve le voici :

En mon dormant plaindre j'oys
Mon cuer et à mon œuil débatre,
Disant : « Faulx œuil, mal je joys
» De toy qui t'as voulu esbatre
» A fère ton regart embatre
» Ou cler vis de la belle née,
» Pour quoy as fait sur moy rebatre
» Très-amoureuse destinée. »

Digitized by Google

Un débat s'engage ainsi entre l'œil et le cœur. C'est une querelle complète, où l'injure n'est pas épargnée et où la réplique ne se laisse pas attendre, mais l'injure et la réplique sont courtoises au point que ni l'une ni l'autre ne dépasse le seuil de la strophe que l'auteur leur assigne alternativement. Enfin

Désir, le mareschal d'Amours,
Dist au cuer : « Proposes à droit
» Tous les grans cas de vos ramours. »

Le cœur et l'œil exposent donc tour-à-tour le cas à Désir.

Quant Désir ot oy l'affayre,
En my-may jour leur assigna
Devant Amours, et en fist fayre
Lettre que chascun d'eulx signa.
Car l'une et l'autre enrachina
Propos en lui de maintenir
Son droit, disant : « Désir si n'a
» Riens dit que ne veuillons tenir. »

—

Et Désir, sans faire demour,
Du fait ala dire le voir
A son seigneur et maistre Amour,
Qui lui ordonna que devoir
Féist de belle place avoir
Pour faire ung champs bien clos de lices
Et qu'il eust, pour le gage voir,
Eschaffault paré de lices.

—

Lors Désir, comme diligent,
Fist faire ung champ de tor en tor.
Pavé de fin tissus d'argent
A doubles lisses de fin or.
Oncques Nabugodonosor
Qui fut sur tous ung riche roy,
N'amassa si noble trésor
Comme estoit ce gentil arroy.

—

Car ou champ avoit deux entrées
Faites de jaspre et de cristal
Par ouvriers d'estranges contrées,
Où verrières de fin coral
Furent, per art espécial,
Toutes fermans à clefs d'ivoire
Qu'ung sarrurier de Portingal
Lima d'une limo de voyrre.

—

L'eschaffault d'Amours estoit d'ambre,
Fondé sur pillers de balaiz,
Où garde-robbe, salle et chambre
Estoient comme en ung palaiz.
Les tapis n'estoient pas laiz
Où de la Rose le romans,
Pour lire aux amans clers et laiz,
Estoit escript de diamans.

—

La chaière estoit moult jolie
Où Amours devoit estre assis,
De cler béricle bien polie,
Sur quatre lyons d'or massis;
Et ou dossier estoient assis
Escharbocles fines et nectes,
Plus luisans, dont je suis pensis,
Que ne sont ou ciel les planètes.

—

Digitized by Google

Et à l'eure qui estoit prise
Du cuer et d'œil combatre là,
Amours, que sur tous autres prise,
De l'air en son lieu devala,
Et séoir en son siége ala,
Vestu d'une robe parée
De perles et avec cela
D'esméraudes toute bordée.

—

De sa couronne les fleurons
Estoient faiz de camahieux,
Et do clers saphirs plas et rons
Avoit ses elles en tous lieux
Plumettées de bien en mieulx,
Et de thopasses très-luisans;
Je croy que les angelz des cieulx
N'ont point leurs elles si plaisans.

—

Il avoit ung grâcieux arc
De licorne, à deux cordes faictes
D'or do Cypre pesans ung marc,
Et trousses de flesches perfaictes,
Qui ne s'estoient point meffaites,
Empennées de fins rubis;
Vénus les lui donna si faites
Et ferrées d'aymans bis.

—

Quant Amours, l'archier noble et hault,
Ot l'arc et la trousse jus mis,
Regart, son amoureulx hérault,
Trois fois, comme il lui fut commis,
Appella le cuer qui promis
Avoit de combatre, ce jour,
L'œuil qui estoit ses annemis
Et qui en ce ne fist séjour.

—

Le cuer vint pour combatre l'œuil,
Sur ung destrier couvert de larmes,
Armé de harnays fait de dueil;
Trois souspirs estoient ses armes
Painctes dessus sa cotte-d'armes
De gémissemens dyaprée;
Et l'espée à fayre ses armes
Estoit en tristesse trempée.

—

Et avec lui vindrent Honneur,
Ardement, Prouesse, Vaillance,
Penser, Souvenir et Boneur,
Qui estoient do s'aliance,
Tous vestus, par sa bienvaillance,
De flors de roses et de lis,
Et portoient, par ordonnance,
De lavandre chapeaulx jolis.

—

Lors Regart, le hérault gentis,
Appella l'œuil présentement,
Qui de venir fut ententis,
Armé de doulx esbattement,
Sur ung genet de parement
Qui ne sembloit mie estre las,
Couvert de déduit richement;
Et l'espée estoit de soulas.

—

Cotte-d'armes avoit de joye
Où figurée estoit liesse,
Des gens avoit grande monioye
Où furent Belacueil, Prouesse,
Déport, Mélodie, Noblesse,
De pervenche abilliés tous vers;
Et do marjolaine à largesse
Estoient leurs chevaulx couvers.

—

Et Désir, du champ l'ordonneur,
Fist convenir, en la présence
D'Amours qui de ioye est donneur,
Le cuer et l'œuil plains de prudence
Et jurer en leur conscience
Qu'en ce fait chascun avoit droit,
Que par armes en audience
L'un vers l'autre montrer vouldroit.

—

Digitized by Google

Et Amours, pour au champ venir,
Avoit pour estoutes eslites
Penser, Doulx Espoir, Souvenir
Et Honneur en ce fait licites,
Trestous armés de marguerites,
Auxquelx volt fère délivrer
De vert lorier lances petites
Pour les champions desseurer.

Puis Amours, lequel est tant digne
Que nul ne le pnet ressembler,
A Regart, son hérault, fist signe
De cuer et l'œuil faire assembler;
Et Regart, sans sa voix troubler,
Cria qu'ils feissent leur devoir;
De quoy se prinrent à trambler
Le cuer et l'œuil, sachiez de voir.

Et le cuer qui fut appellant
De sa tente premier yssi,
Qui portoit, come très-vaillant,
Lance ferrée de soussi.
L'œuil de son pavillon aussi,
Portoit en sa main une lance
Que moult gentement conduisi
Qui ferrée estoit de plaisance.

Le combat s'engage, un combat rude et terrible. Le cœur perce de sa lance la visière de l'œil, qui, repoussant sur son adversaire, lui porte un coup si violent que

. . . de ce cop qu'au euer sorvint
Sembla que de lni faillist l'ame.

Mais il ne se monstra pas lasse,
Car vistement l'espée prist,
Et sur l'œuil, sans donner relasse,
De durs cops férir entreprist;
Et l'œuil bon courage reprist,
Car le cuer boutta de s'espée
Contre les lisses et comprist
Qu'au euer fust la force occupée.

Le cuer qui se vit en dangier
De près estre par l'œuil confus,
Comme très-hardi et légier,
Tira sa dague de refus
Et féri, dont esbahi fus,
Sur l'œuil de si forte attainte
Que du grant cop sailloit le fus
Dont l'œuil recula par contrainte.

Mais, tandis que les deux champions sont occupés à se battre la dague au poing, voilà que

Dame Pitié, la doulce et sage,
Vint, comme certaine message,
Devers Amours, où maint léesse,
Priant qu'il oye son message
De par Vénus, d'amour déesse.

Digitized by Google

Pitié à genoux devant Amours le supplie

Disant : « Très-hault seigneur, cy a
» Ung débat de moult deux ardis
» Champions en fais et en dis,
» Souverains, amoureux, loyaux,
» Et de Vénus, sans contredis,
» Sur tous bons serviteurs féaulx.

» Et pour ce qu'ils sont de sa court,
» Vous mande que les renvoiez
» Par devers elle brief et court,
» Pour du cas dont sont desvoiéz
» Cognoistre. »

Amours se rend à la prière de Pitié, et les deux adversaires sont désarmés. Pitié les conduit à Vénus,

Disant : « Puis qu'estes avec mi,
» Je vous feray avant demain,
» Comme fuissiez ly mien germain,
» Par Vénus mettre en bon acord,
» Qui soffrir ne veult, soir ne moin,
» Que ses gens soient en discord. »

—

Ils arrivèrent en une isle
Qui estoit fermée d'ung mur
D'ardans brandons, d'ardenr abille,
Pour ce qu'il y fasoit obscur,
Où deux ostruces, en l'air pur,
Portoient, en une littière
D'or fin esmaillée d'asur,
Vénus l'amoureuse et entière.

Je vy sa littière couverte
D'une grâcieuse nuée;
Et elle en qui ioye est ouverte
Et plaisance continuée,
Robe de porpre avoit nuée
De flambéentes estinselles
Dont oncques ne fut desnuée
Pour jonnes amans et pucelles.

Le cœur et l'œil exposent tour-à-tour leurs griefs à Vénus, *dame amoureuse*.

Vénus regards que sans eulx
Ne pot son royaume tenir,
Pour quoy, tout le procès d'iceulx
Voult fayre escripre et retenir
Le double, pour les maintenir
Sans discorde plus seurement,
Et pour son dit entretenir
Leur fist faire bon serrement.

—

Duquel fait ils furent contens;
Et Vénus à tous vrays amans
Et amoureuses leurs contens
Fist escripre et leur fit commans
Que chascun d'eulx fuist affermans
A son sens lequel d'eulx ot droit,
Affin qu'elle fust confermans
La paix entre eux par doulx endroit.

—

Digitized by Google

Et qui d'opinion raport
Feroit plus vray sur celles choses,
Il aura, pour vivre en déport,
De par elle ung chapeau de roses.
Lors prestement trouvay descloses
Les pensées qu'avoye ou songe,
Lesquelles, sans adiouster gloses,
Escripvi au net sans mensonge.

Si pri' ceulx où joye s'embat
Et qui d'amer sont en la voie,
Que du cuer et l'œuil le débat,
Chascun endroit soy le cas voie,
Et que l'opinion envoie
A Vénus, et qui le chapel
Gaignera, Amours le pourvoie
De tous ses désirs sans rapel.

(*MS. de la Bibl. de Bourg., n° 9014.*)

## Le Songe de la Pucelle.

POÈME.

A l'heure du somme doré,
Lorsque l'aube du iour se erève,
Qu'on se trouve tout essoré,
Souvent dure nuit assez grève.
M'endormi, quant autre se lève,
Trestout le fin premier de may.
En jonnesse n'a point d'esmay.

—

Si tost que je fus endormie,
Deux parsonnages vi venir
Qui me dirent : « Ma belle amye,
» Il te fault autre devenir.
» Reprens ung noveau souvenir;
» Car d'enfance tu es délivre;
» L'âge enseigne comme on doit vivre.

—

» Tu est moult belle, fresche et ferme
» Et de tous membres advenue,
Ce dist l'une, je le t'afferme,
» Autant qu'une autre soubs la nue,
» Soit dessoubs robe ou de corps nue,
» Blanche, neufve, dure et refaicte :
» Chouse de sayson est parfaicte.

—

» Jamais plus gente je ne tins,
» Plus drue ny en meilleur point,
» Beau visage, gent corps, tetins
» Qui font ores leur premier point.
» Du surplus dire ne fault point,
» Car on te tient pour ung chef-d'œuvre,
» Bel est l'ouvrage qui mieulx n'euvre. »

Là firent ung peu d'entervalle
Ces deux semblances que je vy.
L'une monte et l'autre devalle;
Chescune assez bien se chevy;
Et, sur ma foy, je vous plevy
Que je dormy jusques la lie.
Bien dort qui n'a méreneolie.

—

Ainsi que personne qui songe,
Me semble bien que je m'avise
Des deux figures de mon songe
Cognoistre selon leur devise;
L'abit mesme me les devise
En grosse lettre à peu de plait.
Adès chouse nouvelle plait.

—

Je prins aux lettres épelir,
Ainsi que famme mal lisant,
L'une après l'autre recuillir,
Pour voir que alloient disant;
Et tant les allay advisant
Que de leurs noms ie fis la preuve.
On dit qui bien serche bien treuve.

—

Je trouvay que l'une avoit nom
Amours, richement atournée,
Plus que dame de grant renom,
A bien porter son atournée.
L'autre fut à part destournée;
Ce fut Honte qui s'eslambit.
Selon la personne l'abit.

—

Amours me print à raisonner,
Si fist Honte puis à son tour.
Moult me seurent bien sermoner
Et me venir tout à l'entour.
Elle menèrent grant estour
Par paroles bien assaillans.
Il n'est assault que de vaillans.

AMOURS.

Fit Amours qui parla première :
« Ma gente fille, jonne et tendre,
» Jonnesse est tousiours coustumière
» De tout son temps à joie tendre.
» Pour ce me veuillez bien entendre ;
» De moy n'es pas encore quitte.
» Il faut que jonnesse s'aquitte.

HONTE.

Adonc Honte respont tout court :
« Ma belle amye, non feras.
» Car ung si maulvais monde court,
» Certes, que trop te mefferas.
» Si tost qu'amoureuse seras,
» Je te tiens pour toute esperdue.
» Femme sans hònneur est perdue.

AMOURS.

» Si Honte crois, ceste affolée,
» Jamais ne vauldras un oingnon ;
» Tu es à prendre ta volée
» Pour avoir joye ou jamais non.
» Choisis quelque beau compagnon ;
» Mais qu'il souffise à ta plaisance.
» Il n'est trésor que souffisance.

HONTE.

» Veulx-tu plus estre diffamée
» Que d'avoir nom d'estre amoureuse
» D'ung qui te dit sa mieulx amée,
» Si le crois, tu es malheureuse.
» Garde-toy, pouvre douleureuse,
» De toy bouter à tel azart,
» Busche verte pas à pas art.

AMOURS.

» Recognois les biens que nature
» T'a donné et si largement
» Fait ai très-belle créature,
» Que c'est ung grant enragement.
» Ce sinon au grant jugement
» En rendrons compte et reliqua.
» On doit garder le relequa.

HONTE.

» Tant mieulx t'a nature formée
» Et de toute beauté remplie,
» Tant plus dois tu estre informée
» Et de grant vertus acomplie.
» Se ton cuer à mal faire plie,
» Ton compte ne sera pas bon.
» Qui volée a, n'attende bon.

AMOURS.

» Narcissus qui ne veult amer,
» Fut noyé dedans la fontaine
» Par jugement, qui fut amer,
» Des Dieux, de ce suis-je certaine.
» Pour ce ne soyes si aultaine
» Que tu n'aimes qui t'aimera.
» Haine mortel trop amer ba.

HONTE.

» Susanne fut de Dieu chérie,
» Car ne veult amer folement.
» Gardée fut d'estre périe
» Pour garder honneur seulement.
» S'elle eust ung dur comancement,
» La fin fut bien victorieuse.
» Dieu craindre est vie glorieuse. »

AMOURS.

» Escoute, là, ma mye, et n'est-ce
» Grant outrage à ceste ypocrite ?
» Que ferras-tu de ta jonnesse
» Qui est si belle en bien escripte ?
» La veux-tu perdre toute fricte,
» Sans faire ton loyal devoir ?
» On peut bien souvent trop devoir.

Digitized by Google

—

» Péchié seroit de toy blasmer,
» Ne te mettre villain chappel.
» Se les gens te veullent amer,
» Doys-tu de ce faire ung appel?
» Non, non. Se j'estoye en ta pel,
» Là me vouldroye-je condescendre.
» Amours fit Dieu du ciel descendre.

HONTE.

» L'amour de Dieu et la mondayne
» Ne se mectent pas à ung compte;
» L'une est bonne, l'autre fredayne;
» L'une paye, l'autre mesconte.
» Ceux qui vueillent fuyr ce compte,
» Si se cueuvrent d'ung sac moullié.
» Beu drap ne droit estre soullié.

AMOURS.

» C'est bon amour que bien vouloir
» A ung aultre comm à soy-mesmes;
» Et se ung galant a tel vouloir,
» Ne le dois-tu vouloir toy-mesmes?
» De quant qu'il a te met à mesmes.
» Ainsi dois-tu, ton honneur saulve.
» Bonne femme quand veult se saulve.

HONTE.

» Qui veult eschiver le péril,
» Il doit fouyr l'occasion.
» Pucelle nette comm' béril,
» Fuys ordure et confusion,
» Affin que, par communion,
» Trouver ne te puis entachée.
» Blanche couleur est tost tachée.

AMOURS.

» Je ne sçaroye tant prescher;
» Mais, amye si tu m'en croys,
» Vers moy tu te dois adresser,
» Par le Dieu qui pent en la croys.
» Jà bien n'aura si me mescroys,
» Ne plaisance à l'eur de ta vie.
» Amer aultruy n'est pas envie.

—

» Fille, tu es en ta franchise;
» Fay ce que bon t'en semblera.
» Tu as temps de vivre à ta guise,
» Espoir riens on ne t'emblera.
» Ton fait d'aultres ressemblera.
» Sur le col la bride t'en lesse.
» Jeune chien, envis va en lesse.

HONTE.

» Ayes honte devant tels yeulx,
» Quant tu seras d'amer esprinse;
» Le monde t'en prisera mieulx,
» Et ne seras de Dieu reprinse
» Conduy sagement ton emprinse.
» Adieu! je t'ay dit mon message.
» Qui bon conseil croit, fait que sage. »

LA PUCELLE.

Adonc les prins à mercier
De ce que me vindrent aprendre,
Et dis, pour tout pacifier :
« Je me garderay de mesprendre. »
Lors me va le grant jour surprendre.
Quant plus rien ne vy, je m'esveille.
Mais songes plaisent à merveille.

—

Et quant je fus bien esveillée,
Pensay ad ce que ouy avoye.
Beaucop y vise à la veillée
En me pourmenant par la voye;
Et, ainsi comme je sçavoye,
Recorday tout deux ou trois fois.
Songes sont vrays aucunes fois.

—

J'allay d'aventure trouver
Ung qui sçavait lire et escrire,
Et m'assaiay de l'esprouver
S'il vouldroit mon songe descrire.
Il s'accorda. Je luy dis : « Sire,
» Pour Dieu, que vos mains s'esvertuent.
» Escripts les choses perpétuent.

—

Je lui racitay mot à mot
Ainsi que je l'eu retenu,
Selon ce que esce dit m'ot
Et que dessus est contenu.
Se j'ay failli, ne soit tenu
A mespris, je vous en supplie.
A paine est personne acomplie.

—

Et s'il y a riens tant soit peu
Qui soit digne d'estre en mémoire
Et dont on doit estre repeu,
On fera bien s'on le veult croire.
Et qui vouldra de ceste ystoire.
Que le nom point on ne vous cèle
C'est le SONGE D'UNE PUCELLE.

(*MS. de la Bibl. de Bourg. nº 9013.*)

## *J.*

### L'Amour.

Cupido suis par mon tout seul povoir,
Dieu des amours, prince de hault vouloir,
Seigneur des cuers qui désireut franchise,
Qui de présent à chascun fais savoir
Qu'il n'est vivaut qui, sans moy, puist valoir;
Car Valeur est à mes destroys submise;
Dame Nature en ses faiz m'auctorise,
Car je lui suis aidant en mainte guise,
Quant je lui faiz ses enfans acoupler
Par se tousiours accroistre et mieux peupler.

—

Mon los, mon bruit, ma haulteur, ma puissance
Ailleurs ne prent pareil en aliance;
Car sur toutes elle est incomparable;
Mon nom florist en haulte reluisance,
Renouvellant tousiours sa naisance
Pour à tousiours estre au monde durable.
Mon seul povoir est sans fin permanable,
Partout s'estent mon règne tant louable,
Et ma rigueur sera perpétuelle
Jusqu'à la fin de vie naturelle

—

Pour me servir chascun veult le mieulx faire;
L'ung chante bien pour à sa dame plaire;
L'autre a plaisir à avoir beaux chevaux;
Ainsi je fais le monde contrefaire.
Je fais rondeaulx et ballades parfaire,
Je fais courir et faire maints grands saults,
Je fais fonder édifices bien haults,
Je fais voler trompettes et chevaulx,
Je fais donner bagues, robes et dons,
Dont les donnans ont souvent faulx guerdons.

—

Je fais faire, par le monde univers,
Habits nouveaulx en façons trop divers;
Je fais souvent ces jolis corps estraindre;
Je fais porter ces chappelets tous vers,
Bouquets garnis de très-amoureux vers,
Et, en chantant, mainte fois la voix faindre;
Je fais pollir les visages et peindre;
Je fais chausser estroit et estroit ceindre;
Je fais lever ces bonnets et atours
Si haultement qu'ils ressemblent à tours.

—

Digitized by Google

Par les doulx traits de mes amours et chants,
Je blesse à coup les bergières des champs
Et les fins cuers des gentes pastourelles,
Tant que par moy elles oeuvrent leurs champs,
Et sont souvent ensemble racontans
A leurs amans dits et chansons nouvelles,
Et leur donnent, avec florettes belles,
Plusieurs regards aux pastours d'entour elles.
Brief, de présent à chascun fais sçavoir
Qu'il n'est vivant qui sans moy peut valoir.

(*La Danse des Aveugles, MS. de la Bibl. de Bourg, n° 9040.*)

## La Fortune.

Fortune suis, la déesse mondaine,
Empéréis et Dame de la terre,
De tous seigeurs terriens souveraine,
Ayant sur tous puissance très-haultaine,
Pour tout donner, tout toulir, tout acquerre,
Tout reffaire, tout renverser sans guerre,
Et confondre tout qui se nomme humain,
Sans frapper cop ne de pié ne de main.

—

J'ay plain povoir et auctorité pure
De gouverner tout vivant en ce mônde,
De refformer les oeuvres de nature,
D'auctoriser humaine créature
Ou la plongier en doleur très-parfonde
Et sy ne l'oist qu'à âme je responde
De mes exploitz ne de mes sonbdains faiz,
Car je deffaiz et, quant me plait, reffaiz.

—

Je change tout, je tourne, je varie,
Je fais chéoir, relever et abattre,
Sans aviser qui saigement charie,
Je mors, je poins, j'argue et puis harie,
A sy faiz jeux me plait tousiours esbattre,
Et ne me chault qui s'en vueille débatre,
Car qui se plaint ne se relieve riens
Pour obtenir par ce plus de mes biens.

—

Ma puissance est par tous pays requise
Et toutes gens demandent mon secours;
Ma bienveillance est sur toutes exquise
Et désirée de chascun estre acquise,
Principalment à souveraines courts;
Chascun requiert vers moy avoir recours,
Chascun me craint, chascun eureux se juge
Qui peut avoir en ma court son reffuge.

—

Que je puisse submettre à mes destrois
Tout le monde, comme je le propose,
On le voit cler par mes nobles exploís
Cothidiens, et par mes haultains drois,
Dont mon estat je maintiens et dispose.
Chascun voit bien qu'il n'est au monde chose
Où mon secours ne soit fort invoqué
Et mon plaisir à doulceur provoqué.

—

Se Nature met plain povoir et cure
A bien former une femme ou ung homme
En l'aornant de très-belle stature,
De chief, de corps, de moult plaisant figure,
Pour ung chief-d'œuvre et de beaulté la somme,
Si fault-il bien que perface et consomme
Par mes moyens telle parfection,
Ou pas lui vault telle création.

—

Digitized by Google

Car ce beau don à peu d'effect lui monte
Se de mes biens je n'y metz affluence,
Et ne tient-on au jour d'huy quelque conte
D'aucun humain tant soit beau, fin de compte,
S'il n'est par moy levé en audience;
Mais, s'il me plait lui prester assistence,
Je lui parfaiz sa beauté corporelle
En reformant tello œuvre naturelle.

—

Et se Nature a formé et tissu
Ung corps humain lot ot deffiguré,
Qui soit boiteux, contrefait et boussu,
Très-mal parlant, de basse main yssu,
Digne d'estre do tous aventuré,
S'il n'est par moy de grans biens poincturé.
Et par mon vueil mis en ma bonne grâce,
Il n'est sy grant qui ne lui face place.

—

Au semblable prenez ung chevalier
D'estat royal ou de grant baronnie
Qui peut-estre n'a maille ne denier,
Revenues, ne blé en son grenier,
Et sy convient que tost il se marie,
Ung bon marchant ne lui baillera mie
Sa fille ou niepce, ains lui contredira,
Et escondit le noble s'en ira

—

Mais s'ung vilain a des biens de fortune
Et est pourveu do revenus ou rente,
Tantost mourra uno face commune
Qu'il est amé de chascun et chascune,
Et que digne est d'avoir femmo très-gento;
Par ce moyen ung chascun lui présente
Sa fille à femme et volentiers lui donne,
Sans aviser se sa naissance est bonne.

—

Mieulx vault estre bien fortuné que saige,
En bien heureux vault mieulx que fils de roy.
Il n'est honneur, puissance, vasselaige,
Bruit, los, ne bien, haultesse de coraige,
Qui prouffite, se n'est par mon arroy.
Car je gouverne et chevaulx et charroy.
Je faiz verser l'où on n'a pas de doubte
Et la cause est pour ce que n'y voy goute.

—

L'ung est oureux par moy en biens mondains,
L'autre n'y a pour tous biens que malheur.
L'ung est doubté et ses coffres sont plains,
Et l'autre n'a ne l'estrain ne les grains.
L'ung a plaisir, l'autre n'a que doleur;
L'ung est eureux en armes par valeur,
L'autre n'y est qu'aprentif ydyote.
L'ung chante bien, et l'antre n'y scet noto.

—

Eureux en jouste, eureux en marchandise,
Eureux en femme, eureux en jeu de déz,
Eureux en eaue, eureux en entreprise,
Eureux en sens, eureux en coquardise,
Eureux bien tart, eureux ains qu'il soit néz,
Eureux par tout, eureux à tous les léz,
Par tous moyens trouverés des eureux,
Et d'autre part autant do maleureux.

—

Eureux ne peut chéoir que sur ses piés,
Et maleureux sans hurter tantost verse;
Eureux ne craint ne mal temps ne meschiés,
Et maleureux treuve les faulx marchiés,
Car son maleur à tous cops le renverse;
L'ung m'aime trop, l'autre me dit diverse;
Mais c'est en vain, car mon commun usaige
Est de tourner maintesfois mon visaige.

—

Car au jour d'uy je suis à tel amye,
Et est par moy monté en hault degré
A qui demain je seray ennemie,
Et tout son eur je ne lui lairay mie.
Ains douray tout ailleurs bon gré mal gré,
Et autre n'a maison, vigne ne pré,
Qui en aura et d'autres biens assez
Qui par autruy ont été amasséz.

—

Puis, s'il me plait, je le feray descendre
Soubdainement, ains qu'il s'en apperçoyve.
Et tout son eur à cop feray descendre,
Sans plus muser et sans une heure attendre,
Afin que tost ses biens autre reçoyve,
Et ne fault point dire que les reçoyve,
Quant en ce point je les mainne et gouverne,
Car c'est le vin qu'on livre en ma taverne.

CONCLUSION.

Amour, Fortune et Mort, aveugles et bandés,
Font danser les humains, chascun par acordance;
Car, aussitost qu'Amour a ses traits débandés,
L'homme veult commencer à danser belle danse.
Puis Fortune, qui sait le tour de discordance,
Pour un simple d'amour fait ung double branler.
Du dernier tourdion la Mort nous importune.
Et si n'y a vivant qu'on ne voie esbranler
A la danse de Mort, d'Amour et de Fortune.

(*Ibid.*)

## *K*.

### Balade.

Ung riche filz bien cognéu,
Après la mort de son bon père,
Sans plus de soy descongnéu,
Fist à maintes gens vitupère.
Homme trop grant ne luy estoit,
Il tuoit l'ung, l'autre batoit,
Puis chy puis là à l'adventure,
Sans aviser comment on doibt
Bien commenchier et mieulx conclure.

—

Quant il eubt longuement vescu
Et mis plusieurs gens à misère,
Fortune luy tourna l'escu,
Luy donnant povreté amère.
Quant il se trouva en ce ploit,
Il ala emprendre ung esploit
Dont il moru à grant injure.
Trop peu de chose luy sembloit
Bien commenchier et mieulx conclure.

—

Cest exemple bien entendu
Nous donne raison et matère
De nous garder de temps perdu,
Mais faire nostre chose clère;
Car quiconques ne maintiendroit
Tousjours bonne ordre en tout endroit,
Il trouveroit sa fin obscure,
En aprendant que mieulx vauldroit
Bien commenchier et mieulx conclure.

—

Chief, celuy point ne se déchoit
Qui met en Dieu fiance et cure.
Pourtant veillons, comment qu'il soit,
Bien commenchier et mieulx conclure.

Jehan Nicolai.

## Autre.

Une nouvelle mariée
Se plaindoit hier à se voisine,
Disant : « Je fus mal assenée
» A cel homme que me cousine
» Me fist prendre; car au mestier
» Oncques ne le sceus bon ouvrier;
» Oussi il n'ey mest point sa cure,
» Et ne scet, esté ne yvier,
» Bien commenchier et mieulx conclure.

—

» Point je ne cris à la volée
» Qu'il est de si parverse mine.
» Il m'a donné mainte colée,
» Maint horion; mais, se ne fine,
» Ains ung mois, me voray vengier;
» A ce me voeilliés conselier
» Par quoy je lui feray injure.
» Il en faulra à l'abrégier
» Bien commenchier et mieulx conclure. »

—

— « Quant il revient, une vesprée,
» De drienquier à la centeline,
» Tout yvres, ayés aprestée
» Une vergue de boul bien fine.
» Quant il sera alés couchier,
» A deux le yrons tant virgougier
» Que tout desquirons se piau dure,
» Et sdont vous porés jugier
» Bien commenchier et mieulx conclure. »

—

Chief, en batant le ois eryer :
« Merci ! las ! il fault que i'endur.
» Tous temps volray au besongnier
» Bien commenchier et mieulx conclure. »

Sire Jehan Crespiel.

## Balade.

Quand Dieu créa l'homme jadis
Après sa divine samblance,
En son terrestre paradis
Il luy donna volenté france
De gouster fruis de brance en brance,
Pour soy ou bien ou mal norir;
Les fruis furent soubz sa puissance
Pour à bonne fin parvenir.

S'il eust le fruit de vie pris,
Il avoit vie à joissance;
Mais de temptation souspris
Fu lors par désobeissance.
Oussi sommes-nous en balance,
Par nos grans péchiés, de périr.
Prendons vertus en abondance
Pour à bonne fin parvenir.

Le jour et le nuit soions mis
Au servir Dieu par espérance.
Se nous avons péchiés commis,
Confaissons-nous, faisons penance.
Aions de la mort souvenance,
A bien faire prenons plaisir,
Selonc Dieu remplis d'atemprance,
Pour à bonne fin parvenir.

Chief, aions tous vraie fiance
A la mère Dieu, qui mérir
Poelt ceulx qui servent par créance
Pour à bonne fin parvenir.

Jehan Crespiel.

## Autre.

Une fille de jone éage
S'aprocha de son frère aisné
Et luy requist qu'à mariage
Ung sien amy luy fust donné,
Lequel estoit rice et bien né,
Courtois et de doulx maintenir,
Et de tous poins bien incliné
Pour à bonne fin parvenir.

La fille usa tout son langage,
Sans pooir riens avoir finé.
Son frère, le mal plaisant gage,
Demora dur et ostiné.
« Bieau doulx Dieu, sire dominé,
» Et que porai-ge devenir?
» Dist-elle. C'est mal estrine
» Pour à bonne fin parvenir. »

Nientmoins elle fu bonne et sage,
Point n'a son corps désordonné,
Ains entra en ung reclusage
Et a le monde abandonné.
Le haire et fort avoir juné
Le font de vices abstenir.
Pensés que Dieu l'y a mené
Pour à bonne fin parvenir.

—

Chief, tout batut et tout venné
Qui se voelt de péchié banir.
Il a de légier cheminé
Pour à bonne fin parvenir.

Jehan Nicolai.

## Autre.

Du joly tamps que par amours omoye,
Que de vingt ans estoit mon jone éage,
Mon plus gront bien seulement estimoye
Pooir avoir ma dame en mariage,
Ou tellement l'avoir à ma cordelle
Que de tous poins feusse bien du corps d'elle.
A ce pourpos je faisoie des lais,
Canchons, rondeaux, ballades, virelois.
J'estoie tout sanguin et colérique,
Et me sambloit mieulx voloir qu'ung palais
Soy récréer en l'art de réthorique.

—

Ce temps dura en plaisance et en joye
Jusques au jour que j'entray en maisnage;
Mais là trouvay de soussy la monjoye,
Soing infiny, triste pèlerinage;
Rihotte y list son horrible libelle,
Debte me noye et gaigagne rebelle,
Me femme tenche, et crez que de telz mais
J'ay sans cesser et de plaisir jomais,
Dont plusieurs fois me souhaide en Auffrique.
Nientmoins mieulx vault non désespérer, mais
Soy récréer en l'art de réthorique.

—

J'ay dont passé de jonesse la voye,
Et se connois du monde le passage.
Or fault pensser à Dieu qui nous anoye;
Qui ne le fait certes il n'est pas sage.
Disons luy dont oroyson pastonrelle.
« Doulx Dieu, pardonne à ta créatnrelle
» Ses maulx commis, ses délicts, ses meffais.
» Bien heureux sont de ta grâce refais,
» Pour contempler la haulte théorique;
» Licitement chascun poet, sur tels fais,
» Soy récréer en l'art de rhétorique. »

—

Chief, j'ay espoir, et de ce je me pais,
Qu'en brief avons des biens plus qu'à lestrique,
Et que chascun pora le cœr en paix
Soy récréer en l'art de réthorique.

Jehan Nicolai.

Digitized by Google

## Balade.

Ou temps jadis l'engletier extirpa
Charle défune, bien-amé roy de France,
Qui mains jupiaulx de bregiers agripa
Et dégriffa mains montons de sa brance.
Qnant cel estoc fu hors de son pourpris,
Nesungs bregiers puis on y tint pour pris,
Puis a le lieu tellement maintenu
Qu'onques depuis l'estoc n'est revenu.
Là démonstra, pour paistre bestelettes,
Quant ung gardin est bien entretenu,
L'herbe en vault mieulx, aussi font les florettes.

—

— « Justice suy en qui seur arest a
» Pour les meffais corrigior à oultrance.
» Salomon roy en ma loy s'aresta
» Qui juge fu pourvéu d'atemprance. »
Le moyen dist : « Ma dame de hault pris,
» Damo justice où tous biens sont compris,
» Vostre corps soit en che lieu bien venu.
» Vescy le grant, d'aultre part le menu,
» Qui percevons que, ponr nos brebisettes,
» Quant l'ung gardin est bien entretenu,
» L'herbe en vault mieulx, aussi font les florettes. »

—

— « Lorsqne Jacob en songe reposa,
» Che dist le grant, quel déduit et plaisance! »
— « Mais, lorsque Pan sa flûto composa,
» Dist le menu, pour oster desplaisance
» Des pastouriaulx, qui puis furent apris
» De bien jouer de fluttes à devis,
» O! quel anoy nous est puis avenu! »
Justice dist : — « Discors est sourvenu.
» L'estoc coppés tons trois de vos holettes.
» Quant ung gardin est bien entretenn,
» L'herbe en vault mieulx, anssi font les florettes. »

—



Digitized by Google

» Quant Abraham tant de bestes garda
» Et que ses biens vindrent en habondance,
» Cremeur de Dieu et moy tant regarda,
» Que Dieu l'ama et lui donna cevance
» Et en ses jours de beaulx enfans petis,
» Le plus grant bien de tous ses appetis,
» En son pourpris, se j'ay bien retenu,
» D'oster discort ne se fut abstenu;
» C'est ung estoc trop nuysant aux cevrettes.
» Quant ung gardin est bien entretenu,
» L'herbe en vault mieulx, aussi font les florettes. »

MICHAULT CARONE.

## Autre.

En m'en alant pour tirer vers Courtray
Sus ung chemin venant de saint Légier,
Pastourelles jusqu'à trois encontray
Et les oys longuement langagier.
Ly une estoit nommée Sarechon,
L'autre Hanain et la tierche Annechon.
Là disoient, bien les ay entendu,
L'une à l'autre sus le chemin herbu,
Tout en gardant moutons et brebisettes :
« Quant ung gardin est bien entretenu,
» L'herbe en vault mieulx, aussi font les florettes. »

—

Mès Sarechon qui avoit le cœr gay
Fist à Hanain tantost couleur cangier,
En lui disant : « Je say bien que je say.
» Pierot Caret qui est gentil bregier,
» Avés laissiet faire une plantison
» En vo gardin. Es-se fait de raison?
» Se vous l'eussiés tousjours bien clos tenu,
» Il n'y fuist point alés ne venu;
» Pour éviter dont telles besongnettes,
» Quant ung gardin est bien entretenu,
» L'herbe en vault mieulx, aussi font les florettes. »

—

Lors dist Hanain à Sarechon : « Bien je ay
» De vous oy parler, pour moy vengier,
» Du gros Robin pasteur lequel, pour vray,
» A vostre herbe foullée sans dangier;
» Et avés fait souvent vostre parchon
» D'entre vous deux recorder vo lichon. »
Adont oys, quant orent tout conclu,
Qu'elles dirent : « Nostre honneur est perdu.
» Nous poons bien dire par amourettes :
» Quant ung gardin est bien entretenu,
» L'herbe en vault mieulx, aussi font les florettes. »

—

De la tierce pastourelle diray
Laquelle estoit de corage légier,
De ung Bauduin, le paistre de Lombray,
Ses florettes a laissiet calengier
Qui estoient en desous son plichon.
Adonc dirent les aultres en canchon :
« Tel mi, tel ti. » Et celle a respondu :
« Cha le doit, car mal avons retenu
» Qu'on nous diroit maintesfois basselettes :
» Quand ung gardin est bien entretenu,
» L'herbe en vault mieulx, aussi font les florettes. »

—

Quand je eulx oy leur pourpos, je me alay
Sur une crette assoir pour abrégier.
Savés de quoy droit là je me mellay?
Che fu d'une pastourelle forgier,
La première dont je eux oncques renom,
Telle quelle, soit belle, bonne ou non;
Car je n'y say par quel sens ne par u
Y commenchier, il i a bien paru;
Che non obstant, après telles cosettes,
Quand ung gardin est bien entretenu,
L'herbe en vault mieulx, aussi font les florettes.

—

Chief, je aperchoy qu'en lisant à lunettes,
Quand ung gardin est bien entretenu,
L'herbe en vault mieulx, aussi font les florettes.

Frère Massin.

## Autre.

Amour m'a fait dame choisir
Gratieuse et jà toute meure;
En elle gist mon seul désir;
Car de nng œl plus noir que une meure
Me esroulle tant parfaictement
Que je cuide, à mon jugement,
Estre du tout bien à se touce;
Mais j'ay dn grant empeschement
Par le ciflet de Malebouce.

—

Je ne pnis aler ne venir
Que ce ciflet ne est, à toute heure,
Sur les reus, dont mon faict furnir
Ne puis vers celle que je honneure.
Se en ce point je suy longement
Sans avoir aultre alégement,
Mes flancs sont faicts, car pour la doulce
Morir me convient à tourment
Par le ciflet de Malebouce.

—

Et se je moers, qnel desplaisir
Pour moy! Quant je y pense, je en pleure.
Pour ce fait piteux retenir,
Escripre je feray desenre
Ma tombe : « Chy gist noblement
» L'amant qui moru proprement
» L'an qui trespassa sur sa couce,
» Sans joir de amour nullement
» Par le ciflet de Maleboнce. »

Robert Puissant.

## Autre.

Mère de Dieu, dame de hault empire,
Antel du ciel, que Dieu veult consacrer,
Arche du pain, je te puis aussi dire
Duquel chacun est tenu de gouster,
Tu es le rieu courant sans arester,
Où se contient nostre salvation;
Tu es le pris de no rédemption,
Quant tu portas IX mois le sainct des saincts,
Par quoy tu es, long mon intencion,
Temple de honneur et refuge aux humains.

—

Tu es temple, ponr mieulx au vray descripre,
Plus honouré que on ait oy parler,
Fort reluisant, plus que perle ou profire,
Ne que rubis ou déamant très-cler;
Et n'est langhe qui sceuist extimer
La noblesse de ta fondacion;
Tu es temple sur le mont de Syon,
Hault esleve dessus les vens serains,
Dont on te poet nommer sans fiction
Temple de honneur et refuge aux humains.

—

Digitized by Google

Se doibt celny qui son fait bien remire,
De cœr dévot devers toy retourner.
Tu es celle qni poet apaisier le yre
De ton chier filz et à paix ramener.
Tu es preste de doulcement orer
Pour les pécheurs, par ta dignation;
Obtiens pour ceulx plaine rémission
Qui te servent de cœr à joinctes mains
Et te nomment par grant dévotion
Temple de honneur et refuge aux humains.

—

Chief, ceste Dame est, sans dilation,
Temple de honneur et refuge aux bumains.

(*MS. de la Biblioth. de Tournai.*)

## L.

## Les trois Contes de Cupido et d'Atropos.

PREMIER CONTE.

Oyez, mortels, un bien nouveau propos
De Cupido le dieu des amourettes,
Et de la Mort qu'on appelle Atropos.
Amour, volant par voyes indiscretes
Vient rencontrer la Mort qui aussi vole;
Mais il trouva ses costes trop durettes;
Cy dit ainsi: — « O vieille aveugle et folle!
» Voir ne te puis, car j'ai les yeux bandez,
» Dont en heurtant contre toi je m'affolle. »
— « Beau sire Dieu, très-mal vous l'entendez,
» Répond la Mort à voix obscure et basse;
» J'ai bien à faire, et vous me retardez. »
— « Pas n'est besoin que toujours mal on fasse,
» Dit Cupido; mais si voulez m'en croire
» Appointons-nous, belle dame, allons boire. »
Lors, ce disant, ils vont à la taverne.
La Mort buvait autant qu'une cisterne,

Vantant les faits desquels est ouvrière;
Et Cupido redressait sa bannière,
Disant comment tant de gens il fait fous,
Et leur fait perdre et maintien et manière ;
En disputant, on buvait à tous coups.
Atropos pleige, et Cupido s'enivre;
L'hoste lassé, bientost d'eux se délivre.
Ils s'en vont hors, puis d'un lez, puis de l'autre.
La vieille Mort qui tout froisse et espautre,
Par grand mescompte, a saisi l'arc d'Amours :
Amour aussi qui tout fait à rebours,
Croyant saisir le sien, prit l'arc de Mort
Et son carquois; voulez-vous plus beaux tours?
Sans y viser et sans autre record,
S'en vont ailleurs, tirent flesches sans nombre.
Mort fait lumière, et Cupido fait ombre.
A chacun coup que Cupido descoche,
Il attaignoit de mortelle sagette
Ou homme ou femme à qui la Mort approche;
Et à tous coups que fausse Atropos jette,
Elle faisoit homme ou femme amoureux.
Maint beau jeune homme alaigre et vigoureux
Y vis-je cheoir atteint de mortel dard,
Et maint vieillard, d'amour tout langoureux.
O quel abus de voir un tel soudard
Servir Amour, et le jeune mourir,
Laissant Vénus et son grand étendard!
Sage n'est pas, qui trop avant s'y fonde :
Mais quel remède? On n'y peut secourir.
Ainsi est-on gourmandé en ce monde
Par deux méchans qui nous font tous périr.

DEUXIÈME CONTE.

Amour s'en vint depuis, tout yvre et las,
Tant eut-il pris de vin et de soulas,
Rendre au giron de sa dame de mère,
Qu'on dit Vénus, or douce et puis amère,
Dormant en lit de plumettes délies
Bien tapissé de verdures jolies.
Tout à l'entour sont les Nymphes et Grâces
Nues, dormant, bien refaites et grasses :
Quand là survint ce fol dieu qu'on maudit,
Chascun dormoit, ainsi comme l'ai dit,

Digitized by Google

Fors Volupté, la nièce de Vénus,
Qui s'esbattoit avec des enfans nus,
Prenant plaisir et faisant un banquet
Tout plein de joie et d'amoureux caquet.
Cupido but trois fois à son entrer
De bon vin doux, pour se mieux accoustrer;
Et Volupté la plaisante et la gaie,
Prit une harpe, et de chanter s'essaie,
Pour festoyer Amour à sa venue,
Lequel s'endort dessus sa mère nue,
Et ronfle, et soufle, et son arc laisse cheoir
Sur un coussin, où depuis se vint seoir
Volupté gente, et si fort se blessa
Qu'un cri aigu dans l'air elle poussa.
Vénus s'éveille, et voit sa nièce froide,
Qui clost les yeux, et devient toute roide.
Lors en plorant s'écrie : — « Ah! Dieu mon père!
» Grand Jupiter, soyez-moi si prospère
» Que je ne perde ainsy ma Volupté. »
En ce disant, la nymphe Pasithé
Oignit soudain de baume la picqure
De Volupté, et santé lui procure.
Garie à coup de baume odorifère,
Vénus la baise, et ces mots lui profère :
— « Las! qui t'avoit, ô ma nièce, ma mie,
» Ainsy navrée, et en mort endormie?
» Que je le sache, afin de m'en venger. »
Lors Volupté montra l'arc estranger,
Et une flèche encor de son sang teinte,
Qui presque l'a mortellement atteinte.
Vénus regarde et connoist l'arc de Mort,
Dont de dépit ses belles lèvres mord.
— « Gardez, pour Dieu, dit-elle, d'y toucher;
» Filles, gardez. Ah! le notable archer
» Qui a changé son très-bel arc d'yvoire
» A cestui-cy d'Atropos pasle et noire!
» Qu'il soit porté hors de notre chastel,
» Avec son arc et son carquois mortel.
» Mais gardez bien de toucher à main nue,
» Ni arc, ni flesche; ô quel disconvenue!
» Je sçai de vray qu'il en a fait du mal. »
Lors une nymphe entour l'arc énormal
Et la sagette enveloppe un tapis,
Et le tout jette au loin, de peur de pis,

Par la fenestre, ès fossés du chastel,
Qui est si beau qu'au monde n'y a tel;
Et ce faisant, par bon accord notable,
Voiey venir un bruit épouvantable
De gens erians, cris d'horrible pitié,
Lesquels la Mort par force et mauvaistié,
A grans troupeaux chassoit en les battant,
Vers le chastel où de dames a tant.
Alors Vénus met l'œil à la verrière,
Voit tant de gens, s'escrie : — « à la barrière!
» Portiers, fermez, levez le pont-levis.
» Oneques le jour tel tumulte ne vis. »
Ce sont vieillards toussans, crachans et courbes,
Lesquels la Mort chasse à grans tas et tourbes
Vers le chastel d'amoureuse plaisance;
Contre le droit de naturelle usance,
Et chacun d'eux porte un jeune homme mort
Dessus sa croupe, et s'approche bien fort.
Alors Vénus, d'une grand' gallerie,
Parle à l'Amour, fort dolente et marrie.
— « Ah! mauvais fils, dit-elle, es-tu délivre
» De ton fort vin? Seras-tu toujours yvre?
» Où est ton arc si noble et triomphant?
» Qu'en as-tu fait? Dis, malheureux enfant,
» Qui pour tuer tous ceux de nostre hostel,
» As apporté cy-dedans l'arc mortel. »
Ainsi disoit Vénus, ayant grand dueil,
Dont à Amour la larme vint à l'œil.
Il bat sa coulpe et gémit du mesconte
Des arcs chargés dont il a dueil et honte,
Et dit ainsi à sa mère : — « Ha! madame,
» Certainement je suis digne de blasme;
» J'en ai regret, et le cœur m'en remord,
» Tant d'avoir bu avec l'horrible Mort,
» Comme d'avoir par erreur pris l'arc sien.
» Car bien j'entends qu'elle a ores le mien;
» Mais je suis seur bientost le recouvrer,
» Et desormais plus sagement ouvrer. »
On ne sçait plus céans quel conseil prendre;
Car contre Mort aucun n'ose entreprendre,
Fors Cupido, qui monte sur la tour
Pour voir la vieille et ses gens à l'entour :
— « Que Jupiter, lui dit-il, te confonde!
» Tant m'as-tu mis en tristesse profonde!

Digitized by Google

» Rends-moi mon arc que tu m'as dérobé,
» Ou autrement de nully destourbé
» Je ne seray, que de ta propre flesche
» Je ne te tue icy de ceste bresche;
» Si sera quitte au moins de toy le monde. »
» — Ah! ivrognet, répond la Mort immonde,
» Je crains autant tes menaces folettes,
» Comme je fais roses et violettes;
» Finir ne puis, ne jamais je mourray;
» Ains après toi éternelle seray.
» Mais puis qu'ainsi t'es mis en ce danger
» Que de mon arc à cestui-cy changer,
» Je veuil aussi que nous changions de noms,
» Et que le nom de l'un l'autre prenions,
» Car désormais en tous cris et clamours
» Tu seras dit la Mort et moy Amours. »

TROISIÈME CONTE.

De ce, Vénus grandement indignée,
Comblée de dueil, de desplaisir muée,
Pour donner ordre en ce trouble malin,
S'en est allée au haut ciel crystallin,
Où Jupiter, de tous biens grand donneur,
Est triomphant en gloire et en honneur,
Auquel ainsy de sa diserte langue,
Voulut trousser humblement sa harangue.

*Vénus à Jupiter.*

« O Jupiter! mon vrai dieu et mon père,
Dont la vertu tout régit et tempère,
Escoute-moi. Si en quelque saison
Tu es flexible au moyen d'oraison,
Je te requiers humblement or en droit,
Ainsy que Dieu me vouloir faire droit,
Et comme père où gist vraie amitié,
De moi ta fille avoir quelque pitié,
Mon fils a fait change, dont lui remord,
De son bel arc avec celui de Mort.
A ce moyen, mes armes et mon nom,
Et de mon fils le triomphant renom
Passant en bruit celui de tous les dieux,
A toutes gens est aussi odieux,

Que d'Atropos partout furent jadis
Les traits méchants, malheureux et maudits. »
Lors Jupiter dit : — « Ma fille, on verra,
Et meurement ma cour y pourvoira. »
Lors, sans délay, de ce prit soin et cure,
En commandant à son héraut Mercure
D'aller sommer Atropos pasle et fade,
Pour envoyer suffisante ambassade.
Vénus aussi eut exprès mandement
D'envoyer gens de bon entendement.
Mil cinq cent vingt, le premier de septembre,
Ses grands estats desquels je vous remembre
Furent à Tours assignés, puis tenus.
Premièrement, de la part de Vénus,
Volupté vint, puis Grâces ou Charites,
Dignes de loz par vertueux mérites;
Après leur train, marchoit celuy d'Hébé,
Qui me vint dire : — « Or, si tu n'es abbé,
Ou grant prélat ayant la tête rase,
Je logeray aujourd'hui en ta caze. »
En mesme temps, la cruelle Mégère
Vint de la part d'Atropos rude et fière.
Mercure adonc toutes les assembla,
Et Volupté la première parla.

*Volupté à Mégère.*

« Pourquoi vouloir par force retenir
Ce qu'à autrui l'on sait appartenir?
Je parle à toi, ô furie infernale,
Orde Mégère, ayant charge totale
Par Atropos, comme la plus perverse,
Pour soutenir injuste controverse!
Le premier point dont je te vueil poursuivre,
Est qu'un enfant mineur d'ans, fol ou yvre,
Est pleinement relevé de léger,
De ce qu'il a pu vendre et estranger.
Item, depuis qu'on voit par apparence
Qu'en une eschange a grosse différence,
Et que l'un passe en tout l'autre à prix juste :
Tel changement est faux, vain et injuste.
Item, il faut, sans croire le contraire,
Qu'eschange soit tout pur et volontaire,
Franc, libéral, et qu'il soit présenté

Digitized by Google

De l'un à l'antre en franche volonté.
Or il est clair, par trop pressé de boire,
Que Cupido perdit sens et mémoire,
Mesmes alors que, sans penser au cas,
Eschange fist de son arc et carcatz :
Certes ne fust onques le vouloir tel
A Cupido, de prendre l'arc mortel,
Pour délaisser à son désavantage
Le sien joyeux à la Mort en ostage.
Par ces raisons, et autres que ne dis,
Pour abréger la somme de mes dits,
Je quiers que l'arc d'Amour, dieu des humains,
Dès maintenant soit remis en ses mains.
A tant finit Volupté le sien dire.
Alors Mégère escumant par grand ire,
De cœur félon et d'arrogance fière,
Lui fait response en semblable manière. »

*Mégère à Volupté.*

« Lorsque des arcs fut fait l'eschangement,
O Volupté! tu prétends follement
Cupido estre yvre et saoul à outrance;
Je dis que vaine est telle remonstrance
Et qu'on ne doit pas droit accepter mie
Ce qui produit son crime et infamie.
Quant à cela que tu dis par despris,
Que l'arc d'Amour est trop de plus haut pris
Que cil de Mort, et de meilleure sorte
Je te le nie, et aux faits m'en rapporte.
Si l'arc de Mort est triste et douloureux,
Celui d'Amour est grief et langoureux;
L'un fait à coup du monde trespasser :
L'autre en vivant de mort les traits passer.
Presque en valeur ils conviennent ensemble.
Mais, pour en dire icy ce qu'il m'en semble,
Mieux vaut par Mort perdre à coup sa vigueur,
Qu'en Amour vivre et traisner en langueur.
L'eschangement fut franc et volontaire;
Car on a vu, de manière assez claire,
De l'arc mortel Cupido fort tirer,
Pour jeunes gens d'iceluy martyrer.
Je n'en dis plus, et finis pour cela :
Pourtant chacun se tienne à ce qu'il a. »

Digitized by Google

Ainsi finit Mégère sa réplicque,
Et Volupté formoit jà sa duplicque,
Et tant croissoit toujours leur différend,
Que long procès y estoit apparent.
Mercure lors monstrant son caducée,
Toute discorde et rumeur fut cessée;
Car il a bien le pouvoir ici bas
Pour amortir tous contens et débats;
Ce fait, aussi bon silence obtenu,
Leur déclara ce formel contenu.

*Mercure.*

« Oyez, vous tous, assemblés où nous sommes.
Par Jupiter, roy des Dieux et des hommes,
Ceci j'ordonne, afin que ne fourvoye:
Tiens, Volupté, voilà l'arc qu'il t'envoye,
Que porteras à Vénus ta grand' mère,
Qui jusqu'ici a eu douleur amère;
Et, de par moy, lui feras à sçavoir
Qu'il a puissance et semblable pouvoir,
Comme celui dont Atropos la noire
Priva son fils Cupido après boire.
Mais qu'elle die à son fils et commande,
Sur le danger d'encourir grosse amende,
Qu'il ne soit plus de cerveau si léger,
De le laisser ou perdre, ou estranger.
Semblablement entends à moy, Mégère;.
Voicy un arc cruel et mortifère
Dont Atropos, pleine de venefice,
Exercera son coustumier office,
Et s'elle veut de l'arc d'Amour tirer,
Pour vieilles gens en amour attirer,
Tous cy présens, et absens soient certains
Qu'à tous ceux-là qui en seront atteints
Telle rigueur leur sera impartie
Qu'ils simeront, mais sera sans partie;
Tous ces vieillards toussans, crachans, chanus,
Ne seront point aux dames bien venus,
Et s'ils le sont, ce sera par l'adresse,
Non point d'amour, mais plutost de richesse.
Sur ce, finis de ma charge le dit,
Qu'observerez sans aucun contredit. »

Digitized by Google

Son dit fini, Mercure au ciel volla,
Puis un chacun sans délay s'en alla,
Et peu-à-peu diminua la presse.
Le soir venu, Hébé, ma belle hostesse,
Pour entremets de la collation
De ce me fist briève narration.

## M.

### Chanson.

Plus nulz regretz, grands, moyens ne menuz,
De joye nudz,
Ne soient ditz ne escriptz.
Oresr evient le bon temps Saturnus
Où peu congnuz
Furent plaintes et cris.

—

Long-temps nous ont tous malheurs infiniz
Battuz, pugniz
Et fais povres maigretz.
Mais maintenant d'espoir sommes garniz;
Joinctz et unis,
N'ayons plus nulz regretz.

—

Sur nos préaux et jardinetz herbus
Luyra Phébus
De ses rais ennobliz.
Ainsi croistront noz boutonneaux barbus,
Sans nulz abus
Et dangereux troublis.

—

Regretz plus nulz ne nous viennent après;
Vostre heure est près
Venant des cieulx béniz.
Voisent ailleurs regretz plus durs que gretz,
Fiers et aigretz,
Et cherchent aultres nidz.

—

Se Mars nous tolt la blanche fleur de lis,
Sans nulz délictz,
Sy nous donne Vénus
Rose vermeille, amoureuse, de prix,
Dont nos espritz
N'auront regretz plus nulz.

*(Albums de Marguerite d'Autriche.)*

Digitized by Google

## Rondel.

Changier ne veulx, c'est mon plaisir ;
Nul autre ne me peult tant plaire.
A tousjours je luy veulx complaire,
Quoy qu'en soit, car c'est mon désir.

—

En prende qui veult desplaisir ;
Je dis, ne vous veuille desplaire :
« Changier ne veulx. »

—

Et quoy qu'il me puist advenir,
Laissiez parler, murmurer, taire ;
Jamais aultrement n'en veulx faire,
Mais à tousjours ce mot tenir :
« Changier ne veulx. »

*(Ibid.)*

## Autre.

Cueurs désoléz par touttes nations,
Deul assemblez et lamentations ;
Plus ne quérez l'armonieuse lire.

—

Lyesse, esbas et consolations,
Laissez aller ; pressez pleurs, passions,
Et me aydez tous à croistre mon martire,
Cueurs désoléz.

—

Venez à moy par mille légions,
Enfondez-moy douleurs par millions ;
Le noble et bon dont on ne peut mal dire,
Le soustenel de tous sans contredire
Est mort, hélas ! quels mallédictions,
Cueurs désoléz !

*(Ibid.)*

### Autre.

Plaine de deul et de mélancolie,
Voiant mon mal qui tousjours multiplie
Et qu'en la fin plus je ne puis porter,
Contrainte suy, pour me reconforter,
Me rendre à toy le surplus de ma vie.

—

Je te requiers et humblement supplie,
Pour les douleurs de quoy je suis ramplie,
Ne me vouloir jamais abandonner,
Puis qu'à vous suis le reste de ma vie,
Plaine de deul et de mélancolie.

—

Il ne me chault quy quy en pleure ou rie;
A vous je suis, besoing n'est que le nie;
Plus n'est possible à moy dissimuler.
Par quoy je dis, en parlant de cuer cler,
Qu'à vous me rens le reste de ma vie,
Plaine de deul et de mélancolie.

(*Ibid.*)

### Autre.

Ce n'est pas jeu d'estre si fortunée
Qu'eslongner fault ce que l'on aime bien;
Et sy suis seure que pas de luy ne vient,
Mais me procède de ma grant destinée.

—

Dietes-vous donc que je suis esgarée;
Quant je me voy séparée de mon bien.
Ce n'est pas jeu d'estre si fortunée.

—

J'ay le rebours de toute ma pensée,
Et s'y n'ayme qui me conforte en rien;
De tout cecy je le porteray bien,
Mais que de luy je ne soye oubliée.
Ce n'est pas jeu d'estre si fortunée.

(*Ibid.*)

Digitized by Google

### Autre.

Deuil et ennuy, soussy, regret et payne,
Ont eslongé ma plaisance mondaine,
Dont à par moy je me plains et tourmente,
Et en espoir n'ay plus un brin d'atente;
Véez-là comment Fortune me pourmaine.

—

Je n'ay pensée qui joye me ramaine.
Ma fantasie est de desplaisirs plaine;
Car à toute heure devant moy se présente
Deuil et ennuy.

—

Ceste longheur vault pis qne mort soubdaine,
Puis qn'il n'y a sang, char, otz, nerf ny vaine
Qui rudement et très-fort ne s'en sente.
Pour sbrégier, sans qu'en rien je vous mente,
J'ai, sans cesser, qui ma vie à fin maine,
Deuil et ennuy

(*Ibid.*)

### Rondel à Nostre-Dame.

Dame qu'estes de Dien la fille,
Qui conceupte vostre souverain père,
Et, l'enfantant, demourastes pucelle,
Conduisez-moy à mener vie telle
Que par pêchier mon ame ne se altère.

—

En vons, Dame, tellement m'ame espère
De parvenir à telle fin prospère
Que parviendra en joye supernelle,
Dame, qu'estes de Dieu la fille.

—

Deffendez-moy de l'ennemy haustère,
Quant me fauldra gouster la mort aspère
Et départir de la vie mortelle.
De mon sme faites telle tutelle
Que point ne soit des enfers en misère,
Dame qu'estes de Dieu la fille.

(*Ibid.*)

Digitized by Google

### Autre.

Aussi povre huy que l'aultre jour,
Je suis servant bien grant maîtresse,
Et de bien servir je ne cesse,
Mais peu me sens de ma labour.

—

Combien que j'en ay fait rumour,
Je demeure tousiours sans cesse
Aussi povre huy que l'aultre jour.

—

Conte on ne tient de ma clamour;
Je dis aussi vrai que la messe.
Paié suis de belle promesse
Dont, attendant, vis en langour,
Aussi povre huy que l'aultre jour.

(*Ibid.*)

### Autre.

Que puis-je mais, se ne suis belle?
A moy ne tient; c'est à Nature
Laquelle fait sa créature
Blanche, rouge, rousse ou brunelle.

—

Telle qu'on me voit je suis telle,
Puis qu'à moy n'estoit l'électure.
Que puis-je mais, se ne suis belle?

—

Bonne suis, noble demoiselle,
D'assés élégante stature,
Ayant en bon lieu nourriture,
Et s'en riens je ne suis miselle,
Que puis-je mais, se ne suis belle?

(*Ibid.*)



Digitized by Google

### Autre.

Une femme qui n'est pas saige
A prins ung hom qui abre n'a,
En son jardin si s'adonna
A l'aimer comme homs de passaige.

—

Forme d'estre homs en son visaige
Il avoit; pourtant l'empoigna
Une femme qui n'est pas saige.

—

Et, pour entrer en mariaige,
Ung cimier plain d'or luy donna
Et son tout luy babandonna.
Ainsi commença son mesnaige
Une femme qui n'est pas saige.

(*Ibid.*)

### A ses Filles.

Belles parolles en paiement
A ces mignons présumptueux,
Qui contrefont les amoureux
Par beau semblant ou aultrement.

—

Sans nul crédo, mais promptement,
Donnez pour récompense à eulx
Belles parolles en paiement.

—

Mot pour mot, c'est fait justement,
Ung pour ung, aussi deulx pour deulx;
Se devis ils font gracieux,
Respondez gracieusement
Belles parolles en paiement.

(*Ibid.*)

Digitized by Google

## Monseigneur de Ponpet.

Au plus offrant ma dame est mise
Et au dernier enchérisseur.
Je ne sçay se c'est par honneur,
Mais je n'en prise pas la guise.

—

Elle m'avoit sa foy promise.
Mais je voy qu'elle a mis son cueur
Au plus offrant.

—

Et pour ce je quicte la prise
D'estre nommé son serviteur ;
Car dame me porte maleur.
Aussi je quicte l'entreprise
Au plus offrant.

*(Ibid.)*

## Réponse.

Je ne suis pas en vente mise ;
Nul n'est qui soit de moy vendeur ;
Car, selon le bon entendeur,
Ce n'est pas des dames la guise.

—

Ma foy à nul je n'ay promise,
N'à vous, n'à aultre, soyez seur.
Je ne suis pas en vente mise.

—

Bien en povez quicter la prise ,
Comme le non-prenant chasseur.
Et ce je tiens pour moy bonheur;
Car, pour suivre votre entreprise ,
Je ne suis pas en vente mise.

*(Ibid.)*

### Rondel.

Tant que je vive, mon cueur ne changera,
Pour nul vivant, tant soit-il bon ou saige,
Fort et puissant, riche, de hault lignaige;
Mon choix est fait, aultre ne se fera.

—

Il peult estre que l'on devisera;
Mais jà pour ce ne muera mon couraige;
Tant que je vive, mon cueur ne changera.

—

Jamais mon cueur à l'encontre n'yra
D'un franc vouloir; l'en ay mis en ostaige.
De l'en oster point ne suis si volaige.
Où je l'ay mis à tousiours mais sera;
Tant que je vive, mon cueur ne changera.

*(Ibid.)*

### La Baume.

Quel desplaisir a une demoiselle
A qui advient rebours de son espoir!
Point de tel n'est, tant vons fais assavoir,
Dont je la tiens entre aultres bien miselle.

—

Puis çà, puis là luy torne la cervelle
En grief pencer, dont l'on peult concevoir
Quel desplaisir a une demoiselle.

—

Si en maintien et en parler chancelle,
Merveille n'est; car n'est en son pouvoir
De varier, ne muer le vouloir
De ceulx qui ont total pouvoir sur elle.
Quel desplaisir a une demoiselle!

*(Ibid)*

Digitized by Google

### Ciquerque. (*Liedekerke?*)

« Qui l'eust pensé? dit-on communément,
» L'on y eust mis remède de bonne heure. »
Mais en ce dist n'a n'arrest ny demeure;
L'on doit avoir sur son fait pancement.

—

N'est-ce pas dit assez moult folement :
« L'on m'a donné d'une prune mal meure ;
» Qui l'eust pensé? »

—

Considérer chascun certainement
Doit, bien pensant en cela que labeure.
Se fortune survient ou blanche ou beure,
Jà pour cela ne dient promptement :
« Qui l'eust pensé? »

(*Ibid.*)

### Mademoiselle de Gande.

Tout pour le mieulx, bien dire l'ose,
Vient maleur qu'il fault soubtenir;
Se c'est pour à mieulx parvenir,
L'endurer est bien peu de chose.

—

Mon cueur en franchise repose,
Sans riens parcial soy tenir,
Tout pour le mieulx.

—

De ma part riens je ne propose.
Viengne ce qui pourra venir.
Car dire veulx et maintenir
Que des emprinses Dieu dispose
Tout pour le mieulx.

(*Ibid.*)

Digitized by Google

### A mademoiselle de Bande.

Fiez-vous-y en voz servans,
D'heure en avant, mes demoiselles,
Et vous vous trouverez de eelles
Qui en ont eu des décepvans.

—

Ils sont en leurs ditz observans
Motz plus doulx que doulçes pucelles.
Fiez-vous-y.

—

En leurs cueurs ils sont conservans,
Pour décepvoir, maintes cautelles;
Et, puisque ils ont leurs fassons telles,
Tout ainsi comme à bavantz,
Fiez-vous-y.

*(Ibid.)*

### Rondel.

Après regretz il se fault resjouyr,
Chassant tristesse et deul et souvenir,
Car j'ay la grâce de celle que j'aimoye.
Rien en ce monde certes je ne vouldroye,
Fors tousjours être près d'elle à mon plaisir.

—

Bien longhement elle m'a fait languir
En trop grant doubt qu'elle me deubt hayr;
Mais maintenant veult que je me resjoye
Après regretz.

—

A tousjours mais je la veulx bien servir;
Elle le vault plus qu'aultre sans mentir.
Et par ainsy vivrons tousjours en joye,
Puisque s'amour m'a donnée et ottroye,
Sans plus avant penser à desplaisir
Après regretz.

*(Ibid.)*

Digitized by Google

## Autre.

Dureront tousjours mes hélas?
Prendront-ils jamais point de fin?
Les escuz mis avecq l'or fin
M'ont gardé d'entrer en solas.

—

De m'en lamenter je suis las.
Qu'en sera-il à la parfin?
Dureront tousjours mes hélas?

—

J'ay esté et suis en dur las,
Plus enserré qu'en ung cophin;
Il n'y a parent ny affin
Qui me gardoit de dire : « Las!
« Dureront toujours mes hélas?

*(Ibid.)*

## Le Bastard de Bourbon.

A la louche le gentil homme
Qu'est extimé à tous endrois,
Ne pêchera, comme je crois,
Pois au pot de une qu'on ne nomme.

—

Ils sont cuitz non pour luy en somme.
Pourtant n'en approchoit ses doigts
A la louche le gentil homme.

—

Entretiens, tornois à grant somme,
Ne mueront les amoureux droits.
Aultant à ung motz com à trois,
Il pert le temps qu'en vain consomme
A la louche le gentil homme.

*(Ibid.)*

Digitized by Google

## Le Sauvaige filz du Président de Brabant.

Tant de gens sauvaige en ce monde
Sont à présent, que c'est merveille.
L'ung dort ou songe, et l'aultre veille;
L'ung est fol, l'aultre en sens se fonde.

—

L'on trouvera, plus qu'en mer de unde,
De diversité non pareille
Tant de gens sauvaige en ce monde.

—

Les ungs ont bien belle faconde,
L'ung voit cler, l'aultre a sorde oreille.
L'ung en amours fort se traveille;
Et pourtant je dis que il habonde
Tant de gens sauvaige en ce monde.

(*Ibid.*)

## Ma Demoiselle.

Espoir j'ai eu, partant de mon enfance,
Et tousiours ay et veulx avoir espoir
Là où l'ay mis; car vous debvez sçavoir
Que tout mon bien il gist en mon avance.

—

Pour la source et bonne relevance
De tous maleurs que je pourroye avoir,
Espoir j'ay eu, partant de mon enfance.

—

Tout tant que j'ay, sans point de deffaillance,
De la vie vient, non pas de mon pouvoir.
Si peult l'on bien par mes ditz parcevoir
Que contre tous maleurs pour résistance
Espoir j'ay eu, partant de mon enfance.

(*Ibid.*)

Digitized by Google

## Chanson.

Me faudra-il tousjours ainsy languir?
Me faudra-il enfin ainsy morir?
Nul n'ara-il de mon mal cognoissanc?
Trop a duré, car c'est de mon enfance.

—

Je prie à Dieu qu'il me doint attemprance;
Mestier en ay, je le prens sur ma foy.
Car mon seul bien est souvent près de moy,
Mais pour les gens fault faire contenance.

—

Par quoy conclus, seullette et à part moy,
Qu'il me fauldra user de pacience.
Las! c'est pour moy trop grande pénitence,
Certes, oui, et plus quant je le voy.

(*Ibid.*)

## Autre.

Pour ung jamais un regret me demeure
Qui, sans cesser, jour et nuit, à toute heure,
Tant me tourmente que bien vouldroia morir.
Car ma vie est fors seulement languir,
Par quoy fauldra à la fin que je meure.

—

D'en eschapper l'atente n'est pas seure,
Car mon las cuer en tristesse labeure
Tant que ne puis celle douleur souffrir;
Et ay m'est force devant gens me couvrir,
Par quoy fauldra à la fin que je meure.

—

De m'infortune pensoie estre au deseure,
Quant ce regret mauldit où je demeure
Me couru sus pour me faire morir.
Délaissée fus seule sans nul plaisir,
Par quoy fauldra à la fin que je meure.

(*Ibid.*)



Digitized by Google

### Rondel.

Plaine d'ennuy, de longue main attainte
De desplaisir en vie langoureuse,
Dis à par moy que seroys bien eureuse
Se par la mort estoit ma vie estainte.

—

Ne pensez pas que je le dye par fainte,
Car sans cela me tiendray malheureuse,
Plaine d'ennuy.

—

Sans Dieu ne puis venir à mon atteinte
Auquel je fais pryère douloureuse
De non me voir en forme rigoureuse
Se je demeure à tousjours de noir tainte,
Plaine d'ennuy.

*(Ibid.)*

## V.

### La Poésie.

Les vers, en tout malheurs et contraire parti,
Me sont refuge seur, qui me fut départi
Du ciel béning dès-lors qu'il eut à ma naissance
De mes futurs ennuiz première cognoissance.
Ilz me sont aux travaux soulas, retraite et port,
Comme le marinier, pressé d'oraige fort,
Ou aux flots d'Ionie ou en la mer Égée,
L'aiant jà despouillé la tourmante enragée
D'ancre, voile et timon, s'efforce ainsi surpris,
Avec ses avirons, restans de tout le bris,
Prendre terre où il void l'arène secourable
Que luy adresse à coup son destin favorable,
Affin que là, estant hors du péril des flots,
Les vœux il puisse rendre, avec honneur et los,

Digitized by Google

Pour soi et pour sa nef des eaux desveloppée,
A Glauque, à Mélicerte, à dame Panopée :
Ainsi moi, du milieu de l'effort obstiné
Des maux, que de là sus le ciel m'a destiné,
Me battant la rigueur continuelle et forte,
J'ai recours à Parnasse et m'y sauve de sorte
Que, trouvant les neuf sœurs dessus le sacré mont,
Je recognoi le bien lequel fait elles m'ont,
Et leur offre, échappé de la tourmente dure,
L'honneur qui leur est deu de libation pure.
Là s'en va bonne part de ce qu'ay de loisir;
Et, regardant à quoy elles prennent plaisir,
J'emploie à ce devoir peine, sens et étude,
Pour tesmoigner un cœur exempt d'ingratitude.
Souvent l'aurore, jointe à l'astre matinal,
M'a veu, sur le sommet d'Hélicon virginal,
Chanter et célébrer l'honneur des muses belles
Dont l'amour est aimable; et qui est aimé d'elles
A ung trésor acquis, sous lequel reste bas
Tout prix mortel en terre, et ne l'egalle pas.
. . . . . . . . . . . . . . . . .

### Sonnet sur Enée.

De cil en terre est vaine l'espérance
Qui, tout labeur mettant à nonchaloir,
L'estime plus qu'autre animal valoir,
Sans que Vertu lui soit ferme asseurance.

—

Ce fier troien, par sa persévérance,
Vainqueur des maux dont on se peut douloir,
Montre que vaut le vertueux vouloir
Et aux efforts la longue tolérance.

—

Au dur mépris de tous les cas amers,
Qui sont parmi tant de terres et mers,
De son haut prix la valeur on contemple;

—

Dont il acquit un immortel renom.
Et vous, seigneurs, qui cherchez vostre nom
Rendre immortel, suivez un tel exemple.

Digitized by Google

## Sur Énée.

Après la mer, la tempeste, l'orage,
Les bancs, les flots, les périlz endurez,
Au port du Tibre, aux siéges désirez,
Arrive Énée au valeureux courage.

—

Mais par Junon, qui obstinée en rage,
Lui sont les champs moins que l'onde asseurez,
Les rois émeus, les peuples coniurez,
Turnus ardant, vive d'Enfer la rage.

—

Ainsi, mortels, les maux que l'univers
Peut amener, et tant de cas divers
Que le destin trop cruel nous envoie

—

(En attendant la mort qui du bonheur
Est ferme arrest), pour contendre à l'honneur
Nous sont pénible et longue et seule voie.

## Combat de Darès et d'Entelle.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Ces deux vaillans gens d'armes
Arment leur poings d'unes pareilles armes.
Soudainement un chacun d'eux se dresse,
Et haut en l'air sans peur les bras adresse.
Leurs chefs hanssez arrière tirent loin
Des coups tirez. Puis l'un et l'autre poing
Parmi les poings l'un de l'autre entrelacent
Et au combat s'échauffent et se lassent.
L'un fut des pieds plus léger et dispos,
Aiant aussi la jeunesse à propos.
L'autre de corps plus ferme en grandeur haute;
Mais les genoux débiles lui font faute,
Dont tout il tremble; et bien fort balletant
L'aleine va ses grands membres battant.
Maints coups en vain souvent tirent entre eux;
Maints coups tirez doublent au côté creux;

Grand son se rend de l'estomac profond.
Les mains souvent et soudain passer font
Autour du col, des temples, des aureilles.
Craquer oit-on les ioues à merveilles
Aux rudes coups. Entelle, roide et ferme
Et trop pesant, se tient en même terme.
Du corps entier, avecques l'œil veillant,
Se garde bien des traits de l'assaillant
L'autre senblable à celui qui s'efforce
De prendre un fort bien haut à toute force,
Ou comme cil par qui les ennemis
Sont assiegéz sur la montagne mis,
Puis çà, puis là, de tous costéz il use,
Pour les gaigner et veincre, d'art et ruse;
Et de beaucoup d'assauts qu'il donne et dresse
Souvent en vain les poursuit et les presse.
Or va montrer Entelle s'élevant
La droite main et la hausse en avant;
L'autre qui vit venir le coup bien vite
Dessus son chef, d'un corps léger l'évite.
Entelle, au coup sa force entière usant,
L'épand au vent, et, de soi trop pesant,
Tout plat en terre adoncq de sa hauteur
Tombe étendu par sa grand' pesanteur,
Comme parfois on voit tomber d'amont
Ou au dessus d'Érymanthe le mont
Ou dessus Ide, en grandeur tant insigne,
Un haut pin creux qui du fond s'éracine.
Tant les Troiens que de la Tinacrie
Les jeunes gens, chacun s'élève et crie
Pour sa faveur; le cri jusque au ciel va.
Premier Aceste accourant s'y trouva,
A son ami d'aage égal vient grand' erre
Et par pitié le relève de terre.
Mais le seigneur Entelle, n'estant point
Tard pour sa cheute ou troublé d'un seul point,
Rentre plus rude au combat et s'augmente
La force en lui d'une ire véhémente.
La honte adoncq sa force ard et attise,
Puis il se tient seur de sa vaillantise.
Par tout le camp, espris d'ardeur dépite,
Darès à force il presse et précipite;
Puis de la droite et puis de la senestre
Doublant ses coups, sans que l'on y voie estre

Digitized by Google

Aucun arrest ne repos; tout autant
Que la gresle est sur les toits eraquetant,
Ainsi sans fin de ses coups inhumains
Traite Darès et le charge à deux mains.

## O.

### Sur l'Album d'Hélène de Mérode.

Ce sont de grands seigneurs, ce sont gens d'importance,
Qui de leur simple nom te pensent émouvoir;
Mais toute leur grandeur, leur crédit, leur pouvoir,
Ne doivent point, ma dame, ébranler ta constance.

—

Ils pensent vaincre tout sans trouver résistance,
Ils font mestier de feindre et de bien décevoir;
Qui veut d'un doux amour les plaisirs recevoir,
Avec les grands de court ne doit faire acointance.

—

Les biens dont ils sont forts, quant et eux périront;
Leur crédit, leur faveur, leur grandeur, passeront;
Leur mémoire et leur nom s'en iront en fumée.

—

Mais, ma dame, en m'aimant, sur l'aile de mes vers
Ta beauté volera tousjours en l'univers;
Et jamais par les ans ne sera consommée.

G. T.

### Chanson.

Tandis que le soleil ardent
Brûloit les herbes en la plaine,
Le berger Philon, cependant,
Assis auprès d'une fontaine,
A l'ombre de trois chesnes verts,
Sur son flagot sonnoit ces vers :
« Bergère légère, légère,
» Vostre amitié ne dure guère.

—

» Lorsque j'estois auprès de vous,
» J'estois vostre cœur et vostre ame,
» Vous soupiriez à tous les coups,
» Vous brûliez d'une chaude flamme.
» Trois jours durèrent noz amours,
» Et se changèrent en trois jours.
» Bergère légère, légère,
» Vostre amitié ne dure guère.

—

Digitized by Google

» Vous fittes un nouveau berger
» Dont soudain vous fustes esprise;
» Soudain vous voulûtes changer,
» Soudain il eut ma place prise,
» Et soudain il en vint un tiers
» Que vous aimâtes volontiers.
» Bergère légère, légère,
» Vostre amitié ne dure guère.

—

» Cestz amours foibles et chétifs
» Ne viennent jamais en croissance,
» Mais, comme petits amortis,
» Périssent en prenant naissance;
» Et telle flamme ne produict
» Jamais ne la fleur ne le fruict.
» Bergère légère, légère,
» Vostre amitié ne dure guère.

—

» Sy m'avez-vous fay grand plaisir
» De me quitter à si bonne heure,
» Devant que j'eusse le loisir
» De vous aimer d'une amour seure;
» Car mon amour est terminé
» Trois jours avant que d'estre né.
» Bergère légère, légère,
» Vostre amitié ne dure guere. »

*Signée* Rogier, avec la devise : *Je préten.*

## Odelette.

Comme la cire peu à peu,
Quand près du foyer on l'approche,
Se fond à la chaleur du feu;
Ou comme, au costé d'un roche,
La neige encore non foulée
Au soleil se perd escoulée :

Quand tu tornes tes yeux ardens
Sur moy d'une œillade subtile,
Je sens tout mon cœur au-dedans
Qui se consomme et se distile,
Et ma pauvre ame n'a partie
Qui ne soit en feu convertie.

## Chanson.

Et tu t'enfuis,
Quand je te suis,
Tournant le dos
A mes propos?
Et gay, Bergère, la la la!
Gay, Bergère, le temps s'en va.

—

Laisse sans poeur
Cueillir la fleur
Du doux printemps
De tes beaux ans.
Et gay, Bergère, la la la,
Gay, Bergère, le temps s'en va.

—

Digitized by Google

Car, quand l'esté
De ta beauté
Se passera,
Nul n'en vouldra.
Et gay, Bergère, la la la!
Gay, Bergère, le temps s'en va.

—

Maintes regrets
Auras après
De n'avoir pas
Prins tes esbats.
Et gay, Bergère, la la la!
Gay, Bergère, le temps s'en va.

—

Doncq, mon amour,
Viens à ton tour
Me mignarder
Sans plus tarder.
Et gay, Bergère, la la la!
Gay, Bergère, le temps s'en va.

*Signée* BOSTIN.

## Autre.

Vostre humeur ne m'a point fasché
Que pour vous cognoistre distraite;
Ma foy! j'estois bien empesché
De faire un' honeste retraite.
Mon cuer aultre part j'ay promis.
C'est quit à quit et bons amis.

—

Lorsque i'estoie vostre cuer,
Seul' aussy vous estiez mon ame.
Mais vous changés de serviteur,
Et moy ie changeray de dame;
Le changement nous est permis.
C'est quit à quit et bons amis.

—

Je ne vous aimois seulement
Que pour vous cognoistre muable.
Je suis susiect au changement
Car chascun aime son semblable.
Ainsy n'y a crime commis.
C'est quit à quit et bons amis.

—

Fi! fi! de cette léaulté
Qui tyrannise nostre vie.
Il n'est qu'un' belle liberté
Pour aimer où pousse l'envie.
Voilà où nous sommes remis.
C'est quit à quit et bons amis.

—

Adieu! nous nous verrons un jour
Pour raconter de nos fortunes;
N'oublions doncques nos amours,
Quoy qu'elles soient bien importunes.
Qui plus y pert plus y a mis.
C'est quit à quit et bons amis.

## Autre.

Dormant j'ay quelque fois songé
Qu'en mouche j'estois eschangé
Et que je voletois sans cesse
Çà et là dessus les abits,
Baisant et rebaisant les plis
De la robe de ma maistresse.

—

Je m'esgaroys parmy son sein
De beaux lis et de roses plain;
Et puis, d'une brusque volée,
En estendant mes èlerons,
J'aloys dessus ses cheveulx blonds
Percher mon ame consolée.

Après, je vins à ses beaulx yeulx,
Affin de contenter mon mieulx,
Quand elle d'une vive flamme
Brûla mes elles de son feu,
Et depuis l'heure je n'ay peu
Revoler aultour de ma dame.

—

Lors aux pieds elle me foula,
Et j'entendis qu'elle parla
Ces mots, esprise de colère :
« Qui à mes yeulx ose voler
» Il se doict les elles brûler
» Et mourir comme témérayre. »

## Le Passant et la Bergère.

LE PASSANT.

— Dieu vous gard', gente bergère,
Dieu gard' vos montons aussy.
Vous faicttes piteuse chère.
Pourquoy pleurez-vous ainsy?
Vostre mère
Par colère
Vous a donné quelque coup
Pour la perte
Descouverte
Du mouton ravi du loup?
S'il n'est ainsy, dictes-moy
Qui vous cause cest esmoy.

LA BERGÈRE.

— Ny mon père, ny ma mère,
Pour quelque monton perdu,
Causeut la douleur amère
Dont mon cœur est esperdu.
Aultre chose,
Que je n'ose
Aulcunement descouvrir,
Tant me presse
Que, sans cesse,
Me convient ainsy languir.
A mes pleurs le peult-on veoir,
Et non la cause sçavoir.

LE PASSANT.

— C'est assés dict, ma doulcette,
C'est assés, que je suis seur
Que quelque flamme secrète
Brusle ainsy ton povre cœur.
J'ay moy-mesme,
Qui trop ayme,
Mesme mal que vous avez.
Donc, sans faincte,
Vostre plaincte
Icy dire me povez;
Et je vous diray aussy
Tout mon amoureulx souley.

LA BERGÈRE.

— Puisque, attainct de mesme paine,
Mon mal avez deviné,
Tandis qu'icy en cest' plaine
Paistra mon troupeau lainé,
Vous veulx dire
Le martire
Procédant d'ung seul brandon,
Qui enflamme
Ma povre ame
De l'amour de Corydon
Qui pourtant tient à si peu
Et mon amour et mon feu.

LE PASSANT.

— Souvent en pleurs je me baigne,
Tout semblable comme vous,
Pour celle quy me desdaigne
Comme ce cruel faict vous.
Quant, sans honte,
Je luy conte
De mon grand mal le dangier,
Alors elle,
Plus cruelle
Que quelque tygre estrangier,
Baigne sa joye en mes pleurs
Et se rit de mes douleurs.

LA BERGÈRE.

— Et ce cruel, ô povrette!
Ne me veult pas escouter;
Ains, quant il me voit seullette,
Fainct dans les bois s'escarter,
Et m'agarde,
Quoiqu'il garde
Ses moutons avecque moy.
Dont ie pleure
A toute heure,
Ainsy folle que ie vois
Que quelque aultre me détient
Tout le droit qui m'appartient.

LE PASSANT.

— Comment seroit-il possible?
Sy ne croy-ie pas qu'il soit.
Vous estes belle et paisible,
Et vostre amant se déçoit.
Vostre veue
Trop desnue,
Et le povoir de choisir,
Et la grâce
De ta face
Où l'on prend tant de plaisir,
Peuvent estre le loyer
D'ung plus grand que d'un bergier.

LA BERGÈRE.

— Je ne puis pas estre belle;
Hélas! belle ie ne suis.
Hélas! ie suis trop fidelle.
Las! trop fidelle ie suis.
Ma constance,
Quy m'offense
D'une trop grande douleur,
Tant me presse,
Que, sans cesse,
Me tient en payne et douleur,
Et tant forte cruaulté
Le prix de ma léaulté.

LE PASSANT.

— Puisque, doncq, povre amoureuse,
Vostre amy fier ne vous veult;
Puisque la mienne fascheuse
A moy fleschir ne se veult,
S'il vous samble,
Par ensamble
Aultre amitié commenchons,
Sans attente
Qui contente,
Qu'ainsy nous nous esbations;
Et j'oublieray d'aujourd'hui
L'amour d'elle et vous de luy.

Digitized by Google

LA BERGÈRE.

— Pourtant sy ie suis bergère,
Vous vous abusez pourtant
De m'estimer sy légère
Et de cœur sy inconstant.
De ma vie
N'eus envie
Aultre amitié commencher,
Et veulx mesme
La mort blesme
Mériter pour mon loyer.
Ung iour peult-estre viendra
Que sa rigueur changera.

LE PASSANT.

— Par vostre constance belle
Tousiours constant ie seray;
Et soit ma mye cruelle,
Jamais ie ne l'oublieray;
De ma vie,
N'eus envie;
Non, non, non, plustot la mort,
Que je fasse
A sa grace
Et ma léaulté ce tort.
O! que celluy est heureux
Quy meurt pour estre amoureulx.

LA BERGÈRE.

— L'umbre descend en la plaine.
Jà le soleil est couché.
Voicy la nuict qui ramène
Le laboureur trop lassé.
Adieu doncques;
Et si oncques
Les choses changent leurs cours,
Faict' prière
De manière
Qu'ayons plus doulces amours;
S'il advient iamays ainsy,
Vous heureulx et moy aussy.

## Elégie.

Mon cœur, ma chère vie, appaise tes doulleurs.
Je me deulx de ton mal et non de quoy je meurs.

—

Car je meurs bien content, puisqu'en mourant je laisse
Mon ame entre les bras de si chère maistresse.

—

Sy, en mourant, on doit sa dame supplier,
Par tes cheveux dorés qui me surent lier,

—

Digitized by Google

Je te prie et supplie, et par ta belle bouche,
Et par ta belle main qui jusqu'au cœur me touche,

—

Qu'encore après ma mort tu me veuilles aymer
Et dans même tombeau nos amours enfermer;

—

Ou bien, si ta jeunesse, encore fraîche et tendre,
Veut, après mon trespas, nouveau serviteur prendre,

—

Je te supplie, au moins, de vouloir bien choisir
Et jamais en un sot ne mettre ton désir,

—

Affin qu'un jeune fat à mon bien ne succède,
Ains un ami gaillard en mon lieu te possède.

—

Que je serois marri, si, aux Enfers, là-bas,
Quelqu'un me venoit dire, après ce mien trespas :

—

« Celle qui fut là-haut ton cœur et ta pensée,
» Qu'avec tant de travaux tu as si bien dressée,

—

» Ayme un sot maintenant. » Ce regret me seroit
Plus grand que les tourmens que Pluton me feroit.

—

Or, adieu! Je m'en vay aux rives amoureuses,
Compagnon du troupeau des ames bienheureuses.

## Chanson.

Quand premier je vis voz beaux feux,
Vous estimant egalle aux Dieux,
Voz propos m'estoyent des oracles;
La moindre de voz actions
Me sembloyent des perfections,
Voz perfections des miracles.

—

Et voiant en vous, chascun jour,
Ou croistre ou mourir quelque amour,
Et changer estre voz délices,
J'alois soudainement juger
Que c'estoit vertu de changer
Puis que c'estoit vostre exercice.

—

Lors résolus d'en faire aultant
Et de demeurer meings constant
Que la girouette d'ung temple;
Je rompy soudain ma prison,
Estimant faire par raison
Ce que je faisois par exemple.

—

Ce fut dencques vostre beaulté
Qui desboucha ma loyaulté,
M'enseignant d'estre variable.
Si, depuis m'estant exercé,
L'escolier le maistre a passé,
Il n'est que tant plus estimable.

—

Vons m'en aves en cent fachens
Donné tant et tant de lechons
De fait, d'exemple et de parolle,
Que ne pouvois qu'en veus suivant,
Je ne devinsse bien sçavant
Sous ung sy bon maistre d'escole.

—

Pourquoy est-ce doncq maintenant
Que veus m'en allez reprenant
M'en ayant la science apprise?
Iniuste est vrayement celluy
Quy tronve mauvais en autruy
Ce qu'en soi-mesme il faverise.

J'appelle à tesmoing le soleil
Que ce fut pour plaire à votre œil,
Qu'ainsy je me changeay moi-mesme,
Sachant bien qu'il faut qu'un amant
S'aille, tant qu'il peut, transformant
Au naturel de ce qu'il ayme.

—

Maintenant de ce doux plaisir
Je ne m'en puis plus dessaisir;
Mon corps en reçoipt nouriture.
Et, depuis, l'ayant exercé,
Il m'est en coustume passé
Et puis de coustume en nature.

—

Ma fermeté me reprendrat
Toutes les fois qu'il adviendrat
Que vous ne serez plns légère;
Du mesme lieu me doit venir
L'exemple de me repentir
D'où me vient celluy de mal faire.

—

S'il plaist doncq à vestre beauté
Arester ma légèreté,
Quictez vostre inconstance extrême;
Ne changez plus à tous les coups;
Quand vous pourrez cela sur vous,
Je le pourray bien sur moy-mesme.

Marie De Bekercke a écrit dessous :

Quoy que l'on ait de maux en abondance,
Vivre convient tousieurs en espérance.

## Autre.

Heureux qui peut se plaindre
Librement
Et dire, sans rien craindre,
Son tourment!

—

Je pleure et je souspire
Nuit et jour;
Mais, las! je n'ose dire
Mon amour.

—

Digitized by Google

Infortuné, silence
Rigoureux,
Tu m'ostes l'espérance
D'estre heureux.

—

Je n'ay sceu me deffendre
D'un beau feu
Qui m'a réduit en cendre
Peu à peu.

—

Au moins, si j'osoys dire
Ma douleur,
Je tiendrois mon martire
Pour faveur.

## Autre.

Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que n'estoys-ie sans vie
Ou sans amour?

—

Que ne te puis-ie suivre,
Soleil ardent,
Ou bien cesser de vivre
Et te perdant?

—

Les jours de ton absence
Me sont des nuicts,
Et la nuict m'est naissance
De mille ennuys.

Ma bouche qui souspire
Incessamment,
Tesmoigne mon martire
Et mon tourment.

—

Tout plaisir m'abandonne,
Et la frayeur
Sans cesse m'environne
L'ame et le cœur.

—

Bref, qui veult voir l'imaige
Du désespoir,
Sur mon triste visaige
La vienne voir.

## Ronde.

Elle s'en va aux champs la petite bergière,
Sa quenouille fillant; son troppeau suyt derrière.
Tant il la faict bon veoir, la petite bergière,
Tant il la faict bon veoir.

—

Sa quenouille filant; son troppeau suyt derrière.
Contre le chault elle a ung chappeau de fougière.
Tant il la faict bon veoir, la petite bergière,
Tant il la faict bon veoir.

—

Contre le chault elle a ung chappeau de fougière,
Et de diverses fleurs plaine sa gibessière.
Tant il la faict bon veoir, la petite bergière,
Tant il la faict bon veoir.

—

Et de diverses fleurs plaine sa gibessière.
Les pasteurs elle suit d'une marche légière.
Tant il la faict bon veoir, la petite bergière,
Tant il la faict bon veoir.

—

Les pasteurs elle suit d'une marche legière,
Trop contente de soy et de sa beaulté fière.
Tant il la faict bon veoir, la petite bergière,
Tant il la faict bon veoir.

—

Trop contente de soy et de sa beaulté fière,
Pensant tenir Amour seulle soubz sa bannière.
Tant il la faict bon veoir, la petite bergière,
Tant il la faict bon veoir.

—

Pensant tenir Amour seulle soubz sa bannière,
Touttefois, retournant son regard en arrière.....
Tant il la faict bon veoir, la petite bergière,
Tant il la faict bon veoir.

—

Toutteffois, retournant son regard en arrière,
Vit son gentil bergier qui suivait sa carrière.
Tant il la faict bon veoir, la petite bergière,
Tant il la faict bon veoir.

—

Vit son gentil bergier qui suivoit sa carrière,
Disant : — « Où cours-tu donc glissant comme rivière? »
Tant il la faict bon veoir, la petite bergière,
Tant il la faict bon veoir.

—

Digitized by Google

Disant : — « Où cours-tu donc glissant comme rivière? »
Laquelle suppliat avec humble prière.
Tant il la faict bon veoir, la petite bergière,
Tant il la faict bon veoir.

—

Laquelle suppliat avec humble prière.
— « La beste je ne suys de ton troppeau, meurtryère. »
Tant il la faict bon veoir, la petite bergière,
Tant il la faict bon veoir.

—

« La beste je ne suys de ton troppeau, meurtrière.
» Mais toy qui m'as ravy de ma vue la lumière.....»
Tant il la faict bon veoir, la petite bergière,
Tant il la faict bon veoir.

—

« Mais toy qui m'as ravy de ma vue la lumière,
» Tost reste toy la seulle avec un' bonne chière. »
Tant il la faict bon veoir, la petite bergière,
Tant il la faict bon veoir.

—

« Tost reste toy la seulle avec un' bonne chière. »
Ce mot là l'arresta comm' l'ancre à la *navire*.
Tant il la faict bon veoir, la petite bergière,
Tant il la faict bon veoir.

—

Ce mot là l'arresta comm' l'ancre à la *navire*.
O! combyen peult amour conduire par bonne manière!
Tant il la faict bon veoir, la petite bergière,
Tant il la faict bon veoir.

Sous cette pièce se trouve la signature de GEORGES DE LALAIN, sa devise : *Quand Dieu vouldrat*, et la date de 1576 On sait quel rôle il joua dans le grand drame de nos troubles au XVI[e] siècle, et qu'il mourut en 1581.

Digitized by Google

### Sonnet.

Puisque le temps, l'absence et la raison,
Trois médecins les plus seurs et fidelles
De cœurs blessés de poinctures mortelles,
N'ont sceu au mien apporter guarison,

—

Et que le trait empenné de poison
Ast tant gaigné en mes os et mouelles,
Que tous efforts, toutes peines novelles
Sont désormais pour moy hors de saison;

—

Je recognois pour céleste et divine
De tout mon mal la source et origine,
Et plus n'espère avec conseil humain

—

Povoir guarir, ni par herbe ou racine,
Mais seulement par la fatale main
Qui fist le mal et sçait la médecine.

### A sa Dame.

SONNET.

Jusqu'aux autels ie n'iray seulement
Me présenter victime au sacrifice,
Plus oultre encor, pour vous faire service,
J'iray, madame, affectionnément.

—

Je suis à vous dédié tellement
Que ie ne crains gesne, mort ou supplice;
Ce m'est assez, mais qu'en mourant ie puisse
Vous apporter quelque contentement.

—



Digitized by Google

Long-temps y a que ie porte, madame,
Vous le sçavez, ce désir eu mon ame,
A tout le moins vous le devez sçavoir.

—

Je suis tousiours en ceste mesme envie;
Et si ne puis aultre vouloir avoir
Que d'employer, en vous servant, ma vie.

## Autre.

Quant ma maistresse au monde print naissance,
Honneur, Vertu, Grâce, Sçavoir, Beaulté,
Eurent débat avecq la Chasteté
Qui plus auroit sur elle de puissance.

—

L'uue vouloit en avoir jouissance,
L'aultre vouloit l'avoir de son costé;
Et le débat immortel eust esté,
Sans Jupiter qui fist faire silence.

—

« Filles, dict-il, ce u'est pas la raisou
» Qu'uue pour elle eust toute la maison;
» Pour ce je veulx qu'apoinctement on face. »

—

L'accord fut faict, et plus soubdainement
Qu'il ne l'eust dict, et tous également
En sou beau corps pour jamais eurent place.

Avec la devise : *Durer, mourir, sans périr*, et la signature de GÉRARDT D'ARCKELL. 1570.

## Autre.

Ores ie chante et ores me lamente;
Si l'un me plaist, l'aultre me plaist aussy,
Qui ne m'arreste à l'effect du soucy
Mais à l'object de ce qui me tourmente.

—

Digitized by Google

Soit bien ou mal, désespoir ou attente,
Soit que ie brusle ou que ie sois transi,
Ce m'est plaisir de demeurer ainsi;
Également de tout ie me contente.

—

Madame doncq, Amour, ma destinée,
Ne changent point de rigueur obstinée;
Ou hault ou bas la fortune me pousse.

—

Soit que ie vive ou bien soit que ie meure,
Le plus heureux des hommes ie demeure,
Tant mon amer a la racine doulce.

### Autre.

Les cieux, l'amour, la mort et la nature,
Honneur, crédit, faveur, envie ou crainte,
De ceste forme en moy si bien emprainc te
N'effaceront la vive pourtraicture.

—

Ivoire, gemme et toute pierre dure
Se peult briser si du fer est attainte;
Mais, bien quell' soit de se rompre contrainte,
De se changer iamais elle n'endur e.

—

Mon cœur est tel; et me le fit prouver
Amour, alors que, pour vous y graver,
A coups de traits me livra la battaille.

—

Je sçay combien son arc y travailla.
Plus de cent coups, non un seul, me bailla,
Premier qu'il peust m'enlever une écaille.

Digitized by Google

### Autre.

Bien que le mal que pour vous ie supporte
Soit violent, toutefois ie ne l'ose
Appeller mal, pource qu'aucune chose
Ne vient de vous qui plaisir ne m'apporte.

—

Mais ce m'est bien une douleur plus forte,
Que ie ne puis, de ma tristesse enclose,
Tourner la clef, lorsque ie me dispose
A vous ouvrir de mes pensers la porte.

—

Si doncq mes pleurs et mes soupirs cuisans,
Si mes ennuis ne vous sont suffisans
Tesmoings d'amour, quelle plus sûre preuve,

—

Quelle autre foy, sinon mourir, me reste?
Mais le remède, helas! trop tard se treuve
A la douleur que la mort manifeste.

### Chanson.

Bénist soit l'œil noir de ma dame
Par qui j'eus l'amoureuse flamme!
Bénist soit qui l'amour trouva!
Bénist soient l'amorce et la mesche,
Le carquois et l'arc et la flesche
Et qui premier les esprouva!

—

L'Amour, l'Amour qui fait la guerre
Aux cœurs, est ores sur la terre
Dedans tes yeulx se pourmenant,
Et de là son traict il descoche
A celuy-là qui s'en approche,
Comme i'espreuve maintenant.

—

Mais, las! ma dame, que je treuve
Bénigne et doulce ceste espreuve
Par qui ie me sens vigoureux
En contemplant ta belle face,
En admirant ta bonne grace
Qui me faict estre tant heureux.

—

Je vouldrois avoir mille langues
Affin de faire mill' harangues
Pour immortaliser ton nom.
Hé Dieu! ne n'ay-ie la faconde
Pour pouvoir dire à tout le monde
La valeur de ton grand renom!

—

Digitized by Google

Hé Dieu! que ne suis-ie un Appelle
Pour peindre ta face si belle,
Ton front yvorin, tes beaux yeux,
Et ta belle tresse dorée,
Ta bouche vermeille et sucrée
Où gist tout l'espoir de mon mieux.

—

Tu es celle qui me peux faire
Heureux, si tu m'es débonnaire
Et si tu veux que dans ton cœur
Et que dans tes yeux point n'habite
Le desdaing ni l'ire dépite,
La cruauté ni la rigueur.

—

Tu es toute ma confiance,
Tu es toute mon alliance,
Tout mon espoir et tout mon bien;
Sans toy ie ne puis l'amour suivre,
Hélas! sans toy ie ne puis vivre,
Hélas! sans toy ie ne puis rien.

En toy i'ay mis mon assurance,
En toy i'ay mis mon espérance,
En toy i'ay mis tout mon confort,
En toy i'ay mis ma douce envie
En toy i'ay mis toute ma vie,
En toy i'ay mis toute ma mort.

—

Tu es seule ma renommée,
Tu es seule ma bien-aymée,
Tu es seule mon doux esmoy,
Tu es seule ma désirée,
Tu es seule ma Cythérée
Que i'aime beaucoup plus que moy.

—

Plustost l'hyver n'aura froidure,
Plustost l'esté n'aura verdure,
Plustost n'esclairera le jour,
Plustost la mer sera sans onde,
Plustost abysmera le monde,
Que ie délaisse ton amour.

## Autre.

Sçavez-vous ce que ie désire
Pour loyer de ma firmeté?
Que vous puissez voir mon martyre
Comme ie vois votre beauté.

—

Le ciel, ornant vostre ieunesse
De ses dons les plus précieux,
Pour mieux m'en montrer la richesse
M'esclaira l'esprit et les yeulx.
Tousiours depuis ie vous admire
D'un œil tout en vous arresté;
Mais vous ne voyez mon martyre
Comme ie voy vostre beauté.

—

Maudite soit la congnoissance
Qui m'a cousté si chèrement.
Ma douleur n'a eu sa naissance
Que d'avoir veu trop clairement.
Las! i'ay bien raison de mauldire
Ce qui perdit ma liberté,
Puisque ne voyez mon martyre
Comme ie voy vostre beauté.

—

Digitized by Google

L'aveugle enfant qui me commande,
Qu'on nomme à tort dieu d'Amitié,
Les deux yeulx comme à lui vous bande
Affin que soyez sans pitié.
Il le fault; car i'ose vous dire
Que n'auriez tant de cruauté
Si vous pouviez voir mon martyre
Comme ie voy vostre beauté.

—

Si le ciel de vostre visaige
Luit de mille perfections,
Il n'en peut avoir davantaige
Que mon cœur a de passions.
Il pleure, il gémit, il soupire,
D'amour nuict et jour tourmenté.
Hélas! voyez doncq mon martyre
Comme ie voy vostre beauté.

Je me plains d'avoir trop de veue,
Moy qui ne puis voir seulement,
Parmy tant d'ennuy qui me tue,
Ung seul traict de contentement.
Aveugle au bien ie me puis dire
Et au mal trop plain de clairté,
Ne pouvant rien voir que martyre
Au miroir de vostre beauté.

—

Puisqu'on guarit par son contraire,
Tout l'espoir que ie puis avoir
Est de sortir de ma misère
Lorsque ie cesseray de voir.
A la mort doncq ie me retire
Pour rendre mon mal limité;
Lors, si ne voyez mon martyre,
Je ne verray vostre beauté.

*Signé* R. TUCHER. 1578.

## Autre.

Il estoit une dame
De noble cœur,
Belle de corps et d'ame,
De grand' valeur.
On l'a rendu' nonnette
En ung couvent
Où va triste et seulette,
Où va tousiours pleurant.

—

Son petit cœur soupire
Journellement;
Tousiours la mort désire,
Incessamment.
Car tant souffre d'allarmes,
Tant souffre, hélas!
Que prières ni larmes
Ne luy donnent soulas.

—

Ung iour, après complye,
Seulette estoit;
En grand' mélancolie
Se lamentoit:
« Doulce Vierge Marie,
(Disant par soy)
» Que trop longue est ma vie
» Puisque mourir je doy!

—

» Que ne m'ast-on donnée
» A mon amy
» Qui m'a tant désirée?
» Et moy à luy?
» Me tiendroit embrasoée
» Toute la nuyct;
» Me diroit sa pensée,
» Et moy la mienne à luy.

—

» Or' adieu, père et mère,
» Tous mes parens!
» Me voici solitaire
» A mon printemps.
» Je n'auray ionysance,
» De mon vivant,
» Car suis en desplaisance
» Enclose en ce couvent.

» O ieusne homme en tristesse,
» Mal fortuné,
» Moy estant ta maistresse
» T'ay fasonné.
» Foy et ferme espérance
» Je t'ay donné
» De ta persévérance
» Et de ma loyaulté. »

## Autre.

La Parcque si terrible
A tous les animaulx,
Point ne me samble horrible;
Car le moindre des maulx
Qui m'ont fait sy dolent,
Me rend plus violent.

—

Comme d'une fontaine,
Mes yeulx sont distillants;
Ma face est d'eau sy plaine,
Que de veoir je m'atents
Mon cœur tant soucieux
Distiller par mes yeux.

—

De mortelles ténèbres
Mes yeulx sont jà noircys;
Mes pompes sont funèbres
Et mes membres transys;
Las! je ne puis guérir,
Et sy ne puis morir.

—

La fortune amyable
N'es-se pas moins que rien?
O! que tout est muable
En ce val terrien!
Hélas! bien je congnois
Que riens je ne craignois.

—

Rigueur me tient sans cesse,
Doleur me tient de près,
Crainte point ne me laisse,
Soucy me vient après;
Bref, de iour et de nuyct
Toutte chose me nuyt.

—

La verdoyant' campagne,
Ses fleuris arbrisseaulx,
Tombant de la montagne
Les murmurans ruisseaux,
Tout ce plaisant ouïr
Ne me peult resiouir.

—

La musique sauvage
Du rossignol du bois
Contriste mon courage,
Et m'en desplaist la voix
De tous joyeulx oiseaulx
Qui sont au bort des eaulx.

—

Le cygne poétique,
Lorsqu'il est mieulx chantant,
Sur la rive aquatique
Sa mort va annunsant.
Las! tel chant me plaist bien
Qui est semblable au mien.

—

Digitized by Google

O voix repercussive,
Tu me vois lamenter
De ma peine excessive,
Tu me fais tourmenter,
Car tout ce que je dis
Tousiours tu le redis.

—

Ainsy ioye et liesse
Ne me vient point saysir;
N'est rien qui tant m'oppresse
Comme le desplaisir;
Et la mort, en effect,
D'espoir vivre me faict.

—

Dieu tonnant de la foudre,
Viens ma mort avancer,
Affin que soye en poudre.
Je ne fais que penser
A la joye que j'auray
Quant ma fin je sauray.

## Amour Divin.

FRAGMENT.

Aymez, ainsy que moy,
D'ung amour sainte,
Et iamais par esmoy
Ne ferez plainte.

—

J'ay choisi un espous
Qui a la grâce
D'estre beau dessus tous
En cœur et face.

—

Il a ung grand désier
De l'amour mienne,
Et moy plus grand plaisier
De me veoir sienne.

—

Il m'aime entièrement
Et n'est muable,
Dont j'ay contentement
Inestimable.

—

Si fort est le lien
Qui nous assemble,
Que je n'ay peur que rien
Le désassemble.

—

Aussi, à brief parler,
Cet amour mesme,
Lequel ne peult céler
Sa force extraime,

—

Non ce petit mocqueur
Qui a deux ailles
Et faict brûler le cœur
Des damoiselles,

—

Cestuy-cy est vray Dieu
En son essence,
Et iamais d'aulcun lieu
Ne print naissance.

—

Digitized by Google

Pour le bien précieux
Qu'il me pourchasse,
Il descendit des cieulx
En terre basse,

—

Où print humainne chair,
Forme et semblance,
Pour de moy s'approicher
Par acointance.

—

Pour faire mes accors
Envers iustice,
Il a offert son corps
En sacrifice.

—

Et si m'a, par sa mort,
Rendu la vie
Qui iadis par mon tort
Me fut ravie.

—

Il a sus la mort eu
Plainne victoire
Et si a abattu
D'enfer la gloire.

—

Tant que la mort n'est plus
Espouvantable,
Ains ce monstre aux eslus
Très-amiable.

—

Dont ie dis en mon chant,
Bien confortée :
« Où est ton dard tranchant,
» Mort redoutée? »

—

O l'enfer mesprisé,
Où sont tes portes?
Mon Christ les a brisé'
De ses mains fortes.

—

Sa dure passion
Me crusifie;
Sa résurrection
Me vivifie.

—

Il m'a le ciel acquis
Pour héritaige.
O! amant très-esquis!
Là, quel partaige!

—

Mais qui induit, ô Roy!
Vostre excellence
A m'en donner octroy
Et iouissance?

—

Suis-ie, mon cher espous,
Trouvée digne
Pour mériter de vous
Faveur bénigne?

—

O mon Dieu! hélas! non.
Car l'ame née
Ne mérite sinon
Estre damnée.

—

Donc la bonté
En vous enclose
Vous vient seule esmouvoir
A telle chose.

—



Digitized by Google

Hélas! vous monstrez bien
Qu'à vostre zèle
Ne s'accompare en rien
L'amour mortelle. —

—

Chantez en voz clamours,
Bande amoureuse,
Que ie suis en amours
La bienheureuse.

Je n'ay point de socy,
Moins de tristesse;
Mon cœur n'est point transy
Ni en destresse.

—

Aymez donc, comme moy,
D'une amour sainte,
Et iamais par esmoy
Ne ferez plainte.

## Autre.

O! que de douleurs mon cœur sent
De se voir loingtain et absent
D'une en qui tant de grâce abonde!
Je l'aymeray seule en ce monde.

—

Parfoys ie me plainctz de ses yeulx,
Et si ne puys vivre sans eulx
Qu'en tristesse et douleur profonde.
Je l'aymeray seule en ce monde.

—

Ce m'est plus grand bien de la voir
Que d'autre iouyssance avoir
Qui vive sur la terre ronde.
Je l'aymeray seule en ce monde.

—

Plus ses yeulx s'esloignent de moy,
Plus pris et près d'elle me voy
Et plus à l'aymer ie me fonde.
Je l'aymeray seule en ce monde.

—

Fortune ioue tous ses jeux
Et Argus ouvre tous ses yeulx
Et envie en murmure et gronde.
Je l'aymeray seule en ce monde.

—

Par mille travaulx et ennuys,
Où pour elle submis me suis,
Je veulx que mon cœur elle sonde.
Je l'aymeray seule en ce monde.

—

A ses grâces de si hault prix,
Dont elle m'ast vainqu et pris,
J'oppose ma foy pure et munde.
Je l'aymeray seule en ce monde.

—

Si je consens une aultre aymer,
Encontre moy se puisse armer
Le ciel qui n'a fait sa seconde.
Je l'aymeray seule en ce monde.

—

Tant qu'abeilles vivront de fleurs,
Et le cruel Amour de pleurs,
Et les poissons soubs la claire onde,
Je l'aymeray seule en ce monde.

Digitized by Google

## Autre.

Une brunette icy ie voy
Qui toute puissance a sur moy.
Chascune grâce en elle abonde.
Je l'aymeray seule en ce monde.

—

Du beau don que Vénus a pris,
Présenter luy en dois le prix
Et lui quiter la pomme ronde.
Je l'aymeray seule en ce monde.

Heureux celluy qu'elle aymera !
Car bien vanter il se pourra
D'avoir une Vénus seconde.
Je l'aymeray seule en ce monde.

—

O ! qu'heureux seroient mes esprits
Si en sa grâce estoy bien pris
D'avoir sa gracieuse faconde !
Jo l'aymeray seule en ce monde.

## Définition de l'Amour.

FRAGMENT.

C'est ung plaisir tout remply de tristesse,
C'est ung tourment tout confit de liesse,
Ung désespoir où tousiours l'on espère,
Ung espérer où l'on se désespère.

—

C'est ung regret de jeunesse perdue,
C'est dedans l'air une pouldre espandue,
C'est paindre en l'eaue et c'est vouloir encore
Tenir le vent et denoircir un more.

—

C'est une foy pleine de tromperie,
Où plus est seur celluy qui moings s'y fie;
C'est ung marché qu'une fraude accompaigne,
Où plus y perd celluy qui plus y gaingne.

—

C'est ung fainct ris, c'est une douleur vraye,
C'est sans se plaindre avoir au cœur la playe,
C'est devenir varlet au lieu de maistre,
C'est mille fois le jour mourir et naistre.

—

Digitized by Google

C'est enfermer à ses amis la porte
De la raison qui languist presque morte,
Pour en bailler la clef à l'ennemie
Qui la reçoit soubs umbre d'estre amie.

—

C'est mille maulx pour une seulle œillade,
C'est estre sain et faindre le malade,
C'est en mentant se pariurer et faire
Profession de flatter et de plaire.

—

C'est ung grand feu couvert d'ung peu de glace,
C'est ung beau jeu tout remply de fallace,
C'est ung despit, une guerre, une trève,
Ung loing pencer, une parole brève.

—

C'est par dehors dissimuler sa joye,
Célant ung cœur au-dedans qui larmoye;
C'est ung malheur si plaisant qu'on désire
Tousiours languir en ung si beau martyre.

—

C'est une paix qui n'ha point de durée;
C'est une guerre au combat asseurée,
Où le vaincu reçoit toute la gloire
Et le vaincueur ne gaingne la victoire.

—

C'est une erreur de ieunesse qui prise
Une prison trop plus que sa franchise,
C'est un pencer qui iamais ne repose
Et si ne veult penser qu'en une chose.

—

C'est brief amy, c'est une jalousie,
C'est une fiebvre et une frénaisie;
Car quel malheur plus maulvais pourroit estre
Que recepvoir une femme pour maistre?

—

Digitized by Google

Doncques, affin que ton cœur ne se mette
Soubs les liens d'une loy si subiette,
Si tu me crois, prends-y devant bien garde;
Le repentir est une chose tarde.

Avec la devise : *Espérance j'endure.*
C. S. (SCHETS.)

## Ronde.

Nous estions trois sœurs tous d'une volonté;
Nous allismes au fond du joly boys iouer.
Vray Dieu, qu'il est heureux qui se garde d'aymer!

—

Nous allismes au fond du ioly boys iouer.
Nous trouvasmes l'Amour, nous l'avons salué.
Vray Dieu, qu'il est heureux qui se garde d'aymer!

—

Nous trouvasmes l'Amour, nous l'avons salué.
Mais l'archerot Amour s'en est fort courouché.
Vray Dieu, qu'il est heureux qui se garde d'aymer!

—

Mais l'archerot Amour s'en est fort courouché,
A descosché sa flesche et sur nous a tiré.
Vray Dieu, qu'il est heureux qui se garde d'aymer!

—

A descosché sa flesche et sur nous a tiré.
Trois jeunes chevaliers par-là ils ont passé.
Vray Dieu, qu'il est heureux qui se garde d'aymer!

—

Trois jeunes chevaliers par-là ils ont passé.
Ils ont rechu le coup; leur cœur en est blessé.
Vray Dieu, qu'il est heureux qui se garde d'aymer!

—

Digitized by Google

Ils ont rechu le coup; leur cœur en est blessé.
« Mesdames, ie vous prye, ayez do nous pitié! »
Vray Dieu, qu'il est heureux qui se garde d'aymer.

—

« Mesdames ie vous prye, ayez do nous pitié;
» Mesdames, ie vous pry' de vouloir nous ayder! »
Vray Dieu, qu'il est heureux qui se gardo d'aymer!

—

« Mesdames, je vous pry' de vouloir nous ayder,
» De nous oster le traict qu'Amour nous a tiré! »
Vray Dieu, qu'il est heureux qui se garde d'aymer!

—

« De nous oster le traict qu'Amour nous a tiré! »
— « Ne sommes assez fortes pour vous savoir ayder. »
Vray Dieu, qu'il est heureux qui se garde d'aymer!

—

« Ne sommes assez fortes pour vous savoir ayder;
» Mais sommes assez sages pour vous bien conseiller. »
Vray Dieu, qu'il est heureux qui se garde d'aymer!

—

« Mais sommes assez sages pour vous bien conseiller,
» D'aller parmy le monde la Fortune chercher. »
Vray Dieu, qu'il est heureux qui se gardo d'aymer!

—

« D'aller parmy lo monde la Fortune chercher,
» Et do changer do dames, c'est bien vostro mestier.
Vray Dieu, qu'il est heureux qui se garde d'aymer!

## Chanson.

— Hélas! prenez pitié, madame,
D'ung trist' amant
Qui pour vous, tant honeste dame,
S'en va mourant.

—

— No consumez plus vostre vie
En cel esmoy;
Je n'ay d'aimer aulcun' envye,
J'en suis à moy.

—

Digitized by Google

— Je supply' vostre cœur, madame,
Tant endurcy,
Voulloir donner à ma povre ame
Mort ou mercy.

—

— Plus ce fâcheux après moy crye,
Moins je l'entens;
Retirez-vous, ie vous en prye;
Vous perdez temps.

—

— Comment voulez que me retire
De vos beaux yeulx
Qui sont à me donner martyre
Tant gracieux?

—

— Allez allieurs chercher amye;
Retirez-vous.
Car père et mère ne m'ont mye
Nory' pour vous.

—

— Sy vous aymiez, ma peine veue
En sa vigueur,
Vous n'en seriez pas sy pourveue
De grand' rigueur.

—

Vous apportez douleur certaine
Au cœur humain.
— Nonobstant vous perdez voz peines,
Soyez certain.

—

— La loyaulté de mon service
Ne requiert point
Que l'on me traitte sans nul vice
Tant mal au point.

## Sonnet.

La nuict m'est courte et le iour trop me dure;
Je fuis l'amour et le suy à la trace.
Cruel me suis et requiers vostre grâce;
Je prens plaisir au tourment que i'endure.

—

Je voy mon bien et mon mal ie procure;
Désir m'enflamme et crainte me rend glace;
Je veux courir et iamais ne desplace;
L'obscur m'est cler et la lumière obscure.

—

Vostre ie suis et ne puis estre mien.
Mon corps est libre, et d'ung estroit lien
Je sens mon cœur en prison retenu.

—

Digitized by Google

Obtenir veux et ne puis requérir.
Ainsi me blesse et ne me veult guérir
Ce viel enfant, aveugle archer, et nu.

### Autre.

Ce que ie sens, la langue ne refuse
Vous descouvrir, quand suis de vous absent;
Mais, tout soudain que près de moi vous sent,
Elle devient et muette et confuse.

—

Ainsi l'espoir me promet et m'abuse;
Moins près ie suis, quand plus ie suis présent.
Ce qui me nuit c'est ce qui m'est plaisant;
Je quiers cela que trouver ie recuse.

—

Joyeux, la nuict, le jour triste ie suis.
J'ay, en dormant, ce qu'en veillant poursuis.
Mon bien est faulx, mon mal est véritable.

—

D'une me plains, et défaut n'est en elle.
Fay doncq, Amour, pour m'estre charitable,
Brève ma vie et ma nuict éternelle.

### Chanson.

Le seul ouyr de vous, ma dame,
Sans t'avoir veu',
Ton loz, ton bruict, ta bonne fame
M'avoit esmeu.

—

Mais, puisque mon œuil ci t'a veue
Tout à loisir
Et ta grand' douleur aperceue,
J'en eus désir.

—

Ta grâce doncques non pareille
Sur tous a prix;
Ne fault pas tenir à merveille
Sy i'en suis pris.

—

Or, prisonnier suy-ie pour une
Que soubtenir
Veulx la plus belle soubz la lune
Sans point mentir.

—

Pour y penser ne dors ne veille;
Tant suis espris,
Qu'à la servir fort je traveille
Tous mes esprits.

—

Un vray chief donné de nature
Sur tous vivans
Me cause les peines qu'endure
Et griefs tormans.

Sy parvenir puis en sa grâce,
Ferme et constant
Demeureray en toute place
Le sien servant.

—

Ainsy de mon œil vient la playe
Qui tant me nuict,
C'est donc à bon droist que part i'aye
A ce déduict.

## Autre.

Allons, mon amourette,
Allons nous resiouyr,
Là! là!
Et dessus ceste herbette
De noz amours iouyr,
Là! là!
Allons au bois, allons, m'amour!
Allons-y doncq au point du jour!

—

Gaignons ce verd boccaige.
Le soleil sera hault,
Là! là!
Et trouvons cest ombraige,
Avant qu'il soit plus chault,
Là! là!
Allons au bois, allons, m'amour!
Allons-y doncq au point du jour!

Encore par la plaine
Les bergers ne sont pas
Là! là!
Viens doncq, que ie te maine
Gentiment soubz le bras,
Là! là!
Allons au bois, allons m'amour!
Allons-y doncq au point du jour!

—

Las! tu me tues l'ame
Et me brûles d'ardeur
Là! là!
Si tu n'estains ma flamme,
Je mourray, j'en suis seur,
Là! là!
Allons au bois, allons m'amour!
Allons-y doncq au point du jour.

## Ode.

Je ne veux désormais jamais plus espérer
La fin de mes travaux, ny de voir alléger
Mes peines ordinaires;
Je n'attends plus secours à mes maulx langoureux,
Si ce n'est pas la mort, la mort, repos heureux
De mes longues misères.

—



Digitized by Google

Voyant que mes souspirs, ma foy, mon amitié,
N'avoient pas eu pouvoir d'esmouvoir à pitié
Ton obstiné courage,
Je pensois les tourmens qu'Amour me fait souffrir,
M'esloingnant, adoucir, et du tout m'affranchir
De son cruel servage.

—

Mais, ores, ie cognois que c'est trop vainement
Que je veux alléger par ung esloingnement
Mon amoureux martire;
Plus ie veux mes tourmens par l'absence guarir,
Plus croistre ie les sens; et plus ie veux fuir,
Plus ma douleur s'empire.

—

Voyez, madame, hélas! si ie dois espérer
De iamais chose voir qui puisse contenter
Mon ame désolée;
Si ie suis près de vous, ie n'ay que déconfort;
Si i'esloingne vos yeux, ie sens par leur effort
Ma peine redoublée.

—

Quand ie pense aux plaisirs qui ie soulois avoir,
Du temps que ie vivois franc de crainte et d'espoir
Et d'amoureuse envie;
Las! quand ie pense aux jours remplis de triste esmoy,
Que i'ay passés, depuis que mon ame à la loy
D'Amour s'est asservie;

—

Je regrette, en pleurant, ma perdu' liberté;
Je despite le iour que i'ay tant de beauté
Veu dans vos yeulx reluire;
Je maudy le destin qui m'a faict vous choisir;
Pour, depuis, tant d'ennuis, tant de tourments souffrir
Qu'ils ne se peuvent dire.

—

S'il advient quelquefois que i'ay quelque plaisir,
C'est, hélas! quand la mort, pour mes peines finir,
Las de vivre, i'appelle;
Je la prie instamment de m'oster du danger;
Sans cesse ie requiers de ma vie abréger
Et ma douleur cruelle.

—

Mais je l'appelle en vain ; elle dédaingne ouir
Les plaintes que ie fais, et ne la sçais fleschir
A m'estre favorable.
Malheureux que ie suis ! à quoy doy-ie aspirer?
Las ! ie ne pense pas qu'un se puisse trouver
Tant que moy misérable.

—

Las ! que feray-ie donc ? Doy-ie désespérer ?
Non, non ; en mon amour ie veux persévérer,
Tousiours ferme et fidelle ;
Bien que ma fermeté ie voy récompenser
De refus et desdains, il me plaist d'endurer
Pour maistresse si belle.

## Chanson.

La peine dure
Qu'hélas ! j'endure
Ce voulez-vous
Entendre tous?

—

Voyez l'attente
Qui me tourmente,
Voyez mon heur
Et mon malheur.

—

Le ciel me donne
Volonté bonne ;
Nature a faict
Mon cœur parfaict.

—

Amour me porte
Et reconforte ;
Mais nul ne peult
Tout ce qu'il veut.

—

Le ciel j'adore,
Nature honore ;
Je prye amour,
Pour chascun jour.

—

Que la fortune
Rende opportune,
Et fasse veoir
Son grant pouvoir.

—

Et vous, aymée,
Tant estimée,
Ostez rigueur
De vostre cœur.

—

Car le myen tire
Par son martyre
Droit à la mort
Pour reconfort.

—

Digitized by Google

Fortune adverse
Qui tout renverse,
Rent noz effectz
Tous imperfaictz.

—

Persévérance
Et pacience,
Que fault offrir
Par bien souffrir,

Disent : « Supporte
» La peine forte ;
» Quant l'on attent
» Ce qu'on prétent ;

—

» Doulce est la peine
» Quant elle amaine,
» Après tourment,
» Contentement. »

## Sur le Portraict d'Amour.

SONNET.

Voici mon sainct Amour, durable en son essence,
Clairvoyant de pensée ainsi qu'il est des yeux,
Desgarny de plumage, ayant, victorieux
Des maux et de la mort, tous biens en sa puissance ;

—

Il n'a point d'aillerons, pour monstrer sa constance,
Rendant mon amitié tousiours ferme en son mieux ;
Ses yeux ne sont bandés, il en void iusqu'aux cieux ;
Et des yeux naist l'amour et prend d'eulx accroissance.

—

Il n'est mal avisé ; ses yeux ne m'ont espris
Qu'à de belles amours envers une Cypris ;
Il a d'estre immortel sur la Mort sa victoire.

—

Bref, sa belle demeure au glorieux séjour,
Sa couronne et laurier font foy que mon amour
Sera vainqueur de tout et couronné de gloire.

Digitized by Google

## A une Dame.

SONNET.

Amour, un de ces jours, admirant en ma belle
Son parler angélicque et l'esclair de ses yeux
Et les roses astrans son sein délieieux,
Soudain lui cherche un ciel, la croyant immortelle.

—

Il vit, après, mon coeur tournant tousiours vers elle,
Lambrisé d'un feu pur comme celuy des cieux;
Et, tirant ses traitz d'or d'un ordre ingénieulx,
Estoila son pourpris d'une façon nouvelle.

—

Depuis, tousiours mon cœur est par elle agité,
Et mon cœur est le ciel de sa divinité,
Où toutes grâces sont; — donc, ô nymphe, imagine

—

Ta grandeur, que mon cœur soit faiet divin par toy;
Mais, pour faire bien plus, sois humaine vers moy;
Car plus on est humaine et plus on est divine.

FIN.

Digitized by Google

# POST-FACE.

L'histoire de l'ancienne littérature française en Belgique serait belle à écrire. Nos poètes, nos romanciers, nos chroniqueurs, figurent parmi les meilleurs que la langue romane puisse citer. C'est à l'Académie des sciences et belles-lettres qu'il appartient de provoquer des travaux qui mettent en relief tous ces noms glorieux, mais inconnus de la foule. Ce serait un magnifique tableau à peindre. L'auteur de cet Essai sur la poésie française dans nos provinces, s'estimerait heureux s'il avait réussi à crayonner un tout petit coin de cette toile, en attendant que le peintre vienne.

Dans cette partie de l'histoire de notre poésie, il a entendu par Belgique, non la Belgique morcelée et rognée à tous les coins, telle que nos divisions intestines et nos voisins l'ont faite, mais la Belgique forte et grande telle qu'elle se présenta sous Philippe-le-Bon dans sa splendeur et dans son unité. Ce fut celle de nos anciens poètes, si ce n'est plus celle de nos poètes futurs.

A. V. H.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

